This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2 vol.

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·

1-3
10-

CORRESPONDANCE

DE

MONSIEUR LE MARQUIS

DE MONTALEMBERT,

Étant employé par le Roi à l'Armée Suédoise,

AVEC

Mr. le Marquis D'HAVRINCOUR, *Ambaſſadeur en Suède*,

Monſeigneur le Maréchal DE RICHELIEU,

Les Miniſtres du ROI, *à Verſailles*,

MM. les Généraux Suédois & autres, &c.

PENDANT LES CAMPAGNES

DE 1757 ET 1758.

1923
Nr 12[illegible]
Paalkatalog

A

INTENDENTURKÅRENS BIBLIOTEK

CORRESPONDANCE

DE

MONSIEUR LE MARQUIS

DE MONTALEMBERT,

Étant employé par le Roi de France à l'Armée Suédoise,

AVEC

Mr. le Marquis D'HAVRINCOUR, *Ambaſſadeur de France à la cour de Suède*, Mr. le Maréchal DE RICHELIEU, Les Miniſtres du ROI *à Verſailles*, MM. les Généraux Suédois & autres, &c.

PENDANT LES CAMPAGNES

DE 1757, 58, 59, 60 & 61.

Pour ſervir à l'Hiſtoire de la dernière guerre.

TOME PREMIER.

LONDRES.

M. DCC. LXXVII.

DD
410
.A1/6
A35
1777
v.1

1507-19c

CORRESPONDANCE

DE

MONSIEUR LE MARQUIS

DE MONTALEMBERT.

A monſieur le marquis D'HAVRINCOUR.

Hambourg, le 31 Octobre 1757.

JE crois néceſſaire, monſieur, d'avoir l'honneur de vous informer que Mr. le maréchal de Richelieu, après avoir pris les ordres de la cour, a jugé à-propos de m'envoyer à l'armée ſuédoiſe en Poméranie, afin de l'informer de la poſition préſente de cette armée; de celle qu'elle pourra prendre relativement à ſa ſûreté, & relativement aux ſecours qu'il déſire pouvoir lui envoyer. Je dois m'occuper ſurtout des moyens de rendre l'union de nos forces avec la Suède auſſi utile que glorieuſe aux deux nations. Comme le concert reſpectif des opérations militaires eſt la baſe de tous les ſuccès, je vais faire mon poſſible pour que les projets de campagne ſoient arrêtés d'avance.

Il s'agit donc de convenir de ce que l'armée ſuédoiſe pourrait faire, avec le ſecours qui lui ſerait envoyé, & ce ſecours ſerait proportionné à l'importance de l'objet que cette armée aurait à remplir. Si les circonſtances exigent que vous me faſſiez paſſer quelques avis relatifs à la commiſſion dont je ſuis chargé, vous pourrez vous ſervir du chiffre de correſpondance que j'ai avec moi.

Je ſuis charmé que cette occaſion me procure le plaiſir de vous aſſûrer du ſincère & reſpectueux attachement, avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

Réponſe de Mr. le Marquis D'HAVRINCOUR à la lettre ci-deſſus.

Stockholm, le 11 Novembre 1757.

J'AI reçu, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 31 du mois paſſé, par laquelle j'apprens avec plaiſir l'ordre que Mr. le maréchal de Richelieu vous a donné, de vous rendre à l'armée ſuédoiſe pour y concerter ſes opérations avec celle de l'armée du roi. Il eſt eſſentiel que le concert ſoit bien établi, & ſuivi exactement. Ainſi les ſoins que vous vous donnerez pour cela, ne pourront qu'être très-utiles au bien du ſervice du roi, aux ſuccès de ſes vues, & aux intérêts communs de ſa majeſté & de ſes alliés.

Comme depuis la naiſſance des circonſtances préſentes, j'ai été occupé à inſpirer ici des

réſolutions conformes à ce que le roi m'a fait connaître de ſes intentions, vous jugez bien que je ne perds pas de vue le ſoin de procurer d'ici aux généraux ſuédois, des ordres qui puiſſent contribuer aux ſuccès des entrepriſes, & s'approprier aux circonſtances. On ne s'eſt point encore décidé ici ſur le plan actuel, ou d'opérations ou de quartiers d'hiver. Ce qui va ſe paſſer en Saxe, & les progrès qu'y fera l'armée combinée du roi & de l'Empire, doit néceſſairement avoir une influence déciſive ſur le parti qu'on prendra. Je ne ſuis donc pas encore en état aujourd'hui, de vous donner des idées nettes ſur cela; mais je compte pouvoir le faire avant peu: ce que je puis vous dire en attendant, c'eſt qu'on répugne beaucoup à rétrograder pour venir prendre des quartiers d'hiver ſur la Péene. Je ſais que vous trouverez quelques officiers généraux dans l'armée ſuédoiſe, qui n'y ont pas la même oppoſition; mais c'eſt l'avis du gouvernement qui voudrait que l'armée hivernât dans le Brandebourg, & aux dépens de l'ennemi. Cela ne ſerait poſſible, à mon avis, qu'au cas que MM. les princes de Soubiſe & d'Hilburgshauſen, après avoir fait évacuer la Saxe au roi de Pruſſe, pénétraſſent eux-mêmes en Brandebourg, & y priſſent des quartiers d'hiver, qui aſſûraſſent ceux des Suédois en leur donnant la main. On ne ſaurait donc rien réſoudre encore ſur cet arrangement qui dépend de l'événement que nous attendons. C'eſt tout ce que je puis vous en dire aujourd'hui. Je ſuis très-perſuadé, monſieur, que vos lumières & vos talens, vous ſe-

ront imaginer & conſeiller les partis les plus avantageux au bien de la cauſe commune, & les plus conformes aux intentions de Mr. le maréchal de Richelieu. Vous jugerez en même-tems combien il ſera important au ſervice du roi, que vous m'informiez de ce qui ſe paſſera ſur cela entre vous & les généraux ſuédois, afin de me mettre en état de faciliter ici l'expédition des ordres néceſſaires pour l'exécution des plans qui ſeront propoſés & convenus entr'eux & vous.

Il ſera néceſſaire auſſi que vous ſoyez le premier à faire uſage avec moi du chiffre que vous avez, attendu que comme j'en ai pluſieurs ſous ce même titre de correſpondance, je ne pourrai connaître que par ce moyen lequel de ceux-là on vous a mis en main.

Je profite de cette occaſion avec plaiſir pour vous aſſûrer de tous les ſentimens avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Au quartier-général de Ferdinandshoff, le 12 Novembre 1757.

JE crois important, monſieur, de vous donner connaiſſance du mémoire que j'ai préſenté le lendemain de mon arrivée à Mr. le maréchal d'Ungern, ainſi que de la lettre que j'écris à ce ſujet à Mr. le maréchal de Richelieu. Cette lettre contient les raiſons qui ont empêché l'ar-

mée ſuédoiſe d'entrer dans mes vues, & juſtifie autant qu'il eſt poſſible, la poſition qu'elle va prendre derrière la Péene. Vous êtes militaire, & vous ſentirez tous les dangers qu'elle court, ſi elle eſt attaquée cet hiver dans ce poſte avec des forces ſupérieures. Vous ſentirez auſſi, que tant qu'elle ſera reléguée dans cette extrémité de l'Allemagne, elle ſera inutile à la cauſe commune. Le ſiège de Stetin eſt une chimère, lorſqu'on n'aura pas en Poméranie une armée de ſiège & une d'obſervation; ainſi quatre-vingt mille hommes ne ſeraient pas de trop pour cette expédition. Je crois qu'il convient au bien général de mettre la rivière de Péene autant en état de défenſe qu'il ſera poſſible. Je vais la parcourir d'un bout à l'autre, & me donner tous les mouvemens que je croirai néceſſaires, pour accélérer les travaux, afin que cette frontière ſoit bientôt miſe en état de n'avoir pas à craindre les incurſions des houſſards & des petits corps de trois à quatre mille hommes, qu'on pourrait détacher de Stetin. Alors il faudrait que le général de cette armée fût autoriſé à ſe concilier avec Mr. le maréchal de Richelieu, pour opérer la jonction, telle qu'elle eſt projettée dans ma lettre à ce maréchal. Le comte de Roſe eſt parti d'ici ce matin pour ſe rendre à Stockholm, dans la vue de ſavoir les intentions de la cour de Suède dans les différentes circonſtances qui pourront ſe préſenter, & je crois que le bien du ſervice du roi exige que vous employez les moyens que vous pouvez avoir, pour faire expédier à Mr. le maréchal d'Ungern des ordres qui le mettent

à même de faire tous les mouvemens qui ſont néceſſaires au projet contenu dans la ſuſdite lettre. Si vous avez connaiſſance des ordres qui lui ſeront envoyés, & que vous vouliez m'en faire part, je me ſervirai de cette connaiſſance pour l'engager à faire toutes les manœuvres qui ne ſeront pas contraires à ſes ordres, & qui nous ſeront utiles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Mr. le maréchal DE RICHELIEU.

Au quartier-général de Ferdinandshoff en Poméranie, le 11 Novembre 1757.

MONSEIGNEUR,

JE n'ai abſolument pu arriver ici que le 6, quelque peine que je me ſois donné pour faire plus de diligence. On eſt bien heureux, en voyageant en poſte dans le Mecklenbourg, lorſqu'on fait un mille en deux heures. J'en ai ſouvent mis plus de trois. J'ai trouvé l'armée ſuédoiſe campée à une lieue d'ici, près de Lutker, ayant un corps d'environ trois mille hommes cantonnés près de Paſſewalck. Dès le lendemain de mon arrivée, j'ai préſenté à Mr. le maréchal d'Ungern un mémoire dont je joins ici copie. Vous y verrez que je propoſais une marche en avant qui aurait été inquiétante & peut-être dangereuſe pour le roi de Pruſſe. Il m'a paru que j'avais perſuadé Mr. le maréchal & les principaux généraux, que l'exécution de ce projet ſerait auſſi utile qu'honorable à la nation ſuédoiſe: ils ſont convenus

ſur-tout que la poſition défenſive derrière la rivière de Péene, était fort dangereuſe dans le cas où le roi de Pruſſe marcherait à eux, cet hiver, avec une armée ſupérieure, & qu'elle ne rempliſſait qu'imparfaitement le ſeul objet de couvrir la Poméranie; mais ils ont de puiſſantes raiſons de ne pas ſe livrer au déſir véritable qu'ils auraient de marcher en avant. Voici les principales:

1°. L'armée n'a point encore reçu tous ſes équipages; les vents contraires les ont retardés; ils ne pourraient aller loin ſans les chariots qu'ils attendent. 2°. Ils ont fait des magaſins conſidérables à Anclam, qui ne peuvent être en ſûreté, que lorſqu'Anclam ſera mis en état de ſe défendre. On y travaille, & dans un mois ils prétendent que ce poſte qui m'a paru mauvais en y paſſant, pourra être rétabli. 3°. Ils ont près de trois mille malades, dont la plus grande partie de convaleſcens qui ne tarderont pas à être en état de ſervir. 4°. Ils ont mille chevaux ſur quatre mille qui ont été ſi long-tems en mer, qu'il leur faut dans des quartiers quelque repos pour ſe remettre. Ils ſont actuellement tout-à-fait hors d'état de ſervir. Il m'a paru cependant qu'ils auraient pu ne pas s'arrêter à ces quatre premiers inconvéniens; mais ils ont reçu des nouvelles de leur réſident à Dantzig, & ils me paraiſſent y avoir grande confiance, par leſquelles le général Léwald eſt en pleine marche avec toute ſon armée pour revenir de Pruſſe. Il doit avoir paſſé la Wiſtule le premier de ce mois. Cette marche les inquiète beaucoup. Ils conviennent

qu'il n'eſt pas vraiſemblable que cette armée, venant de Pruſſe, marchât dans la Poméranie ſuédoiſe, ſi la leur s'était portée dans le Brandebourg près de l'Elbe ; mais que ſi cela arrivait, & que la Poméranie ſuédoiſe fût miſe à contribution, le maréchal ſerait reſponſable aux Etats de ſa conduite, & qu'il ne peut jouer ſi gros jeu. On s'apperçoit que tous ces généraux ont toujours préſente la crainte de payer de leur tête une fauſſe démarche, ou même un événement malheureux. Le maréchal pour dernière raiſon en eſt convenu avec moi, & il eſt difficile de trouver un bon raiſonnement pour détruire une ſemblable crainte.

Il a donc été arrêté après pluſieurs conſeils de guerre tenus ces jours-ci, que l'armée ſe retirera derrière la Péene, & prendra des cantonnemens, au moyen deſquels elle achevera de rétablir Anclam, Demmin & les autres poſtes le long de la Péene, pour défendre le paſſage de cette rivière. Si j'étais arrivé un mois plutôt, je crois pouvoir répondre qu'ils auraient accepté ma propoſition de marcher à Berlin, & qu'ils y ſeraient arrivés en même-tems que l'armée de Mr. le prince de Soubiſe à Leipzig. Ils n'auraient point craint alors l'arrivée du général Léwald dans la Poméranie ; mais actuellement rien ne peut les raſſûrer là-deſſus. Voici ce que j'ai obtenu, ne pouvant faire mieux. Mr. le maréchal d'Ungern enverra ces jours-ci un courier à ſa cour pour l'informer de l'état des choſes, des meſures qu'il va prendre, pour mettre la Poméranie en ſûreté autant qu'il ſera poſſible,

des dangers qu'ils peuvent courir dans la position qu'ils vont prendre, si le roi de Prusse vient pendant l'hiver les attaquer avec des forces supérieures; qu'il serait par conséquent très-avantageux pour eux de se joindre aux secours que la France paraît disposée à leur donner, & qu'il demande d'être autorisé à faire les mouvemens qui seront jugés nécessaires pour opérer cette jonction. Il avait été arrêté hier que le maréchal demanderait de plus à sa cour des ordres pour se porter sur l'Elbe, en traversant le Mecklenbourg, dans le cas où la cour de France, d'accord avec le duc, serait décidée à lui donner du secours dans cette partie, & que l'on pût occuper Domitz. Il devrait proposer de se mettre en marche dans un mois ou six semaines, si cela était nécessaire pour quelque opération, ou dans le tems qui serait convenu; qu'il traverserait le Mecklenbourg par une marche imprévue, & qu'aucuns préparatifs apparens n'auraient pu déceler, pour arriver subitement sur l'Elbe. Il paraît aujourd'hui que le maréchal se propose d'être plus circonspect, & craint même de dire son avis là-dessus: & quoiqu'on m'ait assuré qu'il manderait l'équivalent de ce qui était convenu hier, j'ai lieu de croire qu'il se contentera de demander les ordres de sa cour sans rien proposer; car on m'a laissé entendre qu'il conviendrait mieux que ces propositions vinssent de ma part, que je devrais les faire à notre ambassadeur en Suède, à ma cour, & à vous. Je n'ai point fait difficulté de me charger d'en écrire par-tout

où il le jugerait néceſſaire ; mais j'ai également inſiſté pour que le maréchal fit les demandes qui avaient été convenues. Je ne ſais ſi cela ſera exécuté de ſa part.

Dès que nous ſerons derrière la rivière de Péene, j'examinerai la poſition, en la ſuivant d'un bout à l'autre, & j'aurai l'honneur de vous en rendre compte ; mais ſur ce que j'ai entendu dire, on ne ſaurait trop ſe hâter d'en tirer l'armée ſuédoiſe, ou de l'y renforcer. Si le roi de Pruſſe peut raſſembler cet hiver vingt-cinq mille hommes pour marcher contr'eux, ils courront de grands riſques.

MEMOIRE

8 *Novemb.* 1757. *Sur les opérations de l'armée ſuédoiſe.*

L'Armée ſuédoiſe a deux grands objets à remplir par les opérations qu'elle peut faire ; le premier eſt de prendre une poſition où elle puiſſe paſſer l'hiver en repos ; le ſecond d'être dans cette poſition à portée des ſecours que ſes alliés ſont diſpoſés à lui donner.

Il n'eſt pas néceſſaire de s'étendre ſur l'impoſſibilité de remplir parfaitement le premier objet, puiſqu'on ſait qu'on ne peut reſter en repos l'hiver, devant un ennemi qui veut opérer : ainſi, en ſuppoſant que le roi de Pruſſe agiſſe cet hiver contre l'armée ſuédoiſe, elle ſera également obligée, quelque poſition qu'elle prenne, de ſe raſſembler pour

combattre ou ſe retirer, ſelon la force de l'armée ennemie. Toutes les poſitions ayant donc, à cet égard, le même déſavantage, il ne reſte plus que le ſecond objet à conſidérer.

Il eſt évident qu'en ſe retirant derrière la Péene, l'armée s'éloigne de tous les ſecours, & les rend impoſſibles; ainſi cette poſition eſt à cet égard la dernière qu'elle doit prendre. Mais comme elle paraît avoir l'avantage ſéduiſant de couvrir la Poméranie ſuédoiſe, on doit craindre l'illuſion, & par cette raiſon examiner ſcrupuleuſement ſi cet objet ſerait ſûrement rempli; or, depuis Anclam juſqu'à Demmin, il y a cinq grands milles d'Allemagne, ou dix lieues de France (ſans compter les détours de la rivière). Tous les militaires connaiſſent la difficulté de garder une auſſi grande étendue de terrein; d'ailleurs l'armée paſſera-t-elle des nuits d'hiver au bivouac, aux approches de l'ennemi, dans des tems où les marais de la Péene ſeront gelés, & peut-être la rivière elle-même? Comment douze ou quinze mille hommes empêcheront-ils un corps ſupérieur de percer? ils ne peuvent s'oppoſer au paſſage, s'ils ſont réunis, & s'ils ſe ſont étendus le long de la rivière, ils ſeront percés & coupés; d'ailleurs, le roi de Pruſſe n'aurait qu'à marcher par le Mecklenbourg ſur Demmin, tandis qu'un corps venant de Stetin ſe porterait vis-à-vis d'Anclam. Il ne paraît pas qu'il y eût d'autre parti à prendre alors, que celui de ſe retirer au plutôt à Gripſwald & à Grimmen, pour aller ſe réunir ſous

Stralſund ; car ſi le corps pruſſien venant de Mecklenbourg & laiſſant Demmin ſur ſa droite, s'était porté à Néringen & Tribbeſées avant que les poſtes le long de la Péene fuſſent repliés, ils ſeraient pris à dos, & ne ſeraient peut-être plus à tems de ſe retirer ; d'où il ſuit que la poſition ſur la Péene ne peut remplir ſûrement l'objet de couvrir la Poméranie ſuédoiſe. Ce ſerait d'ailleurs vivre chez ſoi & conſommer ſes denrées, ce qui ne pourrait qu'augmenter d'autant plus les difficultés de ſubſiſter au commencement de la campagne prochaine. L'on peut ajouter encore, que de ſe réduire à une défenſive vis-à-vis d'un prince que tous les alliés de la Suède attaquent avec tant de ſuccès, n'eſt pas un rôle qui convienne à la nation ſuédoiſe ; elle le jouerait avec trop de regret ; il faut qu'elle contribue, comme elle a toujours fait, au ſuccès de la cauſe commune. En ſe mettant à portée des ſecours, l'armée ſuédoiſe remplit tous les objets qu'elle a à cœur de remplir. Il eſt donc de la dernière importance d'examiner avec grand ſoin, 1°. la force du corps qui pourrait s'approcher des ſecours : 2°. par quels endroits ce corps dirigerait ſa marche & la poſition qu'il prendrait : 3°. les avantages que cette poſition lui procurerait, & 4°. les inconvéniens qui pourraient en réſulter.

1°. La force du corps pourrait être dans les circonſtances où ſe trouve actuellement l'armée ſuédoiſe, de douze mille hommes d'infanterie & trois mille chevaux, choiſis les uns & les autres, parmi ceux qui ſont le plus en état

de ſervir. Il reſterait dans cette ſuppoſition environ mille chevaux & ſix mille hommes d'infanterie, pour être employés à la défenſe de la Poméranie ; de cette façon, les malades & les chevaux éclopés ſe rétabliraient & ſeraient bientôt en état de ſervir.

2°. La direction de la marche du corps offenſif pourrait être ou ſur Templin ou ſur Fürſtenberg. Par les nouvelles qu'on aurait alors des ennemis, on ſe déterminerait ſur la direction des marches à faire; car s'il arrivait que le roi de Pruſſe fût toujours occupé dans la Saxe avec les différens corps de troupes qu'il y a raſſemblés, vis-à-vis l'armée de Mr. le prince de Soubiſe, on pourrait ſe diriger ſur Orangebourg. Cette marche, qui ſuppoſe les ennemis éloignés (comme ils le ſeraient ſans doute encore) aurait de grands objets. Premièrement de ſubſiſter commodément dans un pays neuf & abondant: d'y lever de groſſes contributions, & de n'être plus qu'à quatres milles de Berlin ; alors, ſi les forces du roi de Pruſſe étaient encore en Saxe (il y a vingt milles d'Allemagne de Leipzig à Berlin), on pourrait en toute ſûreté marcher à cette ville, y reſter autant de tems que la prudence pourrait le permettre, & ſe replier ſur Orangebourg & Ferbellin, ou Neuruppin. Si les ennemis ſe contentaient d'être rentrés en poſſeſſion de Berlin, & qu'ils ne ſuiviſſent point en force l'armée, elle pourrait cantonner depuis Lichen, Fürſtenberg, Neuruppin, Wuſterhauſen & Havelberg. Si l'on avait avis qu'un corps ſupérieur fût en marche

pour troubler l'armée ſuédoiſe dans ſa poſition, elle ſe retirerait dans le Prignitz, en deſcendant l'Elbe, & trouverait dans cette marche les ſubſiſtances qui lui ſeraient préparées ſur l'Elbe, & ſe joindrait aux ſecours qui lui ſeraient deſtinés ; ce qui la remettrait bientôt à même de reprendre avec ſûreté une poſition avancée & menaçante pour Berlin. On ſent aſſez combien ces marches ſeraient glorieuſes pour l'armée ſuédoiſe, l'effet qu'elle feraient dans l'Europe, & l'on peut dire, ſans qu'elle coure aucun riſque ; car elle aurait toujours ſa retraite ſur l'Elbe, où elle irait au-devant des ſes ſubſiſtances & de ſes ſecours.

Dans le cas que l'armée, étant arrivée à Templin & à Fürſtenberg, reçût des nouvelles des ennemis, qui ne lui permiſſent pas de ſe porter en avant ſur Orangebourg, elle prendrait tout de ſuite la poſition qu'elle a été ſuppoſée devoir prendre, en revenant de Berlin ; c'eſt-à-dire, depuis Lichen, juſqu'à Havelberg, appuyant toujours ſa droite à l'Elbe : elle aurait derrière elle le Prignitz & le Mecklenbourg ; elle couvrirait les Etats d'un prince qui pourrait être d'un grand ſecours dans cette guerre ; elle couvrirait Wiſmar, que le roi de Pruſſe peut envoyer piller, & peut-être brûler ; enfin, elle ſerait poſtée ſûrement & offenſivement.

3°. Les avantages de cette poſition viennent d'être en partie détaillés ; mais il en réſulterait encore d'autres auſſi grands. Le roi de Pruſſe toujours dans la crainte pour Berlin, y tiendrait néceſſairement un gros corps de

de troupes qu'il n'oſerait employer ailleurs. Dans cette poſition, la marche d'un corps partant de Berlin pour aller dans la Poméranie ſuédoiſe, traverſant le Mecklenbourg, ſerait impoſſible, puiſqu'il prêterait le flanc à l'armée ſuédoiſe, qui pouvant être jointe par ſes ſecours, ſerait en état d'empêcher ſa retraite. On ſent ſuffiſamment l'impoſſibilité d'une pareille marche; ainſi ce ſerait encore un moyen offenſif oté au roi de Pruſſe.

4°. Les inconvéniens qui pourraient réſulter de cette poſition ne peuvent exiſter qu'en apparence. Il paraît d'abord qu'en débouchant par Stetin, un corps peut venir s'emparer de la Poméranie ſuédoiſe; mais ſi ce corps n'eſt pas conſidérable, les troupes qui y ſeront reſtées peuvent être diſpoſées de façon qu'un petit corps n'oſerait y entrer, dans la crainte d'être coupé & pris. En tenant Treptow, Clempenow & Demmin, le petit corps qui voudrait paſſer la Péene ſe trouverait bientôt enveloppé. D'ailleurs en occupant Treptow, ſi l'armée ſuédoiſe était reſtée à Fürſtenberg & Lichen, elle communiquerait avec la Poméranie par Feltebock; la diſtance eſt petite; & ſi le corps qui ſerait ſorti de Stetin était aſſez conſidérable pour mériter un mouvement, en renforçant par un détachement qui traverſerait le Mecklenbourg-Strelitz, les troupes placées à Treptow, ce corps ne pourrait plus ſe retirer à Stetin ſans être du moins fort endommagé. Il ne doit donc plus reſter de crainte que pour une armée qui ſortirait de Stetin avec l'unique objet d'aller

faire contribuer la Poméranie ſuédoiſe. Il faut convenir, que ſi le roi de Pruſſe avait une armée de trop il pourrait l'employer à cet objet ; encore en lui faiſant faire une pareille marche l'hiver, il y perdrait plus qu'il n'y gagnerait ; mais ſa ſituation préſente ne lui permet pas de parer les plus grands coups. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'il emploie des hommes & du tems à ſi peu de choſe. Si le général Léwald revient en effet de Pruſſe avec une armée, il ſera bien plus important de renforcer la Saxe, la Siléſie, & même de couvrir Berlin, ſi l'armée ſuédoiſe eſt portée dans la marche de Brandebourg, que d'envoyer ces troupes dans la Poméranie ſuédoiſe ; mais enfin, quand il arriverait que quelques troupes pruſſiennes entraſſent dans cette province, & la fiſſent contribuer, la Suède n'en ſerait-elle pas dédommagée bien amplement par ſon ſéjour dans la marche de Brandebourg ? L'on a vu combien il y avait de ſujets de craindre que dans le cas où le roi de Pruſſe aurait une armée conſidérable à envoyer en Poméranie, cette province ne fût pas en ſûreté, même l'armée ſuédoiſe y étant reſtée toute entière ; & l'on peut ajouter que, ſi elle y était en effet, l'eſpérance d'avoir un avantage conſidérable ſur elle, en y envoyant des forces ſupérieures, ſerait capable de déterminer à cette opération militaire, qui releverait la réputation des armes pruſſiennes.

Ainſi pour défendre ſûrement la Poméranie il faut menacer Berlin, & pour opérer la gloire avec la ſûreté de l'armée ſuédoiſe, il

faut l'approcher de l'Elbe. La conſidération de la ſaiſon en eſt ſans doute une très-grande; mais pour ne pas opérer actuellement, on pourrait ſe trouver forcé à ſe mouvoir dans des tems bien plus fâcheux, & l'on n'aurait pas la ſatisfaction d'agir pour des objets auſſi grands & auſſi déciſifs. On peut dire en général, que quand on peut attaquer, on fait une grande faute de ſe mettre dans la néceſſité de ſe défendre.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Ferdinandshoff en Poméranie, le 15 Novembre 1759.

DEPUIS la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, monſieur, le 12, j'ai eu occaſion de m'entretenir en particulier avec pluſieurs généraux, & je crois pouvoir répondre qu'ils déſirent autant que nous pouvons le faire, que le maréchal d'Ungern ſoit autoriſé à ſortir de la Poméranie avec ſon armée le plutôt qu'il ſera poſſible. Ils ſentent tous qu'ils n'y ſeront point en ſûreté, & l'on démêle aiſément que le maréchal n'eſt point d'un avis différent du leur. Ainſi ſi les ordres qu'il recevra de ſa cour ne s'oppoſent point à ſa volonté, la nôtre pourra diſpoſer de cette armée, & l'employer dans les parties qui lui paraîtront les plus avantageuſes. Par ce projet, loin d'affaiblir notre armée, nous la renforcerions. Je ſuis perſuadé

que vous ne négligerez rien pour que les ordres qui ſeront expédiés, ſoient d'accord avec nos intérêts.

L'armée eſt preſque totalement défilée pour entrer dans ſes quartiers. Le maréchal part demain pour Anclam. Le comte Liven reſte ici avec le corps qu'il avait en avant à Saſſewald ; mais il y reſtera peu, & toute l'armée ſera bientôt rentrée dans la Poméranie ſuédoiſe dont le quartier général doit être à Gripſwald.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponſe de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR aux lettres des 12 & 15 Novembre.

Stockholm, le premier Décembre 1757.

J'AI reçu en même tems, monſieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12 & le 15 du mois paſſé, avec les pièces qui y étaient jointes. On ne peut rien voir à mon avis de plus clairement déduit & de plus ſolidement démontré, que les vérités que vous expoſez dans votre mémoire ſur les opérations de l'armée ſuédoiſe.

On ne ſaurait diſconvenir de ce que vous établiſſez ſur le peu de tranquilité & de ſûreté que cette armée peut ſe promettre dans les quartiers d'hiver qu'elle vient de prendre, & je ſuis abſolument de votre avis que cette poſition ſeule ſerait capable d'attirer le roi de Pruſſe en Poméranie avec des forces ſupé-

rieures pour tomber ſur les Suédois, diſſiper leur armée, & la mettre peut-être hors d'état de reparaître en campagne l'année prochaine.

Le plan d'opérations que vous propoſez pour obvier à cet inconvénient, me paraît non ſeulement le plus glorieux, mais auſſi le plus utile au bien de la cauſe commune & à l'avantage des Suédois en particulier. Je n'ai donc pas perdu un moment à relever ici & à appuyer fortement toute la ſolidité de vos raiſonnemens, & en conſéquence, on expédie aujourd'hui par la même voie qui vous portera cette lettre, des ordres à Mr. le maréchal d'Ungern de rentrer en campagne dans trois ſemaines ou un mois; tems qu'on croit ſuffiſant pour rétablir ſa cavalerie, & d'agir ſur les plans d'opérations que vous avez déja propoſés, ou que vous propoſerez, ſuivant les occurences. Ce général eſt donc pleinement autoriſé à entrer dans toutes vos vues. La crainte que je lui connais, & que vous avez très-bien démêlée de ſe rendre reſponſable des événemens & de riſquer ſa tête, ne doit plus l'arrêter, & le parti qu'il prendrait de ſe tenir ſur la défenſive contre vos avis, ſerait actuellement plus dangereux pour ſa tête que les événemens de l'offenſe, quand même ils ne ſeraient pas heureux. Ceci doit vous mettre à votre aiſe ſur toutes les propoſitions que vous jugerez convenables de faire. Je ſuis d'ailleurs très-convaincu de la juſteſſe des meſures que vous prendrez pour procurer du ſuccès aux partis que vous jugerez à-propos d'indiquer,

ainſi que de l'exactitude ponctuelle de Mr. le maréchal de Richelieu à concourir, de la façon qui ſera convenable, à l'exécution des arrangemens & des marches qui par vous ſeront concertées entre lui & les généraux ſuédois. Les ſuccès de l'armée ſuédoiſe, même les plus petits, ſont d'une grande importance, non ſeulement au fort de la guerre, mais auſſi aux intérêts politiques du roi dans l'intérieur de ce pays-ci, & la conſervation des principaux chefs du parti patriote en Suède, qui eſt celui de la France. Vous concevez par-là combien il importe que les opérations ſoient combinées de façon à en aſſûrer le ſuccès autant qu'il eſt poſſible, & que Mr. le maréchal de Richelieu y concoure, ſoit en appuyant les démarches des Suédois par les ſiennes, ſoit en leur donnant au beſoin des ſecours ſolides.

Quoique par votre lettre à Mr. de Richelieu je vois que vous avez d'abord pénétré avec beaucoup de juſteſſe le génie & le fondement des principes des généraux ſuédois, je crois devoir néanmoins pour le bien du ſervice du roi & pour votre utilité particulière, vous donner quelques connaiſſances plus détaillées du caractère des principaux.

Mr. Ungern, homme naturellement haut & vain, ne manque ni d'eſprit, ni de pénétration. Ses talens militaires qu'il n'a jamais eu occaſion de déployer en chef, ſe trouvent d'ailleurs très-rouillés par un intervalle de quarante ans de paix. Il ſent qu'il a beſoin de conſeil, & depuis qu'il eſt à la tête de cette armée, je m'apperçois qu'il prend & qu'il ſuit

ceux du comte Ferſen. Deux raiſons l'y engagent : ſa confiance en ce général, & l'intérêt qu'il croit avoir à pouvoir rendre le comte Ferſen en quelque façon reſponſable de ſa conduite & de ſes démarches.

Vous trouverez dans ce dernier de l'eſprit, des lumières, des connaiſſances ſur le métier, leſquelles ne ſont pourtant pas encore ſupérieures, & beaucoup de fermeté ; mais il a un penchant naturel à voir tout en noir, & à ne prévoir que des malheurs. Il apperçoit dans une affaire tous les inconvéniens dont elle eſt ſuſceptible : mais ſon génie ne le porte pas à voir aiſément les remèdes, ni à imaginer facilement les reſſources : ou s'il en voit, il apperçoit encore des inconvéniens même dans cette reſſource. Cependant vous pouvez aiſément combattre les monſtres qu'il ſe fera, & tirer très-bon parti de ſes bonnes intentions, de ſa droiture & de ſa fermeté, dès que vous aurez gagné ſa confiance ; & je ne doute pas que vous n'y réuſſiſſiez aiſément. Vous aurez par ce moyen celle de Mr. Ungern, & je ſerai tranquile & ſatisfait ſi je vous vois former avec eux une eſpèce de triumvirat qui dirigeat tout, & auquel tout le reſte ſe réunira. Je vous réponds, que de mon côté j'appuyerai fortement ici vos réſolutions, & que je ſoutiendrai vigoureuſement la conduite des généraux dirigée par vos avis. Je m'étendrai moins avec vous ſur le compte des autres.

Mr. d'Hamilton, brave ſoldat, hardi, entreprenant, n'a que des idées confuſes ; mais il exécutera fort bien tout ce qu'un autre

aura penſé. Il a d'ailleurs des intentions admirables, une droiture & une probité à laquelle vous pouvez vous fier.

Mr. Ackerhielm, ſous un extérieur aſſez épais cache beaucoup d'eſprit, de la fineſſe, une extrême diſſimulation, & d'aſſez mauvaiſes intentions. Il n'eſt pas ſans capacité dans ſon métier.

Mr. de Lantingshauſen eſt la droiture même, & la probité perſonnifiée. Il a les meilleures intentions du monde, & beaucoup de talens pour les détails d'une armée. Vous pouvez y prendre une entière confiance.

Mr. de Liven, rempli d'amour-propre & de vanité, croit poſſéder à fond l'art de la guerre dont il a en effet quelques connaiſſances, & s'imagine pouvoir mettre en pratique avec ſupériorité tout ce qu'il a lu ſur le métier. Vous lui trouverez de l'eſprit. Il affiche d'excellentes intentions; mais elles ont toujours été chez lui dépendantes des événemens, des circonſtances, & ſur-tout de ſon interêt particulier auquel il ſacrifie tout; ainſi, il n'y a nul fondement à y faire. C'eſt un homme très-dangereux par ſon goût pour les tracaſſeries, & par l'art qu'il a d'en ſuſciter aſſez adroitement, & ſans aucun ſcrupule ſur le choix des moyens. Il faut néanmoins lui montrer une apparence de confiance; mais ſe bien garder de lui en accorder la réalité, ni de lui confier rien qui exige le ſecret. Il eſt incapable d'en garder aucun.

Voilà, monſieur, des connaiſſances que j'ai cru utiles de vous communiquer. Je reviens

à préſent au détail des plans d'opérations que vous avez propoſés.

Je ne ſais ſi les événemens ſurvenus depuis la date de votre lettre, & que vous ignoriez encore alors, ne pourraient pas apporter quelque changement au projet de porter l'armée ſuédoiſe ſur Berlin. Pour en juger ſainement, il faudrait être plus exactement informé que je ne le ſuis, des détails & des ſuites de la défaite de Mr. de Soubiſe, des mouvemens que Mr. le maréchal de Richelieu a réſolu de faire en conſéquence, ainſi que de ceux qu'il fait actuellement vers l'Elbe ou vers Hambourg pour en impoſer aux Hannovriens, & enfin de la force & du nombre des troupes que le roi de Pruſſe a laiſſées en Saxe, en Brandebourg, en partant avec quatorze mille hommes pour ſe porter en Siléſie. D'un autre côté il eſt certain que Mr. Lewald marche avec vingt-ſept mille hommes ſur deux colonnes, qui ont achevé de paſſer la Viſtule le 16 Novembre. Nous n'avons point encore de connaiſſance certaine de la vraie deſtination de cette armée; mais je penche fort à croire qu'une partie ſe portera en Siléſie & l'autre en Brandebourg. Si mes conjectures ſur cela ſe vérifient, j'eſtime que le projet le plus convenable & le plus ſûr pour les Suédois, ſera de ſe porter par le Mecklenbourg ſur l'Elbe, de s'y joindre au ſecours qui lui ſerait deſtiné, & qui les mettrait en état de prendre avec ſûreté une poſition avancée & menaçante pour Berlin. Il ſera néceſſaire alors que leur marche par le Mecklenbourg ſoit concertée avec ce

duc. Il ſera de plus eſſentiel à leur ſûreté & à la nôtre, que nous ſoyons maîtres de Domitz & même de Bœtzembourg. C'eſt à notre cour à ſuivre avec activité cette négociation. Je l'en ſolliciterai vivement, & j'eſpère que le ſuccès répondra à nos déſirs. Dans ce cas là, la réuſſite de l'opération projettée dépendra beaucoup du ſecret; ainſi je ne doute pas que vous & les généraux ſuédois, vous ne preniez les plus prudentes meſures pour empêcher qu'il ne tranſpire. Vous ſerez à portée de correſpondre ſur cela au moment que vous le jugerez néceſſaire avec Mr. de Champeaux que le roi a envoyé à la cour,

Voilà, monſieur, tout ce que j'ai à vous dire aujourd'hui. J'eſpère que vous voudrez bien continuer à m'informer des réſolutions & des événemens relatifs à l'armée où vous êtes. Vous pouvez compter ſur mon zèle, & mon activité à concourir au ſuccès de vos plans en ce qui pourra dépendre de mes ſoins & de mon travail à cette cour-ci.

Il ne me reſte donc qu'à vous répéter, monſieur, *faites bien de deçà; nous ferons bien de delà.* C'eſt tout ce qui me reſte à vous dire. Trouvez bon néanmoins que j'y ajoute une prière, de recommander à votre ſecretaire un peu plus d'exactitude à chiffrer correctement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé d'HAVRINCOUR.

P. S. C'eſt par une inadvertence de la chancellerie ſuédoiſe, monſieur, que cette

lettre n'eſt pas partie par la même voie, par laquelle on a expédié des ordres & des inſtructions à Mr. le maréchal Ungern. Vous recevrez donc cette lettre quelques jours plus tard. J'y ajouterai qu'on expédie aujourd'hui à Mr. le maréchal Ungern le modèle de la réponſe qu'il doit faire à votre mémoire. Je vous en confie ci-joint la copie, en vous priant de ne pas laiſſer ſoupçonner à Mr. Ungern, ni aux autres que vous avez eu connaiſſance du contenu de cette réponſe, avant que ce général ne vous l'ait remiſe lui-même.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Anclam en Poméranie, le 14 *Déc.* 1757.

J'AI reçu, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 du mois paſſé. Vous aurez vu par mes précédentes lettres du 12 & du 15 de Novembre l'état des choſes juſques là. Pour vous mettre au fait de ce que j'ai cru juſqu'à préſent digne de votre attention, je joins ici la copie d'une lettre à Mr. le marquis de Paulmi du 26 Novembre, qui contient des détails qu'il peut être utile que vous ſachiez. Il faut la lire ſi vous le voulez bien, avant de continuer cette lettre qui en ſera la ſuite.

Depuis la date de cette même lettre à Mr. le marquis de Paulmi, j'ai été dans l'iſle d'Uſédom avec le détachement ſuédois, qui était deſtiné

à reprendre cette iſle, & en chaſſer les Pruſſiens. Ce détachement aux ordres de Mr. le comte d'Heſſenſtein était d'environ deux mille hommes d'infanterie & cinq cent hommes de cavalerie. Il n'a trouvé aucun obſtacle dans ſa marche, & s'eſt porté de Wolgatz à Suin, petite ville nouvellement bâtie par le roi de Pruſſe, qui eſt à l'extrémité de l'iſle du côté de celle de Wollin. On n'a vu que quelques houſards pruſſiens qui ſe ſont retirés à meſure que les troupes ſuédoiſes ont avancé. L'objet de ce fort détachement était d'achever de combler le paſſage de l'Oder vis-à-vis Suin, qui ne l'a été qu'imparfaitement pendant le tems que les Suédois ont été paiſibles poſſeſſeurs de ces iſles. On prétend qu'il y a eu de la négligence. Le commandant avait des ordres précis là-deſſus, qu'il ne s'eſt pas aſſez preſſé d'exécuter. Je crois qu'actuellement il ne ſera pas aiſé de réparer cette faute; car les Pruſſiens, qui ſont reſtés maîtres de l'iſle de Wollin, ont établi des batteries de l'autre côté de l'Oder, vis-à-vis de Suin, qui ne permettent pas de travailler à combler le paſſage; & l'on ne peut s'emparer de l'iſle de Wollin, qu'en éloignant beaucoup trop un corps conſidérable, qu'il ſerait à déſirer qui ne fût même pas paſſé dans l'iſle d'Uſedom: car ce détachement a laiſſé la rivière de Péene preſque dégarnie depuis Anclam juſqu'à Demmin. Cette diſpoſition mettrait dans le plus grand danger le poſte d'Anclam, s'il n'avait été mis en état de ſe défendre par lui-même, & j'avais de fortes raiſons de croire qu'on n'avait pas pris

le chemin le plus court pour remplir cet objet important ; ce qui m'a fait hâter mon retour ici, ainſi que je l'avais promis au général Hamilton. J'y ſuis depuis quatre jours. J'ai trouvé beaucoup de travail de fait : mais la place n'en était pas plus en ſûreté, parce qu'on avait entrepris des travaux qui auraient demandé un tems qu'on n'avait pas. C'eſt dans cette ſituation qu'on a appris ici le lendemain de mon arrivée, que le maréchal de Léwald était à Paſſewalck avec la plus grande partie de ſon armée ; qu'il avait à ſix lieues d'ici à Ferdinandshoff un corps de quatre mille hommes, & que ſon avant-garde était à deux lieues d'ici ; qu'il avait réuni à ſon armée une partie de la garniſon de Stetin, & qu'il marchait ſur nous avec vingt mille hommes. Ces nouvelles nous ont paru d'autant plus vraiſemblables que depuis trois jours les houſards pruſſiens ſe ſont montrés tous les jours, & ſe ſont fuſillés avec les poſtes avancés d'Anclam, de Stople & de Gulskow. Ces deux derniers endroits étaient dégarnis à cauſe du détachement envoyé dans l'iſle d'Uſedom. On a été forcé de tirer de la garniſon des troupes & du canon, pour ſervir ces deux poſtes, tandis qu'il eût été très-utile d'envoyer ici du renfort pour aider à défendre une ville en auſſi mauvais état ; mais les ennemis n'étant pas apparamment encore aſſez en force pour nous attaquer, n'ont rien entrepris depuis trois jours qu'ils nous menacent. On a profité de ce délai pour rompre les chauſſées qui traverſent les marais de la Péene. Il eſt arrivé des

renforts à chaque poſte, & nous avons travaillé ici jour & nuit ſi utilement, que cette ville eſt dès-à-préſent en état de réſiſter à une armée qui voudrait l'emporter de vive force.

Voilà la poſition actuelle. Je crois que le feld-maréchal va lever ſes quartiers pour s'oppoſer au paſſage de la rivière. Il ne paraît pas qu'il ait d'autre parti à prendre; car s'il était percé dans le centre, il ne pourrait plus réunir ſes forces, & perdrait preſque entièrement ſon armée; mais ſi les Pruſſiens perſiſtent à menacer les différens points où l'on peut paſſer la Péene, comment ſoutenir une défenſive dans cette ſaiſon? & ſi les gelées viennent, quel parti prendre? Nous touchons donc au moment critique que j'ai prévu dans le mémoire que j'ai donné au feld-maréchal. Je crois qu'on ſent mieux actuellement ici qu'on ne l'a fait alors, combien il eût été avantageux de ſuivre mon projet. Le maréchal Lewald n'eût point dirigé ſa marche ſur la Péene, ſi l'armée ſuédoiſe ne s'y fut pas retirée.

Anclam, le 7 Decembre.

P. S. Nos poſtes avancés dans les fauxbourgs, ont été attaqués toutes les nuits depuis le 4, mais ſans aucun ſuccès; les houſards y ont même perdu un homme qui a été fait priſonnier, & quelques chevaux tués. Nous employons fort utilement le tems que l'ennemi nous donne, & je crois que s'il vient nous voir, il s'en appercevra. Le gros de l'armée eſt encore à 3 ou 4 lieues d'ici.

Les Pruſſiens n'ont plus de canon ſur la rive droite de l'Oder, vis-à-vis de Suin. On ne ſait pas pourquoi ils ſe ſont retirés à Wollin, qui eſt à l'autre extrémité de l'iſle de Wollin. Les Suédois travaillent donc paiſiblement à combler le paſſage. Il doit être achevé de fermer dans peu de jours.

A Mr. le marquis DE PAULMI.

Gripſwald en Poméranie, le 26 Nov. 1757.

L'ARMÉE ſuédoiſe eſt forte de vingt-deux mille hommes, dont quatre mille de cavalerie. Elle peut détacher quinze ou ſeize mille hommes effectifs qui ſeraient en état de ſe porter partout. Il en reſterait ſuffiſamment pour garder la Poméranie. La cavalerie eſt très-belle en hommes. Les chevaux ſont très-petits ; mais il n'y en a point d'autres en Suède. Les officiers en font grands cas pour leur vigueur & pour la fatigue qu'ils ſoutiennent très-bien. Cependant nous avons beaucoup de chevaux d'houſards plus grands. L'infanterie eſt inégale. Il y a de fort beaux hommes, d'autres plus petits que dans aucun de nos régimens, mais ils ſont tous forts, de larges épaules, de gros membres, & l'air d'être très-robuſtes. Ils ont mauvaiſe grace, ſont mal tenus, quoique leurs habillemens ſoient très-bons. Ils ont de grands manteaux qu'ils portent l'été comme l'hiver, qui les écraſent. Je ne crois pas qu'ils faſſent l'exercice ſi bien que nos moindres ré-

Copie jointe à la lettre au marquis d'Havrincour du 4 Décembre.

gimens ; cependant les généraux ont grande confiance dans cette infanterie, qui tire au blanc on ne peut pas plus juſte. Ils ont beaucoup d'artillerie, & qui eſt ſervie avec une viteſſe étonnante. Il m'a paru qu'ils avaient dans cette partie pluſieurs bons uſages que nous n'avons pas. Je tâcherai de recueillir là-deſſus tout ce que je pourrai.

En partant de Ferdinandshoff je ſuis allé à Anclam où j'ai reſté quatre jours. C'eſt une petite ville qui fait un très-mauvais poſte. La garniſon qui eſt de deux mille hommes travaille à le rendre moins mauvais. On eſt forcé de ſe borner à le mettre ſeulement à l'abri d'un coup de main ; cependant c'eſt le général Hamilton qui s'eſt chargé de le défendre. Il a approuvé pluſieurs moyens que je lui ai donnés pour améliorer ce poſte. Je lui ai promis d'y retourner dans deux ou trois jours pour les faire exécuter. Je vous rendrai compte plus en détail de ce qui y aura été fait. J'ai été à Demmin, après avoir remonté la rivière de Péene depuis Anclam. Cette rivière eſt par elle-même une excellente barrière. Elle n'eſt guéable dans aucun endroit. De gros bâtimens à deux mats, remontent de la mer juſqu'à Demmin. Elle eſt étroite, mais elle coule dans une prairie marécageuſe qui a plus d'un quart-de-lieue de largeur, & ſouvent une demi-lieue. On ne paſſe point ces marais ni à pied ni à cheval. Il faut néceſſairement ſuivre les chauſſées qui les traverſent. Il n'y en a en tout que ſix : ſavoir, une à Anclam avec un pont ſur la rivière, une à Stolpe, avec un bac,

bac, une à Gutskou avec un bac, une à Jarme avec un bac, une à Leuts avec un pont, & une à Demmin avec un pont. Il y a quelques autres petits paſſages au travers de ces marais où un cheval pourrait paſſer l'été, mais dans aucun tems la rivière n'eſt guéable. Les chauſſées ſont juſqu'à préſent ſans aucune défenſe : pour peu qu'on veuille y travailler, elles ſeront bientôt difficiles à forcer. La petite ville de Lentzen ſur-tout, eſt dans la poſition la plus favorable pour en faire en peu de tems & à peu de frais un poſte excellent : en profitant de l'emplacement d'un ancien château, dont tous les ſouterrains exiſtent, on y ferait un fort d'une très-bonne défenſe ; mais Demmin eſt une petite ville, tout au moins auſſi mauvaiſe qu'Anclam. Ces deux villes étant ſur la rive droite de la rivière, ſont les deux poſtes les plus déſavantageux ; car il y faudrait dans chacune plus de deux mille hommes pour n'y être pas enlevé, dans l'état où elles ſont, & l'on courrait toujours les riſques que ces groſſes garniſons fuſſent forcées d'y capituler, toutes les fois qu'elles ſeront inveſties par un corps ſupérieur, parce qu'elles ne peuvent ſe retirer ou recevoir du ſecours que par de longues chauſſées qui ſeraient difficiles à forcer, ſi l'ennemi s'en était rendu maître. Mais ce qu'il y a de plus déſavantageux dans la défenſe de cette rivière, c'eſt qu'elle gèle preſque toutes les années pendant un mois ou ſix ſemaines : alors on paſſe la rivière & les ma-

rais par-tout en charettes. Vous ſentez tous les inconvéniens qui peuvent en réſulter.

Je trouve que l'armée a pris des quartiers trop étendus. Un ennemi ſupérieur qui paſſerait pendant les gelées à Gutskou, & ſe porterait tout de ſuite ſur Gripſwald, empêcherait la jonction des troupes qui ſont dans la partie de Wolgaſt & d'Anclam. On dit qu'il ſerait difficile de trouver à les loger dans moins d'eſpace : cependant j'ai vu dans le voyage que je viens de faire le long de la Péene & ici, beaucoup de villages qui ne ſont point occupés. Il faut eſpérer qu'on tirera cette armée de cette mauvaiſe poſition, en convenant entre les cours de ſa marche ſur la partie qui fait le ſujet de ma précédente lettre. On peut employer très-utilement cette armée qui eſt en bon état. Il ſerait dommage qu'elle reſtât reléguée à l'extrémité de l'Allemagne.

Je n'ai fait que paſſer un demi-jour à Stralſund. J'ai fait le tour des fortifications, & j'y ai déja obſervé des choſes qui méritent attention. Je compte y retourner après mon voyage d'Anclam, & y paſſer quatre à cinq jours, afin de m'éclairer d'avantage ſur-tout ce qui concerne cette place, & j'aurai l'honneur de vous mander alors ce que j'en penſe.

Il y a eu depuis peu une petite affaire dans l'iſle de Wollin entre les Pruſſiens & les Suédois. Ces derniers occupaient l'iſle de Wollin avec ſix cent hommes d'infanterie & cent chevaux. L'avant-garde de Mr. le maréchal de Lewald, étant arrivée ſur l'Oder, n'a pas perdu un moment pour reprendre l'iſle de

Wollin. Le lieutenant colonel ſuédois qui y commandait devait évacuer cette iſle, le poſte n'étant pas tenable pendant l'hiver; mais l'ordre de le faire ne lui était pas parvenu, lorſqu'il a été attaqué par des forces extrémement ſupérieures aux ſiennes. Les Pruſſiens ſont venus dans cette iſle avec quatre bataillons d'infanterie, un régiment de cavalerie, un de dragons & deux de houſards. Les troupes qui défendaient l'iſle de Wollin étaient partagées en deux poſtes qui ſe ſont retirés tous les deux en très-bon ordre; mais l'un de ces corps n'a pu éviter d'être ſéparé de ſon arrière-garde dans ſa retraite, & cette arrière-garde de deux cent hommes environ a été faite priſonnière de guerre. Le reſte a paſſé le bras de mer qui ſepare l'iſle de Wollin de celle d'Uſedom en très-bon ordre. Ce bras de mer eſt une des bouches de l'Oder, qui devait ſelon le traité entre la Suède & la Pruſſe reſter impraticable à tous les bâtimens, afin que le paſſage unique reſtât par le bras de Wolgaſt; mais par une infraction manifeſte à ce traité, le roi de Pruſſe a fait creuſer & approfondir le bras entre Wollin & Uſedom, afin de détruire le commerce de Wolgaſt. Heureuſement que les Suédois ont occupé aſſez long-tems l'iſle de Wollin pour combler ce paſſage; ce qui eſt le ſeul avantage qu'ils ont compté retirer de la poſſeſſion de l'iſle de Wollin. On doit inceſſamment marcher en force dans l'iſle d'Uſedom & dans celle de Wollin, afin d'en chaſſer les Pruſſiens, & en ſuite on ſe propoſe d'évacuer ces deux iſles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponſe de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR aux lettres du 4 & du 7 Décembre.

Stockholm, le 22 Décembre 1757.

JE n'ai, monſieur, qu'un moment à moi pour vous accuſer la réception de vos lettres des 4 & 7 de ce mois. La poſition de l'armée ſuédoiſe me paraît ſi critique & les momens ſi précieux, que je n'ai pas perdu un inſtant à faire l'uſage requis de vos très-ſolides raiſonnemens, ſur la néceſſité de prendre au plutôt les ſages & prudens partis que vous ſuggerez. Je vous confierai ici pour vous ſeul, que la conduite paſſée du feld-maréchal, la timidité de ſes démarches, & peut-être le peu d'harmonie dont nous appercevons déja des germes, entre lui & d'autres officiers généraux, nous ayant fait craindre que la conduite à venir de ce général ne fût pas meilleure que la précédente, nous avons jugé qu'il n'y avait rien de mieux à faire que d'envoyer à cette armée un perſonnage principal, qui par la ſupériorité de ſa place & de ſon grade fût en impoſer, & fût capable d'agir conformément aux intentions du ſénat entièrement conformes à vos projets: en conſéquence, le ſénateur comte de Roſen part cette nuit pour aller prendre le commandement de l'armée. Il a voulu que je le chargeaſſe de cette lettre, & que je vous aſſûraſſe d'avance de toute la confiance qu'il eſt intentionné d'avoir en vous, & de la haute opinion qu'il a conçue de vos talens & de votre capacité, après avoir lu

votre mémoire & la lettre que vous m'avez écrite, dont je viens de lui confier la lecture. J'eſpère que vous aurez tout lieu d'être content de ce reſpectable ſénateur, qui connaît parfaitement le pays où vous êtes, & qui y a fait la guerre ſous Charles XII, dont il avait l'eſtime, l'affection & la confiance. Son prompt départ ne me permet pas de vous en dire d'avantage : j'aurai l'honneur de vous répondre plus amplement par l'ordinaire prochain.

J'ai celui d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

P. S. Il me paraît bien douteux que Mr. le maréchal de Richelieu depuis ſa retraite ſur l'Aller & la poſition des Hannovriens à Ultzen, ſoit encore en état de combiner quelques démarches avec les Suédois qui puſſent tendre à aſſûrer leur contenance.

Autre réponſe de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR aux lettres des 4 & 7 Décembre.

Stockholm, le 23 Déc. 1757.

JE réponds aujourd'hui, monſieur, aux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 4 & 7 de ce mois, & je le ferai plus en détail que je n'en eus le loiſir hier dans la lettre dont je chargeai pour vous Mr. le ſénateur comte de Roſen, & que je préſume que vous recevrez avant celle-ci.

Je ne vous répéterai point ici les raiſons que

je vous mandai hier, ſur leſquelles on s'eſt déterminé à profiter de la bonne volonté que ce ſénateur a témoignée d'aller ſe mettre à la tête de l'armée, nonobſtant ſon âge avancé & la rigueur de la ſaiſon. J'eſpère qu'on aura lieu d'être content de ce changement, & que les affaires s'en trouveront bien.

Vous aurez vu, monſieur, par ma lettre du premier de ce mois, qu'auſſitôt après qu'on eut reçu ici votre mémoire, on ne tarda pas à expédier à Mr. le maréchal d'Ungern les ordres les plus précis de lever ſes quartiers, de ſe remettre en campagne & d'agir conformément au plan que vous avez propoſé. Il eſt fâcheux que ces ordres ne ſoient pas arrivés auſſitôt qu'il eût été déſirable, & plus fâcheux encore que Mr. Ungern n'ait pas pris ſur lui de ſe déterminer ſur votre mémoire à adhérer à vos propoſitions; mais qu'au contraire il ait préféré le très-mauvais parti de la retraite & du repos; ce dont on lui ſait ici le plus mauvais gré.

Je ſens combien la poſition actuelle de l'armée ſuédoiſe eſt critique, & j'en ſuis par bien des raiſons beaucoup plus inquiet que je puis vous le dire. Le meilleur parti qu'elle pût prendre, ſerait aſſûrement celui que vous propoſez de ſe joindre par une marche concertée vers Hotsberg ou Crivitz, avec un corps de Français qui paſſerait l'Elbe à Domitz. Ce projet eût été excellent & de la plus facile exécution, avant les circonſtances que vous ignoriez encore, lors de la date de votre lettre, c'eſt-à-dire, lorſque Mr. le maréchal de Richelieu était encore à Lunebourg & à Manſſent; mais

depuis qu'il a été obligé de rétrograder jusques sur l'Aller, & que l'armée hannovrienne s'est portée en avant à Ultzen, je présume que vous jugerez comme moi, monsieur, que quand même Mr. le maréchal de Richelieu, obligé de rappeller toutes ses troupes à lui pour se renforcer lui-même, serait encore en état d'envoyer du secours aux Suédois, il ne se trouve plus en possibilité de le faire, vû la position de l'ennemi qui se trouve entre lui & l'Elbe. Au reste, ce sont là des combinaisons dont vous devez être plutôt & mieux instruit que moi par la correspondance régulière que je ne doute pas que vous n'entreteniez avec Mr. le maréchal de Richelieu. Je ne pense pas que Mr. de Léwald s'aheurte à vouloir passer la Péene, & pénétrer par-là dans la Poméranie suédoise. Je présume bien plutôt qu'il se portera dans le Mecklenbourg où il prendra une position entre les Suédois & l'Elbe, dans laquelle il se trouvera en état de donner la main aux Hannovriens, ou de la recevoir d'eux, & en même-tems de couper chemin à tout secours français qui voudrait joindre les Suédois. Je conclus de-là que ceux-ci ne peuvent guère s'attendre actuellement à aucun appui de notre part, & c'est je vous assûre avec une vraie douleur que je vois cette situation qui réduit les Suédois à une défensive humiliante & peut-être désavantageuse dans leur propre pays.

Je ne puis trop vous remercier, monsieur, des détails que vous avez bien voulu me faire de ce qui se passe sous vos yeux. Je vous serai

très-obligé de vouloir bien continuer, sûr que je tirerai toujours de vos lumières & de vos avis beaucoup d'utilité pour le bien & l'avantage de la Suède & par conséquent pour le service du roi, dont les intérêts sont communs avec ceux de cette couronne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

Lettre de Mr. le maréchal DE RICHELIEU à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Brunſwick, le 11 *Nov.* 1757.

DEPUIS votre départ, monsieur, je suis resté dans la même position d'Halberstadt jusqu'au 6 de ce mois. J'appris le lendemain de mon départ, que Mr. de Soubise avait perdu une bataille contre le roi de Prusse. Le détail est encore plus désagréable, s'il est possible, que la chose même. Notre cavalerie y a fait des merveilles: Mr. le duc de Cossé a été tué; Mr. de Mailly lieutenant-général, Mr. Dailly & Mr. du Rougé sont perdus, & on ne sait pas encore s'ils sont tués ou prisonniers; Mr. de Custine & Mr. de Revel sont blessés & pris. Mr. de Soubise se retire en assez grand désordre sur la Vera. Je fais marcher un corps de troupes en avant de son côté pour le recevoir, & je suis prêt à marcher moi-même avec un autre que je rassemblerai, s'il en est besoin.

La capitulation du 8 & 10 Septembre, n'eſt point encore exécutée, & l'on pourrait croire que les ennemis voudraient profiter des difficultés aſſez mauvaiſes que nous avons faites juſqu'ici; mais j'ai lieu de croire cependant que cela finira bien, & j'ai plus avant dans la tête que jamais le projet d'envoyer un corps de troupes ſe joindre aux Suédois. J'ai propoſé divers moyens à la cour qui paraît auſſi actuellement en avoir beaucoup d'envie; mais j'ai peur que les derniers arrangemens néceſſaires pour conſommer ce grand ouvrage n'arrive trop tard, quelque vivacité que je mette dans mes ſollicitations pour en hâter le moment. Il m'eſt donc bien néceſſaire, Mr. que vous m'inſtruiſiez toujours de la poſition de l'armée ſuédoiſe, & que dans le cas qu'elle ſerait obligée de rétrograder, par l'arrivée de Mr. Léwald, vous me mandaſſiez le moyen de pouvoir nous joindre. Il y a un corps de troupes qui ne ſera pas loin de Lunebourg & de l'Elbe. Mr. de Léwald marche, dit-on; mais il n'a tout au plus que quinze ou ſeize mille hommes.

Je vous prie d'être toujours bien perſuadé des ſentimens avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Signé le maréchal de RICHELIEU.

Autre lettre de Mr. le maréchal DE RICHELIEU à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Lunebourg, le 30 Novemb. 1757.

J'Ai reçu, monſieur, vos deux lettres du quartier-général de Ferdinandshoff du 11 & du 14, aux quelles était joint le mémoire que vous avez préſenté à Mr. le maréchal d'Ungern, & la dépêche en chiffre, ſervant de réponſe à ce mémoire.

Le mémoire que vous avez préſenté eſt établi ſur les principes les plus conformes aux intérêts de la cauſe commune; il eſt vu militairement, & exprimé avec force, & vous devez finir par entraîner à votre avis les déterminations de l'armée ſuédoiſe, malgré les raiſons qui s'y ſont oppoſées & que vous me faites très-bien connaître dans votre dépêche chiffrée.

Le point eſſentiel de votre miſſion, comme vous l'avez très-bien ſaiſi d'abord, eſt d'engager les Suédois à ſe rapprocher de nous, & à combiner leurs opérations quelconques avec celles de cette armée, dont la ſituation a un peu changé depuis la malheureuſe affaire de Mr. de Soubiſe; mais je porte tous les ſoins pour empêcher qu'elle ne devienne plus mauvaiſe, pour me conſerver toujours une communication avec le Mecklenbourg, malgré la perfidie des Hannovriens & des Heſſois qui ſont prêts à violer la convention de Cloſterſeven, & à recommencer la guerre ſous la

conduite du prince Ferdinand de Brunſwick, qui eſt à Stade depuis le 23.

Les deux objets qui m'ont le plus déterminé y raſſembler la plus grande partie des troupes, malgré la mauvaiſe ſaiſon & le défaut de tentes & les inconvéniens qui en réſulteront pour les réparations de l'armée, c'eſt le traité avec le Mecklenbourg, & le projet de donner des ſecours à l'armée ſuédoiſe; ainſi vous pouvez être ſûr que je ſeconderai ſur cet article les intentions de la cour de Vienne & de la nôtre. Vous aſſûrerez même que mon intention eſt de porter ce ſecours à vingt mille hommes au lieu de dix, que je tiendrai tout prêts à marcher, dès que cette opération ſera finie; mais ſous deux conditions: l'une que la partie de l'armée ſuédoiſe deſtinée à agir, s'approchera autant que faire ſe pourra pour la fonction du ſecours; l'autre, que les opérations de cette armée ſeront combinées avec les miennes, & les opérations de l'une & de l'autre toujours relatives. Comme l'interêt commun ſe trouve ainſi réuni dans cette condition, je ſuis perſuadé que vous n'aurez pas de peine à l'obtenir. Il ne ſerait queſtion que de traiter l'époque & les moyens de la jonction. Vous m'aſſûrez qu'il faut ſix ſemaines ou deux mois aux Suédois pour ſe mettre en état d'entrer en campagne, & je trouve même que ce terme n'eſt pas trop éloigné, vû le tems qu'il nous faudra pour préparer tout ce qui ſera néceſſaire à la formation du corps que nous leur deſtinons; car il faudra bien le completter & arranger ſes ſubſiſtances. Ainſi, je

ne prévois pas que cette armée pût opérer avant trois mois ; mais ce ſerait peut-être un avantage pour elle de ne commencer à ſe mettre en mouvement qu'à-peu-près dans le tems où les autres armées pourraient ſeconder ſes opérations. Quant au moyen de faire la jonction, elle ſerait bien difficile ſi le traité avec le Mecklenbourg ne s'exécute pas. Il faudrait bien alors que les Suédois vinſſent juſques ſur l'Elbe, ou du moins qu'ils portaſſent ſur le point de cette rivière où nous pourrions tenter le paſſage, un corps de troupes capable de le favoriſer.

Je ſongerai encore plus particulièrement à cet article intéreſſant. Voyez de votre côté ce qu'on aura à me propoſer, & aſſûrez les généraux ſuédois de tout le déſir que j'ai de concourir à la gloire de leurs armées & aux ſuccès de leurs démarches ; mais il faut encore avec ma bonne volonté un ordre décidé de la cour que je n'ai pas reçu ; ainſi vous ne devez donner ces premières propoſitions que comme l'effet de mon ſentiment particulier, que vous pouvez bien faire regarder comme devoir être ſuivi, mais auquel il ne faut pas donner la force d'un offre dans les formes.

Il ne me reſte qu'à vous aſſûrer de la ſatisfaction que j'ai du compte que vous m'avez rendu du commencement de votre miſſion. Il me prouve encore mieux vos talens, & combien vous êtes capable de remplir les commiſſions dont on pourra vous charger. Je ne laiſſerai pas ignorer à la cour la façon dont vous vous conduiſez.

Signé le maréchal de RICHELIEU.

A Mr. le maréchal DE RICHELIEU.

Gripſwald en Poméranie, le 8 Octob. 1757.

J'AVAIS cacheté la lettre ci-jointe lorſque j'ai reçu par une eſtaffette que Mr. de Champeaux m'a dépêché de Schwerin, celle chiffrée que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Lunebourg le 30 du mois dernier. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour déterminer les opérations qui ont fait le ſujet de mon voyage; mais je crois important de vous repréſenter, ſans y perdre un inſtant, que la reſtriction que vous m'enjoignez de mettre à vos offres, les annulle abſolument, & me remet dans le même cas où je me ſuis trouvé en arrivant, de ne pouvoir rien promettre. Je répéterai bien encore les aſſûrances de votre bonne volonté; mais comme je me flatte qu'on n'en doute point ici, après tout ce que j'ai dit là-deſſus, cela ne produira aucun effet. J'eſperais que vous m'auriez autoriſé à parler plus clairement. Je vais cependant tenter d'obtenir des explications préciſes ſur un certain nombre de cas que je ſuppoſerai, tandis que je ne dirai de mon côté rien de poſitif; mais c'eſt aſſûrement la négociation la plus ingrate qu'on puiſſe entreprendre. Il ſerait bien à déſirer que la cour vous laiſſât entièrement le maître de concerter vos opérations avec cette armée, de la façon que vous jugeriez le plus convenable. Le tems ſe paſſe en incertitudes, & les choſes poſſibles ceſſent de l'être

par mille événemens imprévus. Je vous prie de faire attention que dans cette affaire nous devons recevoir plutôt que de donner. Il me ſemble qu'on pourrait en pareil cas ne pas craindre de s'engager. Je conçois toutes les difficultés que les circonſtances oppoſent à l'exécution de ce projet ; mais c'eſt par-là même qu'il devient plus néceſſaire & qu'il doit entrer dans les combinaiſons générales ; d'où il ſuit qu'on ne peut trop ſe hâter de convenir de part & d'autre de ce qu'on pourra faire. Pour cet effet, je le répète, il faut que je puiſſe mettre en avant des choſes poſitives, & je vous ſupplie de m'y autoriſer le plutôt qu'il vous ſera poſſible.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Mr. le maréchal DE RICHELIEU.

Gripſwald en Poméranie, le 13 Déc. 1757.

MONSEIGNEUR.

DANS des circonſtances où la poſition des différentes armées ne ſemblent préſenter aucun point fixe, j'ai ſenti que la plus grande difficulté que j'avais à vaincre pour entrer ſérieuſement en négociation, était l'incertitude où ſont tous les eſprits ſur les événemens poſſibles, pour ne les pas conſidérer aſſez attentivement. On les croit infinis, & l'on a delà un éloignement total pour l'examen & la diſcuſſion de tout projet qui exige d'être combiné.

J'ai donc cherché á lever cette difficulté, en éclairant la matière & en fixant les idées ſur les événemens les plus vraiſemblables. On ne juge point ſainement de ce qu'on voit mal. Dans un mémoire que j'ai préſenté le 9 au feld-maréchal dont je joins ici copie, j'ai établi les ſuppoſitions principales qu'on peut faire ; j'ai écarté les cas d'impoſſibilité, & j'ai tâché de démontrer que les mouvemens poſſibles des ennemis nous offraient tous également des moyens ſûrs d'opérer la jonction de l'armée ſuédoiſe avec le corps détaché de l'armée françaiſe. Ce mémoire a réuſſi ici autant que je pouvais le déſirer, & je crois pouvoir répondre, que ſi les ordres de la cour de Suède, qu'on attend tous les jours, n'y ſont pas contraires, rien n'empêchera cette armée de quitter la Poméranie, & d'exécuter l'un des projets contenus dans mon mémoire, ſi toutes fois vous les approuvez, & ſi les circonſtances n'y apportent pas des obſtacles inſurmontables. Les généraux qui ſont ici & qui ont le plus d'influence, ſont entièrement perſuadés ; & c'eſt par leur moyen que j'échauffe le feld-maréchal qui me paraît timide, incertain & manquant abſolument de cette activité d'eſprit ſans laquelle on opère rarement de grandes choſes à la guerre. Son âge, ſans doute, y contribue beaucoup ; car il me paraît d'ailleurs un homme de mérite.

Mais je vois par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 du mois paſſé, que vous jugez un eſpace de trois mois néceſſaire pour la formation du corps que vous

deſtinez à la jonction, & pour arranger ſes ſubſiſtances; il ſerait à ſouhaiter cependant que ce mouvement ſe fit de part & d'autre, dès qu'il ſerait convenu, ſi la poſition reſpective des armées y eſt favorable. Puiſque cette poſition peut changer chaque jour, il ſerait eſſentiel de profiter du moment lorſqu'il ſe préſentera. L'armée ſuédoiſe ne compte point arranger ſes ſubſiſtances; elle les trouvera dans le pays qu'elle traverſera. Elle ſe fera fournir du pain par les communautés. Ce ſerait découvrir le projet que de faire la moindre démarche là-deſſus. Le corps français ne peut point faire de préparatifs pour ſes ſubſiſtances en-deçà de l'Elbe, puiſque nous n'avons point de troupes à portée de les protéger. En lui fourniſſant du pain pour quatre jours, le jour qu'il paſſera l'Elbe, il ne ſaurait en manquer dans le Mecklenbourg, ni dans le Prignitz, qui eſt un pays abondant en bled, & l'on y fera facilement des magaſins lorſqu'on y ſera en force.

Je ne crois point qu'on réuſſiſſe à faire aucun traité avec le duc de Mecklenbourg avant que nous ayons eu des avantages bien décidés ſur les armées qui menacent ſon pays; mais je crois que nous pouvons également nous joindre ſans ce traité, & que s'il y a un moyen de le faire réuſſir, c'eſt d'opérer la jonction. Tant que l'armée françaiſe touchera à la rive gauche de l'Elbe, ou qu'elle ſera à portée d'y porter en peu de marche le corps deſtiné à la jonction, & que les ennemis ne ſeront pas étendus le long de la rive droite depuis

depuis Lawenbourg juſques aux environs d'Havelberg, la jonction ſera toujours poſſible; car dès que le corps français pourra paſſer l'Elbe ſans oppoſition, il marchera tout de ſuite ſur le point de réunion convenu, ſans même avoir beſoin de conſerver une communication avec le lieu où ſon paſſage aura été fait, parce qu'après la jonction, il viendra la retablir ſolidement, en ſe portant ſur la rive droite de l'Elbe, avant l'armée ſuédoiſe; ce ſera alors une armée de trente cinq mille hommes qui ménacera également le Lawenbourg ſi les Hannovriens y ſont, ou Berlin. Si ce mouvement s'effectuait dans le commencement de Janvier, l'armée combinée pourrait prendre quelques quartiers de raffraichiſſemens dans le Prignitz juſqu'au printems, en cas que les ennemis ſe tinſſent tranquiles auſſi, dans la vue de rétablir un peu leurs troupes; cette armée ſur la rive droite de l'Elbe ne pouvant ſe diſpenſer de combiner ſes mouvemens avec ceux del'armée françaiſe, ſerait placée de façon à donner la plus grande inquiétude aux ennemis. Nous ſerions par là à cheval ſur le bas Elbe, & maîtres de deſcendre ou remonter cette rivière ſelon l'exigence des cas. Si nous étions aſſez heureux pour parvenir au printems prochain, d'en avoir une autre dans la même poſition ſur le haut Elbe, je crois qu'il ſerait difficile au roi de Pruſſe de s'oppoſer aux mouvemens de deux armées poſtées auſſi avantageuſement. Ce qu'il y a de très-intéreſſant pour nous, c'eſt de ne pas perdre un moment pour attirer à nous l'armée ſué-

doiſe, laquelle ſera alors entièrement aſſujettie à ſuivre nos plans d'opérations; c'eſt un renfort de quatorze ou quinze mille hommes d'excellentes troupes qui nous ſeront d'une grande utilité, ſur-tout ſi les Hannovriens & les Heſſois paſſent l'Elbe. Vous ſentez mieux que moi le grand avantage que nous en pourrions tirer dans ce cas; mais il nous faut occuper Domitz, ſans même y perdre un moment. Pour peu que nous tardions, les Hannovriens ou les Pruſſiens s'en empareront. Si le duc a quelques bonnes intentions pour nous, il doit ſe prêter à la violence que nous paraitrons lui faire; s'il s'y refuſe, & qu'on puiſſe ſe paſſer de ſon conſentement, je ne crois pas qu'il y ait à balancer; l'excuſe ſera dans la néceſſité de la guerre, & dans le préjudice que nous recevrions ſi les Hannovriens s'en emparaient.

La tournure que les affaires ont priſe depuis un mois, ne permet pas, à ce qu'il me ſemble, de différer à ſe décider ſur le tems & ſur les moyens d'opérer la jonction. Ceux que j'ai propoſés dans mon mémoire ont été goûtés ici. Mr. le Maréchal aura la bonté de me mander le plutôt qu'il lui ſera poſſible, ce qu'il en penſe. S'il les adopte, & que les ordres de la cour de Suède n'y ſoient pas contraires, je crois que de ce côté-ci on ſera bientôt prêt.

Quant au conſentement de notre cour, mes connaiſſances politiques ne ſont pas aſſez étendues pour concevoir les raiſons qui pourraient l'engager à ne pas approuver qu'un corps dé-

taché de l'armée françaiſe aille au-devant d'un renfort de quinze mille hommes d'excellentes troupes, ſur-tout après avoir promis des ſecours à cette armée qui veut bien venir au nôtre en abandonnant ſon propre pays.

J'attendrai là-deſſus avec impatience les ordres de Mr. le maréchal.

J'ai l'honneur d'être &c.

P. S. Je ne dois pas omettre de vous faire obſerver ici, quoique mes précédentes lettres vous en aient déja inſtruit, que dès que les gelées arriveront, ſi les Pruſſiens veulent entreprendre ſur la Poméranie, l'armée ſuédoiſe ſera forcée de ſe retirer ſous Stralſund qui eſt la ſeule poſition où elle puiſſe ſe raſſembler. Alors elle manquera de tout & y perdra beaucoup d'hommes & de chevaux faute d'eſpace pour loger les uns & de fourages pour nourrir les autres, & qu'elle ne pourra plus faire aucun mouvement pour opérer la jonction, qu'elle n'ait battu l'armée du maréchal de Léwald.

Le feld-maréchal a levé ſes quartiers qui étaient trop diſperſés, l'armée cantonne depuis ici juſqu'à Tribs, & elle ſouffre beaucoup dans une poſition auſſi ſerrée.

Les ennemis n'ont rien tenté depuis ma précédente lettre. On croit qu'ils ſont toujours dans la même poſition.

MEMOIRE

9 *Décemb.* 1757. *Sur les mouvemens combinés de l'armée ſuédoiſe avec un corps détaché de l'armée françaiſe, pour opérer une jonction dans le Mecklenbourg ou dans le Prignitz.*

IL n'y a preſque point de mouvement militaire dont le ſuccès puiſſe être démontré à la rigueur. Ceux qui ſont néceſſaires pour opérer la jonction de l'armée ſuédoiſe avec un corps détaché de l'armée françaiſe, pourraient être combattus par trop de ſuppoſitions, pour entreprendre de les réfuter toutes. Avec une nation auſſi valeureuſe, il ſuffit d'établir des vraiſemblances capables de détruire les juſtes craintes d'une prudence éclairée. On ſait d'ailleurs que les événemens dépendent du ſort des armes, & que nul n'en peut répondre.

L'armée ſuédoiſe, quoique peu nombreuſe, eſt par elle-même un corps très-reſpectable, dès qu'il eſt réuni : la défenſive qu'elle a entrepriſe, la diviſe & rend par-là ſon ſort très-incertain. Si par la nature de la guerre préſente, elle ne peut ſe diſpenſer de combattre un peu plutôt ou un peu plus tard, il eſt de ſon intérêt de forcer l'ennemi à le combattre enſemble ou de lui laiſſer un libre paſſage pour aller ſe réunir aux renforts que ſon ancien allié lui deſtine. En s'enfermant dans la Poméranie, elle laiſſe aux Pruſſiens le choix

des moyens de l'attaquer, & du moment où il conviendra mieux à leurs intérêts de le faire, elle n'aura d'autre objet que de parer les coups qu'ils tenteront de lui porter, & qui pis eſt pour elle, elle ſera inutile à ſes alliés.

L'armée ſuédoiſe peut ſortir de Poméranie avec plus d'infanterie que l'armée du maréchal de Léwald, quand même elle ſerait complette; ce qui eſt très-difficile à croire. Il n'a que cinq régimens d'infanterie, qui ne font que neuf mille hommes au complet. Elle peut ſortir avec autant de cavalerie qu'il y a de dragons pruſſiens à cette armée. Le complet des cinq régimens de dragons pruſſiens n'étant que de trois mille ſept cens cinquante hommes, ils ne peuvent guères être plus de trois mille effectifs; ce qui peut faire en tout onze à douze milles hommes effectifs. Il eſt vrai que les Pruſſiens ont de plus deux régimens de houſards, qui feraient au complet deux mille hommes; mais ces eſpèces de troupes, dans une bataille en prenant de certaines précautions, font peu d'effet; ainſi donc, ſi l'objet de Mr. le maréchal de Léwald eſt d'aller joindre les Hannovriens & les Heſſois, ſelon toutes les règles de la guerre, il doit craindre l'armée ſuédoiſe tout autant que cette armée peut le craindre. Ce principe établi, il réſulte que tout mouvement avantageux ne doit point être rejetté, par la ſeule crainte d'avoir à combattre l'armée de Mr. le maréchal de Léwald, & encore moins ſi la rencontre de ces deux armées eſt démontrée preſqu'impoſſible.

On ne peut ſuppoſer que deux ſituations différentes, lorſque la réſolution de ſortir de la Poméranie ſera décidée; l'une que l'armée du maréchal de Léwald ſera encore dans l'Ukermarck & vis-à-vis la Péene; l'autre, qu'elle ſera dans le Mecklenbourg en pleine marche pour ſe joindre aux Hannovriens. Il convient de les examiner ſéparément.

Dans la première ſuppoſition, il faut encore admettre le cas le plus déſavantageux; c'eſt celui où les Hannovriens auraient paſſé l'Elbe, & ſeraient raſſemblés dans le Lawenbourg; car on doit omettre d'examiner le cas où Mr. le maréchal de Richelieu ne ſerait plus le maître d'aucun paſſage ſur l'Elbe, ſoit qu'il eut été forcé d'abandonner la rive gauche de cette rivière, ſoit que les Hannovriens occupaſſent toute la rive droite; car alors le départ de la Poméranie n'aurait pas lieu, puiſque la jonction ſerait impoſſible.

Les Hannovriens étant donc ſuppoſés dans le Lawenbourg, & le maréchal de Léwald encore dans l'Ukermarck; il eſt évident que l'armée ſuédoiſe partant de Tribeſées & Demmin le même jour que le corps français paſſera l'Elbe à Domitz ou à Lentzen, cette armée pourra diriger ſa marche, ou ſur Grubenhagen, en remontant la Péene (toujours couverte de cette rivière & des lacs qui ſont à ſa ſource) ou ſur Guſtrow. Il n'y a que ſept ou huit lieues de Demmin à Grubenhagen. L'armée pourrait les faire en ſûreté derrière la Péene en quatre ou cinq jours; delà à Plave il n'y a que quatre lieues dont il y en a ſeulement deux

ou trois qui ne ſont couvertes d'aucune rivière ; enſuite le lac de Plave couvre juſqu'à la ville de ce nom ; ce ne ſerait donc qu'entre Grubenhagen & le lac de Plave que l'armée du maréchal de Léwald pourrait joindre & combattre l'armée ſuédoiſe ; mais elle ne pourrait y arriver à tems, que dans le cas où elle ſe ſerait trouvée toute raſſemblée à Treptow ou dans le territoire de Stargard, aux environs de Neu-Brandeboug, le jour du départ de l'armée ſuédoiſe de Demmin. Il faudrait encore qu'elle eût été inſtruite de ſes projets, & qu'elle fût partie à la même heure, puiſqu'il y a même diſtance de ces deux endroits, & que l'une ne doit pas être ſuppoſée marcher plus vîte que l'autre. On ſait l'eſpèce d'impoſſibilité qui s'oppoſe à cette juſteſſe de mouvement telle qu'il l'a faudrait, pour que l'armée pruſſienne rencontrât l'armée ſuédoiſe entre Grubenhagen & le lac de Plave, quand même elle ſerait réunie à Treptow, à plus forte raiſon, ſi elle était plus éloignée ; ainſi la jonction pourrait ſe faire au plus tard à Plave, & avec toute la ſûreté que peut requérir un mouvement de cette eſpèce. Si l'on jugeait à propos de faire plus de chemin pour s'éloigner d'avantage, on dirigerait ſa marche ſur Guſtrow ; la jonction ſe ferait vers Lubitz, ſans pouvoir jamais être atteint ni par les Pruſſiens ni par les Hannovriens.

Dans la ſeconde ſuppoſition, l'armée pruſſienne étant en pleine marche pour ſe joindre aux Hannovriens en traverſant le Mecklenbourg, l'armée ſuédoiſe pourrait alors paſſer

la Peéne à Demmin & paſſant par le Kenack, diriger ſa marche ſur Mirow ; alors le corps français traverſerait le Prignitz pour opérer la jonction vers Witſtock. On pourrait alors s'emparer des grands magaſins que les Pruſſiens ont faits à Fürſtenberg. L'on ſent tous les avantages qui pourraient réſulter d'une jonction dans le centre des Etats du roi de Pruſſe. Cet événement inattendu dérangerait bien des projets, & ferait un honneur infini à la prudence des deux généraux qui auraient combiné & éxécuté des manœuvres de cette eſpèce.

On peut encore ſuppoſer, pour ne rien omettre de ce qui eſt vraiſemblable, que lorſque la réſolution ſera priſe de ſortir de la Poméranie, le maréchal de Léwald aura paſſé la Péene, & ſe ſera poſté le long de la Tribes pour forçer Tribeſées ; l'armée ſuédoiſe aura alors à ſe déterminer ſur les différens partis qu'elle pourra prendre ; car il paraît qu'il faudra opter alors, ou de déboucher ſur l'armée Pruſſienne pour la combattre, & la victoire applanirait toutes les difficultés, ou de dégarnir beaucoup les poſtes depuis Damegard juſqu'à Tribeſées pour l'engager à ſe porter ſur ſa gauche, afin de profiter de ce mouvement, pour déboucher par Demmin & marcher par Treptow droit à Fürſtenberg où la jonction pourrait ſe faire.

Ce mouvement n'a qu'un inconvénient, qui eſt d'abandonner ſon pays à l'armée ennemie ; mais il ne ſerait pas vraiſemblable qu'il y reſtât long-tems. Lorſqu'il verrait l'ar-

mée ſuédoiſe en marche ſur Fürſtenberg, & un corps français traverſer le Prignitz, il ſerait forcé de repaſſer la Péene le plutôt qu'il lui ſerait poſſible, & de marcher ſur Stetin pour revenir couvrir Berlin. L'arrière-garde de l'armée ſuédoiſe n'aurait rien à craindre dans ce mouvement, puiſqu'en faiſant occuper le peu de passages qui ſont ſur la Péene, par les garniſons de Demmin, l'armée ne pourrait être ſuivie, quand même l'ennemi aurait été averti à tems de ſa marche.

Il eſt donc démontré que tant que l'armée françaiſe tiendra à l'Elbe, & qu'elle y conſervera quelques paſſages, la jonction de l'armée ſuédoiſe peut ſe faire avec le corps détaché de cette armée; & cette jonction ſerait auſſi glorieuſe à la nation ſuédoiſe qu'utile à la cauſe commune. Ce ſerait à la vérité faire la guerre tout l'hiver; mais comment s'en diſpenſer vis-à-vis d'un ennemi qui n'a pas d'autre reſſource? Une défenſive en Poméranie ſerait encore plus pénible à ſoutenir. La néceſſité de ſe défendre a toujours juſtifié les réſolutions d'attaquer.

Si ces réflexions ſont juſtes, il convient aux intérêts communs de ne pas perdre un moment pour concerter le tems & le lieu de la jonction, dans les différentes ſuppoſitions établies dans ce mémoire & dès qu'on ſera d'accord ſur-tous les points, paſſer ſur le champ à l'exécution, dans la crainte qu'en différant, il ne ſurvienne de nouveaux obſtacles. Les choſes poſſibles ceſſent bientôt de l'être à la guerre par mille événemens imprévus.

A Mr. le Maréchal DE RICHELIEU.

Gripſwald en Poméranie, le 23 Déc. 2757.

MONSEIGNEUR.

LES ordres de la cour de Suède ſont arrivés tels que je pouvais les déſirer. Le feld-maréchal m'a déclaré avoir reçu des inſtructions, par leſquelles il lui était enjoint d'opérer la jonction de ſon armée avec un corps de l'armée françaiſe, dès que les poſitions reſpectives des différentes armées pourraient le permettre. On eſt de plus réſolu ici d'exécuter ces ordres, auſſitôt que votre armée pourra communiquer à la rive gauche de l'Elbe, & même de combattre l'armée du maréchal de Léwald, ſi elle s'oppoſe à la marche qu'on ſe propoſe de faire, quelque ſupériorité qu'elle puiſſe avoir. Il s'agit actuellement de ſavoir ſi la ſaiſon & vos ſubſiſtances vous permettent de raſſembler une partie aſſez conſidérable de votre armée, pour marcher avec ſupériorité ſur les Hannovriens. Alors, s'ils vous attendaient, je ne doute pas qu'ils ne fuſſent bien battus; mais dès que vous ſerez plus fort qu'eux, ils ſe retireront ſûrement, & dans ce cas, ſans s'attacher à les pourſuivre dans une ſaiſon auſſi mauvaiſe, & peut-être inutilement, il ſuffirait, à ce que je crois, de vous tenir en forçe à Ultzen, afin d'être maître de communiquer à Domitz quand il en ſerait tems.

Etant informés du jour de votre arrivée à Ultzen, le même jour les Suédois pourraient paſſer la Tribes pour entrer dans le Mecklenbourg; ils ſe dirigeraient ſur Guſtrow, ſi l'armée du maréchal de Lewald était encore dans les environs de Clempenow où elle eſt actuellement: ils doivent arriver le cinquième jour à Guſtrow, ayant pris un ſéjour le ſixième jour de leur marche. Mr. le maréchal quitterait la poſition d'Ultzen avec toute ſon armée pour aller en deux jours à Danneberg; mais il aurait fait partir deux jours devant lui un détachement de trois à quatre cent hommes pour paſſer l'Elbe au pont de Domitz. Je ſuppoſe toujours que le duc de Mecklenbourg ne s'oppoſera pas à notre paſſage ſur ce pont, puiſqu'en gardant la neutralité la plus exacte, il doit laiſſer aux Français & aux Suédois la même liberté de paſſer ſur ſes terres, que les Pruſſiens prennent tous les jours. S'il refuſait abſolument de nous laiſſer occuper Domitz, on pourrait ne pas inſiſter dans les premiers tems, afin de ne point s'amuſer à cet objet, puiſque la jonction s'effectuant dans cette partie, il faudrait bien qu'il ſe prêtât aux arrangemens néceſſaires pour la conſervation de ce poſte important. Le troiſième jour après le départ d'Ulzen, Mr. le maréchal ferait paſſer l'Elbe au corps qu'il deſtinerait à la jonction: les Suédois pourraient être arrivés ce même jour à Crewitz; ils y ſéjourneraient & les Français auſſi près de Domitz; & de-là la jonction ſe ferait le ſecond jour aux environs de Neuſtadt. Il ſe-

rait même inutile que le corps français quittât l'Elbe, ſi les Suédois n'étaient pas ſuivis de près par les ennemis; parce qu'alors ils ſe joindraient à Domitz, & de-là à l'armée même de Mr. le maréchal pour opérer enſemble contre les Hannovriens, ſi ce renfort était néceſſaire au ſuccès des opérations communes: de cette façon au lieu de s'affaiblir, Mr. le maréchal recevrait une augmentation de troupes dans cette partie, qui le mettrait en état d'entreprendre ce qu'il jugerait à-propos. S'il était ſuffiſamment fort pour laiſſer vingt mille hommes ſur l'Elbe avec les Suédois, il agirait de ſon côté, & les deux corps réunis reſteraient ſur la rive droite de l'Elbe, en conſervant toujours un paſſage ſur cette rivière, & ils attireraient bientôt toute l'attention des Hannovriens d'une part & des Pruſſiens de l'autre.

Sans doute que les circonſtances qui me ſont inconnues, peuvent fournir pour cette jonction des obſtacles que je n'ai pas prévus; mais je ne prétens point être en état de traiter cette matière à fond, & j'y ai d'autant moins de regrêt que je ſais qu'elle eſt en bonnes mains. Je penſe toujours que du jour que l'armée françaiſe ſe mettrait en marche pour aller à Ultzen, à celui de la jonction ſur l'Elbe, il ne ſe paſſerait pas plus de ſeize à dix-huit jours, & je crois que c'eſt la meilleure opération qui puiſſe ſe faire dans cette ſaiſon; mais je dois ajouter de plus, qu'outre les avantages réels que nous y trouverons, nous devons nous faire un point d'honneur de ne pas laiſſer

écraſer cette armée ſuédoiſe, qui n'eſt venue dans la Poméranie qu'en ſe fondant ſur nos promeſſes, & qui ſe trouverait avant qu'il ſoit peu dans la ſituation la plus triſte & la plus humiliante. Il eſt même fort à craindre que la combinaiſon des mouvemens n'arrive trop tard; car les Pruſſiens ſe renforcent tous les jours. L'on nous aſſûre qu'ils ſeront bientôt vingt-quatre mille hommes, au moyen des ſix mille qu'ils tireront de la garniſon de Stetin. Si les gelées viennent, comme cela ne ſaurait manquer d'arriver avant qu'il ſoit peu, cette armée n'aura point d'autre parti à prendre que de ſe retirer ſous Stralſund, où elle ſera ſur le champ bloquée par l'armée Pruſſienne, & la Poméranie ravagée. Il faudra donc alors pour exécuter les mouvemens & la jonction concertée, combattre l'armée pruſſienne avec le déſavantage de déboucher devant elle, outre celui d'une grande infériorité, ſur-tout en cavalerie; ainſi le ſuccès de cette manœuvre ſera fort douteux. Je ne doute pas que vous ne faſſiez tout ce qui dépendra de vous pour hâter les opérations, afin de prévenir une ſituation auſſi déſavantageuſe. Ainſi je n'inſiſterai pas d'avantage là-deſſus, & j'attendrai vos ordres.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Stralſund, le 5 Janvier 1758.

J'AI reçu bien tard, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le premier du mois paſſé, elle a été près d'un mois à me parvenir. Dès le 15 Décembre le feld-maréchal m'avait fait part des ordres de ſa cour, en m'écrivant une lettre ſemblable à celle dont le modèle lui était venu de Suède & conforme à celle que vous m'avez envoyée. J'avais été averti par le comte Ferſen que cette lettre venait de ſa cour.

Je vois avec grand plaiſir que vous êtes de même ſentiment que moi, ſur les opérations que je crois devoir propoſer, & que vous êtes content du mémoire que j'ai préſenté ici à mon arrivée. Je n'ai été que trop bon prophète dans ce premier mémoire. Les gelées ſont arrivées, & nous voici ſous Stralſund, mais avec des circonſtances que je n'avais pas prévues, parce que je m'étais flatté qu'elles n'arriveraient pas.

La gelée a commencé à ſe faire ſentir ici le 25 du mois paſſé, & dès le 27 elle eſt devenue ſi forte, que les bords de la Péene ont commencé à prendre, ne laiſſant qu'un paſſage au milieu fort étroit, & le 29 elle était totalement priſe en beaucoup d'endroits. La poſition défenſive derrière cette rivière n'étant plus ſoutenable, il a fallu ſe décider ſur le parti qu'il y avait à prendre. Le comte de Ferſen

était d'avis de marcher en avant & d'aller combattre les ennemis, mais il n'a pu ſe diſpenſer de convenir avec moi que cet avis était dicté par le déſeſpoir, & fondé ſur la crainte du mauvais effet que ferait en Suède une retraite. J'ai combattu ſon opinion par des raiſons auxquelles il n'a rien eu à répondre; cependant il à ouvert le même avis dans le conſeil de guerre: mais il à été rejetté. Le maréchal qui y avait été contraire, m'a pourtant écrit comme s'il était encore incertain ſur le parti de livrer bataille, ou de ſe retirer pour conſerver l'armée, & m'a demandé mon avis ſur ces deux partis. Il avait appris du comte de Ferſen que je n'étais pas de ſon avis, & j'ai ſu par la même voie que le maréchal s'était déterminé là-deſſus à m'écrire, afin d'avoir par ma réponſe mon ſentiment par écrit. Je n'ai point héſité de la donner, quoique je fuſſe informé que le parti avait été pris; & j'ai jugé par le plaiſir que je lui ai fait, en la lui donnant, combien il eſt occupé des moyens de ſe diſculper de tous les événemens. C'eſt dans cette vue qu'il tient à tous momens des conſeils de guerre, qui ſouvent ne décident rien ou décident mal, parce que l'état des choſes eſt mal expoſé, faute d'être aſſez éclairci; & le tems le plus précieux ſe paſſe en délibérations. Vous trouverez ici la lettre que j'ai reçue du feld-maréchal & ma reponſe. Je la crois conforme à nos intérêts & appuyée ſur des principes inconteſtables; mais lorſqu'on demande entre deux partis lequel on peut choiſir, n'eſt-on pas fondé à croire qu'ils ſont éga-

lement poſſibles tous les deux ? Lorſqu'on demande s'il faut combattre ou ſe retirer pour conſerver l'armée, l'on ne peut pas mettre en doute qu'en ſe rapprochant de Stralſund, on y trouvera tout ce qu'il faut pour conſerver cette armée ; mais mon étonnement a été très grand en apprenant que les magaſins de fourages qui étaient faits ici, ne pourraient pas durer plus de huit jours. Comment ſe propoſe-t-on de conſerver l'armée, en ſe retirant ſur un point où les fourages manquent totalement? cependant c'eſt ſur ce point que nous nous ſommes preſſés de nous jetter avec la plus grande hâte & la plus grande confuſion, ſans que rien nous y obligeât, comme vous en aller juger par le récit de ce qui s'eſt paſſé depuis quatre ou cinq jours.

Il fut arrêté le 28 qu'on replierait toutes les garniſons & tous les poſtes de la Péene. Le tems étant décidé à la gelée la plus forte, & la Péene étant priſe dans beaucoup d'endroits, les ordres furent envoyés, pour que ce mouvement ſe fit en même tems ſur-toute la rivière, la nuit du 29 au 30. Mr. le maréchal devait établir le même jour ſon quartier général à Fransbourg, qui était le milieu du demi-cercle que les premiers poſtes de ſon armée devaient faire. Il y avait eu en conſéquence de petits magaſins de formés, principalement à Fransbourg & à Grimmen, & l'on comptait tenir quelque tems dans cette poſition ; mais Mr. le maréchal a jugé à-propos de changer tout d'un coup le 30 cette diſpoſition. Tous les poſtes de la Péene s'étaient retirés ſans aucun

cun échec à l'exception de la garniſon de Demmin qui avait été inveſtie le 29. On n'avait aucune nouvelle qu'aucun autre corps de l'armée ennemie fut paſſé en deçà de la Péene, & l'inveſtiſſement de Demmin était une raiſon de plus de s'aſſembler en force à Grimmen, pour tâcher de délivrer la garniſon compoſée de quatre bataillons, & de trois à quatre cens hommes d'un détachement commandé par Mr. de Vongle, qui s'était retiré dans la place; cependant Mr. le maréchal donna ordre à toute l'armée de ſe replier pour ſe cantonner à une demi-lieue de Stralſund & juſques dans ſes Faubourgs. Cette marche très-précipitée s'eſt faite avec beaucoup de déſordre & l'on a abandonné la garniſon de Demmin, qui a cependant obtenu contre toute apparence une capitulation très-honorable. Ils ſont ſortis avec tous les honneurs de la guerre & avec leur artillerie de bronze & leurs équipages. En gardant quelque tems la poſition de Grimmen & Fransbourg, on aurait tiré tous les fourages du pays entre ces poſtes & Stralſund. On les aurait fait rendre dans cette ville, & c'eut été une grande reſſource; mais il n'y faut plus ſonger. Ils ſeront pour les ennemis. Nous avons obtenu le comte de Ferſen & moi, que l'armée n'entrerait pas encore de quelques jours dans cette ville, pour pouvoir prendre les arrangemens néceſſaires au bon ordre & à la ſubſiſtance. La ſeule reſſource pour la cavalerie ſera l'isle de Rugen; elle y va paſſer preſque toute avec plus de la moitié de l'infanterie. Le reſte ſera placé dans cette ville où il y a

des vivres pour trois à quatre mois, à ce qu'on a assuré au comte de Ferſen, qui commande ici ſous le gouverneur général.

Voilà notre poſition qui n'eſt pas brillante; mais ſi nous pouvons nourrir la cavalerie & la rétablir, on aura dans la conſervation de l'armée de quoi ſe conſoler de la retraite & du déſordre qui y a régné. Cette opération offre d'ailleurs un avantage bien conſidérable, & que je n'ai pas voulu mettre dans ma réponſe au feld-maréchal; c'eſt que nous occuperons ici l'armée du maréchal de Léwald, ſans qu'elle puiſſe nous entamer, à ce que j'eſpère, & que par ce moyen nous l'empêcherons d'aller s'unir aux Hannovriens. Cette réunion ſerait ſûrement fort embaraſſante pour le maréchal de Richelieu : ainſi cette petite armée, malgré ſa retraite remplit un objet important; mais elle ne remplit point du tout celui de ſoutenir le parti patriote en Suède, & je ſens avec beaucoup de peine que cet événement doit lui être bien contraire; ainſi c'eſt à ce même parti à mettre tout en œuvre pour faciliter à la campagne prochaine des ſuccès qui le remettent en crédit, & il n'y a point d'autre moyen que celui de faire un nouvel envoi conſidérable de troupes. Car malgré toute la bonne volonté de notre cour & du maréchal de Richelieu, les circonſtances ſont devenues telles, qu'il ſera impoſſible de détacher de l'armée du maréchal un corps de vingt mille hommes pour opérer avec l'armée ſuédoiſe, comme le maréchal l'avait d'abord projetté. Ce ſerait trop affaiblir ſon armée qui ne pourra man-

quer de l'être beaucoup par les maladies, qu'une guerre dans une ſaiſon auſſi rude lui aura occaſionnées, & l'expoſer à quelque revers qui mettrait nos affaires en Allemagne dans un fâcheux état. On ne peut donc point compter ſur un ſecours Français de plus de ſix mille hommes; ainſi il faut que les quatorze mille autres ſoient remplacés par un pareil nombre de troupes envoyées de Suède, ou du moins dix mille hommes d'Infanterie & deux mille chevaux, ſans compter les recrues pour completter ce qui eſt ici; car il faut que cette armée ſoit au moins de trente mille hommes en campagne, ſi l'on veut qu'elle entreprenne quelque choſe. Notre cour était décidée, lorſque je ſuis parti de l'armée françaiſe, à prendre à ſa ſolde les troupes heſſoiſes & celles de Brunſwick, ſur les offres qu'en avaient fait leurs ſouverains, & de les joindre à l'armée ſuédoiſe; mais ces troupes étant aujourd'hui contre nous, on ne peut à ce qu'il me ſemble, ſe diſpenſer de les remplacer par des troupes ſuédoiſes; ce qui laiſſera toujours une grande différence dans la ſituation des choſes, puiſque le nombre de nos ennemis ſe trouvera conſidérablement augmenté. Je ne ſais ſi l'obſtacle le plus conſidérable que vous rencontrerez à l'exécution de ce projet, ne ſera par l'argent qu'il faut pour faire les frais d'un pareil envoi. J'ignore quels ſont les ſecours en ce genre que la France donne à la Suède; mais il ſerait bien juſte qu'elle les augmentât en faveur d'un pareil envoi. Les Heſſois & les troupes de Brunſwick lui auraient couté plus cher & ne l'au-

raient ſûrement pas ſi bien ſervi. J'en écrirai ſur ce ton là à Mr. le controlleur-général, avec lequel j'étais fort lié avant qu'il fut en place, & qui, je puis le dire, a quelque confiance en moi. Si vous écrivez de votre côté ſur ce même ton, je ne doute pas que la cour n'entre dans vos vues; car elle eſt décidée à faire de grands efforts, pour pouſſer cette guerre avec vigueur: ainſi la Suède ne doit pas de ſon côté faire la choſe à demi. Vous ſentez tout ce que ſa conduite prêterait à la critique, ſi elle ſe bornait à l'envoi de cette petite armée, qui ne ſerait venue dans la Poméranie que pour l'expoſer au pillage des ennemis & ſe réfugier dans l'iſle de Rugen. Le parti patriote ſerait inexcuſable d'avoir engagé une guerre pareille & de la ſoutenir auſſi mal. J'eſpère donc que vous n'aurez pas de peine à déterminer un nouvel envoi, & dans ce cas je crois qu'il importe beaucoup de ne pas attendre le printems pour le commencer. Selon ce que j'ai appris ici, il y a peu de tems dans l'hiver où la communication entre Iſtedt & Vittau ſoit interrompue par les glaces; ainſi tant qu'elle ſera libre, on pourra faire des envois de troupes. Il ſerait même plus avantageux que ces envois ſe fiſſent ſucceſſivement, afin que le projet de renforcer cette armée, fût plus long-tems ignoré; car ſi l'on attendait au mois d'Avril pour faire partir tout à-peu-près dans le même-tems, outre que les troupes arriveraient plus tard, c'eſt que les grands préparatifs décèleraient la grandeur de l'envoi, que la reine ne le laiſſerait pas

ignorer à ſon frère & ſon frère à l'Angleterre, qui aurait le tems d'envoyer une eſcadre dans la mer Baltique pour s'oppoſer au paſſage. Il faudrait donc, dès que l'envoi ſera réſolu, que les troupes qui ſe trouvent en Scanie, commençaſſent à paſſer, & ſucceſſivement, à meſure qu'il y aurait des troupes & des vaiſſeaux de tranſport, continuer les envois.

Mais ce n'eſt point aſſez d'envoyer des troupes pour former une armée, il faut un général pour les conduire. Le feld-maréchal n'eſt point du tout propre au commandement des armées. Je crois de mon devoir de dire ce que je penſe là-deſſus, & je le fais d'autant plus volontiers, que c'eſt lui rendre un ſervice que de le débarraſſer d'un pareil fardeau. Il voit toujours à chaque pas qu'il fait le glaive ſuſpendu ſur ſa tête. Il eſt incapable de prendre ſur lui d'envoyer cent hommes à la guerre; il aſſemble un conſeil pour la plus petite choſe; & ce qu'il y a de pis, le peu de réſolutions qui y ſont priſes ne ſont point exécutées, faute d'ordres de ſa part, ou bien ſes ordres arrivent lorſqu'il n'eſt plus tems. C'eſt d'ailleurs un homme d'eſprit & de mérite à beaucoup d'égards; mais il n'a pas la tête militaire, & depuis cette retraite précipitée, il me paraît qu'il a perdu totalement la confiance de ſon armée. Je crois que s'il n'eſt pas rappellé, il n'y a rien de bon à faire ici, & je vois que tous les généraux penſent de même. Le général Hamilton eſt en effet tel que vous me le dépeignez. La première de toutes les qualités pour commander une armée, c'eſt d'être

brave, & la ſeconde lorſqu'on n'eſt pas profond dans l'art de la guerre, c'eſt de bien juger des avis qu'on nous donne, & de les faire exécuter ſans amour propre & avec activité. Or il a certainement ces deux qualités, & je n'ai rencontré perſonne avoir comme lui la ſeconde. Je ne vois donc aucun inconvénient à lui laiſſer le commandement. J'ai d'ailleurs de fortes eſpérances que le corps français deſtiné à ſe joindre à cette armée, ſera commandé par le comte de Maillebois. Il avait été queſtion de lui dès les premiers tems qu'on en a parlé. Depuis je l'ai vu ne s'en pas ſoucier, par des raiſons qui n'exiſtent plus. Le ſeul obſtacle que j'y vois, c'eſt le beſoin que le maréchal de Richelieu en a; mais il n'eſt pas invincible. Je ſollicite fortement pour que ce commandement le regarde, & j'ai lieu de penſer que ce ne ſera pas envain; alors on pourrait être ſûr qu'on ferait avec cette armée tout ce qui pourrait ſe faire. Je ne connais point d'homme annoncer autant de talens militaires; & il n'y en a point de plus exercé à faire mouvoir des armées. Le général Hamilton ſerait très-propre à ſe concilier avec lui, & je ne ſerais point d'avis qu'en rappellant le feld-maréchal, on le remplaçât par aucun autre: on y trouverait peut-être des inconvéniens auſſi grands que ceux qu'on veut éviter.

C'eſt à vous à voir ſi ces vues peuvent cadrer avec les volontés & les poſſibilités de la Suède, & à en tirer le parti le plus convenable à nos intérêts. En attendant je travaille avec le comte Ferſen à remettre l'ordre autant qu'il

eſt poſſible, afin d'être en état d'agir dès que les circonſtances le permettront. Je ſuis avec lui comme vous déſirez que j'y ſois : il me conſulte ſur les objets importans & me paraît entrer dans mes vues avec confiance, & ſi le feld-maréchal voulait faire exécuter, les choſes en iraient mieux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de Mr. le feld-maréchal D'UNGERN à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Gripſwald, le 30 *Déc.* 1757.

MONSIEUR.

INFORMÉ comme vous l'êtes de la ſituation & de la poſition de l'armée ſuédoiſe, ainſi que de mes intentions à l'égard du concert d'opérations, je vous prie de me communiquer vos idées ſur le parti que vous croyez convenable à prendre à l'égard de l'un & de l'autre de ces objets.

De livrer bataille ou bien de conſerver l'armée & Stralſund, ſont les deux partis que je préſente. Le premier me paraît le plus honorable & le plus ſûr pour mettre les officiers généraux à couvert des ironies d'un public cenſeur ; mais s'il eſt le plus convenable dans le moment préſent aux intérêts de la cauſe commune, c'eſt ſur quoi j'ai peine à me fixer. Le moment étant précieux, je retranche ici

les conſidérations qui depuis quelques jours ont fait l'objet de notre entretien, & j'attens avec impatience votre réponſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé le maréchal

UNGERN STERNBERG.

Réponſe de Mr. le marquis DE MONTALEMBERT à la lettre de Mr. le feld-maréchal.

Griffwald, le 30 Déc. 1757.

MONSIEUR.

J'AI reçu la lettre que votre excellence à fait l'honneur de m'écrire aujourd'hui, par laquelle elle me demande mon ſentiment ſur les deux partis à prendre, ou de combattre l'armée ennemie, ou de conſerver l'armée ſuédoiſe, afin de l'employer dans des momens plus avantageux au ſuccès de la cauſe commune.

J'aurai l'honneur de lui repréſenter, que de chercher à combattre un ennemi ſupérieur, ſans avoir d'autre objet que de le combattre, ne paraît pas être une manœuvre dictée par la prudence, & je ne crois pas que l'intérêt des officiers généraux, ni le déſir de la nation, fuſſent capables de la juſtifier, même dans le cas du ſuccès; car on demandera toujours ce qu'on s'eſt propoſé de faire après la victoire. Dans une ſaiſon auſſi rude, on ne peut pro-

ſiter de ſes avantages ni ſuivre un ennemi dans ſon propre pays. Il ne tarderait pas à y raſſembler de nouvelles forces : il faudrait encore combattre avec plus d'infériorité, ou revenir ſur ſes pas chercher le même point d'appui qui s'offre dès aujourd'hui. Mais je dirai plus ; ce n'eſt point aſſez pour combattre que de marcher à l'ennemi ; il faut que ſon intérêt ſoit de ſe préſenter au combat, & dès que par une marche en avant on lui offrira des manœuvres plus utiles pour lui, il ne faut pas douter qu'il ne les préfère. Sa véritable poſition eſt marquée par une double chaine d'houſards & de cavalerie. Il eſt ſelon tous les avis fort ſupérieur dans cette eſpèce de troupes. Sur quel point ſe diriger pour aller à lui ? En débouchant par Demmin, il s'emparera d'Anclam, & inondera laPoméranie ſuédoiſe de troupes légères : il coupera toutes les ſubſiſtances à l'armée qu'il entourera : elle ſera contrainte de ſe tenir enſemble ſans ſavoir de quel côté marcher, pour trouver le gros des ennemis ; plus elle irait en avant & plus elle ſerait expoſée. Débouchant par Anclam, l'ennemi s'emparera de Demmin & fera la même manœuvre. Il eſt inutile de s'étendre d'avantage ſur le danger & l'imprudence de ſemblables mouvemens ; tout le monde, de quelque état qu'il ſoit, doit les ſentir.

Le grand projet de l'armée ſuédoiſe eſt de concerter ſes opérations avec ſes alliés, & ſurtout de ſe mettre en état de profiter du moment favorable à la jonction de ſes forces avec les leurs. Les diſpoſitions qu'elle a faites juſ-

qu'à préſent rempliſſaient ces vues, autant que des quarties d'hiver pris en Poméranie pouvaient le permettre; Anclam & Demmin fortifiés & occupés par de groſſes garniſons; tous les paſſages de la rivière de Péene & de Trebes retranchés, garnis de troupes & d'artillerie, auraient rendu les frontieres difficiles à forcer par un ennemi même ſupérieur; mais la rigueur de la ſaiſon a rendu depuis quelques jours cette poſition auſſi dangereuſe qu'elle paraiſſait ſûre. Les fortes gelées qui ſont ſurvenues ont fait diſparaître toutes les barrières; n'y ayant plus ni rivières ni marais, il n'y a plus de poſte à garder; Anclam tout ouvert du côté de la rivière n'eſt plus ſoutenable; Demmin à-peu-près dans le même cas expoſe ſa garniſon au même danger; ce ſerait ſacrifier inutilement des troupes que de les laiſſer dans de pareils poſtes, & dès qu'on ne peut plus défendre ni la Péene, ni la Trebes, il paraît indiſpenſable de ſe raſſembler dans un cercle plus étroit où l'ennemi ne puiſſe pas pénétrer.

Je ſais ce qu'il en coûte à votre excellence pour prendre un ſemblable parti. Je connais toute la répugnance de vos généraux là-deſſus; mais puiſqu'elle me fait l'honneur de me demander mon avis, je dois lui dire ce que je penſe. Je le fais avec d'autant plus de confiance, que les conſeils que j'ai pris la liberté de lui donner juſqu'ici, ont dû lui faire aſſez connaître combien j'avais à cœur la gloire de la nation ſuédoiſe; mais il faut que les circonſtances puiſſent rendre cette même gloire utile

à ſes alliés & à elle. Je ne doute pas qu'elle ne devienne telle avant qu'il ſoit peu, & je ne doute pas non plus que votre excellence ne faſſe en attendant tous les préparatifs néceſſaires pour être en état d'en profiter. C'eſt alors que ſans avoir égard au nombre des ennemis qui pourront s'oppoſer à nos deſſeins, nous marcherons droit à notre objet, & nous leur ferons connaître (s'ils étaient capables d'en douter) que la nation ſait ſe conduire avec autant de valeur que de prudence.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé le marquis de MONTALEMBERT.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Stralſund, le 7 Janvier 1738.

J'AI eu l'honneur de vous écrire avant hier, monſieur; mais ayant appris que le yacht pour Iſtedt ne partait qu'aujourd'hui, je vous parlerai encore de tous nos déſordres qui ſe trouvent plus grands à meſure qu'on les examine. Je prêche inutilement tous les jours. Les uns pleins de zèle & de reſſources dans l'eſprit ſemblent abſolument dégoûtés, & ſont prêts à déſeſpérer tout-à-fait du ſalut de la république; les autres ſont indifférens, & d'autres enfin ſont bien aiſes; d'où il réſulte une eſpèce d'inaction très-dangereuſe. Les affaires ne ſont pourtant point déſeſpérées. Si le chef avait plus de moyens dans la tête,

il y aurait du remède à nos plus grands maux. Il y en a deux qui ſont capables de détruire l'armée : l'un la difficulté de défendre l'isle de Rugen, ſans laquelle nous ne ſaurions vivre huit jours, & l'autre la diſette de fourages qui ſe fera ſentir dans un mois ou ſix ſemaines, au point de voir périr tous les chevaux. La défenſe de l'isle de Rugen dépend de la poſition des cantonnemens qu'on y va prendre. C'eſt le général Hamilton qui y commandera. Je ne ſais s'il ſera le maître de placer ſes troupes comme il le voudra ; car le ſénateur Luwen & le feld-maréchal ont chacun des idées différentes là-deſſus. Ce que je voudrais ſur-tout, ſe ſerait de ne point s'étendre de façon à ne pas pouvoir ſe raſſembler pour combattre, ſi l'ennemi paſſe ; car il faut abſolument dans ce cas l'attaquer fort ou faible. Il n'y a que quinze bataillons deſtinés pour l'isle avec toute la cavalerie : je ne ſais pas ce qu'on veut faire du reſte dans cette ville où ils ſont tous entaſſés les uns ſur les autres fort inutilement. Il y a huit jours qu'on a dû commencer à couper la glace entre l'isle & la terre ferme; mais on n'y a pas encore travaillé. On dit toujours qu'on y travaillera, Dieu ſait quand.

La diſette des fourages ſerait plus facile à éviter qu'il ne ſera facile de défendre l'isle de Rugen, car avec de certaines précautions on n'en devrait pas manquer. J'ai parlé hier d'en faire venir de la Scanie, de la Zéelande & du Holſtein. Le yacht de Lubeck nous arrive tous les jours malgré la glace des côtes

& des rades. L'on assûre, que ce n'eſt que dans le mois de Mars lorſque les glaces ſeront errantes ſur la mer, que la navigation eſt dangereuſe. D'ici à ce tems-là, on pourrait faire des magaſins conſidérables, & même on en pourrait tirer de Dantzig. Il eſt d'autant plus important de ſonger à cet article, que dans tous les cas, en ſuppoſant même que les circonſtances permiſſent de quitter bientôt ce pays-ci, on ne peut pas le laiſſer ſans magaſins, ſur-tout ſi l'on peut eſpèrer du ſecours de Suède. J'ai même propoſé que le ſecours français (ſi l'on ne pouvait faire autrement) fût embarqué le plus ſecrétement qu'il ſerait poſſible, partie ſur le Weſer, partie à Embden & partie à Oſtende. S'il le faut dans ce cas il débarquerait à Stralſund; mais il y faut des vivres & des fourages pour le nourrir. Enfin, il eſt clair que l'armée court par ce ſeul endroit le plus grand danger, & qu'on ne peut rien faire ſi l'on ne prend promptement des meſures efficaces pour faire venir ce qu'il faut. J'en parle ici tous les jours, & je ne me laſſerai point d'en parler; mais je ne vois pas qu'on y mette l'activité néceſſaire, & je crains qu'on ne ſe contente de faire de faibles tentatives là-deſſus; c'eſt pourquoi je vous informe de l'état des choſes à cet égard, afin que vous voyez ſi la cour de Suède ne peut pas prendre des meſures pour obvier au grand inconvénient.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Stralſund, le 9 Janvier 1758.

J'ai reçu avant hier, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 22 de Décembre, que Mr. le ſénateur comte de Roſen m'a remiſe à ſon arrivée. J'apprends qu'il part un yacht demain matin, & je n'ai le tems que de vous accuſer la réception de cette lettre. Le parti qu'on a pris en Suède de changer le commandement, eſt certainement très-bon ; mais ce ne ſera qu'au bout d'un certain tems que je pourrai vous dire ſi on a bien fait d'envoyer un autre général. Je vous ai déjà expliqué mes idées là-deſſus dans ma lettre du 5 : ce nouvel arrangement les barre beaucoup. Je ſouhaite que les affaires aillent auſſi bien de cette façon ; mais je répondrai bien qu'elles ne s'auraient aller mieux qu'elles euſſent été dans les mains de celui dont je vous ai parlé.

Je vous prie de faire paſſer ce paquet à Mr. le marquis de l'Hopital. Je lui propoſe de ſolliciter l'impératrice de Ruſſie, pour qu'elle faſſe détacher de ſon armée deux mille coſaques pour venir à l'armée ſuédoiſe, & je propoſe auſſi que ces deux mille hommes s'embarquent dès que la mer ſera libre des glaces, à Pilau ou à Dantzig, afin qu'ils arrivent de bonne heure à Stralſund. Il faudrait entrer là-deſſus dans quelques détails pour en montrer la poſſibilité ; mais je ſuis perſuadé que vous y ſup-

pléerez de reſte, puiſqu'il eſt aiſé de ſentir que les difficultés qui s'oppoſent à l'exécution de ce projet, ne ſeront invincibles que dans le cas où l'on voudra les regarder comme telles. Si la cour de Suède veut appuyer la même négociation, ſoit vis-à-vis ſeulement du marquis de l'Hopital, ſoit par ſon miniſtre à Petersbourg, cela ſerait très-à-propos, toute fois en ne conſultant que le beſoin extrême que nous avons d'avoir des troupes légéres; mais comme ma propoſition au marquis de l'Hopital ne peut tirer à aucune conſéquence, je n'ai conſulté pour la faire que notre ſeul avantage. C'eſt par la même raiſon que je demande au comte de Stainville deux mille houſards hongrois. Je lui indique auſſi les moyens de nous les faire parvenir. Je ne ſais ſi ces propoſitions auront quelque ſuccès, mais encore une fois, il n'y a aucun inconvénient à les faire de ma part.

Lettre de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Stockholm, le 19 Janvier 1758.

L'OFFICIER que Mr. le ſénateur comte de Roſen a dépêché ici, auſſi-tôt après ſon arrivée en Poméranie, arriva hier ici & repart aujourd'hui, monſieur, & je me ſers d'autant plus volontiers de cette voie, pour vous faire parvenir cette lettre, que je ſuis encore en doute ſi vous avez reçu exactement les qua-

tre précédentes, que j'ai eû l'honneur de vous écrire par la poſte dernière. Pour éclaircir ces ſortes de doutes à l'avenir, je numéroterai mes lettres, & je vous prie d'en uſer de même pour les vôtres.

Il eſt inconcevable pour nous, que depuis ſix ſemaines Mr. Ungern, ni aucun des officiers généraux de ſon armée, n'aient rendu aucune ſorte de compte ici, ni de la poſition de cette armée, ni de ſes mouvemens, ni des motifs qui les engageaient à les faire. De ſorte que c'eſt par la dépêche de Mr. le comte de Roſen, arrivé hier, que nous avons eu la première connaiſſance exacte de la poſition actuelle des Suédois.

Par la dernière lettre qu'on a reçue de Mr. Ungern en date du 26 Décembre, il mandait que vous lui aviez communiqué le mémoire dont vous m'avez envoyé copie, qu'il en avait entièrement approuvé le contenu, & qu'il allait procéder à l'exécution du plan que vous y propoſez. Jugez donc, monſieur, de notre ſurpriſe & du mécontentement général, en recevant hier la confirmation de la nouvelle déja annoncée par des lettres particulières & par les gazettes, que l'armée ſuédoiſe a abandonné précipitamment tous ſes poſtes ſur la Péene, & qu'elle eſt venue avec aſſez de déſordre s'acculer, partie à Stralſund & partie à Rugen. Quelles ont donc pu être les raiſons de cette fuite honteuſe, devant un ennemi inférieur en nombre, ſi ſa force n'eſt pas au-delà de ce que vous m'en avez mandé? L'eſprit de vertige & la terreur panique ſe ſont-ils donc emparé de

toutes

toutes les têtes ? que celle de Mr. Ungern ait tourné, ou que des motifs de prévention particulière à lui l'aient détourné des parties de vigueur, c'eſt ce qui m'étonnerait aſſez peu ; mais que des hommes à qui j'ai connu juſqu'ici du jugement, de la ſageſſe & du nerf, tels que Mrs. de Ferſen, de Liewen, d'Ehrenwald & d'Hamilton ne ſe ſoient pas oppoſés à cette manœuvre indécente & pernicieuſe pour les ſuites, comme les inſtructions données ici à Mr. Ungern les y autoriſaient ; c'eſt ce que ni moi ni le ſénat nous ne pouvons comprendre. Enfin le mal eſt fait, & il faut partir d'où l'on eſt. L'eſſentiel eſt à préſent de ſonger auplutôt à le réparer autant qu'il ſera poſſible.

Quant aux déſordres & à l'eſprit de découragement qui s'eſt repandu dans cette armée, j'eſpère que Mr. le comte de Roſen y remédiera, & même avant peu.

Mais quant à la poſition déſavantageuſe où cette armée s'eſt miſe, c'eſt ce qui me paraît bien plus difficile à réparer, & cependant il faut y ſonger & ne pas perdre un moment à y travailler. Il faudrait connaître plus exactement que je ne puis faire, & le local du pays, & la poſition que l'ennemi a priſe depuis la retraite des Suédois, pour me fixer moi-même à un avis ſur le plan poſſible à former & à exécuter actuellement ; mais je penſe qu'à moins qu'il n'y ait des obſtacles inſurmontables, que je n'enviſage pas d'ici, le ſeul parti à prendre à préſent, eſt de raſſembler l'armée qui en laiſſant ſix mille hommes dans Stralſund, peut

encore être forte de quatorze mille hommes, & de ſe porter par Damgarten & Roſtock ſur Schwerin, d'où l'on pourrait ſe mettre en poſſeſſion de Domitz, à quoi je crois certainement que le duc de Mecklenbourg ne mettra pas d'oſtacle; car je vous confierai pour vous ſeul, monſieur, que je n'ai nul lieu de douter que le traité de ce duc avec le roi, ne ſoit ſigné actuellement. Cette marche ſe faiſant par des troupes accoutumées aux rigueurs d'un climat froid, & dans un pays abondant, que l'ennemi n'a pas encore dévaſté, je ne penſe pas que les Suédois manquaſſent de ſubſiſtances.

On peut prévoir, il eſt vrai, que l'ennemi voudra s'oppoſer à cette marche, & ſe portera peut-être entre Stralſund & Damgarten s'il n'y eſt pas déja; mais dans ce cas, il me paraît qu'il n'y a pas à balancer à donner deſſus tête baiſſée. Si l'avantage tourne en faveur des Suédois, ils rempliront facilement leur objet, & je n'ai pas beſoin d'en relever les avantages que vous avez ſi bien ſentis & ſi clairement déduits dans vos mémoires. Si au contraire le ſort des armes n'eſt pas favorable aux Suédois, ils auront leur retraite ſous Stralſund, & leur pis-aller ſera de ſe retrouver dans la ſituation où ils ſont.

Telles ſont, monſieur, mes idées, ſur leſquelles je m'en rapporte néanmoins à votre jugement. Vous êtes ſur les lieux, vous voyez les choſes de près & en homme de guerre éclairé, & nous ſavons par expérience, que vos lumières & votre capacité ne laiſſent rien à dé-

ſirer à la prudence & à la juſteſſe de vos combinaiſons & de vos plans; ainſi je ne doute nullement que vous ne voyez avec un juſte diſcernement, ce qu'il y a de mieux à faire dans la préſente conjoncture, & que vous ne communiquiez vos idées à Mr. le comte de Roſen. Je ne dois pas vous laiſſer ignorer, monſieur, que le ſénat fonde de grandes eſpérances ſur les avis & les conſeils que vous donnerez à ce ſénateur, & dans leſquels on a ici beaucoup de confiance. Le comte de Roſen m'a promis de ſon côté de vous donner la ſienne; ainſi j'eſpère que nous verrons déſormais plus d'effets de vos utiles avis.

Je dois vous prévenir que le comte de Roſen eſt d'un caractère un peu lent, ſujet à s'appeſantir ſouvent un peu trop ſur les petits détails & les minuties, & à perdre en réflexions & en écritures un tems qu'il faudrait employer à agir. Lors donc que vous ſerez convenu avec lui d'un plan, vous aurez beſoin de l'aiguillonner un peu pour l'exécution; & je ne ſuis pas du tout en peine que vous ne ſachiez le faire avec tout le liant, & en même-tems avec toute l'efficacité convenable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

P. S. Si les Suédois prennent le parti que j'ai indiqué ci-deſſus, il ſera néceſſaire que de Roſtock vous dépêchiez un courrier à Mr. de Champeaux qui réſide de la part du roi auprès du duc de Mecklenbourg, actuellement à

Lubeck, & que vous avertiſſiez ce miniſtre du roi de prévenir ce duc ſur l'occupation de Domitz par les Suédois, projet auquel je compte qu'il ne s'oppoſera pas.

Réponſe de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR aux lettres des 5, 7 & 9 Janvier.

Stockholm, le 7 Février 1758.

J'AI reçu dans leur tems, monſieur, les trois lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 5, le 7 & le 9 du mois paſſé avec les pièces qui y étaient jointes. Toute communication avec vous par mer & par terre ſe trouvant interceptée depuis un mois, d'un côté par les glaces & de l'autre par les Pruſſiens, vous n'aurez pas été ſurpris de ne pas recevoir plutôt une réponſe de ma part. Je ſouhaite que celle-ci vous parvienne heureuſement par la voye extraordinaire & haſardeuſe qu'on employe pour donner des nouvelles à Mr. le comte de Roſen & recevoir des ſiennes.

Vous aurez vu par ma lettre du 10, ſi vous l'avez reçue, combien on a été mécontent & peiné ici de la ſubite & honteuſe retraite de l'armée ſuédoiſe à Stralſund & à Rugen. Vous jugez bien, monſieur, que les détails exacts & circonſtanciés que vous m'avez faits, de la façon dont ce parti a été pris & exécuté, n'ont pas contribué à nous conſoler & encore moins à juſtifier la conduite impardon-

nable de Mr. Ungern. On ne peut rien voir de plus judicieux ni de plus juſte que les raiſonnemens contenus dans votre réponſe à la lettre que ce général vous écrivit pour vous demander votre avis, & s'en faire un boulevard contre les reproches auxquels il craignait de ſe trouver expoſé. Tous les inconveniens du parti de marcher à l'ennemi pour le combattre, & les ſages motifs qui doivent en détourner, ſe trouvant ſi clairement démontrés dans votre réponſe, on convient ici qu'il ne reſtait plus de parti que celui de la retraite; mais il eſt inexcuſable de l'avoir exécuté avec tant de déſordre, de n'avoir pas ſongé à approviſionner Stralſund, & ſur-tout de n'avoir pas tenu la poſition de Grimmen & de Fransbourg aſſez long-tems, pour faire entrer dans cette place tous les fourages du pays qu'on aurait pu raſſembler derrière ſoi; mais enfin il ſerait ſuperflu de ſe déſoler du paſſé. Il faut partir d'où l'on eſt & ſonger aux remèdes.

Je vois avec douleur qu'il nous eſt entièrement impoſſible de remédier de ce côté-ci aux plus urgens des maux, c'eſt-à-dire, au manque des fourages. Non ſeulement les Pruſſiens y mettent un obſtacle invincible; mais la diſette de fourage qu'il y a eu l'année dernière en Suède, ajoute encore à cette impoſſibilité; ainſi nous n'avons d'eſpérance que dans les ſoins que Mr. le comte de Roſen aura pris, ſans doute, pour ſe procurer des fourages de la côte de Wiſmar & de Lubeck, pendant que la mer aura été ouverte, & dans ceux qu'il aura trouvés dans l'iſle de Rugen. Quant à la

néceſſité indiſpenſable de donner à cette armée un chef plus capable que Mr. Ungern. Vous avez vu qu'on y a pourvu par l'envoi du comte de Roſen. Il ne me reſte que le regret de n'avoir pas reçu plutôt votre lettre & la communication de vos vues ſur Mr. Hamilton ; car j'adopte entièrement vos idées ſur cela, & je me ſerais flatté de les faire réuſſir ici ſi j'en avais été informé à tems. Quoiqu'il en ſoit, j'eſpère que vous aurez lieu d'être content de Mr. de Roſen, ſur-tout ſi vous pouvez réuſſir, comme je l'eſpère, à fixer ſes indéciſions & à animer ſa lenteur naturelle. Comme l'âge & la ſanté du comte de Roſen pourraient le mettre hors d'état de porter longtems le fardeau dont il s'eſt chargé, vous pouvez compter que dans le cas où il faudrait lui donner un ſucceſſeur, j'appuyerai ici vos vues ſur Mr. d'Hamilton, de façon à les faire adopter. A l'égard de vos idées ſur la néceſſité d'augmenter l'armée ſuédoiſe pour la campagne prochaine, il n'y a rien à y repliquer. Il y a déja long-tems que nous avons ſenti cette néceſſité indiſpenſable, & qu'en conſéquence, j'ai fait ici ſur cela des démarches autoriſées par le roi. Cette opération dans un pays tel que celui-ci, rencontre de grands obſtacles & de pluſieurs genres. J'ai travaillé fortement & ſans relâche à les vaincre ; & enfin j'en ſuis au point d'eſpérer tout ; même de pouvoir preſque vous aſſûrer que vers le printems prochain on fera paſſer d'ici en Poméranie un renfort de ſix mille hommes d'infanterie, & de deux mille de cavalerie, outre deux mille hommes

d'infanterie qu'on levera en Poméranie, ce qui fera en tout une augmentation de dix mille hommes, dont à la vérité il ne ſe trouvera que huit mille dont on pourra tirer du ſervice dans cette campagne. Il ſerait déſirable que ce renfort pût être tranſporté avec la diligence, & de la façon que vous le propoſez; mais bien des choſes praticables en d'autres états ne le ſont pas dans celui-ci; ainſi on ne peut pas compter que ces troupes ſoient embarquées avant le 15 de Mai pour arriver vers la fin dudit mois. Je preſſerai cependant l'exécution de ce côté ci avec toute la vivacité poſſible; mais je ne veux ni me flatter, ni vous donner en vain l'eſpérance de voir nos déſirs ſur cela plus diligemment accomplis.

Quant à votre idée de demander deux mille coſaques à la Ruſſie, je reconnais le zèle qui vous a fait concevoir ce projet, & je ſens le beſoin indiſpenſable que les Suédois ont de troupes légères: mais en ſuppoſant même qu'on pût ſe promettre de tirer des coſaques l'utilité qu'on déſire de ces ſortes de troupes, il pourrait ſe rencontrer néanmoins de grands inconvéniens à les tirer de ce côté-là. D'ailleurs comme à la fin de la dernière campagne la plus grande partie de ces troupes a été renvoyée dans leur patrie, on peut compter que la longueur de la marche qu'elles auraient à faire, & les difficultés de l'embarquement, ne leur permettraient pas de joindre l'armée ſuédoiſe, avant le milieu de la campagne; ainſi quand même la Suède ſe déterminerait à faire cette demande à la Ruſſie, & celle-ci à l'accor-

der, votre objet ſerait mal rempli. Je m'abſtiens d'ajouter à cela d'autres inconvéniens politiques dont le détail ſerait ſuperflu; mais je penſe que nous devons diriger nos inſtances les plus fortes ſur cela, vers la cour de Vienne & la nôtre, & tâcher d'obtenir de l'une des deux, deux mille houſards pour joindre les Suédois. Je ne ceſſe de les demander à l'une & à l'autre. Je n'abandonne pas non plus le projet d'un corps auxiliaire de France à joindre à l'armée ſuédoiſe, ne fût-il que de ſix à huit mille hommes, & en même-tems le plan de faire occuper Domitz, ſoit par les Français, ſoit par les Suédois. Je regarde comme un objet eſſentiel pour nous, d'être maître du cours de l'Elbe, & nous ne le ſerons pas ſans la poſſeſſion de Domitz. Peut-être ignorez vous encore que Mr. le maréchal de Richelieu vient de quitter le commandement de l'armée du roi, & que ſa majeſté l'a confié à Mr. le comte de Clermont prince de ſon ſang. J'eſpère que ce changememt n'en apportera aucun qui puiſſe être nuiſible aux plans, ni aux operations, & qu'au contraire elles n'en ſeront pouſſées qu'avec plus de vigueur & d'efficacité. Je compte auſſi que cela ne changera rien à votre deſtination, monſieur; mais la confiance qu'on a priſe ici en vous & à ſi juſte titre, rend la continuation de votre réſidence à l'armée ſuédoiſe très-importante au bien du ſervice du roi & de la cauſe commune; & c'eſt dans ce ſens là que je m'en explique en termes très-forts dans mes dépêches au miniſtre du roi, auxquels je ne laiſſe pas ignorer

le mérite des ſervices que vous rendez. Mr. le comte de Clermont doit joindre l'armée du roi vers le milieu de ce mois-ci. Les Ruſſes ſont enfin entrés en Pruſſe, & le 20 de Janvier ils ſe ſont établis à Königsberg & à Pillaw. J'inſiſte depuis long-tems pour qu'ils ne ſe bornent pas là, & j'ai tout lieu de croire qu'ils ont adopté & qu'ils exécuteront le plan de ſe porter en force à Marienwerder, pour ſe rendre maîtres du paſſage de la Viſtule, & mettre le roi de Pruſſe dans l'incertitude & l'embarras de ſavoir, ſi de-là, ils dirigeront leurs efforts vers la Siléſie, le Brandebourg ou la Poméranie, & dans la néceſſité de ſe garantir du moins du côté des deux premiers des trois partis. Cette diviſion ne peut qu'être avantageuſe aux Suédois, ſur-tout dans leur ſituation actuelle, & je crois, monſieur, que vous ferez bien d'en relever publiquement les avantages, afin de rendre aux Suédois de la confiance & du courage d'eſprit dont ils ont beſoin. Nous avons pris le parti d'envoyer par mer un homme hardi, entreprenant & bon marin, pour tenter de pénétrer juſqu'à Stralſund avec les paquets dont nous le chargeons, aux riſques de tout ce qui pourra en arriver. On expédie en même-tems un courrier par terre, avec ordre de faire l'impoſſible pour ſe jetter dans Stralſund. Je donne à ce dernier un duplicata de cette lettre. Je ſouhaite que du moins l'un des deux parvienne juſqu'à vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponſe de Mr. le maréchal DE RICHELIEU.

Zelle, le 29 Décemb. 1757.

JE réponds, monſieur, à vos lettres du 4, du 8 & du 13, & à votre mémoire du 9. Ce mémoire admet deux ſuppoſitions, d'après leſquelles vous jugez poſſible la jonction de l'armée ſuédoiſe avec le ſecours que cette armée peut lui porter. La première eſt qu'au cas que Mr. de Léwald ſoit dans l'Ukermarck, l'armée ſuédoiſe peut en ſe couvrant de la Péene, ſe porter juſqu'à Plaven où pourrait ſe faire la jonction de notre ſecours qui aurait paſſé l'Elbe à Domitz. Il ne me paraît pas douteux que l'armée ſuédoiſe ne puiſſe faire cette marche forte de quatorze mille hommes effectifs, puiſque l'armée de Mr. de Léwald n'eſt que de onze à douze mille hommes & quelques houſards.

Cette ſupériorité de l'armée ſuédoiſe ſur celle de Mr. de Léwald, peut même la mettre en état de paſſer la Péene & de s'avancer ſur Mirow, & c'eſt ce que vous propoſez dans la ſeconde ſuppoſition; mais le *poſt ſcriptum* de votre lettre du 13, m'annonce que dès que les gelées ſeront venues, l'armée ſuédoiſe ne pourra plus tenir la poſition qu'elle occupe, & qu'elle ſera obligée de ſe replier ſous Stralſund.

L'incertitude que me donne ce *poſt ſcriptum* ſur les mouvemens que l'armée ſuédoiſe peut faire; la difficulté de pouvoir combiner

mes mouvemens avec ceux de cette armée, à cauſe du tems néceſſaire pour avoir des réponſes. Les événemens qui peuvent arriver dans l'intervalle d'une lettre & ſa réponſe; les mouvemens que l'armée peut faire dans cet intervalle, qui peuvent déranger les projets les mieux concertés; tant de raiſons enfin s'oppoſent à la combinaiſon de nos mouvemens avec ceux de l'armée ſuédoiſe, que je n'entre pas dans une plus grande diſcuſſion des ſujets contenus dans vos lettres du 4 & du 13 & dans le mémoire du 9.

Mais pour mettre Mr. le maréchal Ungern en état de prendre un parti convenable à la ſupériorité de ſon armée ſur celle de Mr. de Lewald, & plus utilement à la cauſe commune, je vais vous expoſer ma ſituation & le parti qu'elle me met en état de prendre dans trois ſemaines environ.

Les fatigues exceſſives que l'armée françaiſe a eſſuyées, pour réſiſter dans une ſaiſon auſſi rude aux tentatives que l'armée hannovrienne a voulu faire, exigeaient aux moins trois ſemaines de repos, & je ne puis les refuſer aux beſoins de l'armée, à l'arrangement des ſubſiſtances, & aux préparatifs néceſſaires aux vues ultérieures: je fais cantonner en conſéquence la plus grande partie de l'armée entre l'Aller, l'Oder & la Péene, pour pouvoir la raſſembler plus tôt & plus facilement. Au bout de ce terme je compte la raſſembler, & marcher dans le Luneboug pour ſecourir Harbourg, s'il tient encore. Si l'ennemi raſſemble ſon armée aſſez à tems pour s'oppoſer à

ma marche, j'eſpère le combattre ; s'il ne la raſſemble pas aſſez à tems, j'eſpère écorner quelques-uns de ſes quartiers, les ſéparer & renvoyer une partie de cette armée dans les marais de Stade.

Quel que ſoit l'événement qui en pourra réſulter, la marche de l'armée françaiſe me mettra toujours en état de faire paſſer vers le Danneberg & vis-à-vis Domitz ou Lutzen, le corps deſtiné à joindre l'armée ſuédoiſe, & mettre ce corps en état de paſſer l'Elbe.

Mais je ne puis prendre aucune précaution pour ce paſſage : je ne puis mener avec moi aucuns bateaux pour le trajet de ce fleuve, & il ſerait néceſſaire que ce corps put trouver arrivant à l'Elbe, les matériaux néceſſaires pour deux ponts, ou du moins pour en faire un, à moins qu'il ne ſoit gelé.

Au reſte, j'ignore encore quel parti prendra le prince Ferdinand & ſon armée. Il eſt parti le 25 à minuit de ſon camp, & il a prévenu de quelques heures l'attaque que j'allais faire. Sa retraite a été une véritable fuite ; il eſt reparti avec le même déſordre le lendemain, & il eſt encore raſſemblé à Ultzen. Je ne ſais s'il mènera cette fugitive prendre des quartiers dans le Danneberg ou dans le duché de Lunebourg, le long de l'Elbe juſqu'à Stade, ou s'il fera paſſer l'Elbe à une partie de cette armée pour aller dans le Lavenbourg.

Vous voyez, monſieur, quel parti je ſuis réſolu de prendre. Ce que je viens de vous expliquer eſt cependant relatif au parti & à la poſition que prendra cette armée, ſi elle paſſe

l'Elbe & qu'elle occupe la rive droite. Vous convenez, monſieur, dans votre mémoire du 9, que la jonction avec l'armée ſuédoiſe devient impoſſible, d'autant plus qu'il eſt vraiſemblable qu'en ce cas elle s'emparerait de Domitz, qui alors eſt trop à ſa bienſéance pour qu'elle ne ſacrifie pas à cette raiſon la conſidération qu'elle devrait avoir pour le duc de Mecklenboug.

Vous conclurez aiſément de ce que je viens de vous expoſer, qu'il n'eſt pas poſſible d'établir pour le moment préſent aucune combinaiſon ſolide entre les mouvemens de mon armée & celle de l'armée ſuédoiſe. C'eſt à vous & à Mr. le maréchal Ungern à juger du parti que vous pourrez prendre, ou de ce que vous pourrez faire juſqu'au moment de mon opération. Si elle réuſſit, je m'approcherai de l'Elbe, je tâcherai de le paſſer: je prendrai poſte à Domitz & je vous ferai paſſer ſur le champ de mes nouvelles pour que l'armée ſuédoiſe faſſe les mouvemens relatifs à une jonction qui deviendra alors bien importante, & on aviſera aux moyens les plus convenables pour la rendre la plus prompte & la plus facile que faire ſe pourra.

Si mon opération ne réuſſit pas, peut-être alors il conviendra à l'armée ſuédoiſe de ſe retirer ſous Stralſund, parti auquel je ne vois pas qu'elle puiſſe être forcée, à moins que celle de Mr. de Lewald ne ſoit conſidérablement augmentée.

Je vous prie de me faire réponſe avec la plus grande diligence par la voie de Mr. de Champeaux.

On ne peut être plus ſincérement, monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

Signé le maréchal duc DE RICHELIEU.

Lettre de Mr. le maréchal DE RICHELIEU à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Hannovre, le 4 Janvier 1758.

VOus avez vu, monſieur, par ma dernière lettre qui, j'eſpère, vous ſera parvenue, comme quoi j'avais paſſé l'Aller devant le prince Ferdinand, & dans le moment formé le projet qui eſt préciſement le même que vous faiſiez pendant ce tems-là; mais pour pouvoir ſuivre les ennemis & manœuvrer juſqu'à Danneberg par ma droite, il fallait forcer les moyens pour me faire ſuivre par le Pain, juſqu'à ce qu'il y eût des établiſſemens qui me donnaſſent le tems de recevoir les ordres du roi par un courier que j'ai envoyé, d'autant plus que ſur ces entrefaites, j'ai appris l'invaſion des Pruſſiens dans le Mecklenbourg, & la retraite du duc à Lubeck. Mr. de Champeaux me mande que Domitz eſt une petite place, ſans garniſon, ſans artillerie, avec des fortifications très-ruinées; mais ſi les Pruſſiens s'en emparent avant moi, l'exécution de la jonction deviendra preſqu'impoſſible, à moins que leur faibleſſe ne donnât lieu aux Suédois d'y arriver malgré eux par la rive droite, pendant que j'arriverai par la gauche à l'Elbe. Vous devez ſavoir qu'il n'y a point

de pont & qu'il faut paſſer dans un bac, ou avoir des bateaux pour faire un pont, ce qui eſt bien difficile ſans être maîtres du bas-Elbe ; ainſi il faudrait paſſer ſur la glace quand l'Elbe ſera gelé, ou dans le pont volant avec bien du tems ſi nous étions maîtres du pays. Ainſi dans ces circonſtances avec la rigueur de la ſaiſon, la fatigue que l'armée a déja eue, & l'augmentation de difficultés qu'un mouvement apporterait à ſon rétabliſſement pour le printems prochain, & le tems néceſſaire qu'exigeraient mes préparatifs, m'ont déterminé à envoyer un courier pour ſavoir les intentions du roi, que je vous ferai paſſer ſur le champ ; ainſi je vous prie de ne rien précipiter ſur ma première lettre, & de dire naturellement au maréchal Ungern la vérité.

La même diſpoſition & le même projet pourraient s'exécuter au printems ſi les Suédois pouvaient ſe ſoutenir juſques-là. C'eſt à vous de voir ce qu'ils peuvent faire, & de connaître la force des Pruſſiens, que l'on m'aſſûre ne pouvoir pas paſſer douze mille hommes. Vous me ferez grand plaiſir de me faire paſſer des nouvelles dont les moyens vont devenir plus difficiles chaque jour.

Signé le maréchal DE RICHELIEU.

LETTRE

de M. DE CHOISEUIL DE STAINVILLE, *ambaſſadeur de France près ſa majeſté l'impératrice-reine*, à Mr. le marquis de MONTALEMBERT.

Vienne, le 4 Janvier 1758.

J'AI reçu le même jour, monſieur, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire d'Anclam & de Gripſwald les 4 & 13 du mois dernier, avec le mémoire qui était joint à la dernière.

Rien ne m'a paru mieux que ce mémoire. C'eſt purement mon ſentiment, & je l'avais prouvé avant de l'avoir reçu, dans le mémoire général que j'ai fait pour les deux cours, & où à l'article des Suédois, j'ai eu le bonheur que mes idées ſe rencontraſſent avec les vôtres. En envoyant mon mémoire à la cour, je l'ai en même-tems adreſſé à MM. de Richelieu & d'Havrincour, pour que dans leur partie, ſi mes idées étaient approuvées, ils préparaſſent les voies, afin que les ordres du roi fuſſent exécutés. Mr. de Richelieu me mande que de ſon côté il vous prévient du mouvement qu'il compte faire dans ce mois-ci. Je lui renvoie un courier pour le preſſer & l'engager; ſi par différentes circonſtances le mouvement général ne peut pas ſe faire que du moins celui des Suédois ſoit effectué; car vous ſentez bien qu'en

qu'en même-tems, il n'y a rien de ſi eſſentiel que d'engager Mr. le maréchal Ungern à ſe porter plutôt que plus tard ſur Domitz. L'impératrice-reine fournit deux régimens de ſes houſards au détachement que Mr. le maréchal de Richelieu fait joindre à l'armée ſuédoiſe.

L'armée impériale n'a conſervé en Siléſie que la place de Schweidnitz, & s'eſt repliée en Boheme pour y prendre des quartiers d'hiver diſtribués de façon, qu'ils s'oppoſent à toute invaſion de la part du Roi de Pruſſe dans le royaume de Bohème, & peuvent également menacer la Siléſie & la Saxe lorſque la ſaiſon permettra de rentrer en campagne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé CHOISEUL DE STAINVILLE.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Stralſund, le 16 Janvier 1758.

JE ne doute point que Mr. le maréchal de Richelieu ne vous ait informé en même-tems que moi, monſieur, du projet qu'il a formé de rentrer dans le Lunebourg & d'en chaſſer les ennemis. Il me mande du 29 qu'il ne peut ſe diſpenſer de donner trois ſemaines de repos à ſes troupes, exceſſivement fatiguées de la défenſive qu'elles ont été obligées de faire juſqu'au moment où elles ont été aſſez en force pour marcher à l'ennemi; qu'au bout de ce tems, il raſſemblera ſon armée pour forcer les

ennemis à ſe retirer encore une fois dans les marais de Stade ou dans le Lunebourg.

L'intention de Mr. le maréchal eſt de s'approcher de l'Elbe, de tâcher de le paſſer & de prendre poſte de l'autre côté, dans la vue d'opérer une jonction avec l'armée ſuédoiſe, & il me mande qu'on aviſera alors aux moyens de la rendre la plus prompte & la plus facile que faire ſe pourra. J'ai fait part du contenu de ſa lettre au comte de Roſen, & je l'ai fort exhorté à ne pas manquer cette occaſion de jonction dès qu'elle ſe préſentera, & qu'il fallait au plutôt faire les préparatifs néceſſaires à ſon exécution. Il ma paru être abſolument du même ſentiment. Nous devons nous aſſembler demain chez lui avec le comte de Ferſen & Mr. de Lantingshauſen pour délibérer ſur ce ſujet enſemble.

Mais ce projet ſuppoſe d'abord une réunion des deux armées qui pourraient bien avoir à combattre enſemble les Hannovriens; & ſi le détachement d'un corps français pour agir avec l'armée ſuédoiſe à lieu, ce ne ſera peut-être qu'après pluſieurs opérations faites par les deux armées réunies; dans ce cas là il ſe préſente une difficulté conſidérable. Le maréchal de Richelieu n'entend ſûrement point & ne peut même pas céder le commandement de ſon armée au général ſuédois. Il ignorait encore le 29 du mois dernier, lorſqu'il m'a chargé de faire connaître ici ſes intentions, que le général dût être un ſénateur très-ancien tel que le comte de Roſen; d'un autre côté, ſerait-il décent que celui-ci fût aux ordres de

l'autre ? On a quelque fois vu les projets les plus utiles reſter ſans exécution, pour éviter de donner lieu à de ſemblables difficultés. Ces réflexions me ſont communes avec le comte de Ferſen. Il a même voulu que je vous en fiſſe part, pour que vous viſſiez à appliquer de bonne-heure le remède, s'il eſt poſſible. Il n'imagine point que le comte de Roſen fût éloigné de s'en retourner en Suède, après avoir remis l'ordre ici, & opéré une jonction qui lui fera toujours beaucoup d'honneur. De plus, il eſt d'une grande importance d'avoir ici quelqu'un en état d'agir, qui commande dans cette partie, du moins pendant ſept ou huit mois, tant pour les différens arrangemens à prendre dans le pays, que pour ceux relatifs aux recrues & aux renforts qui pourront arriver de Suède. Si ce ſénateur, qui me paraît plein de zèle & de bonnes intentions, voulait remplir cette fonction importante avant de repaſſer en Suède, il y ſerait on ne peut pas plus utile. Il me paraît d'ailleurs d'un âge peu propre à ſoutenir de grandes fatigues de corps & d'eſprit ; ainſi bien des raiſons déterminatives ſe réuniſſent pour charger du commandement un perſonnage moins conſidérable. Il eſt certain, que ſi cette armée & le corps français qui y ſera joint, ne peuvent pas rentrer ſous les ordres du général de l'armée françaiſe, ſelon les circonſtances, ou quand le bien du ſervice l'exigera, on ne verra jamais régner dans les opérations le concert ſi néceſſaire au ſuccès ; peut-être même dans ce cas, le nombre de troupes deſtinées au ſecours, ſerait-il

diminué ; car on prête plus aiſément qu'on ne donne. Il ſerait trop long d'entrer dans le détail de tous les inconvéniens de l'un & de tous les avantages de l'autre ; mais quand j'ai déſiré que ce commandement regardât le comte de Maillebois, j'ai penſé que c'était le meilleur moyen d'applanir toutes les difficultés. Par ſa liaiſon étroite avec le maréchal de Richelieu & par ſon crédit auprès de ſon beau-frère miniſtre de la guerre, il ſerait en état d'obtenir plus que tout autre, & par ſes talens militaires on doit concevoir de grandes eſpérances de ſes opérations. Je perſiſte donc dans ce que je vous ai mandé là-deſſus dans une lettre du 5. Ce changement de général opérera toujours un très-grand bien pour redonner une forme à tout ceci, & mettre une ame à cette armée ; mais je crois qu'il finirait par être très-nuiſible, s'il s'oppoſait à la réunion ſous un même commandement lorſque le cas le requérera, & qu'il eſt fort important à beaucoup d'égards d'avoir le comte de Maillebois ; ainſi je ſouhaite fort que cela puiſſe s'arranger.

Vos lettres me parviennent extrémement tard. On en a reçu ici du 4 Janvier avant que j'euſſe reçu la vôtre du 23 Décembre, & votre lettre du premier Décembre n'eſt arrivée qu'à la fin du même mois. Le feld-maréchal avait reçu celle de même date dès le 14. Je juge que les vôtres ſont venues par terre, les autres par la mer avec un vent favorable. Je vois par votre lettre du 23, que vous n'eſpériez plus qu'il fût poſſible au maréchal de Richelieu de donner la main à cette armée, ainſi vous aurez

été trompé agréablement ; mais je ne sais encore si nous en profitons. Il me semble qu'on trouve bien des difficultés pour se mettre en état de marcher. Je vais toujours envoyer cette lettre à la poste, de crainte que quelque yacht ne vienne à partir. Dès qu'il y aura quelque chose de décidé sur le parti que nous devons prendre, je vous le manderai. N'envoyez plus vos lettres par terre à moins que vous ne les envoyez par duplicata par mer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A monsieur le marquis D'HAVRINCOURT.

Stralsund, le 21 Janvier 1757.

IL n'y a rien eu de décidé, monsieur, dans la conférence que je vous ai annoncé par ma lettre du 16 devoir se tenir entre le sénateur comte de Rosen, le comte de Ferſen, Mr. de Lantingshausen & moi. On a parlé fort longuement de tous les arrangemens qu'il fallait prendre pour mettre l'armée en état de se mouvoir ; combien il y avait de difficultés dans tous ces préparatifs, & combien il fallait de tems pour mettre tout en ordre. J'ai représenté qu'on ne se persuadera jamais que la même armée, qui avait fait quinze à vingt lieues en avant, cette automne, & qui en avait fait depuis autant en arrière, fût hors d'état de marcher ; qu'on pouvait retrancher beaucoup d'équipages, de troupes superflues pour remplacer ce qui pourrait manquer aux équi-

pâges des vivres & à ceux de l'artillerie; que pour le reſte on trouverait des chevaux dans le pays, & qu'enfin tous ces arrangemens pour une armée auſſi peu conſidérable ne pouvaient pas être bien longs à prendre. Enſuite j'ai dit que mes précédentes lettres avaient annoncé des ordres précis du ſénat, pour profiter à quelque prix que ce fût du premier moment favorable à la jonction: que le cas étant arrivé d'exécuter ces ordres, ſi l'on élude par des obſtacles qui paraîtront ſi faciles à ſurmonter, ce ſera donner lieu de penſer que ces ordres n'ont jamais été tels qu'on les a annoncés. Delà je ſuis entré dans le détail des moyens d'opérer; par quels endroits & dans quel tems je croirais qu'on pourrait le faire. J'ai éprouvé peu de contradictions. Mais le ſénateur, qui n'a jamais donné lieu de connaître ſes véritables ſentimens, a terminé par dire, qu'il fallait que je lui donnaſſe par écrit le contenu de la lettre que j'avais reçue du maréchal, & qu'il me répondrait par écrit auſſi; j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter des explications préciſes, que je ſentais ne devoir pas être favorables; mais il a perſiſté, & j'ai été contraint d'écrire la lettre dont je joins ici copie. J'ai attendu trois jours pour avoir la réponſe que j'ai fait mettre à la ſuite de cette lettre.

Je ne crois pas qu'on en puiſſe faire de plus contradictoire avec ce qui a précédé, & je vois avec bien du regret, que l'accord qui devait régner entre les deux armées, rencontre des obſtacles qu'il ne ſera pas facile de ſurmonter.

Cette réponſe commence par un compliment

tout-à-fait déplacé ſur la reconnaiſſance que le ſénateur a de la confiance du maréchal à ſon égard, & ſur les vœux qu'il fait pour ſes ſuccès. Ce n'eſt point une affaire de confiance entre deux généraux alliés, lorſqu'ils s'avertiſſent de leurs opérations; c'eſt une affaire d'intérêt commun; & les vœux que l'un fait pour les ſuccès de l'autre en pareille occaſion, étant ordinairement interprétés pour une déclaration ſans qu'il y compte prendre aucune part, ſont tout auſſi déplacés ici.

Je ne ſais pas pourquoi il me juge plus en état que perſonne, de connaître par moi-même l'empreſſement qu'il partage avec toute l'armée pour marcher à la rencontre de la nôtre, puiſque toutes les fois que j'ai propoſé de le faire, on m'a refuſé.

Les avis qu'on peut avoir donnés au ſénateur, qu'il recevrait un plan d'opérations entre tous les alliés, ne doivent point l'empêcher d'accepter un concert d'opérations avec le ſeul de ſes alliés qui eſt en état de le ſecourir. Il doit être bien ſûr, que ce qu'il fera de concert avec l'armée françaiſe ſera approuvé des autres alliés, d'autant mieux qu'en opérant & en attendant une jonction avec un corps français, il en ſerait encore plus en état d'exécuter les plans concertés pour la campagne prochaine. D'ailleurs, il laiſſe à penſer par cette phraſe qu'il a des ordres d'attendre, pour agir ce plan d'opérations qui doit être concerté avec les alliés; ce qui eſt totalement contraire aux déclarations précédemment faites, & à ce que vous m'avez mandé.

Quant aux renforts qu'il eſt averti qu'on lui enverra de Suède, c'eſt une raiſon de plus pour ne pas craindre d'aller en avant, puiſqu'il eſt ſûr d'être ſoutenu ; d'ailleurs, une pareille raiſon alléguée pour ſe diſpenſer d'agir, donne évidemment à connaître qu'il compte être dans l'inaction juſqu'au mois de Juin, puiſque ces renforts n'arriveront que dans le courant du mois de Mai.

Enfin, pour dernière raiſon, la poſition de l'armée ne peut, dit-il, ſouffrir aucun changement tant que les glaces favoriſent les entrepriſes de l'ennemi ſur l'iſle de Rugen ; ainſi il ne peut dans le tems préſent déterminer le tems des opérations qu'il aura à faire de ſon côté, pour faciliter la jonction des deux armées.

Pour ſentir combien j'ai lieu d'être ſurpris qu'on ſe ſerve d'une pareille raiſon pour refuſer d'entrer dans aucun concert d'opérations, il faut vous rappeller la néceſſité où j'ai été de m'oppoſer au deſſein chimérique qu'on avait d'aller à douze ou quinze lieues d'ici, chercher à combattre l'ennemi, lorſqu'on n'avait aucune nouvelle de l'armée françaiſe & qu'on n'avait aucun objet utile à remplir. Il ſemblait donc que c'était avec le plus grand regret qu'on ſe rapprochait d'ici, & que ce n'était que par un effort de raiſon. J'ai vu le ſénateur les premiers jours de ſon arrivée déſapprouver hautement la poſition indécente, diſait-il, qu'on avait fait prendre à l'armée dans l'iſle de Rugen ; que s'il fût arrivé plutôt, il ſe ſerait bien gardé d'en prendre une pareille : qu'il aurait combattu les ennemis plutôt. Mais

ſi ſes réſolutions ſont ſi fermes, que n'agit-il donc actuellement, qu'il a l'objet important d'une jonction à opérer, objet qui a été depuis long-tems le vœu des deux cours, & pour lequel il ſemble nommément avoir été envoyé. Par la poſition que l'armée a priſe, il offre la plus belle occaſion de percer ſes quartiers, il s'eſt étendu depuis Barht juſqu'à Gripſwald. On aſſûre que la plupart de ſon infanterie eſt entre Barht, Damgarten & Franſbourg. Qu'eſt-ce qui empêche de rapprocher l'armée des côtes de l'iſle de Rugen qui ſont vis-à-vis Stralſund, & de déboucher une nuit en pluſieurs colonnes au-deſſus, au-deſſous & par la ville, pour ſe porter au milieu de tous ſes quartiers? La glace porte du canon de vingt-quatre par-tout: il n'y aurait donc point de défilés qui pûſſent arrêter. Les ennemis ſeraient ſûrement coupés & battus avant qu'ils euſſent pu ſe raſſembler; mais pour objecter quelque choſe à cette entrepriſe infaillible, on les ſuppoſe ſi bien inſtruits qu'on ne peut rémuer cinquante hommes qu'ils ne le ſachent, & l'on ſoutient en conſéquence qu'il eſt impoſſible de le ſurprendre. Vous ſentez combien il faut être peu fécond en expédiens, quand on a une pareille opinion de ſon ennemi; mais enfin, le pis aller c'eſt qu'il ſoit averti. Alors on a à le combattre fort près de la ville, où la retraite eſt aſſûrée en cas de malheur, ce qui rendrait dans le cas la perte peu conſidérable: ſi l'on eſt victorieux, on continue de le pouſſer & de marcher en avant pour opérer cette jonction qu'on nous offre encore. On vou-

lait combattre il y a trois ſemaines, à quinze lieues d'ici, ſans objet, & on allègue aujourd'hui qu'on ne peut ſe mouvoir, parce que l'ennemi entreprendrait ſur l'iſle de Rugen; mais ſi l'on bat cet ennemi, il ne ſera pas en état de rien entreprendre, puiſqu'il ſe retirera: & ſi l'on eſt battu, on rentrera dans l'iſle de Rugen qui ſe défendra également avec quelques mille hommes de moins.

Cette poſition haſardeuſe des ennemis devrait ſeule déterminer à une pareille manœuvre, à plus forte raiſon ayant l'objet de la jonction; mais ſi les ennemis ſont très-faibles devant nous, comme beaucoup d'avis l'aſſurent, nous aurons la douleur d'apprendre dans quelques mois, que nous avons été tenus ſerrés dans notre coquille par deux ou trois mille hommes. Cela pourrait être ſans que nous en fuſſions informés; car nous ne ſavons pas ce qu'il y a à deux cens pas des fauxbourgs. Nous voyons vis-à-vis de chaque porte de la ville quelques vedettes de houſards, que nous laiſſons tranquilement nous bloquer. On dit qu'on ne peut faire ſortir aucun détachement pour ne pas fatiguer les troupes qui ont beſoin de repos, tandis que l'ignorance où l'on eſt de la poſition de l'ennemi, oblige de mettre des gardes très-fortes par-tout, & de faire travailler continuellement toute l'armée à rompre les glaces; ce qui, ſelon tous les officiers, l'écraſe. C'eſt ainſi que les maladies augmentent, & qu'on perdra plus de cette façon, que dans la plus ſanglante bataille.

Je vous avoue que je ne ſais que faire de

cette lettre. Je n'oſe l'envoyer ; je ne puis cependant m'en diſpenſer. Je ſouhaite qu'elle ne faſſe à perſonne l'effet qu'elle me fait, & je ſouhaite tout autant en avoir mal conçu le ſens ; mais je ſuis convaincu qu'on ne s'eſt ſervi de tant de mauvaiſes raiſons, que pour ne pas dire les véritables, & que des réflexions ſur ce que deviendrait le commandement dans le cas de la réunion des deux armées, propoſées par le maréchal, ont dicté cette lettre. J'ai d'autant plus lieu de le croire, que la première propoſition que j'en ai faite, a été très-bien reçue, comme je vous l'ai marqué dans ma lettre du 16. A tout ce que le ſénateur m'a dit dans ſon premier mouvement, je n'ai pas douté que nous n'allaſſions marcher dans peu, & tout d'un coup je vois que nous en ſommes plus loin que jamais. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que le ſénateur étant fort reſervé, je m'apperçois qu'aucuns généraux n'oſent lui parler que des choſes dont lui-même leur parle ; & comme je le vois très-peu, parce qu'il eſt toujours renfermé, il me ſera difficile de le faire revenir ſur les choſes où je croirais qu'il ne fait pas ce qu'il devrait faire. Nous avons perdu un homme fort aimable dans le feld-maréchal : je ſouhaite que nous en ayons trouvé un fort habile dans celui qui le remplace.

Vous voyez avec qu'elle franchiſe je vous dis ce que je penſe. Je compte qu'en faiſant uſage de ces connaiſſances pour le bien du ſervice du roi, vous ne me compromettrez pas ; car je ſerais bientôt déſagréablement ici, & ſûrement dans peu je deviendrais tout-à-fait inutile.

J'oubliais de vous dire que j'ai d'autant plus de regret de voir la jonction renvoyée auſſi loin, que le maréchal de Richelieu me mande ne pouvoir mener un pont de bateaux avec lui; qu'on dit, que les ennemis ont enlevé tous ceux qu'ils ont pu trouver ſur l'Elbe. Je ſais d'ailleurs, qu'il n'y a pas un ſeul pont ſur ce fleuve depuis Magdebourg juſqu'à la mer. Si nous euſſions marché pendant les gelées, nous l'euſſions paſſé par-tout ſans difficulté, au lieu que dans tout autre tems ce ſera une très-grande opération de guerre, pour peu que les ennemis ſoient en état de s'y oppoſer. A vous parler vrai, je commence à craindre que cette jonction n'ait jamais lieu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Copie de la lettre écrite à Mr. le ſénateur comte DE ROSEN, par Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Stralſund, le 17 *Janvier* 1758.

MONSIEUR,

LA lettre que je viens de recevoir de Mr. le maréchal de Richelieu, datée de Zelle le 29 Décembre, me met dans le cas de faire part à votre excellence, qu'il ſe propoſe de donner environ trois ſemaines de repos à ſon armée, après lequel tems, il compte marcher dans le Lunebourg avec le deſſein de forcer l'ennemi,

à recevoir un combat, ou à ſe retirer; que dans la ſuppoſition où ſon opération aura le ſuccès dont il ſe flatte, il s'approchera de l'Elbe, qu'il tâchera de le paſſer, & de prendre poſte de l'autre côté; qu'alors il me donnera de ſes nouvelles pour que l'armée ſuédoiſe faſſe les mouvemens relatifs à une jonction, & qu'au reſte, c'eſt à votre excellence à juger du parti qu'elle pourra prendre, ou de ce qu'elle pourra faire juſqu'au moment de ſes opérations. Il m'enjoint de plus de lui faire réponſe avec la plus grande diligence poſſible.

Je ne perds donc point un inſtant pour informer votre excellence du contenu de la lettre de Mr. le maréchal de Richelieu, & pour la prier de me mander ſi ſes intentions ne ſont pas de profiter du moment où l'armée françaiſe s'avancera ſur lElbe, pour opérer une jonction de l'armée ſuédoiſe avec cette armée, & marcher ſur celle du maréchal Lewald. Ceſt le cas prévu dans ma letttre au feld-maréchal Ungern du 30 Décembre dernier, que j'ai eu l'honneur de communiquer à votre excellence. Je me ſuis expliqué dans cette lettre d'une façon trop claire, pour qu'il ſoit beſoin de répéter ici ce que je penſe là-deſſus. Voilà un grand objet à remplir. Les plus grands efforts doivent donc être faits pour qu'il le ſoit.

Les préparatifs & les diſpoſitions néceſſaires pour un mouvement de cette eſpèce, ſont confiés en de trop bonnes mains, pour que je puiſſe avoir quelqu'inquiétude ſur les difficultés qui peuvent s'oppoſer à l'exécution

de ce projet. Je ne doute point que votre excellence ne les ſurmonte toutes, & je me borne à la prier de m'informer du parti qu'elle ſe propoſe de prendre, & dans quel tems elle compte de commencer ſes opérations.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Copie de la réponſe de Mr. le comte DE ROSEN à la lettre de Mr. le marquis DE MONT-ALEMBERT.

Stralſund, le 20 Janvier 1758.

MONSIEUR.

JE ſuis infiniment ſenſible à la confiance que Mr. le maréchal duc de Richelieu a bien voulu me marquer, en me faiſant part des opérations qu'il compte de reprendre dès qu'il aura donné quelques ſemaines de repos à ſon armée. Je me flatte, monſieur, qu'en lui en marquant ma reconnaiſſance, vous voudrez bien auſſi rendre témoignage des vœux que je fais pour le ſuccès de ſes deſſeins, & de l'impatience extrême avec laquelle j'attens d'en apprendre les nouvelles.

Perſonne n'eſt plus en état que vous, monſieur, de connaître par vous même l'empreſſement que je partage avec toute l'armée pour marcher à ſa rencontre; mais outre que j'ai été prévenu que je recevrai un plan d'opérations concerté entre tous nos alliés pour

la campagne prochaine, l'on m'a averti qu'on m'enverrait un renfort conſidérable de troupes & de recrues de Suède, dès que la navigation deviendra ouverte.

Ces raiſons, monſieur, jointes à la poſition où ſe trouve aujourd'hui l'armée du roi, laquelle ne ſaurait ſouffrir de changement, tant que les glaces favoriſent les entrepriſes de l'ennemi ſur l'iſle de Rugen, ne me permettent pas dans le moment préſent de déterminer le tems des opérations que j'aurai à faire de mon côté pour faciliter la jonction des deux armées.

Tout ce que je puis avoir l'honneur de vous dire de bien certain, c'eſt que tous mes ſoins ſeront dirigés à mettre l'armée en état de pouvoir répondre aux deſſeins concertés & arrêtés entre les alliés, auſſi bien qu'à l'envie extrême que j'ai de coopérer avec Mr. le maréchal de Richelieu au bien de la cauſe commune. Je ſuis, &c.

Signé G. F. DE ROSEN.

Copie de la lettre écrite à Mr. le ſénateur comte DE ROSEN, par Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Stralſund, le 21 *Janvier* 1758.

MONSIEUR.

J'AI reçu la lettre que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire hier. Je ſuis trop

perſuadé de ſes bonnes intentions pour ne pas lui faire obſerver, que cette lettre pourrait donner lieu de penſer que le ſyſtême de la cour de Suède aurait ſouffert quelque changement, depuis les dernières explications qui m'ont été données de ſa part.

Les principales raiſons ſur leſquelles votre excellence ſe fonde, pour ne point déterminer le tems où elle pourra commencer d'agir, ſont :

1°. Qu'elle a été prévenue qu'elle recevrait un plan d'opérations concerté entre les alliés pour la campagne prochaine; d'où l'on pourrait conclure qu'elle a des ordres d'attendre ce plan d'opérations ; car il parait qu'en agiſſant de concert avec l'armée françaiſe, pour ſortir de la poſition ſerrée où l'armée ſuédoiſe ſe trouve aujourd'hui, elle ſerait d'autant plus en état d'exécuter le plan d'opérations qui lui ſera preſcrit.

2°. Qu'elle eſt avertie de l'envoi d'un renfort conſidérable de troupes & de recrues, dès que la navigation deviendra ouverte. Mais comme ce n'eſt que dans le mois de Mai que ces renforts pourront être débarqués ici, ſi l'on ne doit point agir actuellement parce qu'ils ſont attendus, il s'en ſuit qu'on n'agira pas avant qu'ils ſoient arrivés, & que le commencement des opérations eſt remis au mois de Mai. Cette raiſon n'ayant point encore été alléguée, on doit croire qu'on n'avait point encore eu l'intention de s'y arrêter. D'ailleurs, les renforts pouvant joindre par-tout, il paraît d'autant moins néceſſaire de les attendre à Stralſund.

3°.

3°. Que l'armée ſuédoiſe ne peut ſouffrir des changemens dans ſa poſition, tant que les glaces favoriſeront les entrepriſes de l'ennemi dans l'iſle de Rugen. L'iſle de Rugen ne paraît pas courir des dangers plus grands que par le paſſé, lorſque l'armée ſuédoiſe ſe déterminera à changer ſa poſition, puiſqu'elle n'en peut ſortir ſans combattre l'ennemi, s'il continue de ſe tenir dans la Poméranie ſuédoiſe; mais ſi la victoire eſt de ſon côté, la retraite indiſpenſable de l'ennemi ne lui permettra pas d'entreprendre ſur l'iſle de Rugen, & ſi l'événement était malheureux pour l'armée ſuédoiſe, ſa retraite à Stralſund & dans l'iſle de Rugen l'a mettrait en état de ſoutenir la défenſive de cette iſle, bien plus ſûrement que ſi l'action s'était paſſée par de-là la Péene, comme il en a été queſtion pendant longtems.

Je ne puis mieux faire ſentir à votre excellence combien ſes raiſons de reſter dans l'inaction doivent me paraître nouvelles, qu'en mettant ici ſous ſes yeux les propres termes de la lettre que j'ai reçue du feld-maréchal Ungern du 19 Décembre, 1757. Il s'exprime ainſi :

„ Cependant comme le roi mon maître
„ ne veut point ſe refuſer à ce qui pourrait
„ être pour le plus grand bien de la cauſe com-
„ mune, je ne tarderai point conformément
„ aux ordres que je viens de recevoir, de me
„ mettre en marche & de me porter où les
„ interêts des alliés demandent mes opé-
„ rations.

„ Le roi déſirerait que pour donner plus de „ poids à cette manœuvre, Mr. le duc de Ri„ chelieu fit un mouvement pour s'appro„ cher des Suédois, afin que l'ennemi puiſſe „ juger par les manœuvres combinées de „ l'armée de Suéde & de france, que leurs „ opérations ſont compaſſées ſur un même „ plan, ce qui produirait un grand effet pour „ l'impreſſion ſur l'ennemi & pour le ſuccès „ des entrepriſes.

„ Mr. de Montalembert eſt prié de preſſen„ tir les diſpoſitions du maréchal ſur ces ob„ jets, & de me procurer ſa réponſe dans „ l'intervalle que j'employerai à faire repoſer „ les troupes. „

La réponſe de Mr. le maréchal de Richelieu étant, qu'il marche ſur l'Elbe au-devant de l'armée ſuedoiſe, conformément aux intentions de la cour de Suède, votre excellence ſentira parfaitement que toutes les raiſons alléguées dans la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, ſont inſuffiſantes pour diſpenſer l'armée ſuédoiſe d'exécuter le plan de jonction préſenté au maréchal de Richelieu par l'ordre exprès de la cour de Suède, & qu'il n'y a que des ordres nouveaux contraires aux anciens qui puiſſent autoriſer ſon inaction. Si ces ordres exiſtent, il n'eſt pas beſoin d'autres conſidérations; mais ſi les ordres & les intentions ſont les mêmes, je ſupplie votre excellence de me mettre en état d'annoncer au maréchal de Richelieu le commencement des opérations de cette armée, après le tems que votre excellence jugera né-

ceſſaire pour la mettre dans l'ordre où elle doit être, pour l'exécution de ſes mouvemens.

J'attendrai avec impatience ce qu'elle voudra bien me faire ſavoir à cet égard.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Copie de la réponſe de Mr. le comte DE ROSEN à la lettre de Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Stralſund, le 22 Janv. 1758.

RIEN ne ſaurait être plus éloigné de la façon de penſer de ma cour & de la mienne particulière, que l'explication dont ma dernière lettre vous a paru ſuſceptible, comme ſi le ſyſtême de la cour de Suède aurait ſouffert quelque changement depuis les dernières explications qui vous avaient été données.

Vous paraiſſez fonder un doute ſi peu mérité de notre part ſur un engagement que Mr. le feld-maréchal Ungern doit avoir pris avec vous par ſa lettre du 19 Décembre paſſé.

La date même de cette lettre, & la retraite de l'armée qui l'a ſuivie de près, prouvent ſuffiſamment que les circonſtances ont conſidérablement changé depuis ce tems-là, & que la ſituation de l'armée eſt devenue aujourd'hui très-différente de ce qu'elle était alors.

Cependant comme dès ce tems-là même vous avez été d'avis, monſieur, qu'il convenait de préférer la conſervation de l'armée,

& de la place de Stralſund, aux riſques d'une bataille, vous ſentirez aiſément que les difficultés s'étant infiniment acrues depuis, le moment préſent doit être le moins propre à quitter un ſi grand objet de vue, pour prendre un parti déciſif.

Elles ne ſont malheureuſement que trop évidentes, ces difficultés, pour que j'aie beſoin d'entrer là-deſſus dans un plus grand détail. En travaillant de toutes mes forces à les écarter, & à remettre l'armée dans l'état où elle doit être, pour opérer avec quelque apparence de ſuccès, je remplis les vues de ma cour portée invariablement à ſeconder de tous ſes efforts les intérêts de la cauſe commune, dès le moment que l'impoſſibilité n'empêchera plus de les mettre en œuvre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé G. F. v. ROSEN.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Stralſund, le 22 Janvier 1758.

LA lettre que j'ai reçue du ſénateur comte de Roſen eſt ſi contradictoire avec ce qui a précédé, que je n'ai pu me diſpenſer avant de l'envoyer, de lui faire connaître ce que je penſe là-deſſus, & lui demander une explication plus claire des ordres qu'il a reçus & de ſes intentions. Je ne dois pas laiſſer plus long-tems Mr. le maréchal dans l'erreur. Il faut qu'il ſache ſur quoi il doit compter,

afin qu'il ne faſſe pas de manœuvres inutiles dans le deſſein d'une jonction qui ceſſerait d'entrer dans les vues de la cour de Suède. Je joins ici la lettre que j'ai écrite hier à ce ſujet au ſénateur : je vous l'envoye toujours ſans attendre la réponſe, parce qu'on m'a dit que les yachts étaient encore retenus par les vens contraires à Wittau ; dès que j'aurai la réponſe, je vous la ferai paſſer également. Le comte Ferſen à qui j'ai montré ma lettre avant de l'envoyer, la trouvée très-placée, & penſe à-peu-près comme moi ſur celle que j'ai reçue. Le ſénateur la lui avait communiquée, & le comte Ferſen ayant voulu lui repréſenter que s'il n'avait pas des ordres tout-à-fait différens de ceux qui avaient été envoyés, cette lettre ne cadrerait point-du-tout avec l'état actuel des choſes. Il lui a répondu aſſez vivement, qu'ayant reçu avis qu'il aurait un renfort, & qu'il recevrait bientôt un plan d'opérations qui lui était annoncé, il ne pouvait prendre un autre parti ; à quoi le comte Ferſen n'a pas cru devoir repliquer. Je ne ſais quelle ſera l'iſſue de tout ceci. En attendant, nous ſommes dans l'ignorance totale de ce qui ſe paſſe en Europe. Les houſards nous enlèvent tous nos poſtes de Hambourg. Ils ne nous laiſſent ſeulement pas paſſer les gazettes. Nous allons envoyer nos lettres par des yachts à Lubeck, qui paſſeront au-travers des glaces, s'ils peuvent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Stralſund, le 23 Janvier 1758.

VOILÀ, monſieur, la réponſe que je viens de recevoir à ma lettre du 21. Il n'eſt pas beſoin de beaucoup s'étendre pour faire ſentir qu'elle ne répond à rien, ſi ce n'eſt que l'armée eſt dans l'impoſſibilité d'agir & pour un tems illimité.

La ſituation de l'armée ſuédoiſe eſt différente de ce qu'elle était lors de la lettre du feld-maréchal Ungern. Il eſt vrai; mais cette différence eſt à l'avantage de l'armée; car ſi elle devait recevoir un échec, il eût été preſque ſans reſſource par de-là la Péene, & il ſerait preſque ſans inconvénient près de Stralſund, puiſqu'on aurait ſa retraite ſur le canon de cette ville. Dès ce tems-là j'ai été d'avis qu'il fallait préférer la conſervation de l'armée aux riſques d'une bataille; mais c'était ſeulement dans le cas où l'on était de la donner ſans aucun objet, de la donner par de-là la Péene, ou peut-être de chercher inutilement à la donner & de perdre toute communication avec ſon pays. C'eſt aſſûrément faire une application bien peu juſte de l'avis que j'ai donné alors, & l'on ne peut même l'interpréter ainſi, qu'en ſupprimant la ſuite de ma lettre, où il eſt dit formellement, que lorſque nous aurons un objet, nous y marcherons, ſans avoir égard au nombre de nos ennemis. Si nous euſſions eu les mêmes nouvelles du maréchal

de Richelieu que nous avons aujourd'hui, je n'aurais point héſité d'opiner & d'aller en avant chercher l'ennemi; parce que s'il avait évité le combat, on aurait continué ſon chemin vers l'Elbe; s'il l'eût accepté, l'on ſe fût battu; mais toujours avec cette différence, que ſi l'on eût eu alors le deſſous dans cette affaire, la retraite eût été preſque impoſſible; ce qui ne peut arriver dans le cas où nous ſommes, ayant l'eſpérance de tomber ſur les ennemis avant qu'ils ſoient raſſemblés. Toutes ces raiſons ſont abſolument déterminatives pour tenter de percer l'armée ennemie, & de ſe joindre à l'armée françaiſe. Il eſt étonnant qu'on allègue toujours la conſervation de Stralſund, lorſque Stralſund ne peut courir aucun riſque; car il faut un ſiège en forme de pluſieurs mois avec quarante ou cinquante mille hommes, pour pouvoir prendre cette place, quelque négligée qu'elle ait été, & les Pruſſiens ne ſont point à beaucoup près en état de rien tenter de ſemblable. D'ailleurs ſi l'armée ſuédoiſe entreprenait de ſortir, elle combattrait les ennemis, ou ils ſe retireraient: s'ils ſe retiraient, elle les ſuivrait en s'approchant toujours du point de ſa jonction; ſi elle combattait & qu'elle fût victorieuſe, elle les ſuivrait avec encore plus d'avantages: & dans ces deux cas, ils ne ſeraient point en état d'entreprendre ſur Stralſund. Si le combat était déſavantageux pour elle, elle ſe retirerait dans la ville, & je ne crois pas qu'on puiſſe avancer que la petite armée de Mr. de Léwald oſât faire ce ſiège. Il eſt vrai que ſi

on veut s'en rapporter au gouverneur général, on ne pourra ſe diſpenſer d'entretenir pendant toute la guerre une armée de vingt mille hommes pour défendre Stralſund, ſans quoi cette place ne ſera pas en ſûreté. Je compte avant qu'il ſoit peu, vous dire ce que je penſe là-deſſus, & vous expliquer le principe de toutes ces criailleries qui perdront les affaires de la Suède, ſi on les écoute. Je ſuis d'un avis totalement différent. Je dis que Stralſund eſt en ſûreté ſans l'armée, & que l'armée court les plus grands riſques, tant qu'elle tiendra à Stralſund; car l'armée ne peut ſubſiſter qu'en tenant l'isle de Rugen, & il n'y a pas une ſeule poſition à prendre, qui puiſſe laiſſer quelqu'eſpérance de n'être pas battu; en défendant cette isle, ſi les gelées durent & que l'ennemi veuille attaquer l'isle de Rugen, il y a tout à craindre pour les troupes qui y ſont. Il faut bien que le comte Roſen ne voie pas les choſes comme moi; car il ſaiſirait avec empreſſement cette occaſion de ſortir d'une poſition auſſi critique; il faut qu'il ne lui paraiſſe pas non plus, comme à moi qu'il peut agir avec le même avantage contre les ennemis, que les ennemis auront contre lui, s'ils l'attaquent dans Rugen; ce qui me donne l'eſpérance de mal voir & de me tromper; cependant ils ſont ſéparés devant nous & nous ſerions raſſemblés pour les attaquer: de même nous ſerons ſéparés devant eux, & ils ſeront raſſemblés lorſqu'ils nous attaqueront à Rugen. Si j'avais l'honneur de commander l'armée ſuédoiſe, il n'y

aurait qu'une convention avec le maréchal Léwald, pour qu'il ne m'attaquât pas à Rugen, qui pût me faire balancer de ſortir ſur lui; mais dans le cas où nous ſommes, je crains fort qu'on ne ſe repente beaucoup, avant qu'il ſoit peu, de n'avoir pas pris ce parti là. Enfin, voilà donc encore une fois l'occaſion de la jonction manquée. Les deux généraux n'auront rien à ſe reprocher, car ils l'auront refuſée l'un comme l'autre. Le premier avait répondu du moins qu'il allait demander les ordres de ſa cour; mais celui-ci ne met point de terme à ſon inaction, en ne répondant à preſqu'aucun article de ma lettre. Il veut bien qu'on croie qu'il n'agira qu'après avoir reçu ſes renforts. Il veut que ſes lettres ſoient envoyées au maréchal de Richelieu, de façon que le maréchal ne comptant plus ſur les mouvemens de l'armée ſuédoiſe, ne s'attachera point à tenir à l'Elbe, & ſi l'armée du maréchal de Léwald vient à ſe retirer, on ne pourra plus craindre ni pour l'isle de Rugen, ni pour Stralſund; mais les troupes françaiſes qui auront ſans doute eu une autre deſtination, n'étant plus à portée, la jonction ſera encore plus impoſſible. Il fallait donc du moins que le ſénateur prévit ce cas dans ſa réponſe, & qu'il déclarât qu'il ſe tiendra tout prêt à marcher, ſi les ennemis s'éloignent.

Je vous écris fort à la hâte pour profiter des yachts qu'on d'it n'être point encore partis, à cauſe des vents contraires. J'aurai bientôt occaſion de m'entretenir encore avec vous ſur ces articles importans.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Stralſund, le premier Février 1758.

Nos yachts ont été arrêtés par les glaces, monſieur, & mes dernières lettres ſont encore à Wittow. On nous fait eſpérer que le grand vent qu'il fait avec le peu de dégel, permettra de faire partir, non ces yachts, mais une petite barque qu'on aſſûre qui pourra paſſer.

Vous verrez par ma lettre du 23 la réponſe que le ſénateur a jugé à-propos de me faire. Je ne lui ai point caché combien elle m'avait ſurpriſe, & ſur-tout combien j'étais étonné de voir ſa ſécurité ſur la poſition de l'armée. Il a d'abord paru faire quelqu'attention à mes ſujets de crainte. Il a même exigé que je lui donnaſſe mon ſentiment par écrit, ce que j'ai exécuté le même jour, en lui envoyant le mémoire du 23 dont je joins ici une copie. J'y ai exprimé le plus fortement qu'il m'a été poſſible les avantages des manœuvres qu'on pourrait faire, & les dangers de l'inaction; mais j'ai reçu verbalement pour réponſe, que l'armée n'était pas en état de marcher, & qu'on eſpérait la conſerver dans ſa poſition; ainſi comme je n'y puis pas faire plus, je vais attendre les événemens. Il eſt bien certain que le feld-maréchal Ungern n'eût jamais oſé prendre ſur lui un pareil parti, & que ce changement de général fait abſolument l'effet contraire de celui qu'on s'était propoſé. Il

parait très clair que la jonction n'eſt pas le ſiſtême de celui-ci. Il m'a dit qu'au moyen des dix mille hommes qu'il attend de Suède, avec deux mille houſards, il aurait vingt-cinq ou vingt-ſix mille hommes à mettre en campagne; ce qui était aſſez conſidérable pour pouvoir agir efficacement de ſon côté. Je lui ai repliqué que douze ou quinze mille Français joints à cette armée n'y gâteraient rien, à quoi il s'eſt diſpenſé de répondre en changeant de converſation. Tout ce que je vous ai dejà mandé là-deſſus, je le penſe plus que jamais. La conſidération de ce qui pourrait arriver ſi les circonſtances obligeaient cette armée de s'unir au gros le de l'armée françaiſe, mettra de grands obſtacles au concours des opérations la campagne prochaine. S'il arrivait un corps français aux ordres d'un officier général juſques dans la Poméranie, je crois bien qu'on le recevrait avec plaiſir; mais on n'ira point au-devant & ſur-tout du côté de l'Elbe, ou ſi cela eſt, je ſerai bien trompé.

Je ſuis arrivé avant hier de l'isle de Rugen. J'ai été bien aiſe de voir qu'elle était cette poſition qui inſpirait tant de ſécurité. J'ai été chez le comte Liven à Gortz: j'ai paſſé avec lui dans une partie des quartiers, & ſur l'indication qu'il m'a donné des autres, mon étonnement a été grand de voir que ſi l'ennemi paſſait ces petites coupures faites ſur la glace, de douze aunes de largeur ſeulement, il ſerait ſur le champ dans le milieu des quartiers, & qu'il empêcherait leur jonction, puiſqu'ils ſont le long de la côte, juſques vis-

à-vis Gripswald & en retour juſques par delà Pondboutz. Si vous avez une carte détaillée de l'isle de Rugen, vous verrez que l'endroit le plus dangereux & le plus étroit, eſt à Neufert. Si l'ennemi y paſſait en forçe, il couperait ſur le champ la communication avec Altfert, & tout ce qui ſerait au midi de l'isle ne pourrait jamais joindre. Toute l'artillerie eſt placée au Bourg de Proſeris. En ſuppoſant le paſſage à Neuſſen, elle ſerait la première enlevée; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le comte Liven m'a dit qu'il avait toujours penſé comme moi, que la poſition était très-mauvaiſe, & tout de ſuite a été d'avis de prier le général Hamilton à diner chez lui le lendemain, afin que nous en raiſonnions enſemble. En effet, il y eſt venu & je l'ai trouvé à peu de choſe près, penſer auſſi comme le comte de Liven & moi; mais les cantonnemens avaient été faits avant ſon arrivée & la difficulté de les placer ailleurs, avait empêché de les changer. Je n'ai pu adopter une pareille conſidération pour un cas ſi important, & j'ai inſiſté beaucoup pour que pluſieurs régimens ſe rapprochaſſent du côté d'Altfret, & que les rendez-vous fuſſent indiqués de façon que ſi l'on avait à combattre l'ennemi, ce fût du moins en conſervant la communication avec Altfert, afin que la retraite, en cas de malheur fût à Stralſund. Ce dernier point à paſſé & l'on doit changer les rendez-vous généraux. On ôtera auſſi un régiment qui était vis-à-vis de Gripswald, dans une preſqu'iſle qu'on appelle la ſoudre. L'artillerie ſera ôtée de Poſe-

rits & rapprochée d'Altfert. Voilà les changemens qui ſeront faits. On trouve de trop grandes difficultés aux autres, & ces meſſieurs m'ont aſſûré qu'ils ont pris de ſi grandes précautions pour être avertis, que tous les corps auront le tems de ſe raſſembler. Je le ſouhaite, mais le plus ſûr eſt que l'ennemi ne tente rien ſur Rugen, comme je commence à l'eſpérer, ſans concevoir comment il ne l'a pas déjà fait. J'ai fait part, en arrivant ici, au ſénateur de mes obſervations, & de ce qui s'était paſſé à Rugen, où il n'a pas encore été; mais la façon dont il a approuvé tous les changemens, m'a ſurpris; car il l'a fait en me diſant qu'il avait ordonné les mêmes à ſes généraux. Cependant aucun d'eux ne m'a paru avoir d'ordres ſemblables, puiſqu'il n'eût point été queſtion de ſe débattre là-deſſus.

Voilà exactement ce qui s'eſt paſſé. Vous ferez les réflexions que vous croirez devoir faire. Mon devoir eſt de vous informer de tout ce qui ſe paſſe, afin que vous tiriez de ces connaiſſances le parti le plus avantageux au ſervice du roi.

J'ai l'honneur d'être &c.

Copie de la lettre écrite à Mr. le ſénateur comte DE ROSEN.

Stralſund, le 24 Janv. 1758.

MONSIEUR.

POUR me conformer à ce que votre excellence a paru hier déſirer de moi, je n'ai pas perdu un moment à mettre mes réflexions ſur notre poſition préſente en état de vous être préſentées. Elle verra dans le mémoire que j'ai l'honneur de lui envoyer, mes craintes & mes moyens de nous garantir des entrepriſes des nos ennemis. Je ſoumets l'un & l'autre aux lumières de votre excellence, & ſerai très-content ſi elle veut bien recevoir ces ouvertures de ma part, comme un témoignage de l'intérêt véritable que je prends aux ſuccès de ſes opérations. Ce ſont des ſentimens que je conſerverai toute ma vie, ainſi que le reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

MEMOIRE

Stralſund le 23 Janv. 1758.

Sur la poſition actuelle de l'armée ſuédoiſe.

SI l'armée ſuédoiſe ne courrait aucun riſque dans la ſituation où elle eſt, & qu'en différant le tems de la jonction avec un corps

détaché de l'armée françaiſe, on fût également ſûr qu'elle pût s'exécuter, il ne ſemblerait pas qu'il y eût à balancer d'attendre une ſaiſon plus commode ; mais au contraire, ſi l'armée ſe trouve dans une poſition dangereuſe, & qu'en différant la jonction, elle puiſſe devenir impoſſible, il paraît qu'on ne peut trop ſe hâter d'agir : ainſi le parti qu'il convient de prendre dépend de l'examen de ces deux points.

L'armée ſuédoiſe ayant les trois quarts de ſa cavalerie, avec la moitié de ſon infanterie en quartier dans l'isle de Rugen, & un quart de ſa cavalerie avec la moitié de ſon infanterie dans Stralſund, ne peut ſe flatter de ſe raſſembler pour combattre enſemble, ſi l'ennemi fait une diſpoſition pour l'attaquer. Il eſt même fort douteux que ce qui eſt dans l'isle de Rugen puiſſe ſe réunir. L'ennemi débouchant par pluſieurs endroits, & faiſant pluſieurs fauſſes attaques tombera précipitamment ſur le point qu'il aura choiſi pour y raſſembler ſes forces ; alors il ſe portera avec vivacité ſur les principaux quartiers, qu'il eſt fort à craindre qu'il ne trouve encore en mouvement pour ſe rejoindre, & dans ce cas il en aura bon marché ; mais quand par une diligence dont on ne peut raiſonnablement ſe flatter, il trouverait toutes les troupes raſſemblées, on ne pourra lui oppoſer que neuf mille hommes qu'il combattra avec une ſi grande ſuperiorité, qu'on doit tout craindre pour ce comte, lequel ſera même entièrement détruit s'il eſt vaincu, puiſqu'il n'aura d'autre re-

traite que la mer, à moins que la réunion des quartiers n'ait pu ſe faire près des retranchemens d'Altfert; mais il n'eſt pas à préſumer que l'ennemi entreprenne rien de ſemblable, ſans s'attacher principalement à couper la communication des quartiers avec Altfert & avec la ville. Ses plus fortes diviſions tenteront ſans doute de paſſer au-deſſus & au-deſſous de la ville, pour ſe placer ſur le champ en force contre Altfert & les quartiers; alors les troupes qui ſont dans l'isle, ſeront forcées de combattre ſans aucune communication avec celles de la ville, car l'infanterie qui eſt dans la ville n'ira pas ſe haſarder de déboucher dans la plaine pour rétablir la communication.

Les coupures qu'on a faites dans la glace, par un travail preſqu'incroyable, ſont à la vérité une excellente barrière; mais ſi le froid continue avec la même force, il eſt bien à craindre que le ſoldat ne puiſſe ſoutenir la fatigue exceſſive que lui occaſionne l'entretien de ce canal, qui a, comme on le ſait, environ cinq milles d'allemagne de longueur. Les parties négligées ſeront priſes dans très-peu de tems. En vingt-quatre heures, il peut ne reſter aucunes traces d'un ſi grand travail.

Ainſi ſi les gelées continuent, les troupes en quartiers dans l'isle de Rugen, périront de fatigue, pour entretenir ce canal ouvert dans la glace, ou ſeront dans le cas d'eſſuyer un combat ſi déſavantageux, qu'on n'en peut trop redouter les ſuites; de façon qu'elles n'ont pour elles qu'un dégel, ou l'inaction

des

des ennemis. L'un & l'autre pourront arriver ; mais cela n'eſt pas vraiſemblable. D'où il ſuit, que la plus grande partie de l'armée ſuédoiſe peut courir de grands riſques dans la poſition où elle eſt, & qu'elle doit au moins y ſouffrir beaucoup. Ces conſidérations ſeules ſeraient donc ſuffiſantes pour l'en retirer le plus promptement qu'il ſera poſſible, quand il ne s'y joindrait pas le puiſſant motif de la jonction.

Mais cette jonction avec l'armée françaiſe qui eſt poſſible aujourd'hui, par les mouvemens que le maréchal de Richelieu va faire, peut ceſſer de l'être par tant d'événemens, qu'on n'entreprendra ici aucun détail là-deſſus. On ſait cette ancienne maxime, qu'on ne doit jamais à la guerre remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même. Tandis que Mr. le maréchal de Richelieu marche ſur l'Elbe avec des forces ſupérieures, & que ce fleuve eſt gelé, c'eſt à ce qu'il paraît, le moment le plus favorable de ſe joindre à lui ; mais lorſqu'il faudra pour paſſer cette grande rivière, conſtruire des ponts de bateaux, ſi les ennemis ſont à portée de s'y oppoſer, cette opération deviendra peut-être impoſſible, ſurtout ſi la deſtination de l'armée françaiſe ne lui permet pas de reſter aſſez long-tems ſur l'Elbe, pour attendre que l'armée ſuédoiſe y ſoit arrivée ; ainſi donc tout délai rend l'objet de la jonction fort incertain.

Il eſt vrai que dans les circonſtances préſentes, ſi l'armée ſuédoiſe entreprend de ſortir de ſa poſition, elle doit s'attendre à com-

battre l'armée ennemie ; mais en formant ce projet, elle pourrait avoir le même avantage ſur les Pruſſiens ſéparés dans leurs quartiers, que les Pruſſiens auront ſur elle, lorſqu'ils l'attaqueront dans l'isle de Rugen ; & ſi par une très-grande vigilance ils réuſſiſſent à ſe raſſembler avant d'être entamés, l'armée ſuédoiſe ſera raſſemblée auſſi & pourra combattre avec toutes ſes forces. Si l'événement du combat était malheureux pour elle, (ce qu'on ne ſuppoſe pas devoir être, ſans que du moins l'ennemi ne perde beaucoup,) ſa retraite ſerait aſſûrée ſur le canon de Stralſund, & delà une partie repaſſant à Rugen, y pourrait reprendre la même poſition défenſive. Si le combat était avantageux pour les Suédois, en profitant de leur avantage, ils ſuivroient l'ennemi juſques par-delà la Péene, & ſe dirigeraient tout d'un coup ſur l'Elbe, en marchant par leur droite. On ne peut pas dire que dans aucun de ces deux cas Stralſund courût aucuns riſques, en y laiſſant une garniſon convenable, puiſque dans l'un, l'armée s'y retire, & dans l'autre, elle force les ennemis d'abandonner la Poméranie ſuédoiſe ; & l'on ſent parfaitement qu'ils ne s'aviſeront pas de profiter de l'éloignement de l'armée ſuédoiſe pour y rentrer, & faire quelqu'entrepriſe ſérieuſe ſur Stralſund, puiſqu'alors l'armée ſuédoiſe réunie à un corps français conſidérable, pourrait revenir dans la Poméranie ſuédoiſe avec des forces très-ſupérieures, couper toute retraite aux ennemis, & l'objet en vaudrait bien la peine. Dira-t-on qu'ils s'empareront

de l'isle de Rugen ? Les Prussiens ne feront sûrement point la faute d'y laisser un corps considérable pour occuper cette isle, puisqu'il n'ont aucuns bâtimens de mer, & qu'après le dégel, les galères & les prames suédoises leur couperaient toute communication avec la terre ferme, & qu'ils seraient bientôt réduits, faute de vivres, à la nécessité d'y capituler.

Mais sera-t-il donc si facile aux Prussiens de se rassembler assez promptement pour pouvoir opposer toutes leurs troupes à l'armée suédoise, lorsqu'elle sortira subitement & qu'elle marchera sur le champ au milieu de leurs quartiers ? Ils occupent depuis Barht jusqu'à Gripswald une portion de cercle de plus de six à huit milles d'Allemagne. Ils doivent y être dans la plus grande confiance que les suédois ne cherchent qu'à se mettre à couvert de leurs entreprises. Ils sont peut-être bien éloignés de penser qu'ils songent à recommencer leurs opérations, & pour peu que l'art de masquer ses manœuvres vint à l'appui de leur sécurité, il serait très-possible qu'on les mît dans le plus grand désordre ; du moins paraît-il certain qu'il y aurait quelque portion de leur armée qui ne pourrait être réunie avant le combat. En marchant sur Richtenberg, (& l'armée peut y être en cinq ou six heures,) quel parti prendra l'infanterie en quartiers du côté de Barht ? Elle ne peut que se retirer sur Damgarten, avec toutes celles des quartiers de cette partie, pour tâcher de rejoindre le gros de l'armée par le Mecklenbourg ; mais

l'armée ſuédoiſe aura pouſſé bien loin toutes les troupes qui ſont à la gauche de Richtenberg, avant que l'infanterie de Barht ſoit ſeulement entrée dans le Mecklenbourg & ſi ces troupes fugitives ſont jointes & battues, en revenant ſur l'autre partie de la droite, ces dernières troupes ne peuvent éviter de recevoir un échec encore plus conſidérable.

Si l'on veut comparer tous les avantages que l'armée ſuédoiſe aurait dans une pareille manœuvre, avec les déſavantages infinis d'un combat reçu dans l'isle de Rugen par une partie ſeulement de cette armée, on ne pourra s'empêcher de convenir qu'il ſerait auſſi facile aux Pruſſiens d'être victorieux dans l'isle de Rugen avec dix ou douze mille hommes, qu'il leur ſerait difficile de n'être pas battus avec trente mille dans la poſition qu'ils ont priſe; & qui eſt-ce qui ſait aſſez poſitivement le nombre de troupes qu'ils ont devant nous, pour leur accorder une ſi grande ſupériorité? La moitié de ce qui y était d'abord, eſt peut-être déja renvoyée pour remplir une autre deſtination. Le reſte a peut-être ordre de tenter ce que notre poſition leur peut offrir d'avantageux, & de ſe retirer s'ils n'y peuvent pas réuſſir. Comme il eſt poſſible d'être battus à Rugen avec moins de monde que nous n'y en avons, ils l'eſſayeront peut-être, & s'ils réuſſiſſent ils ne devront certainement leur ſuccès qu'à notre inaction. Il eſt donc fort eſſentiel de bien peſer les riſques que l'armée ſuédoiſe peut courir dans ſa poſition actuelle; les reſſources que celle des ennemis peut lui offrir, pour

lui porter les mêmes coups dont il l'a menacé. Les ſuites fâcheuſes d'un combat dans l'isle de Rugen, qui ſemblent devoir faire craindre la perte entière du corps qui aurait combattu ; les ſuites d'une bataille perdue, portant l'armée en avant de Stralſund ; l'eſpérance de pouvoir attaquer l'ennemi diſperſé ; les avantages d'une bataille gagnée en marchant à lui ; enfin la jonction avec un corps français & les juſtes craintes que cette occaſion manquée ne ſe trouve pas ſi-tôt : ce ſont certainement des objets qui méritent la plus grande attention, & les plus mûres délibérations. Il ſerait bien fâcheux que la difficulté de ſe mouvoir fût capable d'empêcher de prendre le meilleur parti, & que par cet endroit l'armée fût expoſée.

Ce n'eſt pas que d'attendre le printems pour commencer les opérations, ne ſoit un bien à beaucoup d'égards. Si l'armée en attendant pouvait être tranquile & en ſûreté ; ſi les fatigues qui ont pour objet ſa conſervation, ne la détruiſaient pas ; ſi les fourages étaient aſſez abondans pour rétablir la cavalerie ; enfin ſi la jonction était également poſſible en la différant, il paraît, comme on l'a dit au commencement de ce mémoire, qu'on pourrait s'arrêter à ce dernier parti ; quelqu'eſpérance même qu'on pût avoir de profiter de la poſition haſardée des ennemis devant cette place, le repos ſerait peut-être préférable ; mais c'eſt ſurquoi il en bien eſſentiel de ne ſe pas méprendre.

Selon ce qui vient d'être expoſé, le parti

de marcher en avant, paraît le plus ſûr. S'il eſt le plus ſûr, il eſt en même tems, ſans contredit, le plus avantageux & le plus honorable.

Autant la manœuvre de paſſer la Péene, pour aller chercher à combattre l'ennemi, qu'on ne ſaurait où trouver, aurait été une manœuvre imprudente, autant il ſerait glorieux de le faire repentir d'avoir oſé prendre des quartiers ſi près d'une place & d'une armée reſpectables. Mais combien ſerait-il encore plus ſage de placer cette correction dans un moment où l'on en pût tirer le grand avantage d'une jonction?

L'objet de ce mémoire étant moins de décider, que d'expoſer les différentes faces ſous leſquelles on peut conſidérer la poſition préſente de l'armée, on ſe borne à ſouhaiter que ces réflexions puiſſent contribuer au choix du parti le plus avantageux & le plus honorable à la nation ſuédoiſe.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Stralſund, le 7 Février 1758.

LE comte de Roſen vient de m'envoyer dans le moment, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 19 du mois paſſé. Puiſque celle de cette date eſt la cinquième, il n'y en a point eu de perdue, comme vous le connaîtrez par mes précéden-

tes lettres, dans leſquelles je n'ai pas manqué d'accuſer la réception des vôtres.

Nous regardons ici comme une eſpèce de miracle l'arrivée de la poſte de Suède. On a prétendu juſqu'à préſent qu'il était de toute impoſſibilité qu'aucun bâtiment pût ni partir, ni arriver; mais nous venons de voir le contraire, & de plus, le même bâtiment qui eſt arrivé, conſentant de retourner, toutes nos lettres pour la Suède qui ſont depuis ſi long-tems à Wittow, partiront demain matin, & je me hâte de répondre à votre lettre du 19 Janvier.

Je vois qu'à cette date vous n'aviez encore reçu aucune des lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, depuis notre retraite de la Péene. Je m'étais flatté cependant que le yacht que le ſénateur comte de Roſen avait dépêché le lendemain de ſon arrivée, s'en chargerait, & que vous auriez reçu par ſon retour mes lettres du 5, du 7 & du 9 Janvier; mais puiſqu'elles n'ont point été embarquées ſur ce yacht, elles ſont encore à Wittow avec cinq autres que j'ai fait ſucceſſivement partir depuis; s'avoir du 16, du 21, du 22, du 23 Janvier & du premier Février. Toutes ces lettres vous parvenant à la fois, vous verrez que je n'ai pas laiſſé paſſer la plus petite eſpérance qu'on m'a donné du départ d'un yacht, ſans vous informer de l'état des choſes & de ce que je penſe. Vous verrez auſſi dans toutes mes lettres & dans mon mémoire du 23 Janvier, que je penſe abſolument comme vous ſur le parti qu'il aurait convenu que l'armée

prit ; mais ne commandant pas cette armée, je crois y avoir fait tout ce qu'on y pouvait faire, & je ſuis très faché de n'avoir pas mieux réuſſi.

Je ne m'apperçois point que le comte de Roſen vous tienne ce qu'il vous avait promis. Il me traite avec une exceſſive politeſſe & attention, ſans l'honneur en aucune façon de ſa confiance ; je ne ſais même s'il eſt dans ſon caractère d'en prendre pour quelqu'un. Je ſuis extrémement flatté que le ſénat veuille en avoir dans mes avis, ainſi que des eſpérances qu'il conçoit ſur les conſeils que je donnerai au ſénateur. Il doit être très-aſſûré que les intérêts de la Suède ſe trouvant auſſi étroitement unis avec ceux du roi, je n'épargnerai point mes faibles talens ; mais je crains fort que ce ſoit ſans aucun effet. Les partis que le ſénateur croit devoir prendre, ſont des partis abſolument décidés, & je m'apperçois que tout ce qui eſt ſous ſes ordres, en eſt ſi perſuadé, que perſonne n'imagine d'employer la moindre repréſentation. Précédemment les généraux s'occupaient de ce qui ſe pouvait faire, ou de ce qui ne ſe pouvait pas. Le comte Ferſen ſurtout, venait très-ſouvent chez moi pour en cauſer enſemble, ainſi que Mr. de Lantingshauſen ; mais actuellement il faut que j'aille au devant d'eux pour leur en parler, & ils me répondent avec un froid qui dénote abſolument le peu d'influence qu'ils ont.

Je vois que vous avez été bien étonné d'apprendre la retraite de l'armée ſuédoiſe, après que le maréchal Ungern avait mandé par ſa

lettre du 26 Décembre, qu'il approuvait entièrement le contenu du mémoire que je lui avais remis, & qu'il allait ſe mettre en état d'exécuter mon plan d'opérations; mais vous ne le ſerez peut-être pas moins de ce que le nouveau général envoyé uniquement pour agir, prend dès qu'il eſt arrivé, décidément le parti de l'inaction & refuſe tout accord d'opérations avec l'armée françaiſe. Cette conduite paraît moins explicable que celle du feldmaréchal; car je lui dois la juſtice, qu'il a toujours dit que ſon intention était d'exécuter mon plan d'opérations, dès que je lui donnerais des nouvelles poſitives des mouvemens du maréchal de Richelieu, & il comptait l'exécuter également en partant de Stralſund. Il me l'a répété très-ſouvent & a déclaré ſon projet au ſénateur de Roſen, en lui diſant que dès que l'armée françaiſe ſerait en mouvement, il fallait qu'il marchât par Damgarten au-devant d'elle, & que c'étaient les engagemens formels qu'il avait pris avec moi. Il eſt très-ſûr qu'il n'a compté en ſe retirant, que céder pour un tems aux circonſtances, & que ſon deſſein était de marcher en avant pour remplir l'objet de la jonction, dès que l'occaſion s'en préſenterait. Je crois en même-tems que dans l'exécution, il y aurait pu trouver des difficultés qu'il n'était pas en état de lever auſſi promptement; mais il n'eût jamais remis ſes mouvemens à des tems ſi éloignés; c'eſt de quoi je répondrais. Mais ce qui me ſurprend autant que vous avez pu l'être, c'eſt de voir par le contenu de votre dernière lettre, que le

vœu du miniſtère, ainſi que de la nation ſuédoiſe eſt pour que l'armée agiſſe offenſivement, & que c'eſt de plus ſon intérêt capital, tandis que d'un autre côté un homme principal de l'Etat, un membre du gouvernement, prend décidément le parti de l'inaction. J'avoue que j'attens avec impatience d'apprendre comme cette conduite aura été priſe en Suède, & ce que vous en penſerez.

J'eſpère que vous ne manquerez pas de m'indiquer le plutôt qu'il vous ſera poſſible, ce que vous croyez que je dois faire ici, pour ſeconder les intentions du ſénat & les nôtres; & vous pouvez compter ſur le zèle avec lequel je m'y employerai.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Copie de la réponſe du marquis D'HAVRINCOUR au marquis DE MONTALEMBERT.

Stockholm, le 10 *Mars* 1758.

ENFIN, monſieur, après avoir paſſé un ſi long tems dans l'inquiétude & la peine d'une interruption totale de tout commerce avec l'armée ſuédoiſe, dont nous n'apprenions rien que par les gazettes allemandes, nous venons d'en recevoir des nouvelles directes par Mr. de Riderſtett, dépêché par Mr. le comte de Roſen, qui eſt arrivé ici le 2 de ce mois, après s'être tiré heureuſement des dangers qu'il a courus d'être englouti par les glaces dans la traverſée de la mer. La poſte qui a paſſé avec

lui ; mais qui n'eſt arrivée ici que le 4, m'a apporté vos lettres des 16, 21, 22 & 23 Janvier, premier & 7 Fevrier.

Je ne puis trop vous remercier de tous les détails circonſtanciés, clairs & intéreſſans dont vous me faites part, & j'ai fait de ces connaiſſances un uſage très-utile au bien du ſervice du roi, ſans néanmoins vous compromettre ni vous expoſer à perdre la confiance qu'il eſt ſi important de vous conſerver.

Dès le 3, le miniſtère ſuédois m'avait donné communication de vos lettres au comte de Roſen, de ſes réponſes, & du mémoire que vous lui avez remis le 22 Janvier. La juſteſſe des idées & les avantages du plan contenu dans cette dernière pièce, ſont ſi évidents & ſi ſolidement démontrés, qu'il n'aurait dû y avoir ni replique, ni retard dans l'exécution. Il ne m'a donc pas été difficile de faire ſentir tout le tort qu'a eu le comte de Roſen de s'y refuſer. On le reconnaît, & on en eſt très-peiné ; car vous pouvez compter qu'il n'y a pas le moindre changement ici dans les intentions du ſénat, ni dans ſes réſolutions de fermeté & d'activité.

Il eſt vrai de dire, qu'enfermé depuis les premiers jours de Décembre, & bloqué comme vous l'étiez dans Stralſund, vous ne pouviez pas ſavoir que l'expédition de Mr. le maréchal de Richelieu s'était bornée à paſſer l'Aller dans le plus bel ordre du monde ; à obliger par-là les Hannovriens à s'éloigner de cette rivière & à ſe retirer ſur le Lunebourg, mais ſans les entamer ni les ſuivre, & enfin à ſe re-

plier enſuite derrière ce même Aller, d'où il avait ſéparé ſon armée dans des quartiers fort diſperſés ; que par conſéquent votre projet de jonction de l'armée ſuédoiſe, ſoit avec un détachement, ſoit avec la totalité de l'armée du roi était devenu impoſſible, par l'éloignement où Mr. le duc de Richelieu s'était mis de l'Elbe ; mais cela ne diminue rien du tort du général ſuédois, puiſqu'il n'était pas plus inſtruit que vous de ces particularités ; que d'ailleurs, il eſt inconcevable qu'un homme de guerre ait pû ſe refuſer au projet de tomber ſur le centre des quartiers des Pruſſiens prolongés ſur une ligne de dix lieues d'étendue, de les renverſer les uns ſur les autres & de les diſperſer ; coup qui aurait été auſſi immanquable que glorieux & avantageux aux Suédois. Si par l'événement la jonction avec nous ne s'en était pas ſuivie, ils ſe ſeraient du moins portés dans le Mecklenbourg, où ils auraient pris poſte ; ils auraient garanti ce duché des horribles extorſions que les Pruſſiens y font, & enfin les Suédois ſe ſeraient appropriés les ſubſiſtances & les reſſources que le roi de Pruſſe en tire. Cette manœuvre était ſi naturelle à penſer, que nous attendions tous les jours à apprendre par les gazettes, qu'elle aurait été exécutée. La conduite de Mr. de Roſen à cet égard me paraît donc inexcuſable, & on l'a jugé telle ici tout d'une voix ; mais je ne crois pas qu'il ait été retenu dans cette condamnable inaction par le motif que vous lui ſuppoſez, c'eſt-à-dire, par la concurrence ſur le commandement des deux armées

réunies, dans laquelle les deux généraux ſe ſeraient trouvés, dans le cas où cette réunion aurait lieu.

Mais je penſe qu'on ne peut attribuer le refus de Mr. de Roſen qu'à ſon caractère faible & indécis, à ſon eſprit borné & rouillé ſur les combinaiſons, au peu de netteté de ſes idées, & enfin à cette habitude qu'il a conſervée depuis les guerres de Charles XII, de ne rien faire ſans ordres exprès. Je remarque d'ailleurs, par les lettres mêmes qu'il vous a écrites, que ſe trouvant à ſon arrivée dans les principes de vigueur & d'activité qu'il avait puiſés ici, il vous a paru d'abord prêt à entrer dans les projets que vous lui propoſiez; mais qu'il n'a pas tardé à ſe laiſſer entraîner à la contagion qui règne dans cette armée, & à contracter cet eſprit de nonchalance & de faibleſſe qui a malheureuſement gagné juſqu'à ceux même de nos amis, auxquels je croyais le plus de nerf & de vigueur, tels que Mrs. de Ferſen & Lantingshauſen.

Voilà, je crois les véritables raiſons de l'oppoſition que vous avez rencontrée de la part du comte de Roſen à l'exécution du plan que vous lui propoſiez. Je vous répète d'ailleurs, que ſa conduite eſt déſapprouvée ici, & qu'il n'y a aucun changement dans les principes ni dans les intentions.

Pour obvier donc aux mauvais effets & aux ſuites fâcheuſes qui pourraient réſulter des défauts dont je viens de parler, j'ai demandé qu'on expédiât d'ici au comte de Roſen, par le retour de l'officier qui vous portera cette

lettre des inſtructions ſi préciſes, d'agir & de ſortir avec l'armée de Stralſund, que ce général ne pût ſe diſpenſer ſous aucun prétexte d'y obéir. Ces inſtructions lui ſont envoyées aujourd'hui; on lui preſcrit de ſortir du cul de ſac où il eſt, & d'agir, *à moins qu'il n'y trouve une impoſſibilité totale.* Quoique cet ordre ſoit très-poſitif, j'aurais déſiré cependant que cette dernière clauſe fût retranchée, pour ne pas laiſſer à un général faible la liberté de ſe forger des impoſſibilités imaginaires; mais il n'a pas été poſſible d'obtenir ce point. Je pourrai par la ſuite travailler à lui faire écrire ſur un ton encore plus poſitif; mais en attendant il ſera bon que vous remarquiez quels effets cette nouvelle inſtruction aura produits ſur l'eſprit de ce ſénateur, & que vous m'en informiez pour pouvoir ſe régler en conſéquence ſur toutes celles qu'on lui adreſſera à l'avenir.

Nous ſavons que les ennemis ont levé le blocus de Stralſund, que Mr. de Léwald a envoyé une partie de ſon infanterie à Schwerin dont les Pruſſiens paraiſſent vouloir former le ſiège; on croit que le reſte de cette armée (en défalquant les cinq mille chevaux avec leſquels le prince George a joint l'armée hannovrienne,) eſt allée au-devant des Ruſſes, dont l'armée s'avance vers la Poméranie pruſſienne, & dont la tête eſt déja ſur la Wiſtule. Il ne doit donc plus y avoir rien ou très-peu de choſe devant vous.

Vous ſaurez auſſi que d'un autre côté le prince Ferdinand a raſſemblé l'armée hannovrienne, qu'il nous a enlevé les poſtes de Ro-

thembourg & d'Hoye, & que par l'effet de ces divers mouvemens nous avons évacué Bremen & Verden. Mr. le comte de Clermont va être obligé de raſſembler ſon armée ſous Hannovre, ce que je ne doute pas qu'il ne faſſe au plutôt, pour faire face d'un côté aux Hannovriens, & de l'autre au prince Henry de Pruſſe qui avec vingt mille hommes menace le pays de Heſſe. Dans cette poſition il ne peut plus être queſtion de faire joindre l'armée ſuédoiſe par un détachement de celle du roi, trop éloignée de l'Elbe, pour que ce projet puiſſe avoir lieu.

Il faut donc que les Suédois agiſſent ſeuls, & je ne vois que deux objets pour eux.

1°. De ſe porter vers la Péene, & de tâcher d'y prendre les poſtes qu'ils y ont abandonnés, pour combiner enſuite leurs mouvemens avec l'armée Ruſſe, ſi, comme je l'eſpère, elle s'avance juſques ſur l'Oder.

2°. De ſe porter par leur droite dans le Mecklenbourg, pour en déloger les Pruſſiens, leur faire quitter priſe à Schwerin, y prendre poſte eux-mêmes, (ce qui leur ſera ſûrement accordé & même facilité,) y attendre le renfort de dix mille hommes qui leur ſera envoyé d'ici, & ſe propoſer pour objet d'entrer enſuite dans le Brandebourg par le Prignitz.

Je donnerais la préférence à ce dernier parti que je juge le meilleur & le plus avantageux, eu égard tant aux conſidérations militaires, qu'à celles de la politique.

Cependant comme vous voyez les choſes de

plus près que moi, je ne ſaurais mieux faire que de m'en référer à votre avis, ſur celui de ces deux plans dont l'exécution ſerait la plus facile & ſujette à rencontrer le moins d'obſtacles, &c.

Nous n'avons jamais ouï parler ici du projet de la jonction des deux armées entières de France & de Suède. Il aurait fallu pour cela que l'une ou l'autre paſſât l'Elbe, & il me ſemble que ce projet n'a jamais pu convenir aux circonſtances où chacune de ces deux armées ſe trouvait, ni aux objets qu'elles avaient.

Quant à la jonction d'un corps français avec les Suédois, c'eſt une opération que j'ai ſollicitée pendant quatre mois avec vivacité, à laquelle Mr. de Richelieu m'a toujours paru peu diſpoſé, & à laquelle je n'ai appris que par vous, qu'il a enfin conſenti, tant ce maréchal était peu exact à me faire part de ſes projets dont il était pourtant ſi important que je fuſſe informé.

Vous me marquez, en me parlant du ſénateur Lowen & de ſes idées ſur l'exceſſif nombre de troupes qu'il juge néceſſaires à la défenſe de Stralſund, que vous me ferez part du deſſous de carte qui occaſionne ces criailleries. Je vous ſerai fort obligé de me confier ce que vous aurez remarqué ſur cela. Il eſt important au ſervice du roi de connaître des deſſous de carte de ce genre qui exigent des précautions ; vous devez être fort tranquile ſur celles que je prendrai pour ne pas vous compromettre.

On prend ici avec activité toutes les meſu-

res

rès néceſſaires pour faire paſſer à Stralſund, dès que la mer ſera libre, des recrues, des approviſionnemens pour l'armée, & ſur-tout des fourages. J'eſpère qu'il y en arrivera avant la fin de ce mois.

Je crois avoir répondu par ce-ci, à tous les articles eſſentiels de vos lettres. J'ai grande impatience que celle-ci vous parvienne, & que Mr. de Roſen vous mette en état de me donner en réponſe des informations de ſa conduite, telles que je les déſire.

Je ſens tous les inconvéniens qui peuvent réſulter de ſon caractère; mais nous avons d'importantes raiſons d'obſerver certains ménagemens à ſon égard. Si ſa ſanté, ou quelqu'autre raiſon le mettait hors d'état de porter ce fardeau, je ferais l'impoſſible pour qu'on ne lui donnât pas d'autre ſucceſſeur que celui que vous déſirez.

J'ai celui d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

P. S. Je joins ici une lettre de Mr. l'abbé comte de Bernis pour vous, que j'ai depuis long-tems, & une que je reçois du maréchal de Belle-Iſle, pour Mr. de Glaubitz, à qui je vous prie de la faire remettre.

Autre lettre de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Stockholm, le 17 Mars 1758.

JE profite, monſieur, du retour d'un ſecond officier que Mr. le comte de Roſen a envoyé ici, pour vous donner de mes nouvelles. Je n'en ai point reçu des vôtres par lui, mais j'eſpère que déſormais, lorſque Mr. de Roſen dépêchera des exprès ici, il aura l'attention de vous en avertir, comme je l'en ai fait prier par le miniſtère ſuédois.

Mr. de Champeaux m'a communiqué les détails contenus dans les deux lettres qu'il vous a écrites le premier & le 7 de ce mois, & en faiſant part ici de ces détails intéreſſans & inſtructifs ſur la poſition & les forces des Pruſſiens, ſoit vis-à-vis de Stralſund, ſoit dans le Mecklenbourg, j'ai inſiſté de nouveau, pour qu'on envoyât des ordres précis à Mr. le comte de Roſen, de diriger ſans délai ſes opérations vers le Mecklenbourg. C'eſt le parti qui me paraît le plus avantageux à la cauſe commune, aux Suédois en particulier, & le plus conforme à l'attention & à la reconnaiſſance due à la fermeté & à la conſtance du duc de Mecklenbourg. On m'aſſûre que les inſtructions qu'on envoye aujourd'hui au comte de Roſen ſont très-préciſes ſur ce point; ainſi j'eſpère que nous ne tarderons pas à le voir

agir. J'eſpère que ce ne pourra être qu'avec ſuccès, vu l'infériorité en nombre de l'ennemi que vous avez en tête, & le peu de poſſibilité actuelle pour le roi de Pruſſe, & de ſe renforcer dans cette partie, vu la néceſſité où il va ſe trouver de faire tête à l'armée Ruſſe, en même tems qu'aux Autrichiens. La tête de cette armée Ruſſe eſt actuellement ſur la Wiſtule & maîtreſſe d'Elbing & de Marienwerder, & je préſume que l'on verra avant peu de leurs troupes légères dans la Poméranie Brandebourgeoiſe. Je compte bien plus que je n'ai fait juſqu'à préſent, ſur l'activité des Ruſſes, depuis la grande nouvelle que nous venons d'apprendre de la diſgrace du grand chancelier Beſtucheff que l'Impératrice de Ruſſie vient de faire arrêter, & auquel elle fait faire le procès. La chûte de ce miniſtre qui, vendu à l'Angleterre, traverſait ſous main toutes nos négociations & rendait nulles toutes les bonnes intentions de ſa ſouveraine, ne pourra avoir que des ſuites auſſi avantageuſes aux opérations de guerre qu'aux affaires politiques. J'eſpère donc à préſent du ſuccès de mes ſolicitations pour porter l'armée Ruſſe ſur l'Oder & dans le Brandebourg.

Les Pruſſiens viennent d'eſſuyer un petit échec dans la haute Siléſie, où ils ont perdu deux à trois cens hommes, & la ville de Troppau dont les Autrichiens vainqueurs ſe ſont emparés.

Que ne puis-je vous mander d'auſſi bonnes nouvelles de notre armée. Le mauvais état où Mr. le comte de Clermont l'a trouvée ne ſt pas convenable, nul arrangement, nulle harmonie

dans la disposition des quartiers, nulle prévoyance, & nulles mesures prises pour les approvisionnemens de subsistance, enfin un dénuement entier de tout. Doù il résulte que Mr. le comte de Clermont est obligé de reculer à mesure que l'ennemi avance; qu'il ne peut défendre aucun poste, ni le passage d'aucune rivière, qu'après avoir abandonné Brunswick, Wolfenbutel & tout le pays d'Hannovre: il va bientôt abandonner le Weser, & qui pis est, peut-être nos hôpitaux, & enfin je compte apprendre avant peu, que le quartier général sera à Wesel ou sur le bas-Rhin.

C'est seulement pour votre instruction particulière que je vous fais part de ces détails; votre prudence m'étant d'ailleurs trop connue, pour que je puisse douter que vous prendrez le parti de les laisser apprendre aux Suédois par les nouvelles publiques, & que vous contribuerez même par vos raisonnemens à rassurer ceux que cela pourrait intimider.

Il ne me reste plus qu'à vous réiterer ma demande, d'avoir de l'indulgence pour les défauts du sénateur Rosen, & de la patience dans les peines qui en résulteront pour vous. Nous connaissons ses défauts: nous tâcherons d'y remédier d'ici autant qu'il sera possible; mais des raisons fort importantes nous engagent à avoir des ménagemens pour lui & à ne vouloir pas le décréditer dans la nation. Je vous prie donc d'agir avec lui dans cet esprit là, & de ne pas faire l'usage que vous pourriez faire contre lui des lettres très-susceptibles de blâme qu'il vous a écrites. On lui a recommandé de nou-

veau d'avoir la plus grande confiance en vous & j'eſpère qu'il s'y portera autant qu'il eſt en lui.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé d'HAVRINCOUR.

P. S. J'eſpère, monſieur, que vous aurez reçu mes deux lettres No. VI & VII, la première expédiée par la voie du nommé Degenaer, dépêché d'ici exprès, il y a un mois, & la ſeconde par Mr. de Ridderſtet.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Stralſund, le 15 Février 1758.

IL y a huit jours, monſieur, que j'ai mis à la poſte, ma dernière lettre du 7 de ce mois. Je comptais qu'elle allait partir avec toutes les autres par le même paquetbot qui était arrivé ſi heureuſement d'Yſtedt; mais j'apprens qu'un vent de nord a amaſſé ſur les côtes de Wittow une ſi grande quantité de glaces, qu'on ne peut abſolument mettre à la voile, juſqu'à ce qu'un vent contraire les éloigne. Il eſt bien fâcheux d'être ſi long-tems ſans communication. Quand aurez-vous mes lettres? Et quand aurai-je vos réponſes? Je ne puis cependant être d'aucune utilité ici, qu'autant que les intentions du ſénat me ſeront connues & que je les ſeconderai. S'il y a quelqu'obſtacle à l'exécution de ſes volontés, & que je ſois en état d'indiquer les moyens de

les ſurmonter, quand eſt ce que je ſaurai ſi ces moyens ſont approuvés par le gouvernement ? Ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'étant privé de votre correſpondance, j'ignore quand le ſénateur compte agir. Il ne s'explique là-deſſus avec perſonne. On voit ſeulement évidemment qu'il veut attendre ſes renforts ; mais je doute qu'il en convienne dans ſes dépêches au ſénat. Je puis vous aſſurer qu'il ne s'occupe d'aucun concert d'opérations avec l'armée françaiſe. Je crois pourtant qu'au fond il le déſire, mais apparemment qu'il n'eſt point décidé ſur le parti qu'il veut prendre, car je n'ai encore pu en rien tirer de poſitif, pas même d'après des ſuppoſitions, & ſi l'on ne convient pas d'avance avec le général de l'armée françaiſe, il ſera trop tard quand il ſera tems d'agir. Si je ſavais ce qu'il mande à ſa cour, je vous mettrais en état d'éclairer le ſénat ſur ſes rapports, & de lui faire envoyer des ordres qui l'obligent à ſortir de ſon inaction. Je ſouhaite de me tromper, mais je prévois que ſi la cour de Suède n'envoye pas bientôt un plan d'opérations pour cette armée, pour lequel le tems d'agir ſera fixé à quinze jours près, nous ſerons encore ici à la Saint-Jean ; car ſi ce plan d'opérations arrive tard, quand eſt-ce que les préparatifs pour ſon exécution ſeront finis ? plus on tardera & plus les difficultés deviendront grandes ; puiſque le long ſéjour des Pruſſiens dans la Poméranie, en conſommera abſolument toutes les ſubſiſtances. On n'y trouvera ni grains, ni pailles & peut-être ni hommes, ni chevaux. Le Mecklenbourg ſera

à-peu-près dans le même état. Comment marcher alors dans de tels pays ? Les opérations poſſibles actuellement, ne le ſeront ſûrement pas par ce ſeul endroit dans trois mois. Si l'on parvient à raſſembler ici quelques ſubſiſtances qui pourraient ſuivre par mer, le fort de Pénémunde ſera pris & l'entrée du Friche-aff ſera fermé. Il faudra en faire encore le ſiège, voilà ce qui rendra la ſuite de l'inaction où nous ſommes très-fâcheuſe, & cette faute peut influer ſur toutes les opérations de la campagne prochaine. Si nous euſſions marché en avant, comme je l'ai propoſé, nous aurions évité tous ces inconvéniens, à moins que nous n'euſſions été battus ; mais alors forcés de nous tenir dans notre coquille, nous n'aurions pas été dans un pire état, & l'on ne pourrait nous reprocher de n'avoir pas fait tout ce qui dépendait de nous. Ce qui m'inquiète beaucoup, c'eſt de ſavoir ſi le ſénat ſe croira aſſez inſtruit de l'état des choſes, pour donner des ordres poſitifs ; car la matière eſt devenue délicate, & il y a bien des objets à conſidérer, qui n'exiſtaient pas il y a trois mois.

Depuis que les choſes vont ainſi, il m'eſt venu pluſieurs fois dans l'idée de partir pour Stockholm, afin d'aller vous aider à faire prendre une réſolution préciſe, rélative à la ſituation actuelle & à l'intérêt commun des alliés de la Suède. Il eſt certain que dans ce voyage je vous inſtruirais de beaucoup de détails très importans, ſoit ſur l'armée & les opérations qu'elle peut faire, ſoit ſur Stralſund. J'ai ſur ce dernier article bien des choſes à vous com-

muniquer & nommément les plans des projets que j'ai faits, pour rendre cette place dans un tout autre état de défenſe. Ils ont eu l'approbation du gouverneur général qui voulait même les envoyer à ſa cour, pour en demander l'exécution, avant qu'il eu le dégoût d'être commandé ici par ſon cadet. Actuellement il ne le ferait peut-être pas, car il paraît ne plus ſe ſoucier de rien. Je ne ſais donc point encore ſi toutes ces raiſons ne me détermineront pas à faire ce voyage. Quand je ne ſerais que trois ſemaines ou un mois avec vous, je crois que ce tems ſerait utilement employé pour le ſervice du roi. Je ſuis là-deſſus fort balancé. Vous ſentez bien que dans ce cas, je prétexterai la ſimple curioſité de voir la Suède. Je voudrais bien pouvoir avoir votre ſentiment à cet égard; mais c'eſt impoſſible. Il ne ſerait plus tems quand j'aurai votre réponſe & j'en ſuis très-fâché.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOURT.

Stralſund, le 8 Mars 1758.

NOUS n'avons point encore eu de poſte de Suède, ni par conſéquent de Lubeck; ainſi nous ſommes toujours dans la plus parfaite ignorance de ce qui ſe paſſe en Europe. Pour autour de nous, les choſes ſont dans le même état. Bloqués par des houſards juſqu'à la porte de nos fauxbourgs, nous nous tenons

tranquiles. Le fort de Pénémunde n'a point encore été attaqué en forme par les ennemis. Ils ont fait quelques batteries autour, dont le commandant du fort leur en a enlevé une ces jours-ci. Il a brûlé le village de Pénémunde avec des boulets rouges & des bombes, & par-là a contraint mille ou douze cens hommes qui y étaient logés, d'en ſortir très-vite. Je ne comprends point comment les Pruſſiens ont négligé de prendre cette bicoque. Mais je comprends tout auſſi peu l'inaction où ils ont été tout l'hiver. Ils pouvaient du moins brûler nos fauxbourgs, où ſont tous nos moulins à vent, ſans leſquels nous n'aurions pas ici pour huit jours de farine; mais ce qui ne s'eſt pas fait, peut ſe faire, & la prudence voudrait qu'on prévit ce cas fâcheux. Il y a long-tems que je perſécute pour qu'on ſonge à ſe retrancher. J'ai donné un projet de retranchement qui a eu, je puis le dire, l'approbation de tout le monde, ainſi que du gouverneur général & du ſénateur de Roſen. Je croiais, il y a huit jours, qu'on allait enfin y travailler; mais le comte de Roſen s'eſt aviſé de vouloir que le gouverneur général décidât là-deſſus. Celui-ci ne s'explique qu'en Normand, ſurquoi le comte de Roſen eſt toujours de plus en plus dans l'incertitude. Il dit qu'il ne ſe connaît pas en fortification, & en effet, il n'en a pas la plus légère connaiſſance, & tout reſte dans l'inaction. Bleiſingue, l'ingénieur de la place, avait fait un projet auſſi. On a voulu ſavoir lequel tiendrait le moins de tems. Il m'a fallu calculer le tems & le nombre de tra-

vailleurs qu'exigeait le mien. J'ai envoyé ce calcul au ſénateur Roſen par une lettre que je joins ici; mon projet s'eſt trouvé de l'aveu même de Bleiſingue, le meilleur & le moins long à faire; mais ce n'eſt pas aſſez pour décider. L'incertitude eſt encore la même. J'eſpère que je ſerai bientôt dans le cas de vous inſtruire plus en détail de toute cette affaire & de bien d'autres. Je vous montrerai mes plans & vous en jugerez. Il eſt indiſpenſable que j'aille faire un tour à Stockholm. Je compte donc partir par le retour du premier yacht qui arrivera de Suède. Je ne ſais s'il eſt néceſſaire de s'aſſurer d'avance un logement. En ce cas je vous prie de m'en arrêter un le plus près de vous qu'il ſera poſſible, me propoſant de profiter de mon ſéjour dans ce pays-là, pour avoir l'honneur de vous voir le plus qu'il me ſera poſſible. J'en attens je vous aſſure, le moment avec impatience; c'eſt de quoi je vous prie d'être bien perſuadé, ainſi que du ſincère & inviolable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

MEMOIRE

Sur les opérations de l'armée ſuédoiſe, pendant la campagne de 1758.

Stockholm le 15 *Avr.* 1758.

DANS la ſituation préſente des affaires générales, l'armée Suédoiſe ne paraît avoir que deux objets à remplir la campagne prochaine; l'un de pénétrer dans le Mecklenbourg, & l'autre de chercher à rentrer dans la Poméranie pruſſienne, ſoit en deça de l'Oder, ſoit au-delà. Le premier objet ne ſemble offrir aucun avantage; car quelles reſſources peut on trouver dans un pays ami, & dans un pays que les Pruſſiens ont fait contribuer de la façon qu'ils ſont en uſage de le faire? Il faudra conſommer le peu de ſubſiſtances qui y reſte, ou payer tout au poids de l'or. Délivrer le Mecklenbourg du joug Pruſſien, eſt le ſeul aſpect avantageux, ſous lequel on peut conſidérer les opérations à faire dans ce pays; mais s'il y a une façon d'en chaſſer les Pruſſiens, c'eſt par une diverſion, qui les force à porter leurs troupes dans d'autres parties attaquées; car en entrant dans le Mecklenbourg, les troupes Pruſſiennes déſtinées à agir contre l'armée ſuédoiſe, l'y ſuivront, & ce ſera deux armées dans ce pays au lieu d'une; mais en ſuppoſant même que l'armée Pruſſienne fut employée ailleurs, pour délivrer le Mecklenbourg des détachemens Pruſſiens qui le ruinent, il faudrait donc que l'ar-

mée, après les avoir chaſſés de Roſtock & de Wiſmar, parcourût tout le pays, pour les chaſſer encore des nouveaux poſtes qu'ils auront pris; ce qui pourrait n'avoir jamais de fin, puiſqu'ils pourraient encore ſe retirer dans d'autres parties; ainſi ce ſerait toujours des marches auſſi pénibles qu'infructueuſes.

Il n'en eſt pas de même du projet de rentrer dans la Poméranie pruſſienne. On ne peut manquer d'y opérer une diverſion utile à la Suède & à tous ſes alliés; ainſi il convient d'examiner le meilleur moyen de l'exécuter.

Dans l'état où ſe trouve actuellement la Poméranie ſuédoiſe, l'armée ne peut y entreprendre aucune opération, ſans avoir à vaincre les plus grandes difficultés, tant de la part de l'ennemi, que par la dévaſtation totale du pays. A l'égard des premières, on ne doit ſe flatter de les ſurmonter qu'avec des forces très-ſupérieures, puiſque l'ennemi a pluſieurs poſtes excellens à occuper derrière des marais & des rivières qu'on ne peut attaquer de front, & qu'on ne peut tourner qu'au moyen de deux armées, l'une prête à forcer les paſſages devant l'ennemi, tandis que l'autre à la faveur de pluſieurs marches pourrait ſe porter ſur ſes derrières. Mais ce moyen même quelqu'excellent qu'il ſoit, ne pourrait s'employer dans la Poméranie ſuédoiſe, quand on ſerait en état d'y faire paſſer des forces ſuffiſantes, à cauſe du défaut de ſubſiſtances, de fourages & de voitures.

En débouchant par Stralſund pour paſſer la rivière de Péene, l'armée ne peut abſolu-

ment quitter le bord de la mer ; cependant elle ne peut entreprendre de marcher ſur Gripſwald, tant que les ennemis ſeront poſtés à Fransbourg ; elle riſquerait trop en leur prêtant le flanc dans cette marche. Ainſi en débouchant par Stralſund, il faudrait donc, au lieu de ſuivre la mer, aller attaquer les ennemis à trois milles de la ville, & ſans parler des difficultés de faire ſuivre par terre toutes les choſes néceſſaires, l'ennemi a ſans doute pris dans ce poſte une poſition extrêmement avantageuſe, à moins qu'il n'eût pas ſu tirer parti de la ſituation. Il faudra également l'y attaquer, y faire périr peut-être la moitié de l'armée, ou retourner à Stralſund ; ainſi les progrès de l'armée en débouchant par Stralſund, dépendent d'abord de la poſſibilité de forcer l'ennemi dans un poſte excellent. Mais quand même il y ſerait forcé, il pourrait s'aller poſter derrière les marais de Gripſwald, où il faudrait encore l'attaquer avec déſavantage, ſans pouvoir eſpérer d'autre fruit de la victoire, que celui de le renvoyer derrière la Péene, où il tiendra les poſtes d'Anclam & de Demmin, l'un & l'autre excellens pour lui, puiſqu'ils ſont de l'autre côté de la rivière, & quelque battu qu'il puiſſe être, il ſera très difficile de paſſer la rivière de Péene devant lui ; mais ces opérations, en les ſuppoſant même toutes heureuſes, employeront beaucoup de tems ; & comment vivre dans un pays ruiné ? L'ennemi brûlera, chaque pas qu'il fera en arrière, les fourages qu'il ne pourra emporter. Le

projet de traverſer la Poméranie ſuédoiſe, pour ſe porter, ſoit dans le Mecklenbourg, ſoit dans la Poméranie pruſſienne, renferme donc des difficultés ſi grandes, qu'on doit les regarder comme des impoſſibilités, & chercher les moyens de s'en affranchir. Ces moyens, ſi l'ennemi continue de ſe tenir devant Stralſund, ou même derrière la Péene, ne peuvent être que de s'emparer des isles d'Uſedom & de Wollin, en commencant par reprendre le fort de Pénémunde. On pourrait d'abord faire paſſer dans ces isles ſix milles hommes d'infanterie & ſeulement cinq ou ſix cens chevaux, à cauſe de la difficulté du tranſport de la cavalerie, & enſuite augmenter le nombre de l'un & de l'autre, à meſure qu'on en aura les moyens, afin de pouvoir poſter un gros corps à Camin, qui de-là, s'étendra dans la Poméranie à la droite de l'Oder, afin d'y enlever tous les chevaux, chariots & ſubſiſtances qui s'y trouveront, & de les faire tranſporter dans les isles de Wollin & d'Uſedom, où doivent être, ſelon ce projet, les entrepôts conſidérables; dans le même tems, les galères, prames & autres bâtimens, ſe rendront maîtres de tous le Groſs-Haft & faciliteront les tranſports des troupes & des ſubſiſtances, qu'on voudra faire paſſer d'un lieu dans un autre. Que ſeraient donc les Pruſſiens dans la Poméranie ſuédoiſe, ſi ce mouvement s'exécutait? ne ſeraient-ils pas forcés de l'abandonner au plutôt, pour ſecourir l'autre Poméranie attaquée? Mais avant qu'ils fuſſent revenus à Stettin, & qu'ils euſſent paſſé l'O-

der, le corps ſuédois aurait tiré de ce pays une grande partie de ce qu'on en pourrait tirer. Il y a lieu de croire qu'on y trouverait aſſez de chevaux & de chariots pour remplacer tous ceux qui manquent à l'armée, & dès que les Pruſſiens ſeraient paſſé l'Oder, l'armée ſuédoiſe aurait à choiſir, ou de les combattre, ou de paſſer dans l'isle de Wollin, afin d'envoyer par le moyen de ſes galères, ou autres bâtimens, un autre corps s'emparer de tout le pays qui eſt aux environs de Lecker, & d'y paſſer enſuite elle-même. Ce corps, en s'approchant de la Péene, ferait tomber les poſtes d'Anclam & de Demmin, ſi les ennemis avaient eu l'imprudence d'y laiſſer quelques troupes, ces poſtes n'étant plus ſoutenables, dès qu'ils ſont attaqués des deux côtés de la rivière; & par ces manœuvres toute la Poméranie ſuédoiſe ſerait évacuée; les deux Poméranies pruſſiennes miſes à contribution, & l'armée ſuédoiſe libre de ſe diriger du côté qui lui paraîtrait le plus avantageux, en plaçant ſes magaſins dans la partie méridionale de l'isle de Rugen, vis-à-vis de l'embouchure de la Péene, & ſes entrepôts dans l'isle d'Uſedom, alors avec ſes bâtimens de mer, elle ſerait ſûre de ne point manquer, & ſes convois ſeraient à l'abri des incurſions des houſards.

Il n'eſt point queſtion ici de traiter à fond cette matière, & d'entrer dans le détail de toutes les opérations que l'armée pourrait faire en ſuivant ce plan. On ſent aſſez tous les avantages qui pourraient en réſulter, ſur-tout ſi

l'armée Ruſſe doit en effet s'avancer ſur l'Oder ; car dans ce cas, l'armée ſuédoiſe ſera également à portée de s'y joindre, ou d'aller au-devant d'un corps Français, ſi les circonſtances permettaient de l'envoyer.

L'exécution de ce projet ne demande que des petits bâtimens, dont le nombre ne ſera pas fort grand, puiſque les tranſports ſont peu éloignés. On peut en envoyer de Suède, ſurtout des petites galères propres au tranſport de la cavalerie; & quand même les Anglais parviendraient à avoir dans la mer baltique une eſcadre ſupérieure; elle n'empêchera jamais la communication de ces petits bâtimens, le long d'une côte auſſi platte ; ainſi il ne ſemble pas qu'il y ait rien contre ce projet, & s'il a des avantages réels auſſi grands qu'ils ſont apparens, on ne peut trop ſe hâter de les mettre à exécution.

PROJET

PROJET

Fait avec le ſénateur Flemming à Stockholm, concernant les bâtimens de mer néceſſaires à envoyer à Stralſund, pour y faire un embarquement de ſix mille hommes d'infanterie, douze cent hommes de cavalerie, l'artillerie, les vivres, &c. deſtinés à être portés dans le groſs-Haff, & s'emparer des isles d'Uſedom & de Wollin. *Premier Mai 1758.*

Galères 7 dont 4 à 120 } *font 660 hommes.*
Et 3 à 60 }

Barques plattes armées, tirant trois à quatre pieds d'eau, à 60 hommes. Il y en a quatre qui feront 240

Petits bâtimens de tranſport évalués de 30 à 50 hommes, quantité moyenne ſuppoſée de 40 hommes, il en faudrait 130 qui tranſporteraient 5200 hommes, ci 5200

6100 *hommes.*

Quatre prames pour la cavalerie à 50 chevaux chacune, font . . . . . 200 *chev.*

Vingt bâtimens de tranſport de

Ci-contre		6100 *hommes.*
Ci-contre	200 *chev.*	
4 à 500 tonneaux, tirant neuf à dix pds. d'eau ou huit à neuf capables d'embarquer 50 chev. chacun, font .	1000 *chev.*	
Total	1200 *chev.* ci	1200 *chev.*
	Total	7300

Bâtimens de transport pour les vivres & munitions.

Vingt bâtimens de 4 à 500 tonneaux tirant environ neuf pieds d'eau, feront tonneaux 10000. ci	10000
Cinquante bâtimens tirant quatre pieds d'eau eſtimés de 150 tonneaux, faiſant tonneaux 7500. ci	7500
Total	17500

Bâtimens propres au tranſport des chevaux d'artillerie, des vivres & des équipages des officiers.

On ſuppoſera vingt bâtimens de 400 tonneaux & capables de contenir chacun cinquante chevaux, qui font 1000 chevaux. ci	1000
Bâtimens plats pour l'artillerie . .	20

RÉFLEXIONS

Sur les partis les plus avantageux à prendre pour l'armée ſuédoiſe & pour l'armée ruſſe, pendant la campagne de l'année 1758.

Stockholm le 10 *Mai* 1758.

LORSQUE deux puiſſances armées pour défendre la même cauſe, ſe trouvent dans le cas d'attaquer du même côté leur ennemi commun, elles ne peuvent ſe flatter d'avoir des ſuccès conſtans, ſi elles n'agiſſent de concert, & ce n'eſt que par la réunion de leurs forçes qu'elles ſe mettront en état de frapper des coups ſûrs

Les alliés dans la guerre de 1700 n'euſſent point eu des avantages auſſi ſuivis contre la France, ſi le prince Eugène & mylord Marlbouroug ſe fuſſent propoſés d'agir ſeparément dans les pays bas.

La campagne prochaine ſemble offrir le même cas dans la Poméranie pruſſienne, à la droite de l'Oder, puiſque l'impératrice de Ruſſie a donné des ordres pour poſter toutes ſes forces de ce côté, & que l'armée ſuédoiſe par la dévaſtation totale de l'autre Poméranie & même du Mecklenbourg, n'a plus que ce même côté où il lui ſoit poſſible de trouver des ſubſiſtances, ſans leſquelles on ne peut rien entreprendre à la guerre.

Les puiſſantes raiſons qui déterminent l'armée ſuédoiſe à ſe rendre maître du Groſs-

Haff, après s'être emparés des isles d'Uſedom & de Wollin, & à pénétrer dans la Poméranie à la droite de l'Oder, ayant été ſuffiſamment détaillées dans un précédent mémoire, on ſe diſpenſera d'entrer dans un nouveau détail à ce ſujet. Le plan d'opérations contenu dans ce mémoire, ayant été adopté par la cour de Suède, il reſte ſeulement à examiner ce qui pourra s'exécuter, après ces premières opérations convenues.

On ſent parfaitement qu'on ne peut dans cet examen rien dire pour l'armée ſuédoiſe, qui ne convienne également à l'armée ruſſe; puiſque ces deux armées ſeront ſi proches l'une de l'autre: ce qui rendra toujours pendant cette campagne l'accord dans les opérations abſolument indiſpenſable, & peut-être l'union des forces abſolument neceſſaire. Heureuſement que la parfaite intelligence qui règne entre les deux cours, ne permet pas de douter que les généraux des deux armées ne ſoient autoriſés à ne conſidérer que l'intérêt commun. Il ne s'agit donc que de convenir de ce qui peut-être le plus avantageux, afin qu'on faſſe de part & d'autre, toutes les diſpoſitions néceſſaires à l'exécution.

Le but de toutes les puiſſances alliées contre le roi de Pruſſe, eſt ſans doute de pénétrer au milieu des Etats de ce prince; mais indépendemment de la réſiſtance des troupes pruſſiennes, ces puiſſances ont chacune des difficultés d'une différente eſpèce à ſurmonter, qui naiſſent de leur ſituation relativement aux Etats de ce prince & à la nature du pays où leurs armées doivent opérer

pour ſe renfermer dans ce qui regarde les armées ſuédoiſe & ruſſe, on peut dire que ſi elles n'ont point de montagnes & de défilés à paſſer, ſi elles ont un pays uni à traverſer, elles n'ont auſſi aucun point d'appui après un événement heureux, ni aucune place de ſûreté pour leurs magaſins; d'où il ſuit qu'il leur faut des ſuccès conſtants. Il leur faut une campagne entièrement heureuſe. Mais ce ne ſerait point encore aſſez; car malgré tous leurs avantages, elles n'auraient aucune poſition ſûre à prendre pour l'hiver; pendant trois mois de l'année, il n'y a plus dans ce pays, ni marais, ni rivière, ni lacs, ni mer; tout eſt gelé. Ce n'eſt qu'en ſe mettant à une diſtance fort grande de l'ennemi, qu'on peut y être en ſûreté; mais s'il faut que l'armée ruſſe retourne derrière la Viſtule, & l'armée ſuédoiſe à Stralſund, on ſera dans le cas de recommencer ſur nouveaux frais la campagne prochaine. On aura peut-être acquis beaucoup de gloire, mais ſans gagner un pouce de terrein, & il en aura couté beaucoup d'hommes & beaucoup d'argent, qui ſeront en pure perte.

Ces réflexions frappantes doivent ſans doute faire naître dans les deux cours le déſir ſincère de prévenir, s'il eſt poſſible, une fin de campagne auſſi déſavantageuſe. On ſent que c'eſt ne renoncer à rien, que de renoncer à une victoire dans le cœur des états du roi de Pruſſe, dès qu'on ne pourrait s'y maintenir; de-là ſuit la néceſſité de préférer les opérations dont le ſuccès peut donner des avantages ſolides, & le ſiège de Stetin eſt la ſeule qui

puiſſe remplir ce grand objet. Si les deux armées ſuédoiſe & ruſſe ſe combinent, elles ſeront fortes de plus de quatre-vingt-dix mille hommes: alors on pourrait deſtiner trente mille hommes au ſiège, tandis que l'armée d'obſervation ſerait encore forte de ſoixante mille hommes.

Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de relever ici les avantages de la priſe d'une place comme Stetin. Elle eſt du côté de la Poméranie, ce que Magdebourg eſt du côté du Hannovre : c'eſt la clef des Etats du roi de Pruſſe. Stetin devenu la place d'armes & l'entrepôt des armées ſuédoiſe & ruſſe, leur fournirait en même tems un point d'appui dans tous les cas & ſurtout pour l'hiver. Cuſtrin qui n'eſt fort que par ſa ſituation au milieu des eaux, tomberait de lui même, dès que les gelées ſeraient arrivées; alors la communication avec la Siléſie ſerait très-ſûrement établie par la rive droite de l'Oder, en occupant Francfort; & Berlin même ne pourrait plus ſe ſoutenir qu'à la faveur d'une armée retranchée ſous ſes murs.

La réputation de Stetin peut ſeule balancer la réſolution d'en faire le ſiège. Cette place paſſe pour une des plus fortes de l'Europe; mais ce n'eſt que ſur ſon plan qu'on en peut décider; & ce plan prouve évidemment le contraire. Il eſt facile de faire convenir les gens du métier, des défauts conſidérables des fortifications qui y ont été faites, & l'on pourrait de même les faire convenir que cette place ne ſaurait tenir plus d'un mois ou cinq ſemaines de tranchée ouverte.

C'eſt aux deux cours également ſages & également intereſſées à peſer ces conſidérations, & à ſe déterminer, d'après ce qu'elles croiront le plus utile au ſuccès de la cauſe commune. Si le projet du ſiège de Stetin eſt adopté, il ſera facile de convenir des manœuvres que chaque armée aura préalablement à faire pour remplir ce grand objet.

Lettre de Mr. le maréchal duc DE BELLE-ISLE à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Verſailles, le 21 Juin 1758.

J'AI eu communication, monſieur, des différens comptes que vous avez rendus, depuis que Mr. le maréchal de Richelieu vous a fait paſſer à l'armée ſuédoiſe, & des mémoires dont ils étaient accompagnés & qui ſont des preuves de votre intelligence & de vos connaiſſances militaires. J'ai été auſſi informé par Mr. le marquis d'Havrincourt de la ſatisfaction que les généraux & tous les membres du ſénat ont de la façon dont vous vous êtes conduit à leur égard, & ſur le rapport que j'en ai fait au roi, ſa majeſté m'a chargé de vous autoriſer ſpécialement, comme je le fais de ſa part par cette lettre, à vous tenir à la ſuite de l'armée ſuédoiſe pour m'informer de ce qui s'y paſſera, avec la plus grande exactitude, & continuer de vous y concilier la confiance de ceux qui la commanderont, en leur offrant

vos ſervices & de les aider de vos conſeils dans les occaſions où ils vous témoigneront le déſirer. Je compte que vous n'en perdrez aucune de m'écrire, & que lorſque vous aurez quelque choſe de ſecret à me mander, vous vous ſervirez du chiffre que j'avais avec Mr. le maréchal de Richelieu, dont je ſuppoſe qu'il vous aura donné une copie, ou à ſon défaut, de celui de correſpondance des affaires étrangères qui vous ſerait remis par Mr. le maréchal d'Havrincour. Je ſuis très-parfaitement, &c.

Signé le maréchal duc DE BELLE-ISLE.

N°. I.

A monſieur le marquis D'HAVRINCOUR.

Carls-Crona, le 5 Juin 1758.

JE ne ſuis arrivé ici qu'aujourd'hui à midi, monſieur. J'ai commencé par attendre des chevaux vingt quatre heures à Stockholm, ce qui était de mauvais augure pour le reſte de mon voyage, de façon que je ne ſuis parti le dimanche 28, qu'à huit heures du ſoir. J'ai été à Suarta, où j'ai reſté un jour. J'y ſuis arrivé avec un rhume & un mal de gorge très-violents. Le mal de gorge eſt un peu diminué, mais le rhume a été & eſt encore le plus fort que j'aye jamais eu. J'ai eu beſoin de tout mon zèle pour continuer mon voyage dans dans un ſemblable état, & ne pas céder aux véritables inſtances qu'on m'a fait à Suarta

pour y reſter quelques jours. J'en ſuis parti réellement malade. J'ai vécu juſqu'ici de thé au lait & de bouillon de cocq. C'eſt la ſeule reſſource en vivres que j'ai trouvée dans tout le pays. Je ne ſais pas ce qu'on veut à l'avenir que deviennent les poules, car on n'a offert partout à mes gens que des cocqs. Votre vin de Bourgogne, dont je ne vous ſuis pas moins obligé, s'eſt gâté en chemin. Il n'a pu ſoutenir apparemment le balotage & la chaleur. J'aurais eu le meilleur de tous les vins, que je n'aurais bu que de l'eau; ainſi c'eſt un bonheur pour moi d'avoir été malade. Au reſte point de chevaux dans pluſieurs poſtes, quelques précautions que j'aié pu prendre; mais preſque par-tout de très-mauvais, qui n'avaient pas la force de ſe porter. Ce n'eſt pas une façon de voyager qui ſoit agréable.

Monſieur de Stackelberg eſt venu me conduire juſqu'à ſa forge de Stacheum. Il m'a fort entretenu à Suarta & en chemin de ſa façon de penſer ſur le gouvernement actuel de la Suède, & ſur les cauſes de ſes diviſions. Il prétend n'avoir jamais été du parti de la cour; qu'il y a été bien accueilli & fort attiré depuis une certaine diète où il donna ſa voix, avec beaucoup d'autres de ſes amis au comte de Reſſin, pour être maréchal de la diète, préférablement à Mr. Ungern qui l'en avait fort ſollicité; mais qu'il n'avait jamais voulu entrer dans les intrigues qui s'y ſont faites; qu'il ſait bien que malgré ſes bonnes intentions & ſa retenue, on l'a beaucoup ſoup-

çonné & qu'on eſt parvenu à vous donner là-deſſus des impreſſions défavorables à ſon égard; mais que deux raiſons très-fortes l'ont déterminé à chercher à l'avenir toutes les occaſions de lever les doutes à cet égard : la première, ſon honneur & ce qu'il doit à ſa nation, & la ſeconde, l'inutilité de s'attacher à une cour ſur laquelle il n'y a aucun fond à faire. Les détails qu'il m'a faits là-deſſus ſont longs & inutiles ; car vous en ſavés ſûrement la plus grande partie. Il a fini par me prier de vous mander que ſes ſentimens étaient tels qu'ils devaient être : qu'il voulait ſe réunir au gros de la nation : que vous pouviez compter ſur lui dans toutes les occaſions : qu'il pouvait ſe vanter d'avoir beaucoup d'amis qui ſuivent toujours les partis qu'il prend, & qu'ils ſeraient toujours à votre ſervice, pour le plus grand avantage de l'Etat, toutes les fois qu'il en ſerait queſtion : qu'il avait été fort lié avec vous avant toutes ces tracaſſeries ; qu'il eſperait l'être à l'avenir également, ayant pour vous tous les ſentimens que vous méritez. Il a ajouté que le ſoupé qu'il vous avait donné avait été trouvé très-mauvais à la cour, au point que juſqu'à Ridelstope ſon beau frère en avait été très-froidement reçu, mais qu'il ſe mettait au-deſſus de tout cela & qu'il ne changerait point de principe. Voilà le précis de ce qu'il m'a dit & que je vous rends fidèlement, afin que vous mettiez toute cette converſation à ſa juſte valeur. Vous ſavez ce que vous devez en croire, & le degré de confiance que vous devez y avoir. Vous ferez là-deſſus ce que

vous jugerez à-propos de faire. Je ne ſuis qu'hiſtorien exact & dans cette qualité, je dois ajouter qu'il m'a paru de la ſincérité dans la façon dont il m'a parlé. Quand il ne m'aurait pas prié de vous parler de lui, je vous aurais également informé de cette converſation, parce que dans le poſte délicat que vous occupez, on a beſoin de mettre à profit, juſqu'à l'inconſtance des hommes : on en tire quelquefois un très-bon parti.

J'ai trouvé ici les deux amiraux Sparre, qui m'ont paru de très-bonnes gens, & des gens très-bien intentionnés ; ils m'ont accompagné par-tout. J'ai vu de très-beaux & très-bons vaiſſeaux. Ils ont treize ou quatorze vaiſſeaux au-deſſus de cinquante canons, y compris les trois qui ſont partis avec la flotte. ils comptent ceux de cinquante dans leurs vaiſſeaux de ligne, mais nous ne le faiſons pas en France, & cela ne doit pas être. C'eſt ce qui augmente beaucoup ſelon eux le nombre de leurs vaiſſeaux de ligne, car ils en ont pluſieurs de cinquante. La flotte eſt partie il y a deux jours. Je ſuis fort fâché de ne l'avoir pas vue. Ils m'ont dit qu'elle était compoſée de ſix vaiſſeaux de ligne, ſelon eux ; ſavoir, un de ſoixante & quatorze, deux de ſoixante quatre & trois de cinquante, avec, je crois deux frégates. Ils ont ici un très-bon vaiſſeau de cent canons, un de quatre-vingt-dix, deux de ſoixante & quatorze, & le reſte de ſoixante quatre. Ces vaiſſeaux ſont en très-bon état. Il ne leur manque rien. Je connais beaucoup deux de nos principaux ports, Rochefort & Toulon ;

mais les vaiſſeaux ne m'ont pas paru entretenus avec le même ſoin à beaucoup près. S'ils avaient de l'argent & des matelots, je ſuis perſuadé qu'il ne leur faudrait pas un mois pour faire ſortir tous leurs vaiſſeaux du port. Ils en conſtruiſent deux qui ſont fort avancés, l'un de ſoixante & quatorze & l'autre de ſoixante quatre. Ce port eſt très-beau, très-ſûr, très-profond & très-commode.

Mais j'ai appris avec bien de la ſurpriſe qu'ils n'avaient reçu aucun ordre du ſénat, pour raſſembler, préparer & envoyer aucun des petits bâtimens qui ſont néceſſaires pour le projet adopté. Il n'y a ici qu'une ſeule prame de prête. Le ſénateur Flemming avait dit, il y a plus de cinq ſemaines qu'il m'avait écrit, pour qu'il y en eût deux de prêtes & qu'elles devaient l'être dès-lors, mais qu'il comptait qu'on en pourrait préparer deux autres, & qu'il enverrait les ordres néceſſaires le lendemain du jour où j'ai fait avec lui l'état des différens bâtimens néceſſaires; & en effet il m'a fait mettre lui-même ſur cet état quatre prames; or il n'y en a qu'une de prête. Il n'a point écrit pour la ſeconde, & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que l'amirauté ne recevant point d'ordres là-deſſus, a écrit il y a plus de trois ſemaines, pour marquer ſon étonnement & pour demander s'ils ne feraient pas mettre cette ſeconde prame en état, qu'elle était très-propre pour les opérations de la Poméranie. Ils n'ont encore aucune réponſe là-deſſus. Ils ont offert auſſi depuis long-tems cinq bonnes galères, l'une à vingt deux &

quatre à vingt paires de rames qui ſont à la vérité un peu grandes; mais ils m'ont dit qu'elles ne l'étaient pas plus que celles dont on s'était ſervi dans le Grooſſ-haff l'année paſſée; point de réponſe non plus ſur cet article. Le ſénateur Flemming m'avait parlé, & m'avait fait mettre ſur l'état des bâtimens à envoyer, quatre barques plattes armées, dont il prétendait qu'il y en avait deux de prêtes & qu'il en ferait préparer deux autres; mais on ne ſait ici ce que cela veut dire que des barques plattes armées. On a envoyé d'ici en Poméranie, il y a déja du tems, huit petits bâtimens qu'ils appellent des barquaſſes; c'eſt ce que nous appellons dans la marine françaiſe le grand canot. Chaque vaiſſeau de ligne en a un avec une chaloupe.. Ces barquaſſes ſont excellentes pour les expéditions projettées. Elles ont vingt rames qui peuvent employer quarante rameurs, & l'on y peut mettre de plus, quarante, cinquante & juſqu'à ſoixante hommes ſelon la grandeur de la barquaſſe. Vous jugerez bien qu'avec toutes ces qualités, je n'ai pas manqué de m'informer du nombre qu'il y en avait ici. On m'a dit qu'on en pourrait fournir encore douze, en cas qu'on n'eût pas beſoin d'armer les cinq galères, ou bien ſeulement ſept, ſi les galères doivent être armées, parce qu'il y en a cinq appartenant aux galères. Si l'on reçoit des ordres ici là-deſſus, cela ſera bientôt prêt. On met ſur chacun quatre petits canons, & cela ne tire que trois pieds & demi d'eau. Les marins regardent ces bâtimens comme très-avantageux

pour toutes les manœuvres à faire dans ce pays là. Ils ajoutent que ſi on leur eût écrit de bonne heure, ils auraient pu en faire conſtruire beaucoup en peu de tems. L'amiral Sparre en a fait préparer un avec tout ſon monde, pour me le faire voir manœuver. Cela m'a paru aller très-vîte. Il n'y a donc point de doute qu'il faut avoir les deux prames qui ſont ici, & ces douze barquaſſes. Il y en a beaucoup à Stockholm, chaque galère en ayant une. Sans en connaître toutes les proprietés, j'avais dit au ſénateur Flemming, en me promenant avec lui dans le port, que ces petits bâtimens me paraiſſaient devoir être extrémement commodes ſur une côte auſſi platte, & qu'il ferait très-bien d'en envoyer le plus qu'il pourrait. Il me dit qu'il examinerait la choſe de plus près, & qu'il verrait ſi cela était poſſible. Depuis il m'a dit qu'il comptait en envoyer un nombre aſſez conſidérable. Je lui ai répondu qu'il ferait très-bien ; mais je ne ſais s'il n'en ſera pas ſur cet article, comme ſur ceux qui regardaient ce port.

L'embarquement des ſix mille hommes doit ſe faire ici ſur de gros vaiſſeaux juſqu'à ſoixante canons. On les prépare, & ils ſeront prêts avant les troupes. Ces mêmes vaiſſeaux reviendront pour tranſporter la cavalerie cette automne. D'ailleurs je ne vois aucune trace des préparatifs néceſſaires à l'exécution du projet qui a été adopté. Peut-être s'eſt-on aſſuré d'ailleurs des bâtimens néceſſaires ; peut-être n'a-t-on point voulu donner encore des ordres ici, dans la crainte de faire deviner l'objet

des préparatifs ; c'eſt ce que je ne ſais point ; mais je vous informe de l'état des choſes ici, pour que vous puiſſiez vous éclaircir ſur les meſures qu'on prend ou qu'on ne prend pas. Mais ſi vous vous adreſſez au ſénateur Flemming, je vous avoue que depuis ce que j'ai vu ici, je n'aurai pas grande confiance à ce qu'il vous dira là-deſſus. Il me paraît on ne peut pas plus mal inſtruit ſur cette partie. Il eſt pourtant de la dernière importance que je puiſſe compter ſur quelqu'arrangement fixe, relativement au nombre & à l'eſpèce des bâtimens qu'on doit envoyer. Si vous pouvez tirer cela au clair, le plutôt que vous pourrez me faire ſavoir ne ſera que le mieux. Il ſemble que j'avais un preſſentiment ſur l'inaction où l'on eſt ici ; car je ne me ſuis déterminé à paſſer par ce port, que d'après des doutes aſſez forts qui m'étaient ſurvenus, en conſéquence de quelqu'obſervations faites en différens tems. Je n'aurais pas retourné tranquilement en Poméranie, ſans m'être éclairci par moi-même. J'aime bien mieux ſavoir qu'on ne fait rien, parce que du moins je n'y compterai pas, & que s'il y a du reméde, vous pourrez en apporter.

Mais ce qui vous ſurprendra peut-être avec les ſouffrances que j'éprouve ſur mer, c'eſt que je m'embarque ici. Je n'attends que le vent. Les chevaux ſont ſi mauvais, que je mettrais au moins trois jours à me rendre à Uſtadt. Pendant ce tems-là le vent peut devenir bon, & ne plus l'être, lorſque j'arriverai à Uſtadt, où j'attendrai peut-être dix à douze jours. J'ai

pris mon parti. Autant bien battu que mal battu, je veux arriver ; ainſi je vomirai tant qu'il plaira à Dieu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le 8 Juin.

P. S. Les vents ſont toujours contraires, & moi toujours ici. Je ſouhaite bien que cela finiſſe, ainſi que mon rhume qui me fait beaucoup ſouffrir.

N°. II.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Carls-Crona, le 11 Juin 1758.

JE n'ai point encore pu partir, monſieur : les vents ont été conſtamment contraires. Je ne ſais combien cela durera, je m'en impatiente honnêtement.

Voilà la liſte des régimens qui doivent s'embarquer ici, & des vaiſſeaux qui doivent les tranſporter. Je vous l'envoye à tout hazard dans l'incertitude ſi vous l'avez ou non. Vous voyez que cela ne fait que cinq mille & deux cent hommes de troupes. Ils diſent qu'il y a des détachemens de régimens, & de l'artillerie qui s'embarquent ſur des vaiſſeaux marchands dans différens poſtes du royaume, & que de plus, il y a un bataillon qui vient ſur les galères qui partiront de Stockholm : c'eſt ce que

je

je ne ſuis point. Il eſt bien à ſouhaiter que le vent ſoit plus favorable à ces troupes que je ne l'ai eu ici, ſans quoi nous les attendrons long-tems.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. III.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Stralſund, le 20 Juin 1758.

J'AI été cinq jours en mer, monſieur, pour venir de Carlscrona à Rugen. Le tems a été très-mauvais les deux premiers jours, & vous pouvez juger tout ce que j'ai ſouffert. Le capitaine plein d'attention pour moi, & qui avait reçu les ordres les plus obligeans des amiraux Sparre, voyant un vent contraire, une très-groſſe mer & toutes mes ſouffrances, m'a propoſé de mouiller à l'iſle de Bornholm le ſecond jour au ſoir; ce que j'ai accepté avec grand plaiſir: ainſi j'ai paſſé ſept ou huit heures à terre; ce qui m'a fait grand bien. Delà, la mer a été ſi tranquile par le peu de vent qu'il a fait, que j'ai beaucoup moins ſouffert pendant les trois derniers jours; mais je n'ai exactement rien mangé; auſſi ſuis-je auſſi faible que ſi j'avais eu la plus grande maladie. Je ſuis arrivé le 16 au ſoir à Pert où j'ai débarqué, & le 17 je ſuis arrivé ici toujours avec mon rhume, qui, quoique moins fort, m'incommode cependant encore beaucoup.

Je n'ai point perdu de tems pour m'informer de l'état de l'armée ; mais je n'ai pas ladeſſus de bonnes nouvelles à vous donner. Le nombre des malades paſſe ſix mille hommes. C'eſt le ſcorbut qui fait tout ce ravage. On l'attribue aux viandes ſallées & aux harangs, dont le ſoldat a vécu tout l'hiver, & dont on lui donne des rations beaucoup trop fortes. La mortalité eſt peu conſidérable ; mais les malades ne ſe rétabliſſent point. Les convaleſcences ſont fort longues, & lorſqu'ils ſont guéris, s'ils ne vivent pas d'un grand régime, ils retombent & meurent. Il y a de plus au-delà de quatre mille vacances dans l'armée : les quatre régimens allemands en ont environ la moitié ; ainſi le non-complet des régimens ſuédois va au-delà de deux mille hommes. On m'avait dit à Stockholm que les recrues pour ces régimens paſſaient tous les jours, & partaient principalement d'Uſtadt & de beaucoup d'autres ports de Suède : que tout ce qui manquait ſerait rendu à l'armée long-tems avant les nouveaux régimens qui doivent être envoyés ici ; mais il n'en eſt point encore arrivé un homme. On ne ſait rien ici des diſpoſitions qu'on a faites pour envoyer ces recrues. On ne les attend point à Carlscrona. Quand viendront-elles donc ? & par quels moyens arriveront-elles ?

La cavalerie n'eſt pas en meilleur état. Sur les quatre mille hommes qui en ſont le fond, il manque environ mille chevaux, & mille qu'on a jettés dans les pâtures à Rugen, abſolument

hors d'état de ſervir. Ce ſont pour la plûpart de très-vieux chevaux, très-petits & très-mauvais qui n'auraient jamais dû paſſer la mer; ainſi on n'en eſpère rien. Il ne reſte donc que deux mille chevaux en état de marcher. Sur ce nombre, il y en a que la moitié en très-bon état. On dit que le régiment du comte Lieven eſt gras, & manœuvre auſſi bien que la cavalerie pruſſienne. Le peu qu'il reſte d'infanterie, a été beaucoup exercé & manœuvre auſſi très-bien, à ce que tout le monde dit; mais ce reſte eſt bien court. Voici le détail de ce qu'il faut ôter ſur le total de l'armée, dont le fond, y compris la garniſon de Stralſund, eſt de vingt-un mille hommes.

1°. Les malades	6000	*hom.*
2°. Pour les garder & ſoigner	300	
3°. Les vacances	4000	
4°. La garniſon de Stralſund	2500	
5°. La garniſon de Roudan	100	
6°. Les galères	600	
7°. Les prames	300	
8°. Les cavaliers non montés (*)	1000	
Total	14800	*hom.*

(*) Il y a dans la cavalerie 600 vacances & 400 malades, l'un & l'autre compris dans le nombre des vacances; vû malades ci-deſſus.

Le compte de l'armée eſt de	21000	*hommes.*
Dont il faut ôter comme ci-deſſus . . .	14800	
Total	6200	
A quoi ajoutant pour l'artillerie environ	800	
	7000	*hommes.*

Voilà en quoi conſiſte l'armée qui montera à douze mille & deux cent hommes, lorſque les cinq mille deux cent hommes qui doivent s'embarquer à Carlscrona ſeront arrivés. Si les deux mille hommes qui ſont le non-complet des régimens ſuédois ſont bientôt remplacés; ſi l'on trouve dans les pays où nous entrerons deux mille chevaux pour remonter la cavalerie, & ſi les ſix mille malades ſe rétabliſſent, nous aurons vingt mille hommes; mais ce ſont bien des *ſi*. Il ne faut donc compter que ſur douze mille hommes en état d'agir: voilà le réel.

J'ai trouvé à mon arrivée ici que le ſénateur de Roſen n'avait pas gagné à beaucoup près dans l'eſprit des officiers-généraux. Ils me paraiſſent révoltés du peu de confiance qu'il leur marque, & des peines qu'ils ont pour obtenir la moindre déciſion; il veut ſe mêler de tout & ne finit rien. On m'a dit que le ſubalterne en était auſſi mécontent, & il me paraît que le mal à cet égard a fait de furieux progrès. Les choſes en ſont au point, que je crois ſon rappel abſolument

néceſſaire. On n'y perdra certainement rien du côté des talens militaires, & l'on y gagnera beaucoup par l'union qui régnera dès qu'il n'y ſera plus. Je ſens combien ce rappel eſt fâcheux. Vous ſavez tout ce que je vous ai dit là-deſſus, & toute ma répugnance à cet égard; mais enfin la conſéquence de l'objet doit faire paſſer ſur toutes conſidérations. C'eſt un galant, brave & honnête homme; mais on ne peut ſûrement rien attendre de lui, & il me paraît impoſſible de rien entreprendre avec lui. Je dois vous le dire, puiſque je le penſe: vous ferez là-deſſus ce que vous jugerez à propos.

Les ennemis ſont partis avant-hier matin 18: ils ont marché avant-hier & hier. Ils ont campé à une lieue en-deçà de Lentzen, où l'on dit qu'ils doivent paſſer aujourd'hui la Péene. Leur artillerie & gros bagage paſſent à Anclam. Je ne vous dirai point où ils vont & où ils s'arrêteront, parce que je ne le ſais pas. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils s'arrêtent derrière la Péene, puiſque rien ne les engageait à quitter la Poméranie ſuédoiſe, où ils vivaient aux dépens de l'ennemi, pour aller vivre chez eux. Je crois donc qu'ils ſont partis pour remplir quelqu'autre deſtination. Ceci nous donne des facilités qui viennent fort à propos, pour applanir les difficultés qui s'oppoſaient à nos opérations. Il eſt vraiſemblable que nous ſerons les maîtres d'aller par terre le long de la mer; mais les petits bâtimens, les galères & prames ne ſont pas moins néceſſaires, puiſqu'il faudra toujours nous tenir ſur les bords

du Groshaf & de l'Oder pour tirer ſûrement nos ſubſiſtances. Il faudra toujours être en état d'embarquer ſur ce lac une partie de l'armée pour la faire paſſer d'un côté ou de l'autre, & peut-être le tout ; car étant auſſi faibles, il faut ſe ménager des refuites ſi des forces trop ſupérieures venaient ſur nous. Qu'on ne néglige donc point cette partie. On ne ſe repentira jamais de nous avoir donné trop de facilités ; ainſi j'inſiſterai toujours ſur cet article, & je vous prie de ne vous pas laſſer de le ſolliciter.

J'ai oublié de vous dire à propos des remplacemens des ſoldats & cavaliers ſuédois qui manquent, qu'il faut bien ſe garder d'envoyer des nouvelles levées qui ſe feront pour ce remplacement. Il n'y a point de régiment ici qui n'ait encore au moins deux cent anciens ſoldats en Suède. Ils ſont à douze cent les plus faibles, & nous n'avons ici que mille hommes. On peut donc envoyer d'abord les deux cent hommes, & le reſte, s'il en faut d'avantage, en nouvelles levées. Ces anciens ſoldats vaudront infiniment mieux & ſeraient plus tôt prêts. C'eſt d'ailleurs le ſentiment de pluſieurs généraux d'ici ; mais il eſt bien important qu'on ne perde pas un moment à envoyer ces remplacemens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. IV.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Straſſund, le 22 Juin 1758.

Depuis ma dernière lettre, monſieur, j'ai cherché à connaître les ſentimens des principaux officiers-généraux ſur les opérations qu'il convient de faire au commencement de la campagne ; mais les uns y ont peu penſé & ſont fort indécis, les autres panchent pour ſe porter dans le Mecklenbourg, & delà aller, on ne ſait où, du moins on n'a pu me le dire, ni par quel moyen même on ferait ſuivre les ſubſiſtances de l'armée. C'eſt toujours l'ancien ſyſtême du comte Ferſen dont il ne s'eſt point encore départi, & dont il a ſans doute continué d'entretenir les autres officiers-généraux. Il m'a toujours paru ſouffrir de grandes difficultés dans l'exécution, & ne pouvoir de plus remplir l'objet utile. Le mémoire que j'ai donné, contenant les raiſons ſur leſquelles je fonde mon avis, il eſt inutile de les répéter ici. Il me ſemble que la retraite des ennemis ne doit apporter à mon projet que le ſeul changement de conduire l'armée par terre, paſſant par Gripſwald & Wolgaſt en côtoyant la mer, pour aller dans les iſles d'Uſedom & de Wollin. Nous éviterons par ce moyen toutes les difficultés de l'embarquement, qui me paraiſſait indiſpenſable dans la ſuppoſition que les ennemis reſteraient en for-

ce campés avantageuſement vers Fransbourg, afin de les dépoſter ; mais qui devient inutile aujourd'hui par leur retraite. A ce ſeul changement près, toutes les raiſons déterminatives de ſe porter à Uſedom & à Wollin, ſont les mêmes ; il me ſemble même que l'extrême faibleſſe où les maladies ont réduit l'armée, eſt un motif de plus pour agir de ce côté, puiſque cette armée ne fera point expoſée dans ces iſles à faire des mouvemens rétrogrades, toujours déſagréables dans le cas où des forces extrémement ſupérieures ſe porteraient ſur elle. J'ai eu un entretien aſſez long avec le ſénateur de Roſen, afin de ſavoir quel fond je pouvais faire ſur lui pour l'exécution de ce même projet, qu'il avait ſemblé adopter avant mon départ, & pour en faire ſentir l'utilité aux généraux ; mais il a perdu toutes ces idées de vue, ſans qu'aucune autre les ait remplacées. Lorſque je lui ai parlé des préparatifs à faire pour reprendre Pénémunde, il m'a répondu qu'il croyait inutile de s'arrêter à cette bicoque, & qu'il fallait aller en avant. Je lui ai demandé où il comptait d'aller, il ma répondu, *mais nous verrons alors.* J'avoue que j'ai été d'abord ſurpris de cette réponſe ; mais je n'ai rien voulu diſcuter. J'ai repliqué ſeulement qu'il me paraiſſait dans tous les cas abſolument néceſſaire de tenir nos galères, prames & autres bâtimens dans le Groſs-Haf, & que ſans avoir pris Pénémunde, cela était difficile. Non, m'a-t-il dit, parce qu'il tombera de lui-même ; mais, lui ai-je répondu, ſi vous n'employez pas

pluſieurs de vos bâtimens de mer & un corps de troupes à bloquer exactement ce fort, & pendant pluſieurs mois, je ne vois pas comment il tombera, & dans ce cas ce ne ſera pas de lui-même : ce ſera de plus vous affaiblir en recevant toujours une très-grande incommodité ; car d'avoir un poſte ennemi ſur vos derrières, cela peut avoir des inconvéniens majeurs dans de certaines circonſtances. Je n'ai pas pouſſé plus loin cette converſation, quoiqu'il m'ait paru plus d'à moitié converti, jugeant que le ſentiment que je lui inſpirais ne tiendrait pas au premier avis contraire ; & comme j'ai trouvé quelques généraux penſer de même ſur l'inutilité de cette opération, j'ai bien vu que le ſénateur n'avait fait qu'adopter leur ſyſtême à cet égard. Je n'ai point inſiſté du tout vis-à-vis d'eux, & j'ai paru très-indifférent ſur le parti qu'on prendrait, me propoſant de vous faire part de ce que je penſe là-deſſus.

Dans l'état de faibleſſe où eſt cette armée, il me paraît indiſpenſable de la conduire d'abord avec beaucoup de prudence, afin de ne la pas expoſer, s'il eſt poſſible, juſqu'à ce que les malades ſoient la plus grande partie rétablis, ſa cavalerie remontée & ſes vacances remplacées ; ce qui peut faire une différence de plus de huit mille hommes. Cependant il ne convient ni à la gloire de la nation, ni à l'avantage de la cauſe commune que cette armée attende ici dans l'inaction ſon rétabliſſement. Il me ſemble qu'on peut remplir ce double ob-

jet en portant l'armée tout entière dans les iſles d'Uſedom & de Wollin, ce ſera vivre ſur le pays ennemi. Elle y ſera occupée à la priſe de Pénémunde & d'Anclam-fer. Elle pourra ſuivant la ſituation des ennemis tenir un corps détaché dans la Poméranie, de l'autre côté de l'Oder, un peu en avant de Cammin, pour faire contribuer ce pays, & en tirer les ſecours qu'il pourra fournir; elle enverra des partis par le moyen de ſes bâtimens de mer dans l'autre Poméranie pruſſienne, en-deça de l'Oder & dans la partie de Lutken. Cette armée ſera donc occupée pendant quelque tems. On ſaura dans l'Europe qu'elle aura commencé ſes opérations; mais ce qui ſera bien avantageux, ce ſera de voir dans une poſition ſûre, le parti que prendront les Moſcowites & la tournure des affaires. S'il eſt poſſible d'amener les Ruſſes à cette grande opération, qui peut ſeule nous donner un avantage réel dans cette guerre, l'armée ſera très à portée d'y marcher: elle ſera en très-bon état: elle aura été quelque tems enſemble; on l'aura exercée. Enfin elle aura acquis toute la force & la conſiſtance qu'elle peut avoir. S'il était en mon pouvoir de déterminer quelque choſe ici, je ſerais avec l'armée dans ces iſles au plus tard les premiers jours du mois prochain; mais ſi les ordres de la cour de Suède n'arrivent pas, je crains bien que la réponſe à cette lettre ne nous trouve encore ici. Outre les raiſons très-déterminatives que j'ai alléguées pour reprendre Pénémunde, j'en ajouterai encore une autre tout auſſi

puiſſante ; c'eſt que ce fort ne peut jamais être d'aucune utilité à la Suède tant que la guerre durera, & qu'il ne peut au contraire lui être que très-nuiſible ; parce que ſi nos opérations ſont heureuſes, les armées ſe tiendront en avant, & ce fort ne peut ſervir de rien. Si elles ſont malheureuſes, & qu'on ſoit obligé de ſe retirer à Stralſund, on ne peut le ſoutenir. C'eſt dans ce cas une garniſon perdue ; de façon qu'il vaudrait mieux l'abandonner : donc on doit raſer cette bicoque, ſi on en a le tems. Si ces iſles reſtent à la Suède par l'événement de la guerre, il faudra y faire quelque choſe de meilleur, & l'on ne peut y avoir aucun regrêt. Si l'on eût pris ce parti l'année derniere, on n'y eût pas perdu plus de deux cent hommes & nous ne ſerions pas dans le cas de le reprendre. Je ne ſerais cependant pas étonné que les Pruſſiens nous en évitaſſent la peine en l'abandonnant. Ce que je dis de Pénémunde, eſt également applicable à Anclam-fer.

Je déſirerais qu'il y eut ſur toutes ces choſes une déciſion prompte ; mais l'éloignement y met un obſtacle inſurmontable. Il faut bien prendre patience.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Du 23 Juin.

P. S. Je viens de recevoir une lettre du baron de Stackelberg. C'eſt une réponſe à celle que je lui avais écrite de Nybbelède au ſujet

d'une assez drôle de petite histoire. Vous connaissez ces demoiselles ; elles sont jeunes, & nous avons polissonné. Je me suis amusé à mettre en vers l'histoire de nos jeux, & l'ingénuité de l'aimable Eda. Il me paraît par la réponse du baron, que le petit conte a assez bien réussi. Je vous envoie les lettres & le conte qui y a donné lieu ; cela coupera un peu la sécheresse de notre correspondance : peut-être cela vous amusera-t-il un moment, & Made. la marquise d'Havrincour ; en ce cas j'aurai bien fait.

LETTRE

du marquis DE MONTALEMBERT au baron DE STACKELBERG à son château de Suarta près de Nikœping.

Nybbelede, le 3 Juin 1758.

JE ne sais, monsieur, ce que vous direz de mon extravagance. Depuis trois jours que je vous ai quitté, j'ai fait en chemin le conte dont je joins ici copie. La Fontaine dit, en parlant du lièvre : *Car que faire en un gîte, à moins que l'on n'y songe ?* Et je dis de même d'un carosse où l'on est toute la journée seul. Le trait de naïveté que je vous ai conté, m'est revenu dans la tête, & je me suis amusé à le mettre en vers, (comme j'ai pu s'entend) vous savez que ce n'est pas-là mon affaire : *dites que*

vous l'avez fait, eſt le bon mot du conte. J'ai tâché de le rendre exactement, non ſeulement pour les mots qui ſont les mêmes, mais pour peindre la ſituation & l'hiſtoire dans le vrai comme elle s'eſt paſſée. Je ne ſais ſi j'y ai réuſſi : ſi j'euſſe eu le tems, il en ſerait peut-être mieux ; mais qu'importe, le voilà tel qu'il a été copié ſur le premier brouillon. Ce n'eſt qu'une plaiſanterie qui ſera toujours ſuffiſamment bonne, ſi elle vous amuſe, & vos dames auſſi.

J'eſpère arriver enfin demain à Carlscrona. Ce n'eſt pas avoir fait diligence ; mais je ſuis toujours ſi affreuſement enrhumé, que j'ai été forcé de prendre quelque repos. De plus, j'ai tant perdu de tems aux poſtes, quelque choſe que j'aie faite pour que cela n'arrivât pas ; j'ai eu ſi ſouvent de mauvais chevaux, que je n'ai pu avancer. Je n'ai point trouvé le chirurgien du régiment du comte Horne à Linkepingue : il était à la campagne ; ainſi je n'ai pu me faire ſaigner, ce qui aurait été, je crois, fort néceſſaire.

J'eſpère que le comte Taube aura été mieux depuis mon départ : je ſerai fort aiſe d'apprendre ſon rétabliſſement. Je vous prie d'aſſûrer la comteſſe & lui, que je prendrai toujours un ſincère intérêt à ce qui les regarde.

Ne doutez pas auſſi, je vous ſupplie, mon cher baron, des ſentimens particuliers & du ſincère attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

Je vous prie d'aſſûrer de mes reſpects, ma-

dame la baronne de Stackelberg & mesdemoiſelles ſes filles : ſi j'euſſe été meilleur poëte, elles euſſent été mieux célébrées ; je leur en fais mes excuſes. Le zèle étant très-grand, j'aurais ſouhaité que le talent y eût répondu.

Mes complimens, s'il vous plaît, au baron de Ridderſtolpe, s'il eſt encore avec vous.

Réponſe du baron DE STACKELBERG au marquis DE MONTALEMBERT.

Suarta, le 17 Juin 1758.

VOTRE départ, monſieur, & votre indiſpoſition ont été bien contraires à nos déſirs. Nous n'avons eu d'autre reſſource pour notre dédommagement, que de vous ſuivre avec notre ſouvenir de poſte en poſte, & j'ai été bien flatté de voir par la vôtre de Nybbelede, que vous avez bien voulu rappeller à votre mémoire vos amis à Suarta. Il faut avouer que vous ſavez bien tirer profit de tout, & que votre eſprit ne reſte jamais déſœuvré. A un tel militaire il eſt facile d'être homme de ſociété, & pour s'amuſer, bel eſprit & poëte : preuve de cela, les vers que vous avez eu la bonté d'envoyer à ma fille Eda, ſont excellens, la ſituation & l'hiſtoire eſt peinte à merveille & dans le vrai comme elle s'eſt paſſée. On voit aiſément que ce n'eſt pas votre premier eſſai. Toute la compagnie eſt de cet avis, auſſi les dames qui vous ſont leurs

compliments, vous remercient pour la peine que vous vous êtes donnée & le plaiſir qu'elles ont eu. La petite Eda a paru fâchée au commencement de ce que vous avez révélé le ſecret ; mais après avoir bien lu votre conte, elle s'eſt laiſſé calmer, & je crois que ſi vous étiez préſent, elle vous payerait le conte avec plus de facilité qu'elle a dégagé la bague.

L'amitié que vous avez bien voulu témoigner au comte de Taube pendant votre ſéjour chez nous, m'oblige de vous faire part de la fâcheuſe nouvelle, que bien loin de le voir rétabli, j'eûs le malheur de le perdre. Il eſt mort quatre jours après votre départ. Imaginez-vous quel ſpectacle de voir un beau-frère, un ami expirant, & madame ſa femme au déſeſpoir & déſolée. Ainſi la gaieté a fait place à la triſteſſe. A l'arrivée de la préſente, j'eſpère que vous êtes heureuſement arrivé à Stralſund, & je vous prie de faire mes complimens à mes amis.

Le baron de Ridderſtolpe qui eſt encore avec moi, me charge de vous dire mille choſes de ſa part.

J'oſe vous prier, mon cher marquis, d'être perſuadé, que perſonne ne peut être avec plus d'attachement & de ſincérité que moi,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

Signé STACKELBERG.

LE JEU

DU PIED DE BŒUF,

OU

LES DEUX BAISERS;

CONTE TRÈS-VÉRITABLE,

A

MADEMOISELLE EDA.

QUI veut perdre n'a qu'à jouer ;
Cependant tout le monde joue :
L'exemple ne peut corriger.
Au même écueil chacun échoue.
Mais je diſtingue entre les jeux,
Ceux de la ville & ceux de la campagne :
Les premiers ſouvent ennuyeux,
Semblent devoir être les plus coûteux.
Les ſeconds cependant, plus ſimples, plus joyeux,
Et que toujours le plaiſir accompagne,
Sont mille fois plus dangereux.
Si quelqu'un ſur ce fait peut former quelque doute,
Qu'il

Qu'il ſe taiſe d'abord, enſuite qu'il écoute.
Dans un château qu'on nomme Suarta (*),
Où l'on trouve à la fois bon hôte, aimable hôteſſe,
Avec trois nymphes dont l'éclat
Effacerait la brillante Déeſſe
De la jeuneſſe.
Dans ce lieu de délice où ſe plairait l'amour,
Voyageur trop heureux, j'arrivai l'autre jour.
Le ton de ce château eſt celui de l'aiſance,
Et de l'honnête liberté.
Tout eſt admis juſqu'aux jeux de l'enfance.
Il faut de le variété,
Pour échapper à la triſte indolence.
Un rien fait naître la gaieté;
Et l'on peut dire,
Que le ſage eſt celui qui ne cherche qu'à rire.
Or ſur ce ton l'eſprit était monté,
Lorſqu'au milieu de divers badinages,
Je propoſe ce jeu qu'on nomme *Pied de Bœuf*,
Un de ces jeux où l'on donne des gages,
Et dont tout l'art conſiſte à compter juſqu'à neuf:
On ſait que ce jeu n'eſt pas neuf;
Mais ſon origine eſt douteuſe.
Quelques-uns penſent qu'autrefois
Un bel eſprit chez les anciens Gaulois,
En fit la découverte heureuſe.
Quoiqu'il en ſoit, je fis ce choix,

(*) *Ce château appartenant au baron de Stackelberg, eſt ſitué à* 30 *lieues de Stockholm.*

Avec malice, il faut que j'en convienne;
Car nous jouions à frapper ſur les doigts;
Et ce jeu dans le fond n'en vaut pas trop la peine.
Les gages ſont bons quelques fois:
On peut par leur moyen attrapper quelqu'aubaine.
C'était le cas de chercher à gagner.
Les trois nymphes étaient de tout ce badinage:
Toutes trois ſœurs, à-peu-près du même âge.
Un demi-ſiècle enſemble elles pouvaient compter;
Que de raiſons pour folâtrer!
Le jeu de Pied de Bœuf eût donc la préférence.
Les mains l'une ſur l'autre, allant de bas en haut,
Deſſus ou bien deſſous & marchant en cadence,
Chacun voulait ſe placer comme il faut,
Pour attrapper quelque main pareſſeuſe.
Alors donnant un gage, elle ſe rachetait;
Puis à ſon tour elle prenait,
Lorſque la chanſe pour elle était heureuſe.
Enfin à force de payer,
Et les poches étant vuidées,
Il fallut bien ſonger à dégager
Tous les étuits & bagues engagées.
Ne voulant être long, il me faudra paſſer
Les faits étrangers à l'hiſtoire
Que j'ai deſſein de raconter.
J'en ſuis fâché, car ma mémoire
M'en fournit un dont le récit
Ornerait beaucoup cet écrit;
Mais le tems eſt ici mon maître:
Ainſi pour abréger le lecteur apprendra,

Que des trois ſœurs, l'une s'appelle Eda;
Qu'il faut la voir pour la connaître;
Et c'eſt de moi tout ce qu'il en ſaura.
Si j'étais né poëte, ainſi que l'eſt Voltaire,
Fabriquant des vers par état,
Je dirais, c'eſt la reine de Cithère,
C'eſt Flore ou c'eſt Iris; mais en franc militaire
Nommant toujours un chat, un chat,
D'un ſtyle ſimple & tout ſincère,
Je dis, c'eſt elle, c'eſt Eda;
Pour la connaître voyez-la.
La bague donc étant venue,
Pour le gage que l'on touchait,
On ordonna ſans l'avoir vue,
Que pour ce gage on chanterait:
Mais Eda répondit qu'elle ne le pouvait.
Sur ce refus l'on délibère;
Avoir oſé déſobéir,
C'était un crime: il fallait le punir
D'une façon même exemplaire.
Pour faire honneur à l'étranger,
On dit qu'entre mes mains il fallait ſequeſtrer
Cette bague de la rebelle.
Enjoint à moi de la garder
Juſqu'au moment que d'accord avec elle,
J'aurais pu deux fois l'embraſſer.
La ſentence était trop cruelle.
Qui pourra dire maintenant
Que ces jeux de campagne où tout paraît riant,
Ne ſont que pures bagatelles.

Eda, dans ce premier moment
Parut rêveuſe, inquiète, interdite;
Une ſentence auſſi dure l'irrite :
Elle prend ſon parti, déclarant fiérement,
Que la bague en ſequeſtre y reſtera long-tems,
Si pour la retirer, elle doit ſe ſoumettre
A ce prétendu jugement.
Malgré l'opinion, & quoiqu'on puiſſe admettre
Sur le peu de dégoût, qu'aſſez communément
Le ſexe fait paraître en tel événement,
C'était toujours parler très-convenablement.
D'ailleurs ſur ce fait-là chacun penſe à ſa guiſe :
Chacun joue en ce monde un rôle différent:
Diverſité, c'eſt ſa déviſe.
Abandonner la bague, était un grand projet.
Eda l'avait formé, le croyant praticable;
Ne penſant pas d'abord qu'il ſerait ſans effet,
Par un obſtacle inſurmontable.
D'un premier mouvement l'erreur eſt pardonnable.
Cette bague venait d'un papa bien chéri;
Ainſi la bague était très-chère.
Il était clair qu'on n'eût point conſenti
Pour rien au monde à s'en défaire;
Mais auſſi deux baiſers! c'eſt une grande affaire.
Que je vous plaignis, belle Eda!
Pendant toute l'après dînée,
De ce malheur vous fûtes accablée :
Votre beau teint même s'en altéra.
La crainte fait cet effet là;
Et la crainte était bien placée.

Vous la vouliez la bague & très-décidement.
Il ne s'agiſſait plus que du choix du moment:
C'était auſſi votre plus grand ſupplice;
Car pour choiſir, il faut conſentir doublement.
Vous le ſavez, combien j'allais ſouvent
Vous demander ſi l'heure était propice:
Vous me répondiez non, ou bien
Que vous vouliez l'avoir pour rien.
Penſiez-vous donc que je puſſe le faire?
Le voyageur pourtant partait le lendemain:
Il reſtait peu de tems pour terminer l'affaire.
L'après ſoupé fût à la fin choiſi.
Ce dernier tems obtint la préférence,
Le plus tard qu'un pendu chemine à ſa potence,
C'eſt toujours le meilleur pour lui.
Mais tout vient à ſon tems, & le tems a des ailes.
Dans un inſtant Eda vit le ſoupé finir:
Ce fut alors qu'elle eût des craintes bien réelles:
Il n'était plus queſtion de fuir.
Dans un coin de la chambre Eda s'était rangée.
Du jeux de Pied de Bœuf les différens acteurs
Devaient être tous ſpectateurs.
Elle en était d'autant plus allarmée.
Je tentais vainement de la déterminer:
Elle cherchait encore à ſe défendre,
Lorſque quelqu'un vint pour entrer,
Chargé de quelque compte à rendre.
Les ſpectateurs ayant changé d'objet,
La nymphe en fût à moitié convertie;
Mais dans l'inſtant qu'ailleurs on s'occupait

Elle crut ſe ſauver par ce nouveau projet.
Elle me dit d'un ton de modeſtie,
Qui ſur du marbre eût fait effet,
Hélas ! laiſſez-moi je vous prie,
Et dites que vous l'avez fait.
La belle Eda ne fût point obéie :
Les loups ſont ſans pitié pour les jeunes agneaux.
Par deux baiſers donnés bien à propos,
Sa très-douce harangue à l'inſtant fût ſuivie.
Les hommes ſont de vrais bourreaux ;
Déſormais je le certifie.
Cependant belle Eda, jugez-moi, j'y conſens.
Vous exigez que je publie
Ce que je n'ai pas fait ; la choſe eſt inouie.
On n'en peut rien conclure aſſûrément.
J'ai pu ſur deux baiſers me montrer difficile,
Quoique complaiſant à l'excès ;
Mais pour prouver encor combien je ſuis docile,
J'accepterai de vous en donner mille,
En promettant de n'en parler jamais.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Stralſund, *le* 27 *Juin* 1758.

LES Pruſſiens ont enfin évacué toute la Poméranie ſuédoiſe, monſieur, ils ont paſſé hier la Péene à Leuts, & nous avons envoyé aujourd'hui des détachemens pour occuper Gripswald & Grimmen, qui ont été auſſi évacués cette nuit. Aucuns de nos tranſports de Suède ne ſont encore arrivés.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Je vous enverrai cet avis par duplicata, l'un par mer & l'autre par terre.

N°. VI.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Stralſund, *le premier Juillet* 1758.

JE n'ai point encore reçu de lettre de vous, monſieur; j'en attens avec impatience, pour fixer mes idées ſur ce qui ſe paſſe ici. Il eſt arrivé une poſte de Suède le 26 au ſoir. J'avais dîné chez le ſénateur qui m'avait abſolument fait promettre d'y revenir dîner encore le lendemain; ce que j'ai fait. Mais j'ai été étonné d'apprendre qu'il était dans ſon

lit malade, & qu'il ne pouvait voir perſonne. Ce n'eſt que le ſoir aſſez tard que j'ai appris qu'il avait remis ce jour-là le commandement de l'armée au général Hamilton, ſeulement pour le tems de ſa maladie. J'ai cru la poſte partie à trois heures du ſoir à l'ordinaire, & elle n'eſt partie qu'à minuit, ainſi j'aurais pu vous donner avis de cet événement, par ma lettre du 27, ſi j'avais ſu ce retard, le ſénateur ayant fait partir ſon fils la nuit ſuivante. J'ai conjecturé qu'on avait pris en Suède un parti relatif aux deſſeins qu'on m'avait laiſſé entendre. Cependant le ſénateur ne s'étant pas deſiſté totalement du commandement, & les généraux croyant ſur la durée de ce changement plus d'incertitude qu'il n'y en a, ils ne ſe déterminent à rien, & cette eſpèce d'interrègne eſt très-nuiſible dans ce moment-ci. Je n'ai pu me diſpenſer dans ces circonſtances, de donner à entendre au général Hamilton, que j'avais lieu de croire qu'il garderait le commandement, en lui faiſant bien promettre qu'il n'en parlerait pas, afin de l'engager à travailler ſérieuſement à tous les arrangemens néceſſaires pour notre ſortie d'ici. Mais j'y ai peu gagné; car les autres ne veulent traiter ſérieuſement de rien avec lui, ne comptant point ſur la ſtabilité de ſon commandement. Je lui ai donné quelques idées relatives aux mouvemens à faire du côté pour lequel on a paru ſe déterminer à Stockholm. Il les a fort goutées, & je n'en étais pas en peine. Je lui ai dit là-deſſus des choſes peu importantes, afin de ne rien haſarder. Je me ſuis borné à ce qui

était néceſſaire, pour qu'il ne fit pas des diſpoſitions contraires à l'objet, & qu'il fit celles qui doivent préalablement être faites. Il me marque la volonté la plus décidée de me communiquer tout, & de me conſulter ſur tout; mais je me ſuis déja apperçu, que quelque bien endocumenté qu'il ſoit, il n'eſt pas aſſez ferme ſur ſes étriers pour défendre ſon ſentiment, & pour n'être pas ſéduit par des raiſons très-peu concluantes. Les eſpèces de conſeils de guerre qu'il tient, renverſent tout mon édifice. Les principaux généraux, à l'exception pourtant de Mr. de Lentingshauſen, s'oppoſent formellement au commencement des opérations relatives au projet convenu, ſans rien propoſer à la place de meilleur, ſi ce n'eſt qu'il faut aller en avant; ainſi s'il n'arrive pas promptement des ordres de la cour très-poſitifs à ce ſujet, je déſeſpère d'y déterminer le général Hamilton, quoiqu'il ſente avec beaucoup de juſteſſe d'eſprit tous les avantages de cette manœuvre, & les inconveniens ſans nombre de tout autre. Mais je ne ſuis pas près de lui dans le moment déciſif pour le ſoutenir, qui eſt celui où ces matières ſont diſcutées entr'eux, & je vois évidemment que je ne puis abſolument être bon à rien, ſi je n'ai le droit d'aſſiſter au conſeil de guerre. Je vous avoue que l'intérêt particulier que je parais avoir dans cette affaire, m'a ôté toute poſſibilité de vous en reparler avant mon départ de Stockholm, quoique je ſentiſſe dès lors les conſéquences, preſque auſſi fortement qu'ici; mais enfin la néceſſité abſolue, actuel-

lement préſente ſous mes yeux, réveille tout mon zéle & force ma répugnance. Il faut donc que vous me regardiez comme totalement neutre dans cette affaire, & ſuppoſer que je parle de quelqu'autre; car en vérité, je tiendrais le même langage. Si vous ne parvenez pas à me faire avoir un grade qui me donne entrée dans le conſeil de guerre, je vous prédis de la confuſion & des manœuvres inconſéquentes. Il me faudroit un volume pour vous expliquer à quel point les incertitudes & les craintes ſont portées. Je n'ai point à beaucoup près aſſez d'amour propre, pour me flatter que ma préſence dans ce conſeil remédiera à tout; mais j'oſe croire qu'elle empêchera bien des faux raiſonnemens, & que s'il y a un moyen d'y apporter reméde, c'eſt celui-là. Car enfin on détruit les mauvaiſes impreſſions, quand on eſt à même de combattre ſur le champ ce qui pourrait y donner lieu. J'aurais de plus l'avantage infini de connaître les différentes façons de penſer, & de mettre le commandant en garde contre ceux à qui je reconnaîtrais des idées fauſſes. Mais le point important & déciſif, c'eſt que je ſois inſtruit du parti qu'on va prendre, avant qu'il ſoit pris; parce qu'alors je l'empêche, s'il eſt poſſible de l'empêcher; au lieu que n'aſſiſtant point à ces délibérations, je puis les ignorer totalement ou ne les apprendre que le lendemain. Quand même je les ſaurais dès le ſoir, la choſe ſera arrêtée, les ordres donnés: comment obtenir un changement alors? Un général le voudrait, qu'il ne l'oſe plus après y avoir donné ſon approbation;

l'amour propre a toujours ſes droits ; & d'ailleurs de pareils changemens ſont ſouvent impoſſibles. Il eſt inutile que j'en diſe d'avantage ſur cette matière : je connais votre façon de penſer là-deſſus : je ſais qu'il n'a pas tenu à vous que cela ne ſoit déja fait. Mais enfin, il me ſemble que cette affaire, pour n'avoir pas été terminée alors, n'eſt pas impoſſible à renouer, vû ſon importance. D'ailleurs, ayant acquis un grade de plus en France, je ſuis plus rapproché. L'exemple de ce que le roi vient de faire pour le comte d'Heſſenſtein qui ne l'a jamais ſervi, eſt un prétexte à prendre vis-à-vis du roi de Suède. On peut en faire une affaire de procédé & de décence, en rappellant de plus les grades ainſi que les grands cordons accordés en différens tems à des officiers français qui n'avaient rendu aucun ſervice. On peut inſiſter ſur ce qui paraîtrait extraordinaire dans ce cas-ci, de ne rien faire. Afin de lever l'obſtacle de cette prétendue jalouſie, vous pouvez leur donner comme de vous même les facilités que voici, & vous faire fort de me faire accepter les conditions, qui ſont, de m'engager en recevant le brevet de général-major, de m'abſtenir d'en faire le ſervice à l'armée, ſous le prétexte de ne parler, ni entendre la langue, & de ne ſavoir aucun de leurs uſages, & en ajoutant de ma part, que dans l'incertitude ſi cela ne ferait point de peine à quelqu'un, je l'accepterais avec reconnaiſſance, ſeulement comme une diſtinction, & un ſimple brevet d'honneur. Alors il eſt certain qu'on ne peut plus allé-

guer de jalouſie. Ce ſervice ne me fait rien du tout. Si je le faiſais, je voudrais le faire parmi eux ſelon mon rang de colonel; ainſi j'y renoncerai volontiers, pourvu que l'objet eſſentiel ſoit rempli par-là : c'eſt tout ce que je déſire. Je me bornerai ſeulement aux honneurs du grade, & tacherai de le mettre à profit, en aſſiſtant aux délibérations. Je vous ai déja dit à Stockholm que je n'étais point perſuadé que la jalouſie occaſionnée par ce grade, pût être telle qu'on voulait le faire croire, parce que le comte d'Heſſenſtein m'en avait parlé comme d'une choſe ſimple, dont il s'était entretenu ſur ce pied là entr'eux; mais depuis mon retour, il a encore mis cette matière ſur le tapis, & m'a demandé pourquoi donc je n'y ſongeais pas. Je lui ai répondu que ce grade m'étant fort inutile, je n'y avais pas ſongé, dans la crainte que cela n'excitât quelque jalouſie & ne fit de la peine à quelqu'un. Il m'a fort aſſûré que j'avais tort de penſer ainſi : que tous tant qu'ils étaient, généraux & colonels, n'avaient pas douté que je ne revinſſe avec ce grade, & qu'on le trouvait tout ſimple. Il m'a ajouté : nous ſommes quelquefois aſſez extraordinaires; mais je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un qui le ſoit a ce point là : ainſi je crois que vous pouvez recevoir cette raiſon comme une défaite; mais non pas comme un motif réel de refus. Au reſte ſi le ſénateur Hopken le veut, cela ne lui ſera pas difficile; & ſi vous jugez le ſuccès de cette affaire de la même conſéquence que moi, je ne vois point d'inconvenient à lui dire que je vous

ai mandé ce que le comte d'Heſſenſtein m'avait dit & qu'à l'occaſion de cela, je vous avais détaillé tous les avantages qui réſulteraient de mon entrée dans le conſeil de guerre. C'eſt à vous de voir le parti que vous croyez convenable de prendre, m'en rapportant entièrement à vôtre prudence & à vos bonnes intentions.

J'ai l'honneur d'être, &c.

On dit que le comte Roſen eſt réellement malade: il eſt dans ſon lit depuis mardi, & ne voit que quelques généraux, lorſqu'il veut leur parler.

Le comte d'Heſſenſtein m'a chargé de vous faire mille complimens de ſa part.

Si ma dernière lettre du 27 n'a pas été numerotée, elle eſt la cinquième; ainſi il n'y a point d'autre N°. 5.

N°. VII.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Stralſund, le 8 Juillet 1758.

J'ESPÈRE à la fin, monſieur, que notre cavalerie va ſe porter en avant avec deux régimens d'infanterie. Ils partiront d'ici le 10 ou le 11, pour aller camper près de la Péene. Nous occupons Demmin, & nous occuperons alors Anclam. Le reſte de l'armée ne peut abſolument ſe mouvoir qu'elle n'ait douze cent chevaux de tirage qui lui manquent. Nous

eſpérons les avoir dans peu de jours. Le général Hamilton a pris le ſeul parti qui pouvait lever cette grande difficulté. Il a déclaré avec fermeté à la régence, que ſi le pays ne les fourniſſait pas, il les ferait enlever dans tous les villages. Ils ont promis qu'ils les fourniraient. On eſt convenu qu'on les rendrait dès qu'on aurait trouvé à s'en procurer d'autres : que l'on donnerait tant par jour au propriétaire, & tant par chaque cheval qui ſerait pris ou tué. Le général Hamilton expédie fort vîte. S'il avait eu le commandement plutôt, nous ſerions ſûrement en état de nous remuer. Il eſt un peu trop ſous la tutelle de ſes camarades, qui, avec les meilleurs intentions du monde, n'ont pas le talent de s'accorder. Je vois avec peine que nous ne ſerons peut-être pas d'un mois d'ici mis dans la ſituation convenable, pour opérer de ſuite, & marcher où les circonſtances le requèreront. J'ai été dans de grandes craintes qu'on reſtât tout ce tems dans l'inaction ; mais j'ai ſi fort échauffé le général Hamilton ſur la priſe de Pénémunde, qu'il a tenu un conſeil de guerre avant-hier, où il l'a emporté, & cette expédition a été réſolue. Nous aurons du moins l'air d'être occupés à quelque choſe, & nous gagnerons le tems où nous pourrons marcher, & où l'on ſe ſera décidé ſur le côté. Je ſuis toujours dans le plus grand étonnement de ne voir aucun ordre arriver de Suède à cet égard. Je n'ai point encore reçu non plus aucune de vos lettres. Le ſénateur de Roſen eſt toujours très-malade par ſon inſomnie, & ſa

très-grande faibleſſe. Il ne ſe mêle de rien. Il a reçu hier des nouvelles du général Fermer qui marche & s'avance ſans perdre de tems. Il paraît ſe diriger ſur Francfort, & l'armée de Mr. de Dohna qui a dépaſſé Paſſewalck, prend la même route. De la façon que Mr. de Fermer était, il ne paraît pas qu'il y ait aucun projet arrêté entre les cours, pour que l'armée ſuédoiſe ſe combine, ni même coopère en rien avec l'armée ruſſe. Il ne s'explique qu'en termes généraux ſur ces opérations, & ne montre aucune curioſité de ſavoir ce que nous pourrons faire. Il eſt certain que s'ils gagnent une bataille, elle ſera bonne à tout; mais il ſerait bon auſſi qu'on ſût d'avance de quel côté il ſe propoſe d'opérer, afin de tâcher de conduire cette armée du côté qui pourrait lui donner le plus de facilité. Peut-être s'expliquera-t-il plus clairement lorſqu'il ſera plus avancé.

Le général Hamilton me paraît décidé à ne point accepter d'autre traitement, que celui qu'on avait fait au feld-maréchal Ungern. Il dit avec raiſon qu'il eſt général de l'armée comme il l'était, & obligé à tenir une table comme lui. Il lui faut augmenter conſidérablement ſon équipage, & ſi l'on n'avait point égard à ſa demande, il eſt ſûr que cet honneur lui coûterait cher. Il m'a entretenu là-deſſus, & j'ai compris qu'il ne ſerait pas fâché que je vous engageaſſe à appuyer ſa demande: ce que je fais d'autant plus volontiers, que c'eſt un galant homme qui ſe porte à tout avec un zèle méritoire. D'ailleurs, il ne ſerait point

inutile qu'il crût m'avoir quelqu'obligation à cet égard. S'il apprenait que j'y eusse un peu contribué, il y serait sûrement très-sensible; car il me donne mille marques d'amitié & de confiance.

Nos affaires sur le Rhin ne vont pas bien, & j'en ressens une véritable peine.

J'ai l'honneur d'être, &c,

N°. VIII.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Stralsund, le 8 Juillet 1758.

DEPUIS ma lettre N.° 7 écrite ce matin & mise à la poste tout de suite, j'ai appris avec étonnement que la décision du conseil d'avant-hier n'avait pas tenu. On oblige le général Hamilton d'envoyer le Sr. Jean Spane, porter trois projets à la cour, & l'on n'y veut rien faire qu'on n'ait la réponse. On avance hardiment que cette réponse sera ici en quinze jours, & qu'on ne peut rien entreprendre auparavant, pas même la prise de cette bicoque de Pénémunde qu'on a toujours dessein de laisser, sans vouloir considérer que plus les circonstances permettront de s'éloigner, & plus la garnison de ce fort deviendra dangereuse; car elle pourra tous les jours faire des descentes dans la Poméranie suédoise; & si les ennemis nous voyent loin de la Poméranie, en envoyant deux cent houssards dans

dans l'iſle d'Uſedom, ils couperont totalement la communication de l'armée avec Gripſwald & Stralſund : aucun convoi, aucune recrue ne pourra paſſer, à moins que nous ne laiſſions un corps de cavalerie & d'infanterie à Wolgaſt & à Gripſwald, aſſez fort pour garder toutes les côtes & pour en impoſer. Mais alors c'eſt s'affaiblir & diminuer une armée déja ſi peu conſidérable, au lieu que Pénémunde pris, avec cent hommes qu'on ôterait de l'iſle de Rugen, tout le pays eſt couvert. Le général Hamilton eſt tout-à-fait de ce ſentiment; mais il m'a dit qu'il ne pouvait ſe diſpenſer de ſuivre la pluralité des voix. Il n'y a que Mr. de Lantingshauſen & Mr. d'Herneſtvert, qui ſoient pour lui, à ce qu'il m'a dit, encore ce dernier avec beaucoup de *ſi* & de *mais*. Je prévois qu'on lui fera tourner la tête, à moins qu'il ne ſoit poſſible de l'autoriſer à ſuivre le parti qu'il jugera le meilleur, quoique contraint à la pluralité des voix, ſans être obligé de conſulter perſonne, que lorſqu'il voudra ſeulement s'éclairer ſur ce qu'on peut dire pour & contre, avec ordre de montrer ſes pouvoirs à tous les officiers généraux. Il n'eſt point à craindre qu'il ne leur témoigne toujours beaucoup de déférence & beaucoup d'envie de ſe conformer à leurs avis; parce qu'il a cette bonne qualité, de vouloir plaire à ceux qui ſont ſous ſes ordres. D'un autre côté, les intentions des autres généraux étant excellentes, il leur ſuffira de ſavoir que leur ancien a le droit de ſe décider tout ſeul, pour qu'ils ne lui

ſachent pas mauvais gré lorſqu'il le fera ; ainſi l'on évitera l'inconvénient très-dangereux de laiſſer croire à chacun d'eux, que le chef ne peut rien par lui-même. Alors chacun ſe creuſe la cervelle pour enfoncer quelque projet qu'on ſoutient avec opiniâtreté, pour avoir la gloire d'avoir fait adopter ſes idées ; & delà il ſuit une anarchie totale. Si le général Hamilton peut ſe croire le maître, je vous aſſûre que la beſogne ne ſera point en mauvaiſes mains ; du moins je le penſe ainſi. Prenez-y bien garde : cet article eſt de la dernière conſéquence. Si vous avez communication des lettres que le général Hamilton écrit au roi & aux principaux ſénateurs, vous verrez qu'il dit toujours qu'il penſe ainſi que ſes dignes camarades, ou bien qu'il fera avec le ſecours de ſes camarades, ou bien encore nous ferons tous ici pour le mieux. Il s'exprime ainſi parce qu'il leur communique ſes lettres, & qu'il veut les flatter par-là ; d'où il ſuit qu'ils ſe croyent tous de pair, qu'ils ſe croyent avoir le droit de commander l'armée conjointement avec leur ancien, qui eſt toujours leur camarade. Jugez de la bonne beſogne qu'on peut faire avec autant de chefs. Deux cent Turennes à la tête de la plus belle armée, en auraient bientôt vu la fin. Je le répète, ſi l'on ne fait ſur cet article la plus ſérieuſe attention, on aura lieu de s'en repentir avant qu'il ſoit peu.

Je me flattais toujours de voir arriver des ordres de la cour qui nous tireraient de cette

cruelle incertitude; mais je commence à en déſeſpérer. Il ſemble qu'on ait tout-à-fait oublié cette armée. J'avoue que je ne comprens rien à ce ſilence: il eſt cependant de la plus grande conſéquence.

J'eſpère que cette lettre pourra partir par la voie du comte Jean Sparre, qui voudra bien s'en charger.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. I.

Réponſe de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Nasby, le 4 Juillet 1758.

Je réponds aujourd'hui, monſieur, aux trois lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai différé de répondre aux deux premières écrites de Carlſcrona, juſqu'à ce que je fuſſe certain de votre arrivée à Stralſund, dont vous m'avez informé par la dernière.

Je me flatte que vous connaiſſez trop à préſent tout l'intérêt que je prends à ce qui vous touche perſonnellement, pour pouvoir douter que les détails que vous avez bien voulu me faire des particularités de votre voyage tant par terre que par mer, n'aient été infiniment intéreſſans pour moi. J'ai vu avec peine que vos ſouffrances ſur la mer & vos incommodités ſur la terre aient été augmen-

tées par un rhume opiniâtre. J'eſpère que votre arrivée à Stralſund & les ſoins que vous aurez eu le tems de donner à votre ſanté, vous auront enfin délivré de toutes ces peines. Ce ne ſera à la vérité que pour paſſer à d'autres d'un genre différent, & que je ne partage pas moins avec vous.

Auſſitôt que votre lettre du 5 Juin me fût parvenue, je ne perdis pas un moment à m'éclaircir ſur les raiſons de l'inexécution des arrangemens dont vous étiez convenu avec M. de Flemming. Le peu d'intelligence & de connoiſſance de ce ſénateur ne me permettaient pas, comme vous le jugez très-bien, d'eſpérer beaucoup d'éclairciſſemens de ſa part; & M. d'Hopken étant à la campagne, d'où il ne doit revenir que dans cette ſemaine, je n'eus d'autre reſſource que de m'adreſſer au comte d'Ekeblad, quoiqu'aſſez peu au fait auſſi de ces ſortes de détails. Enfin, à force de raiſonnement & de patience de ma part, je ſus que les ordres de faire paſſer en Poméranie les barquaſſes, n'avaient pas été adreſſés à Carlscrona, parce qu'on avait pris le parti d'y envoyer celles qui ſont ici, & qui ſont parties il y a près de quinze jours. J'inſiſtai néanmoins pour qu'on y fit paſſer auſſi celles qui ſont à Carlscrona, & on me promet de donner des ordres pour en faire partir encore ſix de ce fort. Cinq galères ſont auſſi parties d'ici, & doivent être arrivées actuellement à Stralſund. Je ne ceſſerai ſûrement pas de preſſer pour qu'on vous faſſe paſſer la plus grande quantité poſſible de ces bâtimens plats,

Ils ſeront dans tous les cas d'une néceſſité indiſpenſable pour être maîtres du Gros-Haf, pour la facilité des ſubſiſtances & pour l'exécution des opérations projettées ſur l'une ou ſur l'autre rive de l'Oder.

A l'égard des troupes, c'eſt un contretems bien fâcheux que la quantité de malades qui s'y trouvent, & qui, jointe au non-complet, réduiſent cette armée preſqu'à rien. Plus d'intelligence & de bons arrangemens qu'il n'eſt poſſible d'en attendre de Mr. le comte de Roſen, auraient peut-être pu prévenir, ou pourraient remédier plus promptement à cet inconvénient. A l'égard du non-complet, les états envoyés ici de l'armée ne le font monter qu'à trois mille cinq cent ſoixante-cinq pour l'infanterie, à quatre cent quinze pour la cavalerie & à ſix cent quatrevingt-quatre chevaux. On preſſe actuellement les recrues dans les provinces, & l'on fait marcher par préférence ces vieux ſoldats qui ont été laiſſés ici; mais rien ne m'a plus étonné que ce que vous me marquez, qu'il n'eſt pas encore arrivé un homme de recrue à Stralſund. Pluſieurs des Officiers qui ont été envoyés en Suède, pour chercher ces recrues, & nommément le comte de la Gardie, m'ont aſſuré avoir conduit leur contingent deſdites recrues à Uſtat & les y avoir vu embarquer. Cela eſt conforme aux aſſurances du gouvernement & aux relations d'ailleurs qui m'ont été données ici; mais ne l'eſt nullement avec ce que vous me marquez. Ainſi je ne ſais comment concilier cette contradic-

tion. Je tâcherai encore de tirer cela au clair avec Mr. d'Hopken que je verrai après demain.

Les régimens dont vous m'avez envoyé la liſte, ont commencé à s'embarquer à Carlscrona le 19 de Juin, & le dernier embarquement doit avoir été fait le 2 de ce mois; ainſi je compte que le tout eſt actuellement en mer.

Le total de cet embarquement monte comme vous le marquez, à .	5200
A quoi il faut ajouter du régiment de Dalécarlie qui s'embarque ici	400
Du régiment d'artillerie, dont la plus grande partie eſt déja embarquée & partie . .	466
Total	6066 *hommes.*

Vous ſerez à portée de voir ſi l'effectif ſe trouve conforme à ces états, lorſque ces troupes ſe trouveront débarquées à Stralſund. Si tout cela arrive en bon état, ſi les maladies diminuent & laiſſent au-moins deux à trois mille hommes en état de ſervir, & enfin, ſi l'on emploie, comme je le ſollicite vivement, les moyens qu'on peut avoir de remonter la cavalerie dans le Mecklenbourg, il pourra ſe trouver dix-huit à vingt mille hommes en état d'entrer très-inceſſamment en campagne. Le tems preſſe à cet égard. L'armée ruſſe eſt trés-effectivement en mouve-

ment & a paſſé la Wiſtule, pour ſe porter en partie vers la Neth & partie vers la Poméranie. Nous ne ſaurions douter que ce ne ſoit ce mouvement qui a occaſionné celui des Pruſſiens, & leur retraite de devant Stralſund pour ſe porter au-devant des Ruſſes. Vous ſentez donc toute l'importance dont il eſt que les Suédois commencent à entrer en jeu pour opérer contre l'ennemi, ſoit par ſes derrières, ſoit par ſes flancs, tandis que leurs alliés marchent à lui de front. Les conſidérations politiques ſe joignent aux militaires pour exiger cette prompte activité.

Cependant je ſuis plus que jamais perſuadé comme vous, qu'il n'y aura rien à eſpérer ſur cela, tandis qu'on laiſſera le commandement de cette armée entre les mains de Mr. le comte de Roſen. Le zèle de ce général, ſa probité & ſes bonnes intentions ſont des vertus que ſon incapacité, ſon indéciſion, ſon manque de génie, & le mécontentement général de l'armée rendent entièrement inutiles. On m'en paraît convaincu ici, & dans les différens entretiens que j'ai eus ſur cela depuis huit jours, il a été queſtion de prendre un parti à cet égard, & j'eſpère que vous verrez bientôt des effets des meſures que nous avons tâché de concerter, de façon à concilier les différens objets en même tems. Je ſerai en état de vous en dire davantage ſur cela, dès que je ſerai informé du réſultat de la délibération du ſénat d'aujourd'hui. Vous ſentirez bien que ce que je vous en confie en attendant, doit être pour vous ſeul.

Je vous envoie ci-joint, monsieur, un faisceau de lettres qui m'ont été adressées pour vous, depuis environ trois semaines. J'y fais joindre aussi un paquet contenant des éperons d'argent que vos gens ont oubliés ici.

Je ne puis que vous être infiniment obligé de la confidence que vous m'avez faite de vos entretiens avec Mr. de Stackelberg pendant votre séjour à Suarta. Je souhaite que les dispositions qu'il vous a témoignées & dont il veut me persuader, soient aussi sincères & aussi durables qu'il l'assûre. Le tems & les occasions en feront la pierre de touche, & dans tous les cas, une connaissance ancienne de son personnel, garantira moi & mes amis de tous les mécomptes qui pourraient résulter de l'excès de confiance.

Des manœuvres dont vous connaissez à présent la source, ont pensé faire éclater ici depuis peu un orage qui heureusement a été étouffé dans sa naissance. Il n'était pas question de moins que d'une révolte en Dalécarlie, dont les premiers coups auraient porté sur la capitale, & par conséquent bouleversé tout le reste du royaume. La trame a été découverte à tems, & par un de ces événemens singuliers qui paraissent écrits dans le livre de la providence. La célérité avec laquelle on a couru au remède, des mesures, prises avec justesse & quelques exemples de sévérité faits sur le champ & à propos, ont heureusement étouffé l'incendie, & tout est tranquile à présent. Il est bien fâcheux d'avoir une guerre de ruses & d'artifices à faire dans l'intérieur, & de pareils ennemis intes-

tins à combattre, tandis qu'on devrait n'avoir à ſonger qu'à combattre avec avantage ceux du dehors.

Le pauvre comte Taube que vous avez laiſſé malade à Suarta, y eſt mort quatre jours après votre départ. Il eſt digne des regrêts de tous les honnêtes gens, & les miens en particulier ſont très-ſincères. C'eſt une perte à pluſieurs égards pour les bons patriotes ſuédois.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

N°. II.

Autre réponſe de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Nasby, le 11 *Juillet* 1758.

J'AI reçu en même-tems, monſieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 22 & le 27 Juin : la premiere n°. 4. & la ſeconde (dont j'ai reçu en même-tems le duplicata) ſans n°.

Je ſuis extrémement étonné de ce que par celle du 27, vous me marquez qu'aucune des troupes de Suède n'eſt encore arrivée, tandis que les relations qu'on a reçues ici de la même date, marquent que le 24 les renforts des régiments de Skaraborg, Jonkioping, Calmar

& Affsbourg étoient déja arrivés. Je ne ſais comment concilier cette contradiction.

Je ſuis ſurpris auſſi que vous ne fuſſiez pas informé que Mr. le comte de Roſen a écrit ici en date du 27, pour demander la permiſſion de ſe démettre du commandement de l'armée, & que Mr. ſon fils eſt parti le 28, pour apporter ici cette lettre, qu'il l'a remiſe au ſénat le 4 au matin. Votre ſilence ſur cette particularité, dont aucune des lettres de l'armée ne fait non plus aucune mention, me perſuade que le comte de Roſen aura pris ce parti ſans s'en ouvrir à perſonne. Quoiqu'il en ſoit, vous aurez vu par ma dernière, que celle du comte de Roſen ne pouvait pas arriver plus à propos, pour convertir le rappel qu'on allait lui envoyer, en une retraite volontaire & exempte de bien des inconvéniens, par-deſſus leſquels on était néanmoins réſolu de paſſer. On a donc renvoyé le jeune comte de Roſen dès le 5 au matin, avec la permiſſion au ſénateur de ſe retirer, & l'ordre au comte Hamilton de prendre le commandement de l'armée. J'eſpère que ce changement en occaſionnera d'heureux dans la conduite & les opérations de cette armée. Il eût été déſirable ſeulement, que cet arrangement eût pu être fait plutôt, & l'on aurait perdu moins de tems.

On trouvera ſans doute, dans les papiers du comte de Roſen, qu'il remettra au comte Hamilton, les ordres qu'il a reçus d'ici & dont il n'a fait part à perſonne, de faire toutes les diſpoſitions relatives au plan dont on eſt convenu ici, & auquel il n'y a rien de changé.

J'eſpère donc que ſur la connaiſſance que Mr. Hamilton va acquérir des intentions du gouvernement, & du plan formé ici avec vous, il ne perdra pas un moment à mettre la main à l'œuvre. La retraite des Pruſſiens donne la facilité de faire vos premiers mouvemens par terre, & par conſéquent épargne beaucoup de tems & de peines.

Il eſt inconcevable que la plûpart des officiers-généraux ſuédois ſoient de l'avis de ſe porter du côté du Mecklenbourg. Cela eſt encore plus inexplicable à l'égard du comte de Ferſen, qui, après avoir été fortement oppoſé à ce projet cet hiver & ce printems, tems dans leſquels on aurait pu agir dans cette partie avec fruit & avantage, revient à ce ſentiment, au moment où ce projet ne mène à rien. Veulent-ils donc faire la guerre au duc de Mecklenbourg? Car il n'y a plus d'ennemis dans ce duché. Veulent-ils ſe procurer la facilité des ſubſiſtances, des remontes & des recrues? mais ils peuvent tirer toutes ces reſſources de ce pays, ſans être obligés de ſe porter ſur les lieux pour s'en approviſionner. Veulent-ils enfin ſe porter par ce côté là vers le Preignitz? Mais ſont-ils en état de ſe ſoutenir par leurs propres forces dans cette partie? Y ont-ils des points d'appui, des lieux d'approviſionnement pour leurs ſubſiſtances? Et enfin ſont-ils dans un état de force aſſez reſpectable, pour s'imaginer de former & d'exécuter un plan particulier pour eux ſeuls, & indépendamment de toutes combinaiſons avec leurs alliés? Je ſerais ſur-

pris que le comte de Ferſen pût ſe repaître de pareilles chimères.

Quoiqu'il en ſoit, les ordres envoyés au comte de Roſen, de s'emparer des iſles d'Uſedom & de Wollin, ſerviront de règle au comte d'Hamilton, & feront ſans doute diſparaître toutes les idées vagues & chimériques des autres généraux. J'eſpère que la confiance du nouveau général en vous & en vos amis, ne ſera qu'augmenter; mais vous le connaiſſez trop, pour que j'aie beſoin de vous rappeller la néceſſité de vous tenir en garde; 1°. contre ſon indiſcrétion naturelle; 2°. contre la facilité avec laquelle il eſt ſujet à ſe laiſſer ébranler dans ſes réſolutions, à changer d'avis & à adopter ſucceſſivement toutes les différentes idées, quoique contradictoires, des différentes perſonnes qui chercheront à lui en ſuggérer. J'eſpère que ſa confiance en vous le portera néanmoins à donner la préférence aux vôtres; mais il vous ſera toujours néceſſaire pour l'étançonner, de perſuader auſſi Mrs. de Ferſen, de Liewen, d'Ehrensward & de Lantingshauſen.

Les réponſes que le pauvre ſénateur Roſen a faites à vos propoſitions au ſujet de Pénémunde, ne méritaient d'autre replique que de hauſſer les épaules. Pour peu qu'on ait la moindre teinture des connaiſſances d'un homme de guerre, on ſent l'impoſſibilité de ſonger à marcher en avant, en laiſſant un poſte comme celui-là ſur ſes derrières, & ſans s'en être rendu maîtres. Je préſume donc que Mr. d'Hamilton prendra ſans délai ſes meſures,

pour le reprendre & pour n'y pas échouer ridiculement, comme le ſénateur Roſen à fait ce printems.

Je ne ceſſe de ſolliciter ici fortement, pour qu'on vous faſſe encore paſſer le plus grand nombre poſſible de bâtiments plats; mais je doute que je puiſſe réuſſir à vous en faire expédier autant que vous le déſirez, & que peut-être il ſerait néceſſaire. Les obſtacles qui s'y oppoſent ſont, 1°. le manque de matelots, 2°. l'énorme chéreté de l'entretien de cette marine hors du pays. Par les états que Mr. de Lantingshauſen a envoyés, ce qui s'y trouve actuellement, conſomme dix mille écus de banque, ou cinquante mille livres par mois. Il eſt donc très-difficile d'obtenir la multiplication de pareils objets de dépenſes, dans un pays qui n'eſt rien moins que dans l'opulence.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

P. S. Comme j'allais fermer cette lettre, monſieur, je reçois celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le premier de ce mois N°. 6. Je n'ai qu'un moment pour y répondre ſuccintement.

J'y trouve l'explication du ſilence que vous avez gardé dans votre lettre du 27 ſur la retraite du comte de Roſen.

Je reconnais votre prudence & votre zèle ordinaire dans la façon dont vous avez prevenu le comte Hamilton, & dont vous l'avez

préparé a faire les diſpoſitions convenables au plan dont on eſt convenu ici avec vous, & qu'il va être chargé d'exécuter. Je conçois bien que juſqu'à ce que les ordres du gouvernement lui ſoient parvenus, de prendre le commandement de l'armée, il aura peine à prendre des meſures efficaces, & les autres généraux à y concourir; mais en ſuppoſant que le jeune comte de Roſen faſſe autant de diligence à ſon retour, qu'il en a mis à ſe rendre ici, je compte qu'il arrivera demain au plus tard à Stralſund, & qu'ainſi vous commencerez à faire ſortir enfin cette armée de ſa longue retraite.

Vous verrez par ce que j'ai dit ci-deſſus, que je ſens comme vous tous les inconvéniens à appréhender du peu de fermeté du comte Hamilton dans ſon ſentiment, & de ſa facilité à revenir toujours à l'avis du dernier qui lui parle. Je conviens avec vous de l'avantage qu'il y aurait à vous faire mettre en droit d'aſſiſter au conſeil de guerre, & perſonne n'en peut ſentir mieux que moi toute l'utilité; mais je vois de près en même-tems & je connais de longue main toute la difficulté qu'il y aura à réuſſir dans ce projet. Cependant je ferai de nouvelles tentatives ſur cela, & je vous ferai part de ce qui en réſultera; mais j'avoue que j'ai aſſez peu d'eſpérance du ſuccès de mes ſoins à cet égard.

Vous n'aurez été que trop informé ſans doute, du malheureux événement de la bataille donnée proche Crewelt entre notre armée & celle des Hannovriens le 23 Juin. J'en ai le cœur plein d'amertume. Je n'ai encore aucun

détail particulier ; mon fils qui s'eſt trouvé à cette bataille, n'ayant eu le tems de m'écrire que deux mots le 24.

Cependant Mr. le comte de Clermont s'eſt porté à Wering, après avoir raſſemblé l'armée, & il comptait, dit-on, marcher à l'ennemi & l'attaquer de nouveau le 29 ou le 30. Dieu veuille que ce ſoit avec plus de ſuccès.

Je joins ici une lettre de Mr. le maréchal de Belle-iſle pour vous, que je viens de recevoir dans le moment.

N°. III.

Autre réponſe de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Nasby, le 14 Juillet 1758.

JE n'ai pas différé, monſieur, de traiter avec le miniſtère ſuédois l'affaire qui faiſait la matière principale de votre dernière lettre. Je vis hier Mr. le Baron d'Hopken & je l'entretins long-tems & très-confidemment, ſur l'utilité & même la néceſſité dont il ſerait pour le bien des opérations de l'armée ſuédoiſe, que vous puſſiez avoir droit d'aſſiſter aux conſeils de guerre. Je puis vous certifier, monſieur, que les ſentimens particuliers que vous avez connu à Mr. d'Hopken pour vous, ſont toujours les mêmes, & vous lui connaiſſez trop de diſcernement, de lumières & d'eſprit, pour

douter qu'il ne ſente tous les avantages qui réſulteraient de votre aſſiſtance aux conſeils de guerre, & tous les inconvéniens qu'on peut craindre du contraire. Ainſi il n'y a pas de ſa part la moindre objection aux très-judicieux argumens que vous avez avancés vous même, & que j'ai fait valoir pour vous élever au grade de général-major. Mais cette occaſion n'eſt pas la première, où dans les cours, des motifs étrangers au bien des affaires, contrarient les meilleures meſures qu'on voudrait prendre pour en acheminer le ſuccès. Vous connaiſſez à préſent aſſez cette cour-ci, pour n'être pas étonné qu'il s'y rencontre plus que dans aucune autre, des obſtacles de cette nature. La jalouſie que les colonels pourraient avoir du grade d'officier général qu'on vous donnerait, n'eſt pas ce qui arrêterait ſur cela le ſénat, quand même leſdits colonels ne ſeraient pas auſſi diſpoſés à n'en pas être mécontens, que le zèle, la bonne volonté & la nobleſſe des ſentimens du comte Heſſenſtein le lui perſuadent; mais c'eſt un fait conſtant, qu'un officier étranger ne ſaurait être élevé à un grade ſupérieur dans l'armée ſuédoiſe, que par une grâce particulière du roi de Suède. Le ſénat peut lui en inſinuer l'idée; mais il ne ſaurait en faire l'objet d'une nomination dans les formes ordinaires; & enfin il peut ſolliciter, mais non pas déterminer la volonté du roi à cet égard. C'eſt ainſi que Mr. de Tunderfeld & de Leſſié ont été faits généraux majors, quoiqu'ils euſſent pu être regardés comme nationaux. D'après les connaiſſances que vous avez, monſieur, je

vous

vous laiſſe à juger ſi vous croyez que dans les circonſtances préſentes, le ſénat pût ſolliciter pour vous cette grace du roi de Suède avec eſpoir de ſuccès. Indépendamment de bien des motifs particuliers dont je m'abſtiens de parler, mais qui ne rendraient pas la cour de Suède favorable à ce projet, ne pourrait-elle pas en alléguer d'autres, dont en effet on ne pourrait pas diſconvenir de la vérité; comme par exemple, que de tous les officiers que les puiſſances alliées ont envoyés dans leurs armées reſpectives pendant cette guerre, aucun n'a eu droit d'aſſiſter aux conſeils de guerre. Mr. de Montazet, brigadier comme vous, ne l'a point eu à l'armée autrichienne; Mr. de Buckow & de St. André, quoiqu'officiers généraux, ne l'ont point eu dans l'armée ruſſe, du moins juſqu'après la honteuſe retraite de Mr. Apſaxin. Ainſi quel titre valable pour le roi de Suède pourrait-on lui préſenter, pour accorder ſeul ce droit à un officier français dans ſon armée? Je pourrais ajouter à cela pluſieurs autres motifs de difficultés & d'embarras pour le ſénat, moins aiſés à déduire dans une lettre, que dans un entretien entre Mr. d'Hopken & moi. Mais concluſion, il ne faut pas que vous comptiez ſur cet arrangement, & c'eſt un projet que Mr. d'Hopken & moi nous voyons avec peine l'impoſſibilité de faire réuſſir. Il ne faut donc ſonger qu'à ſuppléer à cela, comme vous en êtes plus capable que perſonne, par votre capacité à démontrer ſans replique les avantages & l'utilité de vos propoſitions, par le don que vous avez de per-

ſuader, non ſeulement le général, mais même ceux qui peuvent avoir le plus d'influence ſur lui; & enfin par votre zèle & votre patience à ne vous pas rebuter des obſtacles, & à inſinuer des remèdes aux mécomptes. J'eſpère qu'au moyen de la confiance que le comte Hamilton & la plupart des généraux ont en vous, vous parviendrez à employer tous ces talens avec toute l'efficacité & l'utilité qu'on doit en attendre.

Mr. le baron d'Hopken m'a montré le bulletin de ce qui s'eſt paſſé vers Gripſwald, Anclam & Demmin, depuis le 25 Juin juſqu'au 2 Juillet. Dès que le comte Hamilton ſera confirmé dans le commandement, j'eſpère qu'il entamera des opérations plus capitales.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

N°. IV.

Autre réponſe de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Nasby, le 25 Juillet 1758.

J'AI reçu, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 8 Juillet N°. VIII, trois jours avant celle de même date N°. VII.

Vous pouvez juger, monſieur, que ma ſurpriſe n'a pas été moindre que la vôtre, en apprenant que M. d'Hamilton envoyait ici trois projets de campagne : d'où je dois conclure, ou que l'on n'avait pas in formé le comte de Roſen dans le tems où on l'aſſûrait à vous & à moi, de l'approbation donnée ici à celui que nous avons propoſé, duplicité que je ne pouvais guère ſoupçonner : ou qu'ayant fait part du choix de ce plan au comte de Roſen, il n'avait pas remis au comte d'Hamilton tous ſes papiers relatifs à l'armée, en lui remettant le commandement, & qu'ainſi ce dernier n'avait pas connaiſſance des ſentimens du gouvernement à cet égard. Je n'ai donc pas perdu de tems à entrer en explication ſur cela avec Mrs. d'Hopken, d'Ekelblad & de Palmſtierna, & j'ai ſu d'eux, qu'en effet Mr. de Roſen avait éludé de remettre à Mr. d'Hamilton les lettres de ſa cour, dans leſquelles ſe trouvait l'approbation du plan en queſtion, attendû que ces mêmes lettres contenaient des reproches très-peu agréables à ce ſénateur. Cependant ils me dirent que depuis lors, & poſtérieurement au départ du comte Jean Sparre, le comte Roſen avait remis à Mr. d'Hamilton une lettre entre autres, dans laquelle les intentions du gouvernement ſur le plan à ſuivre étaient ſuffiſamment expliquées.

Quoiqu'il en ſoit, je prévois bien que Mr. d'Hamilton n'aura voulu prendre aucun parti avant d'avoir reçu des ordres ultérieurs & conſéquens aux propoſitions qu'il a faites ; ainſi j'ai ſollicité, & je ſollicite vivement l'expé-

dition de ces ordres. J'eſpère que cela ne tardera pas, & je dois croire même la choſe déja faite, ſi Mr. d'Hopken m'a tenu parole; mais vous ſavez que la diligence & l'expédition dans les affaires eſt un talent peu commun, & même peu connu ici. Je ſuis entré avec Mr. d'Hopken dans la diſcuſſion des différens plans propoſés par Mr. d'Hamilton; & tout bien conſidéré, il eſt convenu que celui dont vous avez fait l'ouverture, eſt le meilleur, le mieux combiné, & de l'exécution la plus facile, le plus prompt, & le plus avantageux. Nonobſtant cela, il ne faut pas s'attendre que le ſénat prenne ſur lui de décider & d'ordonner préciſément l'exécution de ce plan. Comme malheureuſement les conſidérations de diète ſe joignent toujours ici aux affaires de tout genre, le ſénat ne voudra pas ſe rendre reſponſable de l'événement, qui, ſuppoſé qu'il ne fut pas heureux, ſerait rejetté à la charge du ſénat par ceux même, qui auraient été peut-être du même avis & chargés de l'exécution. Il faut donc s'attendre que le ſénat laiſſera la liberté du choix des opérations au général & à ſon conſeil de guerre. Mais Mr. d'Hopken m'a promis que dans une lettre particulière qu'il écrira en même-tems à Mr. d'Hamilton, il appuyera fortement ſur toutes les raiſons qui doivent faire donner la préférence au plan d'agir du côté d'Uſedom, Wollin &c., & ſur-tout d'emporter d'abord cette incommode vedete de Pénémunde.

Au reſte, les pouvoirs & les inſtructions qui ont été envoyés à Mr. d'Hamilton ſont les mê-

mes qu'avait Mr. Ungern; ainſi il a toute l'autorité déciſive, & celle de ſe porter à tous les partis nerveux, ſans ou même contre l'avis du conſeil de guerre, qu'il eſt en droit de n'aſſembler que quand bon lui ſemble. Enfin, il eſt autoriſé à ſe décider par lui-même, & ſans conſulter perſonne, qu'autant qu'il juge en avoir beſoin.

Le comte de d'Ekelblad, qui vint hier ici, me dit que l'armée ſuédoiſe était campée en trois différens corps ſur la Péene, & qu'elle avait repris poſſeſſion d'Anclam; ce qui m'a paru être l'exécution du projet détaillé dans votre lettre N°. VII.

Les Ruſſes doivent être actuellement à Poſen, où le corps de Mr. de Brown doit avoir joint celui de Mr. de Förmer. Il n'y à preſque pas lieu de douter que leur plan ne ſoit de ſe porter ſur Frankfort ou ſur Cuſtrin, dont ils voudraient faire le ſiège; mais j'avoue que je regarde le ſuccès de cette entrepriſe comme peu vraiſemblable, vû la poſition de cette place au milieu de marais impraticables, & la difficulté preſque inſurmontable qui s'en ſuit d'en faire les approches. Je préſume donc qu'ils ſe tourneront vers Frankfort, & qu'ils poſteront en même-tems quelque gros détachemens vers la Poméranie.

Mr. de Dohna avait eu ordre de joindre le roi de Pruſſe avant l'échec qu'on reçu les douze mille Pruſſiens qui eſcortaient le convoi intercepté par Mr. de Laudhon, & la levée du ſiège d'Olmutz qui s'en eſt ſuivie. Mais la poſition du roi de Pruſſe étant telle, qu'il n'a

plus de reſſource qu'une bataille à riſquer pour ce tirer du cul de ſac où il eſt acculé ; il y a toute apparence que Mr. de Dohna aura eu ordre de reſter à portée d'obſerver le Ruſſes, & en meſure de raſſûrer Berlin contre une nouvelle viſite de Mr. Haddick qui s'eſt avancé en Luſace.

Il ſerait aſſûrement déſirable que les opérations puſſent être concertées entre les Suédois & les Ruſſes. Mr. de l'Hopital & moi, nous n'avons rien omis pour cela ; mais quelque naturel que fût un pareil concert, & quelque ſimple qu'il paraiſſe à former, il eſt aſſez ordinaire dans les cours, que des motifs étrangers & nuiſibles au bien des affaires, contrarient ſouvent les meilleurs projets ou du moins y font naître des difficultés & des obſtacles. C'eſt ce que nous éprouvons, ſans néanmoins déſeſpérer de rien ; mais le plus ſûr moyen de faire naître ce concert de lui-même, eſt de s'approcher les uns des autres, puiſqu'alors la poſition même rend ledit concert indiſpenſable pour l'intérêt de chacun en particulier.

Je ne préſume pas qu'on faſſe de difficultés à Mr. d'Hamilton ſur le traitement. On m'a paru porté à ne lui pas donner lieu de ſe plaindre à cet égard.

Je vous ſuis très-obligé de l'avis que vous me donnez ſur la connaiſſance que le comte Ferſen a par le comte Ekelblat, de ce que je confie en ſecret à ce dernier. Je me réglerai ſur cela ; mais il ſera bien difficile de remédier en totalité à cet inconvénient.

Je recommanderai votre fuſil à Mr. Ehrenfalck, & j'y aurai l'œil.

L'état de nos affaires ſur le Rhin me déſole. Il faudra bien qu'on y mette ordre & au plutôt. Il ſe paſſe là des noirceurs, des horreurs, &c. inconcevables. Je ne reconnais plus notre militaire. Les troupes ſont pourtant les mêmes. Elles feront tout ce qu'on voudra, quand on les mènera.

Mr. le comte de Clermont eſt allé à Paris. Reviendra-t-il à l'armée? C'eſt ce que j'ignore encore.

Mr. de Puyzieulx, le maréchal d'Etrées, & de Berryer, ont été admis au conſeil à la place de Mr. de Rouillé, de Paulmi, & de Moras, congédiés.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé d'HAVRINCOUR.

N°. IX.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Stralſund, le 15 *Juillet* 1758.

J'AI reçu avant-hier, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 4 de ce mois, par la voie du même yacht qui a ramené le comte de Roſen ici de Stockholm; & je vois par cette lettre, que vous ne ſaviez pas ſon arrivée dans cette ville, & qu'il était chargé de demander au roi pour ſon

père la permiſſion de ſe retirer. Par le retour du comte de Roſen, le général Hamilton a été pourvu du commandement en chef; mais on a ajouté un mot dans ſa lettre qui l'a piqué au vif. On lui marque que le roi lui confie le commandement *par interim*. Pourquoi ſe ſervir d'une pareille expreſſion, ſi l'on doit le lui laiſſer, comme il paraît difficile qu'on faſſe autrement? Il n'a pas voulu montrer cette lettre à perſonne, & il a bien fait; car on jugerait qu'il eſt à la tête de l'armée pour peu de tems, & ce ſerait un grand malheur, qu'on le crût; car il n'aurait la confiance de perſonne. Il m'a dit qu'il écrirait fortement là-deſſus au ſénateur d'Hopken, & je lui ai dit que je vous informerais de ce juſte ſujet de plainte. Je crois qu'il eſt très néceſſaire de ſupprimer ce mot, & d'étendre ſes pouvoirs. Je vous en ai déja fait ſentir les raiſons dans ma dernière lettre N°. VIII, & ſi vous êtes de mon ſentiment, j'eſpère que vous ferez ce qui dépendra de vous, pour que cela ſoit.

J'ai enfin obtenu d'une façon déciſive qu'on prendrait Pénémunde. Le général Hamilton a eu plus de fermeté dans cette occaſion que je lui en aurais cru. Après lui avoir bien démontré que le tems qui lui était néceſſaire pour ſe mettre en état d'opérer, était plus que ſuffiſant pour prendre ce fort, & que de ne pas employer ce même tems à une expédition ſi importante, ſerait une faute inexcuſable, il a pris ſon parti; il a donné ſur le champ, ſans conſulter perſonne, ordre au général Hernswert, de tout diſpoſer pour ce ſiège; enſuite il a dé-

claré aux généraux qu'il y était réſolu. Ce ſera le 19 ou le 20 que les troupes paſſeront dans l'iſle d'Uſedom, & j'eſpère qu'environ le 25, tout ſera fini. L'armée ſera prête alors, pour ſe porter où la cour jugera à propos. Je ſuis toujours dans le même étonnement de ne voir point arriver d'ordre, ni de plan de campagne. Les maladies diminuent; mais les convaleſcens ne ſe rétabliſſent pas. Ce ſont les viandes ſalées, dont les magaſins regorgent ici. Il en arrive tous les jours une ſi grande quantité, qu'on ne ſait où les mettre. On en donne cinq quarterons à chaque ſoldat. Cela coûte fort cher à la couronne & fait périr l'armée. Les régimens allemands qui n'avaient jamais eu le ſcorbut, tant qu'ils ont été en garniſon ici, & les maîtres de ſe nourrir à leur fantaiſie, en ſont actuellement abymés. On ma dit que le ſoldat ſe plaignait beaucoup. Ils ne demandent que leur pain, de la farine pour faire une eſpèce de bouillie, à laquelle ils ſont accoutumés, & le reſte de leur ration en argent. L'on répond à cela que les magaſins ſont pleins de ſalaiſons, & qu'il faut bien les vuider. Mais faut-il faire mourir l'armée? Car il eſt certain que c'eſt lui donner du poiſon. D'ailleurs, ces magaſins ne déſempliront jamais; car il en vient continuellement plus qu'on en conſomme. Il faut que les entrepreneurs aient fait un bon marché, puiſqu'ils fourniſſent ſi abondamment. Le général Hamilton me paraît diſpoſé à paſſer par-deſſus toutes les formes, pour nourrir le ſoldat avec de la viande fraiche, dès que nous ſerons hors d'ici, & je l'y encourage

tant que je puis. Tâchez de nous aider là-deſſus, ſi vous le pouvez. Chaque régiment emmène avec lui cent convaleſcens, que nous eſperons rétablir en campagne. C'eſt un très-bon parti. Et il me ſemble que tout ce qui a été fait depuis quinze jours, a été très-ſagement & très-promptement réſolu. L'armée n'eſt pas connaiſſable depuis ce tems. Le général Hamilton mérite toutes ſortes d'éloges à cet égard, & j'ai de plus en plus lieu d'eſpérer qu'on en ſera content.

Les recrues qu'on vous a aſſuré être arrivées, ne le ſont point. Lorſque je vous ai mandé qu'il n'en était pas arrivé un homme, l'expreſſion ne devait pas être priſe au pied de la lettre: elle était vraie, à l'exception de quelques recrues de cavalerie, dont la plus grande partie du régiment du comte de Lieven, & des ſoldats d'artillerie. Depuis, il en eſt arrivé pour quelques régimens d'infanterie; mais en petite quantité: voilà le vrai. On m'a dit qu'on eſpérait que ces recrues allaient ſe ſuccéder ſans interruption. Je le ſouhaite fort; car cela eſt bien important.

N°. V.

Réponſe de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR à la lettre précédente de Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Nasby, le premier Août 1775.

JE reçus avant-hier, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 15 du mois paſſé.

Vous n'aurez pas été long-tems dans l'étonnement de ce que je ne vous parlais pas dans la mienne du 4, de l'arrivée ici du jeune comte de Roſen, puiſque vous aurez vu par la ſuivante, qu'il n'arriva à Stockholm que ce même jour 4, qui était un mardi jour de poſte; que ma lettre était écrite dès le matin à Nasby, & que je ne fus informé que l'après midi & après l'expédition de ma poſte, de l'arrivée ici du comte de Roſen, & du ſujet qui l'y amenait.

Le comte d'Hamilton n'aura pas tardé à être appaiſé au ſujet de ce ſingulier terme de *par interim* qui a été employé dans ſes lettres de commandement en chef. Ce n'a été par ordre ni du ſénat, ni de Mr. d'Hopken que ce terme a été employé. On a appris ici avec ſurpriſe, qu'il ſe trouvait dans les lettres de ſervice du comte d'Hamilton, & par la recherche qu'on a faite ſur cela, il s'eſt trouvé que ce n'était que l'effet d'une bévue, ou plutôt une balourdiſe du ſecretaire d'Etat de la guerre, qui a

dreſſé la minute de ces pouvoirs ; lequel, par paranthèſe, convaincu lui-même de ſon inaptitude pour ce département, vient de s'en démettre. Quoiqu'il en ſoit, Mr. d'Hopken a rectifié cette faute, & vous aurez vu à préſent que les pouvoirs & l'autorité du comte d'Hamilton ſont auſſi étendus que lui & vous pouvez le déſirer.

J'étais déja informé que le comté d'Heſſenſtein & Mr. Ehrenward avaient été détachés pour prendre le fort de Pénémunde, & j'avais vu avec plaiſir cet effet de l'activité du comte d'Hamilton, & de la confiance en vos conſeils. Je penſe que cette bicoqne une fois priſe, il n'y a rien de mieux à faire que de la raſer. On eſt aſſez généralement ici du même avis, & je crois que le comte d'Hamilton fera très bien de n'y pas laiſſer pierre ſur pierre.

Mr. de Champeaux m'a envoyé la copie d'une lettre qu'il vous a écrite, & par laquelle il propoſe de s'emparer de ce qui reſte à payer des contributions exigées dans le Mecklenbourg par les pruſſiens, & dont une partie doit ſe trouver en caiſſe à Roſtock. Cette idée m'a parue fort bonne. Il ne peut être que très-expédient de fruſter l'ennemi de ce ſecours pécuniaire. Je n'ai pas perdu un moment à y exciter le miniſtère ſuédois, & Mr. d'Hopken entrant dans cette vue à expédié par la poſte du 28, au comte d'Hmilton, le mémoire que je lui avais donné ſur la façon d'exécuter cette opération. J'eſtime qu'un détachement de deux cent vingt-quatre hommes d'infanterie & de cinquante maîtres, pris ſur la garniſon de Stral-

ſund, ſuffira pour aller ſe préſenter à Roſtock & exiger la remiſe de ces contributions. Il ſera indiſpenſable que le comte d'Hamilton écrive en même-tems à Mr. de Champeaux une lettre oſtenſible, à-peu-près de la teneur que ce miniſtre indique, afin de le mettre en état de préſenter cette démarche ſous une forme qui ne puiſſe pas être déſagréable au duc de Mecklenbourg, ni l'expoſer à aucun incident vis-à-vis du roi de Pruſſe. Je ne doute pas que le comte d'Hamilton n'exécute cette opération, & ne rempliſſe cette formalité néceſſaire à tous égards vis-à-vis d'un prince ami, qu'on ne doit pas déſobliger, ni jetter dans l'embarras.

Je compte que la réponſe du miniſtère ſuédois, au ſujet des trois plans propoſés par le comte d'Hamilton, lui ſera parvenue actuellement; ainſi rien ne doit plus arrêter ce général dans l'exécution du plan le plus conforme à ſes vues, & à celles de ſa cour.

On ſent ici les inconvéniens & le mal qui réſultent des viandes ſallées dont on nourrit l'armée. Le comte d'Hamilton fera très-bien de faire ceſſer l'uſage de ce poiſon, & de paſſer par-deſſus toutes les formes pour cela. Il ſera très-certainement approuvé ici. Mr. d'Hopken, à qui j'en parlai encore hier, me paraît entièrement de cet avis, & me promit d'en écrire à ce général.

Je ſuis charmé du contentement où vous me paraiſſez du comte d'Hamilton. Je le connais aſſez pour être perſuadé, qu'il nous donnera de plus en plus lieu d'être ſatisfait de ſa conduite & de ſes opérations. Il eſt actif, ner-

veux ; l'habitude d'être le maître, augmentera ſa fermeté dans les révolutions, & enfin il a toute la bravoure néceſſaire pour mener une auſſi brave nation que les Suédois, avec audace, & par conſéquence avec ſuccès ; & il joint à cela le liant & le ton propre à engager tout le monde, officiers & ſoldats à ſe porter avec zèle & bonne volonté à l'exécution de la beſogne.

Dites, je vous prie, à ce général, de ma part, mais en ſecret, que tant pour le bien des affaires, que pour ſon avantage particulier, il fera bien de témoigner de la confiance à Mr. le ſénateur d'Hopken, de l'entretenir ſouvent dans des lettres particulieres ſur les opérations de guerre & ſur les détails militaires ; de paraître le conſulter & avoir de la confiance dans les idées que ce ſénateur lui ſuggérera ſur cette partie, & enfin de s'ouvrir confidemment à lui autant qu'il ſera convenable. Cette conduite réuſſira ſûrement. Il a déja commencé à en agir ainſi, & je m'apperçois que cela fait un bon effet. Dites-lui, que le conſeil que je lui donne de continuer, eſt autant aujourd'hui l'effet de mon amitié pour lui, que de mon zèle pour le bien des affaires. Aſſûrez-le que de mon côté, je ne négligerai rien pour entretenir les bonnes diſpoſitions de Mr. d'Hopken, tant à l'égard du perſonnel du comte d'Hamilton, que pour tout ce qui ſera néceſſaire pour concourir aux ſuccès de ſes entrepriſes. Vous pouvez lui lire tête à tête cet article de ma lettre.

Nos affaires ſur le Rhin commencent à aller mieux. Le 14, Mr. de Contades ayant mar-

ché en-avant avec l'armée, rencontra celle des ennemis en-avant de l'abbaye de Froweiler. Nous nous mîmes auſſi-tôt en bataille. La poſition du prince Ferdinand était telle qu'il n'était attaquable que par ſa gauche. Mr. de Contade réſolut néanmoins de l'attaquer; mais vu le tems affreux qu'il faiſait, on remit l'affaire au lendemain. On paſſa la nuit en ordre de bataille. Le prince Ferdinand profita de l'obſcurité pour ſe retirer ſans bruit. On s'apperçu de ſa retraite à trois heures du matin. Mr. de Contades détacha auſſi-tôt Mr. d'Armentieres avec vingt eſcadrons, les grenadiers de France, toutes les troupes légères & du canon pour ſuivre l'ennemi; l'armée ſe diſpoſant à marcher auſſi le même jour 15. Au moment où l'on m'écrivait, on n'avait point encore de détail de ce que d'Armentieres avait fait; mais il avait déja envoyé à l'armée trois pièces de canon priſes à l'ennemi, un aſſez grand nombre de priſonniers, & quelques charriots de bagages & de munitions. J'eſpère que nous ne nous en tiendrons pas là, & que la meſure de nos malheurs étant remplie, l'époque des ſuccès va naître.

Vous allez voir arriver à l'armée ſuédoiſe un officier autrichien, que la cour de Vienne envoie pour y réſider, dans les mêmes fonctions que vous y rempliſſez par ordre du roi. C'eſt un officier hongrois, homme de mérite, à ce qu'on dit; mais dont j'ai oublié le nom que le comte de Gocs me dit hier.

Vous ne me dites rien des éperons d'argent

que je vous ait fait renvoyer. Je compte cependant que vous les aurez reçus.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. X.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Stralſund, le 25 Juillet 1758.

J'AI reçu à la fois, monſieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire N.° II & III, la première du 11 & la ſeconde du 14 de ce mois. Je vois que vous comptez toujours que le général Hamilton ſera inſtruit des intentions de la cour par les ordres que le ſénateur lui aura remis; mais il eſt conſtant, que ſi ce ſénateur en a reçus, il les a emportés, car il n'a rien remis au comte Hamilton & ne lui a rien dit ſur ce qu'il avait à faire. Ainſi nous attendons toujours les ordres de la cour. Mais ce retard ne nous a pas fait perdre de tems, puiſque tous les arrangemens indiſpenſables pour la marche de l'armée ne ſont point encore achevés de prendre. Il n'y avait rien du tout de fait; ainſi il a fallu tout faire. L'on compte que vers le 10 du mois prochain on ſera en état de marché; mais où aller? Les Ruſſes ne paraiſſent point du tout vouloir entrer dans aucun concert. Ils ſe dirigent tout-à-fait dans la Siléſie. Qu'eſt-ce que cette armée pourra faire toute ſeule? Le projet de commencer la campa-

gne

gne par les iſles d'Uſedom & de Wollin, était bon dans la ſuppoſition qu'on commencerait les opérations, au plus tard, les premier jours de Juillet; & même, il avait originairement ſuppoſé l'armée pruſſienne poſtée dans une bonne poſition devant Stralſund. Il avait auſſi en vue la combinaiſon avec les Ruſſes, & de plus, cette grande opération du ſiège de Stetin, qui aurait fait prendre une face toute différente aux affaires; mais en commençant à agir à la mi-Août, & le concert avec les Ruſſes paraiſſant ne pouvoir plus avoir lieu, qu'ira-t-on faire dans ces iſles? Quoique ce ſoit la ſeule poſition que cette armée pût prendre pour ſa ſûreté, ce ne ſerait pas faire une campagne brillante, & elle ne ſatisferait en aucune façon les déſirs de la nation. Nous pouvons bien aller faire une pointe dans la marche de Brandebourg & menacer Berlin, aller juſques là même, ſi les armées pruſſiennes ſont aſſez éloignées pour cela; mais elles ne tarderont pas à nous forcer, par leur ſupériorité, de revenir ſur nos pas; ou ſi nous avons ordre de combattre à quelque prix que ce ſoit, on peut prédire ce qui en arrivera. Ainſi cette opération étant auſſi haſardeuſe que peu ſolide, & mettant cette armée également dans le cas de revenir derriere la Pruſſe & delà à Stralſund, elle ne peut jamais être ſuivie qu'au défaut de toute autre: & il me ſemble que les circonſtances actuelles pourraient donner lieu, avant qu'il fût peu, à employer cette armée à des opérations déciſives pour la

cauſe commune. Les pertes que le roi de Pruſſe vient de faire en Moravie, le mettraient dans le cas d'avoir beſoin de la réunion de toutes ſes forces pour s'oppoſer à la reine d'Hongrie, à l'armée de l'Empire & à celle des Ruſſes. Il n'y a donc rien de ſi important que de profiter de ce moment, pour tâcher d'écraſer & de détruire entièrement l'armée des Hannovriens. La marche de l'armée de Mr. le prince de Soubiſe dans le pays d'Hannovre eſt un excellent moyen pour y réuſſir, puiſque s'il leur arrive un échec, (comme les forces ſupérieures que le roi raſſemble contre eux doit le faire eſpérer,) leur retraite ſera impoſſible. Mais il eſt à craindre que l'armée de Mr. le Prince de Soubiſe ne ſoit point aſſez forte pour remplir ſûrement ce grand objet; & il me ſemble qu'envoyer dans de pareilles circonſtances, l'armée ſuédoiſe dans le pays d'Hannover ſe joindre à la françaiſe, ſerait frapper un coup déciſif; car alors, ces deux armées combinées, ſe porteraient juſques dans le duché de Breme, s'il le fallait, pour couper toute retraite aux Hannovriens; ou s'ils étaient déja retirés avant leur arrivée, alors elles dirigeraient leur marche le long de la rive gauche de l'Elbe ſur Stade, tandis que la grande armée du roi qui les aurait ſans doute ſuivie, ſe porterait ſur eux par Breme & Bremer-Verden. On pourrait ſe flatter alors de les forcer à capituler, de les déſarmer & les diſperſer totalement. On ſent ſuffiſamment avec quel avantage alors ces mêmes forces reviendraient ſur le roi de Pruſſe.

Ainſi il eſt bien clair que rien de plus grand ni de plus utile ne peut être exécuté ; mais voyons les inconvéniens. Il ne ſemble pas qu'il y en ait d'autres que la longueur des marches, qui rendraient cette jonction tardive. Il eſt vrai, que le plutôt que nous puiſſions recevoir ici les ordres du roi pour nous porter de ce côté, ſera vers le 15 ou le 18 d'Août ; & il ſerait difficile de prévoir où ces ordres nous trouveront. Cela dépendra de ceux que nous recevrons. Mais comme ils ne peuvent guere être autres que de chercher à pénétrer dans les Etats du roi de Pruſſe ; ſi nous devons aller ſur Berlin, il dépendra alors de nos généraux de prendre par Luckermarck, ou de traverſer le Mecklenbourg-Strélitz. Ce dernier chemin eſt le plus court. Il a l'avantage en même-tems de mettre plus de diſtance entre nous & les forces pruſſiennes, qui ſe tiendront vis-à-vis des Ruſſes ſur l'Oder ; & c'eſt une conſidération qu'on doit faire dans les opérations que l'on concerte contre le roi de Pruſſe, d'agir autant qu'il eſt poſſible dans des parties oppoſées, de façon qu'il ne puiſſe pas faire faire en peu de tems la navette à ſes troupes ; & cette armée a plus beſoin que toute autre de ne pas s'écarter de ce principe. Je préférerais donc, ſi j'avais voix en chapitre, de marcher par Treptow, Pentzlin, Mirower, Witſtock. Il faut ſix jours, en comptant deux ſéjours pour être rendu à Witſtock dans la marche de Brandebourg ; nous pourrons y être vers le 16 ou le 18 Août, & recevoir là nos ordres.

Si nous devons aller à Berlin, nous en ſerons très-près, & encore plus près de Wittemberg ſur l'Elbe, puiſqu'il n'y a que deux petites marches. En dix ou douze jours, nous pouvons être à Witſtock, à Ultzen dans le Lunebourg. Nous pourrions donc y être les premiers jours du mois de Septembre, & delà nous nous joindrions à l'armée françaiſe, dans la partie où les circonſtances exigeraient que la fonction ſe fit. Mais ſi nous allons par Luckermarck, nous ne ſerons le 16 ou 18 d'Août qu'à Paſſewall. Nous ſerons de deux ou trois marches plus éloignés de Berlin, & nous ne pourrons être qu'en douze jours ſur l'Elbe. Alors la jonction ſerait retardée de dix jours. Ce qui n'empêcherait pas qu'elle ne fût toujours très-avantageuſe, ſur-tout pour l'armée ſuédoiſe, qui ſe trouve dans le cas de n'avoir à faire que des manœuvres très-embarraſſantes pour le préſent & très-dangereuſes pour l'avenir. Je vais donc tâcher de perſuader au général Hamilton, qu'il doit préférer de ſe porter à Witſtock plutôt qu'à Paſſewall; & ſans lui dire la principale raiſon qui m'y engage, celle du plus court chemin & du plus grand éloignement de l'ennemi ſuffiront à ce que j'eſpère. Mais dans tous les cas, de quelque côté que nous prenions, il ne ſemble pas qu'on puiſſe balancer à autoriſer le général Hamilton à paſſer l'Elbe, ſi l'armée de Mr. le prince de Soubiſe s'avance dans le pays d'Hannovre, de façon à pouvoir faire la jonction. Il eſt ſûr que c'eſt la ſeule façon de faire prendre à l'armée

ſuédoiſe une conſiſtance, ſans laquelle on ne peut rien en attendre d'utile. Elle prendrait alors les mêmes quartiers que l'armée françaiſe, qui ne ſeront vraiſemblablement que des quartiers de cantonnement pendant cinq ou ſix ſemaines; car ſi l'on fait bien, on fera la guerre juſqu'à noël, pour la recommencer dès le mois de Février. Ce que je trouve d'extrémement avantageux pour l'armée ſuédoiſe dans ce projet, c'eſt d'éviter le retour à Stralſund & à Rugen, où il n'eſt pas douteux que les Pruſſiens ne l'attaquent l'hiver prochain, & que cette opération, qu'ils ſe repentent de n'avoir pas faite, entrant dans les projets formés d'avance par le roi de Pruſſe, il ne deſtine des forces ſuffiſantes pour en venir à bout. Se défaire d'une armée lorſqu'on peut ſe flatter d'y réuſſir, eſt un très-grand objet pour ne le pas tenter. L'armée ſuédoiſe ſe trouverait ici cet hiver dans le même cas où nous eſpérons réduire l'armée Hannovrienne. Mais ſi l'armée s'éloigne, les Pruſſiens feront-ils le ſiège de Stralſund? C'eſt ſur quoi il ne ſemble pas qu'on doive avoir la moindre inquiétude; car 1°. la priſe de Stralſund ne rendrait pas la ſituation du roi de Pruſſe meilleure pendant cette guerre, puiſque cette place eſt dans un cul de ſac, qui ne peut fournir ni reſſource, ni point d'appui pour ſes armées; 2.° pourra-t-il ſe paſſer de quarante à cinquante mille hommes pendant plus de trois mois, pour les employer à une opération, dont il ne pourrait par la ſuite retirer aucune utilité?

L'hiver n'eſt pas un tems où on puiſſe faire un ſiège comme Stralſund ; mais l'hiver eſt un tems très-propre à forcer une armée à Rugen, obliger les débris à ſe jetter dans cette place, & contraindre par la famine le tout à capituler. Je penſe donc que le retour de l'armée ici pourait perdre Stralſund avec elle, & que ſon éloignement eſt le ſeul moyen de conſerver l'un & l'autre. Ainſi ſi l'on ne peut faire le ſiège de Stetin, conjointement avec les Ruſſes, & que l'armée de Mr. le Prince de Soubiſe s'avance dans le pays d'Hannovre, il ne me paraît pas douteux que l'armée ſuédoiſe ne doive paſſer l'Elbe pour ſe joindre à lui. Voilà mon ſentiment. S'il était adopté par la cour de Suède, il ne faudrait pas perdre un moment pour envoyer ici les ordres.

Cette lettre étant déja fort longue, je remets à la prochaine fois à vous répondre ſur le contenu de votre lettre N.° III.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XI.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOURT.

Stralſund, le 29 Juillet 1758.

DEPUIS ma lettre N°. 10, monſieur, j'ai cherché à engager le général Hamilton à hâter les mouvemens de ſon armée, & à tra-

verſer le Mecklenbourg-Strélitz, préférablement à Lukermarck. Il a parfaitement ſenti les raiſons de préférence que je lui ai alléguées, mais il a fait plus; il m'a deviné, car il m'a parlé de lui-même aujourd'hui de la jonction qui pourrait ſe faire avec l'armée françaiſe, s'il ſe trouvait poſté dans le Prignitz; & comme il m'a paru rempli du plus grand déſir de faire tout ce qui ſerait jugé le plus avantageux, j'ai cru inutile de rien diſſimuler avec lui, & nous avons traité à fond enſemble les avantages de cette opération & les moyens de l'exécuter. Il penſe ainſi que moi, que c'eſt le ſeul mouvement avantageux qu'il puiſſe faire faire à l'armée ſuédoiſe, & je compte que nous allons tout diſpoſer pour l'exécution de ce grand projet, ſans cependant nous écarter des autres objets qu'il pourrait nous être preſcrit de remplir. Je vous avoue que je ſuis, on ne peut pas plus content de la pénétration de ce général & de ſon véritable amour pour le bien. J'ai voulu le déterminer à écrire ſur ce ſujet; mais il m'a fait ſentir, qu'il ne croyait devoir propoſer que ce qui aurait paſſé dans une délibération en forme avec ſes officiers généraux, & que comme ces idées ne pouvaient leur être communiquées, il valait mieux que je vous en fiſſe part. Ainſi vous pouvez aſſûrer que la jonction avec l'armée françaiſe, eſt l'avis du général Hamilton.

J'ai cru cette matière aſſez importante pour vous dépêcher un courier qu'il m'a procuré, afin qu'il y ait le moins de tems perdu qu'il ſera poſſible; & dans la crainte que ma

précédente lettre ne ſoit reſtée dans quelque coin de bureau, je vous en envoie un duplicata.

Le fort de Pénémunde s'eſt rendu hier, n'ayant eſſuyé qu'une trentaine de coups de canon. Je vous ai déja mandé qu'il convenait de le raſer : reſte à ſavoir, s'il faut le faire tout-à-l'heure, ou attendre le commencement de l'hiver. On prétend que l'objet de garder la frontière, peut-être mieux rempli par deux demi-galères qui ſe tiendront dans le canal de Wolgaſt. Si cela eſt, lorſqu'on aura fini de déboucher & nétoyer l'entrée de ce canal, on pourrait le faire ſauter.

Sur des lettres que j'ai reçues de Mr. de Champeaux, j'ai engagé le général Hamilton d'envoyer un détachement à Roſtock, pour empêcher que l'on ne continuât à payer au roi de Pruſſe les ſommes qu'il reſte à lui payer, & il me paraît que l'objet ſera rempli; ainſi c'eſt une bonne opération.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S Les difficultés de trouver quelqu'un en état de faire diligence, m'ont fait prendre le parti d'envoyer cette lettre par mer à Uſtadt, & par la poſte ordinaire à Stockholm; puiſqu'on m'a aſſûré que mon courier, s'il était excellent, ne gagnerait qu'un jour, & que s'il était médiocre, il pourrait arriver plus tard que la poſte. Dans ce cas je ſupprime le duplicata, que j'enverrai par Hambourg, de crainte du retard du vent contraire.

N°. VI.

Réponſe de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR aux lettres de Mr. le marquis DE MONTALEMBERT des 25 & 29 Juillet.

Nasby, le 15 Août 1758.

J'AI reçu en même tems, monſieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 25 & 29 du mois paſſé, par la voie de terre, & je n'ai point encore les duplicata que vous m'avez adreſſés par celle de la mer. C'eſt le peu de certitude qu'on peut avoir de l'exactitude de cette dernière qui m'a déterminé à vous écrire toujours par la voie de terre.

On ne peut à mon avis, rien voir de plus judicieux que votre avis ſur le plan d'opérations, qu'il convient le mieux à l'armée ſuédoiſe de ſuivre. Il n'y a rien de plus ſolide que les raiſonnemens, par leſquels vous prouvez, d'un côté les inconvéniens pour le préſent & pour l'avenir, du parti de ſe porter par Lukermarck vers l'Oder, & de l'autre les avantages de marcher dans le Prignitz & à Witſtock pour s'approcher de l'Elbe, dans le deſſein de ſe joindre à l'armée de Mr. le prince de Soubiſe, ſi, comme on peut le prévoir, elle ſe porte elle-même ſur ce fleuve. Je vois avec grand plaiſir que le général Hamilton a très-bien ſaiſi vos idées & adhéré entièrement à ce plan. Mais

je vous avoue que j'aurais infiniment désiré, qu'il ne se fût pas laissé arrêter par le scrupule de ne pas proposer ici ce projet de lui-même, avant de l'avoir communiqué & fait approuver aux généraux dans un conseil de guerre. Il aurait dû au moins en faire part à Mr. le baron d'Hopken confidemment, lui en demander son avis, & prier ce sénateur de lui faire envoyer des ordres pour l'exécution, s'il l'approuvait, en observant (comme il doit toujours faire, principalement dans les lettres qu'on appelle *au Roi*, & qui sont lues devant ce prince dans le sénat,) de présenter les idées que vous lui fournissés & qu'il adopte, comme des idées de lui même, sans donner à connaître qu'elles lui ont été suggérées par vous. Des raisons fort importantes rendent l'usage de cette précaution très-essentiel.

Si le comte Hamilton avait fait dans ce goût là la proposition en question, je ne doute nullement qu'elle n'eût été acceptée tout de suite; & par conséquent, il aurait facilité le succès de mes soins, que je n'épargne pas, & prévenu une perte de tems plus précieux que jamais, dans le moment présent, & que je regrette beaucoup.

Quoiqu'il en soit, aussi-tôt vos lettres reçues, j'ai pris les plus promptes mesures pour faire adopter ici votre plan, & pour obtenir des ordres au général Hamilton de l'exécuter. Malheureusement Mr. le baron d'Hopken se trouve à la campagne, ce qui fait encore un retard. Je n'ai pourtant pas perdu un moment à dresser un mémoire de la proposition conte-

nue dans votre lettre, & à le lui envoyer. J'eſpérais avoir ce matin ſa réponſe & vous en faire part ; mais elle ne m'eſt pas encore parvenue. En attendant j'ai développé ce projet aux autres principaux ſénateurs, qui ont paru y donner toute l'approbation que je déſire. Il ne s'agit donc plus que du ſentiment de Mr. d'Hopken, dont j'eſpère ne pas tarder à être informé.

Ces détails me peineraient encore beaucoup plus, ſi je n'étais pas dans l'eſpérance qu'en attendant une réponſe d'ici, le général Hamilton aura ſuivi votre conſeil, & ſe ſera porté ſur Treptow pour gagner Witſtock.

Je dois cependant vous prévenir que quelque déſirable qu'il fût, que l'armée ſuédoiſe pût paſſer l'Elbe dès à préſent & aller au-devant de Mr. le prince de Soubiſe juſques dans le pays d'Hannovre, je vois peu d'apparence d'obtenir ce point avant que l'armée du roi ſoit arrivée elle-même ſur ce fleuve. Les Suédois ont toujours à objecter avec une ſolidité du moins apparente, que la Suède n'a pris ſes armes qu'en qualité de garante & ſeulement contre le roi de Pruſſe ; qu'elle n'eſt point en guerre avec l'électeur d'Hannovre, & qu'ainſi elle ne veut point agir offenſivement contre ſes Etats. Il n'y aura donc que la facilité de la ſûreté de la jonction des deux armées & la vraiſemblance des ſuccès qu'on devra s'en promettre, qui pourra m'aider à vaincre cette objection, que je combattrai néanmoins très-fortement. Quoiqu'il arrive, la poſition de cette armée à Witſtock aura toujours le double avan-

tage, & de la tenir à portée de cette jonction, & de menacer Berlin. Si le roi de Pruſſe ſe trouve dans l'impoſſibilité de ſe dégarnir d'aucun côté pour envoyer au ſecours du centre de ſes Etats & de ſa capitale, les Suédois y marcheront & s'en empareront; ſi au contraire ce prince y envoie un gros corps de troupes, ce ne pourra être qu'en s'affaibliſſant dans quelque partie, & les alliés en profiteront.

Voilà, monſieur, tout ce que je puis vous dire aujourd'hui. Je ne finirai pourtant pas ſans vous exciter de nouveau à exhorter le général Hamilton, à communiquer confidemment au ſénateur d'Hopken les idées que vous ſuggérez à ce général & qu'il adoptera, en même-tems que de votre côté vous m'en ferez part. Recommandez-lui ſur-tout de préſenter ces idées comme les ſiennes propres, & je me chargerai de faire connaître ici l'uniformité de vos ſentimens avec les ſiens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

N°. XII.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Stralſund, le 13 Juillet 1758.

JE vois, monſieur, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 14 Juillet N°. III. toutes les raiſons qu'il y à alléguer

contre la propoſition que vous avez bien voulu faire, & je le vois, je vous aſſûre, dans le ſens que vous me les préſentez, c'eſt-à-dire, que je ne doute nullement que Mr. le baron d'Hopken ne penſe bien ſincérement là-deſſus ce qu'il vous a dit, & cela me ſuffit pour n'y plus ſonger, puiſque ſon opinion à cet égard, décide la queſtion. Mais je n'y vois cependant qu'une ſeule objection ſans replique; c'eſt que cette grace dépend uniquement du roi, & qu'il y ſera oppoſé d'une façon abſolue, c'eſt-à-dire ſans en donner d'autres raiſons que ſa volonté. Car ſi cette propoſition lui eût été faite, (non pour donner droit d'entrer au conſeil de guerre, puiſqu'il eût fallu dire pourquoi on la déſirait, mais ſous prétexte de me donner une diſtinction qui a déja été accordée à des étrangers qui n'avaient rendu aucun ſervice à la Suède,) le roi n'aurait pu objecter l'exemple des autres puiſſances qui n'ont point accordé de grade aux officiers chargés d'une pareille commiſſion, puiſqu'il eût été aiſé de lui répondre, que ces puiſſances ne ſont point entre elles dans l'uſage de permettre la compatibilité des grades dans leur ſervice reſpectif; que le cas eſt ici bien différent, puiſque les Suédois reçoivent tous les jours de ſemblables graces du roi de France, quoique toujours attachés au ſervice de Suède; que le comte de Heſſenſtein en eſt une nouvelle preuve toute récente, & qu'il ſemble qu'on doit quelque diſtinction à un officier français, chargé d'une pareille commiſſion à l'armée ſuédoiſe: ſans quoi l'on aurait lieu de penſer que le perſon-

nel ou ſa conduite n'a pas été agréable, ou l'étroite liaiſon qui eſt entre les deux cours. Je n'ai jamais penſé qu'on pût demander pour moi au roi de Suède le droit d'aſſiſter au conſeil de guerre; mais qu'au contraire ſans parler de ce droit, on pouvait demander un grade qu'il donnait, en le préſentant comme une grace abſolument indifférente, & que les circonſtances ſemblaient exiger. Enfin, il me ſemble que par pluſieurs autres argumens de la même force inutiles ici, on aurait pu mettre le roi dans la néceſſité de dire, qu'il ne le voulait abſolument pas à cauſe que c'eſt un Français; & peut-être eût-il conſenti à faire contre ſon gré une choſe qui eût dû lui paraître indifférente, plutôt que de faire connaître des motifs de refus ſemblables. Au reſte, Montazet, que vous me citez, eſt un exemple très-favorable à cette demande, car il aſſiſte à tous les conſeils de guerre; je le ſais à n'en pouvoir douter, non ſeulement pour l'avoir oui dire, mais par un témoin oculaire. Mr. de Champeaux le fils, était la campagne dernière à l'armée de la reine d'Hongrie, & il m'a dit, qu'il a vu Montazet aſſiſter à tous les conſeils de guerre; & Globitz, qui a paſſé du tems à Vienne avant d'aller à Dantzick, m'a dit la même choſe. Les généraux avaient de la confiance en lui, & ils étaient bien aiſes qu'il fût inſtruit de l'objet de leurs délibérations pour avoir ſon avis. Mais il n'y a jamais de raiſon valable ſur une pareille matière. Les exemples n'y ſont rien; c'eſt l'opinion qui fait tout, & la façon dont les choſes ſe préſentent à l'eſ-

prit. Dailleurs, il peut y avoir beaucoup d'autres conſidérations que j'ignore ; ainſi je me garderai bien d'en juger, & je me déſiſte, je vous aſſûre, pour toujours. Je me ſerais bien mal expliqué, ſi vous n'aviez pas reconnu clairement que mon objet était d'être utile à cette armée, & non de ſatisfaire une ambition, qui ſerait aſſez mal entendue, ſi elle m'avait fait concevoir de grandes eſpérances du ſuccès de cette affaire. Ainſi vous pouvez compter que vous me trouverez tout auſſi ardent que par le paſſé, à faire ici tout ce qui dépendra de moi, pour que l'on y faſſe de bonne beſogne ; & je ſuis trop bon ſerviteur du roi pour que des vues perſonnelles puiſſent jamais refroidir mon zèle un ſeul inſtant.

Le Sr. Grill a exécuté l'ordre que vous lui avez donné ; & je vous ſuis bien obligé d'avoir terminé cette affaire. Vous avez vu par ma lettre du 15 Juillet, les nouvelles formalités qu'il m'a fallu remplir, auxquelles je ne m'attendais pas. Je me flatte que vous n'avez aucune inquiétude là-deſſus, & vous ſentez bien que cette affaire eſt d'une eſpèce à ne pouvoir ſouffrir de difficultés.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XIII.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Lœutz, le 10 Août 1758.

JE n'ai reçu qu'hier, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25 Juillet N.° IV, tandis qu'on a reçu ici de Stockholm des lettres du 4 de ce mois. J'ai le malheur que les votres m'arrivent toujours plus tard. Je ne ſais s'il en eſt de même des miennes.

Je vois par cette dernière que vous êtes encore dans la perſuaſion que le ſénat avait écrit au comte de Roſen, qu'il approuvait le projet de s'emparer des iſles d'Uſedom & de Wollin. Je crois cependant pouvoir répondre que cette lettre n'a jamais exiſté. Le ſénateur n'a point remis depuis le départ du comte Jean Sparre une ſemblable lettre au général Hamilton. Ainſi l'on ſe trompe beaucoup, ou l'on ne vous dit pas la vérité. La dernière déciſion du ſénat prouve évidemment qu'il n'a jamais été dans ſes principes, d'adopter aucun plan d'opérations; puiſqu'il ſe contente de répondre aux trois projets envoyés par les généraux de cette armée, qu'ils n'ont qu'à ſe conformer aux inſtructions données l'année dernière au feld-maréchal Ungern. Ils ne renverraient pas à cette inſtruction qui ne décide rien, s'ils s'étaient précédemment fixés à quelques opérations,

rations, & s'il était vrai qu'ils eussent envoyés des ordres en conséquence, ils confirmeraient aujourd'hui ces ordres dans leurs réponses, ou ils les annulleraient. Ils n'en disent pas un mot: donc ils savent bien que le général Hamilton ne les a pas reçus. En réfléchissant sur la singularité de cette conduite du sénat, vous m'accorderez qu'il doit me paraître bien extraordinaire, qu'on ait exigé de moi à Stockholm avec tant d'empressement, que je ne fisse part à personne ici de mes idées; mais que je vous en instruisisse directement, afin que le sénat envoyât des ordres conformes aux généraux, de façon qu'ils pussent croire que mes projets avaient été formés dans le sénat. Mais si le sénat croit ne pouvoir sans se commettre, choisir entre trois plans d'opérations, qui lui sont envoyés par la délibération d'un conseil de guerre en forme: comment a-t-il pu me demander de lui faire part de mes idées particulières, afin qu'il les adoptât, & qu'il ordonnât au général de s'y conformer? S'ils ne peuvent pas le premier, ils doivent bien savoir qu'ils pourraient encore moins le second. Dès qu'ils se croient forcés par des considérations particulières à laisser agir les généraux, & qu'ils ont confiance en mes spéculations, ils auraient dû me porter plutôt à tâcher de les faire goûter ici, afin qu'elles fussent exécutées sans qu'ils parussent y avoir aucune part.

Quoiqu'il en soit, je vois avec beaucoup de peine, que le sénat ne veut point prononcer, pour pouvoir se disculper dans tous

les cas ; & que les généraux par les mêmes raiſons ne veulent point agir de leur chef. Il faut pourtant convenir que ces derniers ſont fondés ; car enfin ils ne ſont point ſouverains, ils ne peuvent agir qu'en conſéquence des ordres qu'ils reçoivent. Les inſtructions du feld-maréchal ne décident rien ; elles preſcrivent ſeulement de pénétrer dans le pays ennemi, ſans dire de quel côté ni juſqu'où ; elles diſent d'y prendre des quartiers d'hiver, ſans ordonner de combattre, s'il le faut, dans cette vue. Ces inſtructions ne diſent point ſi l'armée doit couvrir la Poméranie ſuédoiſe, ou ſi elle peut s'éloigner ſans craindre les contributions que l'ennemi peut y lever. Ces inſtructions enfin du mois de Septembre dernier ajoutent, que le roi ſe réſerve de donner par la ſuite un plan d'opérations relatif à celui qui ſera concerté avec ſes alliés pour la campagne prochaine. Où eſt-il donc ce plan d'opérations ? Comment voulez-vous que des généraux oſent faire ce que le ſénat n'oſe pas ordonner ? Encore moins un général peut-il le faire tout-ſeul, ſurtout les opérations étant auſſi difficiles, & la ſituation de l'armée étant auſſi critique.

Cependant j'ai plaidé de façon que les principaux ſont entièrement convaincus, que dès qu'ils ne peuvent trouver un point d'appui ſur l'Oder par le moyen des Ruſſes, il ne leur reſte de reſſource que l'Elbe & la jonction avec l'armée de Mr. le prince de Soubiſe. Mais quoiqu'il ſoit bien décidé à ne pas le faire ſans ordre, j'ai obtenu qu'ils por-

teraient l'armée à Witſtock, en attendant les ordres de la cour. Ils m'ont prié en même-tems de vous informer de la réſolution qu'ils prennent, ne leur ayant point dit que je vous euſſe déja écrit à ce ſujet dans mes lettres N°. X & XI, excepté au général Hamilton. Ce général doit auſſi écrire là-deſſus une lettre particulière au ſénateur d'Hopken. Le général Hamilton, les généraux Lantingshauſen, de Ferſen & Lieven, ſont décidément de ce ſentiment. Je prévois que les ordres que l'on a reçus de la cour, n'étant pas plus preſſans pour marcher en avant, il en réſultera une dixaine de jours de retard dans nos opérations, & que nous ne ſerons pas à Witſtock que vers le 26 ou le 28 de ce mois, au lieu d'y être vers le 18 comme je m'en étais flatté; mais enfin, l'armée y ſera, du moins à ce que j'eſpère, bien en état de marcher avec tous ſes renforts & tous ſes chevaux d'équipages. J'ai demandé qu'on fit partir un courier par terre par Hambourg, & un autre par mer, afin d'avoir réponſe, s'il eſt poſſible, dans trois ſemaines au plus tard. On m'a promis qu'on le ferait. Je ne ſais ſi cela ſera exécuté. Vous voyez qu'il n'y a rien de ſi important, que d'engager le ſénat a autoriſer le général de cette armée à ſe joindre à l'armée françaiſe, ſi les circonſtances le permettent. Il eſt d'une néceſſité indiſpenſable que les ordres portent d'aller ſur l'Elbe, de paſſer cette rivière pour ſe joindre, de la deſcendre ou de la monter, & de faire en général tout ce qui ſera jugé le plus

avantageux, ſoit dans cette partie, ſoit dans toute autre; ſans quoi il eſt certain, que cette armée ne ſera rien du tout, & ſera encore dans le cas de ſe refugier à Stralſund cet hiver. Les généraux diſent, qu'en s'éloignant ils laiſſent leur propre pays découvert, expoſé aux courſes des Pruſſiens, & qu'ils ne peuvent abſolument pas le prendre ſur eux. Je vous ai déja parlé de Stralſund: il y faudrait une garniſon d'environ quatre mille hommes. S'il était aſſiégé, les trois régimens de la reine, Paff & Lewenfeld qui y ſont, font environ deux mille hommes. Il y a trois mille malades ou convaleſcens qui ſe rétabliront, les maladies n'étant pas dangereuſes. Ainſi Stralſund ne court aucun riſque. Le roi de Pruſſe ſans armée navalle ne peut point prendre cette ville. Je ne voudrais donc point qu'on affaiblit cette armée pour y laiſſer une groſſe garniſon. Le pis aller, ſi contre toute apparence le roi de Pruſſe pouvait tenter une pareille entrepriſe, ce ſerait d'y envoyer quelques bataillons de Suède, qui y arriveront toujours dans des petits bâtimens par mer, quelque bloquée que fût la ville par terre.

Vous voilà au fait de tout ce qu'il eſt queſtion de déterminer à Stockholm, étant inſtruit de la réſolution où les généraux de cette armée ſont, de ne point agir ſans ordres. J'eſpère que vous obtiendrez du ſénat, que ces ordres ſoient envoyés tels qu'ils doivent être, pour que cette armée puiſſe être de quelque utilité à la cauſe commune. Si mes

lettres N.° X & XI vous ſont parvenues, comme je l'eſpère, vous les ayant envoyées par Duplicata, l'une par mer & l'autre par terre, vous aurez déja préparé les choſes, & peut-être les aurez-vous déja déterminées. C'eſt ce que je ſouhaite beaucoup.

Il me paraît que nous ne marcherons point encore d'ici à cinq ou ſix jours. Nous nous porterons en deux petites marches, à Clempenow, où nous ſéjournerons le tems qu'il faudra pour achever de mettre l'armée totalement en état. Si nous y reſtons quatre jours, nous pourrons être le 28 à Witſtock.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. J'oubliais de vous dire qu'il s'eſt tenu hier un conſeil de guerre, dont la réſolution ſera envoyée avec cette lettre. Elle roule ſur l'Impoſſibilité d'exécuter les inſtructions du feld-maréchal, & ſur la néceſſité d'envoyer des ordres poſitifs, ſi la cour juge à propos que cette armée agiſſe.

P. S. Du 13 Août envoyé par terre.

On n'a point envoyé de courier par terre; ainſi il n'eſt parti qu'une dépêche par mer. Si le vent veut bien ſouffler du bon côté, la lettre fera diligence; ſi non, Dieu ſait quand nous aurons réponſe. On a ici une grande répugnance pour envoyer des couriers. Il y a des cas où cette répugnance pourrait coûter chere. Je crois toujours devoir en-

voyer cette lettre par terre par la poſte qui part aujourd'hui. Je ſouhaite qu'elle ſoit inutile.

Le général Linguen part aujourd'hui avec près de deux mille hommes, pour aller en avant aſſûrer nos ſubſiſtances & la rentrée de nos contributions, & nous partons le 16 avec toute l'armée.

N°. VII.

Réponſe de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR aux deux lettres précédentes de Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Nasby, le 22 Août 1775.

J'AI reçu, monſieur, vendredi 18 de ce mois, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 31 Juillet N°. XII, & je reçus dimanche au ſoir 20, celle du 10 de ce mois N°. XIII. par la voie du courier dépêché ici par le général Hamilton. J'ignore ce qui peut occaſionner les retards que vous remarquez dans l'arrivée de mes lettres, à moins que leur expédition ne ſoit quelquefois négligée à Hambourg, ou que le haſard d'un paſſage heureux de la mer n'occaſionne l'arrivée de celles qui ſont écrites d'ici par cette voie plus prompte que de celles que je vous adreſſe par la voie de terre, à laquelle néanmoins je perſiſte à donner la préférence, comme à la plus ſûre.

Je ne ſaurais omettre de répondre d'abord à ce que vous me marquez par votre première lettre, ſur l'idée de vous donner le grade de général-major en Suède, & ſur les moyens que vous penſez qu'on aurait pu employer, pour faire réuſſir ce projet. Vous avez grande raiſon de regarder comme déciſive l'objection que c'eſt une grace qui dépend entièrement du roi de Suède, & vous ne ſauriez douter qu'il n'y ſoit fort oppoſé. Il pourrait, s'il voulait, ne donner d'autre raiſon de ſon refus que ſa volonté. Mais quand même on lui cacherait (comme on ne manquerait pas de faire) que l'objet eſt de vous procurer l'admiſſion aux conſeils de guerre, & qu'on lui demanderait ce grade ſeulement comme une diſtinction à donner à un officier étranger, qui ſert avec zèle dans ſon armée, vous pouvez juger combien peu ce motif aurait de pouvoir ſur lui, puiſque vous n'ignorez pas combien les ſervices actuels de cette armée, & ceux de tous ceux qui y ſont employés, lui ſont odieux & contre ſon gré. On ne pourrait pas non plus lui citer que cette même diſtinction eut été accordée *à des étrangers qui n'avaient rendu aucun ſervice à la Suède*, puiſque le fait n'exiſte pas; que ce grade n'a été accordé qu'à Mrs. de Tunderfeld & de Leſlie, tous deux regardés comme nationaux, tous deux ſervant au régiment Royal-Suède, regardé en Suède comme un régiment national, & au comte d'Orlick dont la famille a rendu à la Suède de ſi importans ſervices, qu'elle fait une penſion à

madame ſa mère & qu'elle a donné ce grade au fils.

On ne pourrait pas non plus lui citer l'exemple des officiers ſuédois auxquels le roi accorde des grades dans ſes troupes ; puiſque ces grades ſont accordés aux ſervices permanens & non momentannés qu'ils rendent à ſa Majeſté, qui les avance ſuivant leur ancienneté, comme le comte Heſſenſtein qui vient d'être fait brigadier, après avoir été revêtu depuis dix ans d'une commiſſion de colonel.

Quoiqu'il ſoit conſtant que plus vos lumières & votre capacité ſont utiles à l'armée ſuèdoiſe, moins l'effet en eſt agréable au roi de Suède, vu les circonſtances où elles ſont employées, & la façon dont ce prince penſe. J'ignorais cependant que Mr. de Montazet eût eu le droit d'aſſiſter aux conſeils de guerre dans l'armée autrichienne ; mais vous ſentez de reſte la diſparité qu'il y a entre la cour de Vienne & celle-ci. Mr. de Montazet avait la confiance de la cour & d'une armée qu'un ſeul eſprit anime ; & qu'une ſeule volonté gouverne. Cette cour à voulu qu'il aſſiſtât aux conſeils de guerre, & tout a été dit. Vous avez de même la confiance du ſénat & des généraux, mais vous avez contre vous tous ceux qui dans cette armée ne ſont pas animés du même eſprit, & la cour. Enfin, monſieur, quand même le ſénat aurait pu mettre le roi de Suède au pied du mur & dans la neceſſité de déclarer qu'il refuſait la diſtinction demandée pour vous, parce que vous êtes Français, & occupé à

travailler à des opérations dirigées contre le roi de Pruſſe; je vous laiſſe à décider à vous-même, s'il eût été décent & convenable au ſénat de le mettre dans cette néceſſité. Au reſte, je ne ſais pas d'où vous avez pu inférer que je ne reconnaîtrais pas clairement que votre objet eſt d'être utile à l'armée ſuédoiſe, & non de ſatisfaire des vues d'ambition particulière. J'ai toujours eu trop d'opinion de la nobleſſe de vos ſentimens & du déſintéreſſement de votre zèle pour le ſervice du roi, pour avoir imaginé de pareils ſoupcons. Si vous avez entendu dans ce ſens-là ce que je vous ai marqué ſur les moyens de ſuppléer à votre admiſſion aux conſeils de guerre & de ne pas priver les Suédois de l'avantage qu'ils peuvent tirer de vos lumières & de vos avis, je vous aſſûre que vous avez fait tort à vous & à moi. Ce que je vous ai écrit ſur cela était fait pour n'être entendu que dans le ſens le plus littéral & le plus ſimple, & je n'ai eu intention que de vous donner mes conſeils ſur les moyens d'opérer le même bien pour les affaires, par une voye différente de celle que j'aurais déſiré autant & plus que vous.

Je paſſe actuellement au contenu de votre ſeconde lettre N°. XIII.

J'ai appris par elle avec grand plaiſir que le général Hamilton à déféré à vos conſeils, qu'il a mis l'armée ſuédoiſe en marche, & qu'elle ſera arrivée à Witſtock vers le 28 de ce mois.

En conſéquence de vos lettres N°. X. & XI. j'avais déja ſollicité vivement, comme je vous

l'ai mandé, des ordres au général Hamilton, de marcher & de ſe porter comme vous le propoſiez, ſur Witſtock. Comme ce projet avait éprouvé des objections de la part de Mr. de Hopken, qui exigeaient des réponſes de la mienne, afin de ne pas perdre le tems que nous employons à revenir au même avis, j'avais obtenu qu'on envoyât ordre au général Hamilton (comme cela fut fait le 28 Juillet) *de ne pas différer un inſtant à entamer les opérations, & de les diriger contre le Brandebourg*, en le laiſſant néanmoins le maître du choix de la route. Par-là l'objet eſſentiel & d'une importance urgente ſe trouve rempli, à ſavoir de faire agir les Suédois dans le même moment où tous les reſſorts ſont tendus & en mouvement contre l'ennemi commun. Il ne s'agit plus donc que de faire donner au comte Hamilton des inſtructions préciſes; 1°. de faire ce qu'il a déja fait, & de ſuivre avec vigueur les opérations contre le Brandebourg; 2°. de pouvoir ſuivant les occurences ſe joindre à l'armée françaiſe & paſſer l'Elbe.

Quant au premier point, j'en ai repréſenté ſi fortement la néceſſité, que j'ai tout lieu de croire qu'on s'y rendra, & que par le retour du courier, le général Hamilton recevra les ordres qu'il déſire.

A l'égard du ſecond point, il eſt inutile d'eſpérer que les Suédois conſentent à porter leur armée & la faire agir offenſivement dans les états de l'électeur d'Hannovre. Des conſidérations politiques trop longues & inutiles à déduire ici, s'y oppoſent invinciblement. Ainſi

tout ce qu'on peut eſpérer, c'eſt que le comte Hamilton ſoit autoriſé à concerter ſes opération avec celles de l'armée françaiſe, dans le cas où cette dernière s'approcherait de l'Elbe, & peut-être même à paſſer ce fleuve pour ſe joindre à elle, dans le cas où cette jonction ſerait jugée néceſſaire pour quelque opération de guerre à entreprendre contre les Pruſſiens, s'ils ſe trouvaient joints aux Hannovriens. C'eſt dans ce ſens là que je me ſuis borné à demander des ordres, après avoir bien reconnu qu'il ne conviendrait pas ni aux objets politiques, ni aux égards que le roi veut bien y avoir, que j'inſiſtaſſe ſur quelque choſe de plus.

Je ſens bien que moyennant cela le concours & les opérations du roi auront des avantages moins grands & moins directs pour nous; mais elles n'en ſeront guère moins utiles au bien général de la cauſe commune.

Le Brandebourg & Berlin même ſe trouvent aujourd'hui dénués de troupes & tout à découvert.

D'où le roi de Pruſſe tirera-t-il des ſecours à y envoyer, d'une force égale à celle des Suédois? Y fera-t-il marcher le prince Henri? Ce prince n'a plus que douze à quinze mille hommes de l'Empire. S'il abandonne la Saxe pour faire tête à quarante mille hommes de l'armée de l'Empire, s'il abandonne la Saxe pour ſe porter au ſecours du Brandebourg, il ſera ſuivi par cette armée d'exécution. Le roi de Pruſſe y détacherait-t-il un corps de ſa propre armée & de celle de Dohna? Mais il a actuellement en Siléſie quatre-vingt mille Ruſſes en

tête, & ſoixante mille Autrichiens à dos. Dans cette ſituation pourra-t-il s'affaiblir ſans un extrême danger? S'il le fait, les Suédois auront au moins rendu le ſervice important d'obliger ce prince à diviſer ſes forces.

Ces raiſonnemens me paraiſſent concluans, pour porter ſans delai les efforts des Suédois contre le Brandebourg & marcher droit à Berlin. Sauf à ſonger en ſuite à une jonction telle que je l'ai dite ci-deſſus avec l'armée françaiſe, ſuivant la tournure que prendront les événemens.

Quant à l'objet de prévenir que les Suédois ne ſoient obligés de revenir hyverner à Stralſund & à Rugen, il me paraît pouvoir auſſi être rempli: puiſqu'en ſuppoſant que cette armée pourra ſe maintenir dans le Brandebourg, & en tirer de groſſes contributions en argent & en ſubſiſtances, & que d'un autre côté, les ſuccès des armées du roi les mettront en état d'hiverner ſur l'Elbe; celle de Suède pourra ſonger à hiverner dans le Mecklenbourg, ayant le point d'appui de Domitz, Bœitzembourg & même de Schwerin, qui ne lui ſeraient pas refuſés, & formant de-là une chaîne juſqu'à Roſtock, qui les mettrait en poſture de déconcerter les entrepriſes qu'on voudrait faire ſur Stralſund.

Voilà, monſieur, quelles ſont mes idées ſur le plan à former pour les Suédois, tant actuellement que pour l'hiver. Je veux eſpérer que des malheurs tels que ceux de l'année paſſée ne viendront pas culbuter tous ces projets.

Quoiqu'il en ſoit, on eſt occupé aujourd'hui

dans le ſénat, des ordres à envoyer au général Hamilton. On m'a promis qu'ils ſeraient prêts demain. Je préſſerai l'exécution de cette promeſſe, & je ſerai demain à huit heures du matin à Stockholm, pour accélerer l'expédition du courier, par lequel je vous préviendrai en deux mots, ſur les ordres qu'il portera.

Il ſerait aſſûrément de la dernière indécence qu'on nous eût trompé au point de n'avoir pas expédié, lorſqu'on nous l'a dit, des ordres au comte de Roſen d'exécuter le plan de s'emparer des iſles d'Uſedom & de Wollin; mais j'ai des certitudes qu'on ne nous a point fait cette fourberie. Si donc le comte de Roſen n'a laiſſé aucun veſtige de ces ordres, ni verbalement, ni par écrit, on ne doit s'en prendre qu'à lui, & à la honte qui l'a empêché de remettre les pièces qui, en contenant ces ordres contenaient auſſi des reproches très-humiliants pour lui, & que ſon amour-propre n'a pu ſouffrir de rendre publics.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

N°. VIII.

Autre réponſe de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Nasby, le 24 Août 1758.

JE me rendis hier matin, monſieur, à Stockholm, ainſi que je vous l'avais annoncé par ma dernière lettre du 22. N°. VII., afin d'accélerer l'expédition de la réponſe au comte Hamilton, & le départ du courier qui partira ce ſoir avec cette réponſe.

Avant de m'en confier le contenu, on me confia d'abord la lettre écrite au général Hamilton le 25 Juillet, & à laquelle ſa lettre reçue par le courier ſert de replique. Par cette réponſe on lui marquait en ſubſtance, " qu'on „ approuvait les trois plans qu'il propoſait; „ mais que le ſénat ne pouvant avoir une con„ naiſſance aſſez exacte du local, ni des dé„ tails néceſſaires pour décider, lequel des trois „ rencontre plus de facilités, d'utilités & le „ moins d'obſtacles, on lui laiſſait le choix, & „ qu'on approuvait d'avance celui auquel il „ donnerait la préférence.

On a vu avec beaucoup de ſurpriſe dans le ſénat, qu'une autoriſation auſſi étendue ne le paraiſſait pas encore aſſez au Comte d'Hamilton, pour pouvoir prendre le parti qu'il jugerait le plus convenable & le meilleur, ou

qu'elle le lui paraiſſait, trop pour croire pouvoir le prendre avec ſûreté. Quant à la première alternative, que veut-il donc de plus? Qu'on lui donne un ordre précis & ſpécial de faire tel & tel mouvement? mais en vérité, Mr. le comte d'Hamilton & les autres généraux ne connaiſſent-ils pas la compoſition du ſénat? ignorent-ils qu'il ne s'y trouve que trois militaires qui, quand ils auraient le fond de génie & le germe des talens guerriers des Banners & des Turennes, n'ont jamais été à même de les cultiver, qui n'ont jamais commandé, non-ſeulement une armée, mais pas même un corps détaché, & qui par conſéquent ne peuvent que reconnaître leur inſuffiſance pour former un plan de campagne & pour en fixer en détail les opérations, ſans aucune expérience & ſans connoiſſance du local? Veulent-ils, que malgré ce défaut de connaiſſances, le ſénat force ces trois têtes à fixer ce plan, & que ſur leur parole il prenne ſur lui d'en ordonner aveuglément l'exécution? ne ſerait-ce pas le cas où le ſénat ſe rendrait reſponſable aux états du Royaume, d'avoir donné en aveugle des ordres précis ſur des objets dont il avait peu ou pas aſſez de connoiſſance, & d'avoir par-là lié les mains à ceux auxquels on a confié le commandement, & qui ſe trouvaient plus en état & plus à portée de déterminer les opérations & de les exécuter.

Il n'y a que vous & moi de qui le ſénat, en vertu d'une confiance particulière, pourrait adopter les idées & les ſuivre; mais il

ſe trouverait alors, que ce ſerait vous & moi qui réglerions ſes délibérations & la conduite de l'armée ; & je vous donne à juger ſi cette confiance aveugle qu'ils auraient en nous, pourrait être ignorée ; ſi les effets en ſeraient à l'armée même & aux généraux ; s'ils ſe trouveraient portés avec beaucoup de bonne volonté à remplir nos idées, dont ils ne ſe regarderaient que comme les exécuteurs automates ? & enfin, ſi quelques jours ces mêmes généraux ne ſeraient pas les premiers à faire un crime au ſénat de cette dépendance de nous, où ils ſe ſeraient mis.

Voilà les raiſons que j'avais cru ſuperflu de vous détailler, qui me portèrent à vous mander il y a quelque tems, que des conſidérations très-fortes s'oppoſaient à ce que le ſénat donnât des ordres précis.

Vous êtes étonné de ce que le ſénat ne veut pas le faire, ni choiſir entre ces trois plans, après vous avoir excité à me faire part directement de vos idées, ſans les communiquer aux généraux, afin que le ſénat en ordonnât l'exécution comme de lui-même ; mais votre étonnement ceſſera, ſi vous voulez vous rappeller le tems & les circonſtances où on exigeait cela de vous. Le manque de lumières du ſénateur Roſen, ſon incapacité, ſa lenteur, ſon indéciſion & la méſintelligence qui règnait entre lui & les généraux, exigeaient cette forme pour l'obliger par des ordres précis à agir, & mettaient dans la néceſſité de lui dicter pas-à-pas tous ceux qu'il devait faire. Mais depuis qu'on

lui

lui a ſubſtitué un commandant actif, intelligent, nerveux & plein de bonne volonté. Cette différence dans le caractère du général, a rendu convenable d'en mettre dans la conduite à tenir à ſon égard ; & c'eſt pour cela que je vous ai exhorté à l'engager de propoſer ici comme ſes idées propres, celles qu'il adopterait de vous : il l'a fait en partie ; on lui a en quelque façon laiſſé carte blanche. Il connaît la confiance qu'on a ici dans les conſeils qu'il reçoit de vous : pourquoi donc veut-il qu'on lui tienne les rênes plus courtes? J'ai vu des généraux d'armée ſe plaindre d'avoir les mains trop liées ; mais je n'en avais point encore vu ſe plaindre d'avoir des pouvoirs & une liberté trop étendue.

Quant à la ſeconde partie de l'alternative dont j'ai parlé ci-deſſus, j'ai jugé par la lecture qui m'a été faite de la lettre du comte d'Hamilton, qu'elle eſt en effet le principal motif de ſes inſtances ſur des ordres poſitifs. Je vois qu'il trouve l'autoriſation trop ample, pour croire pouvoir prendre ſon parti avec ſûreté. Je remarque avec peine que les généraux de cette armée regardent le ſénat comme un ennemi ſecret, contre lequel ils doivent ſe précautionner, qui ſerait attentif ſur leurs démarches, pour s'en ſervir contre eux, & qui voudrait enfin les rendre *reſponſables des événemens.* (ces termes ſont répétés à chaque page de la lettre.) Cette méfiance ne peut être que très-préjudiciable au bien des affaires. Ce n'eſt ſûrement pas le comte d'Hamilton qui l'a conçue ; elle lui a été inſinuée, & je ne

crois pas me tromper dans mon jugement ſur celui qui la lui a inſpirée, & qui lui a dicté en grande partie ſa lettre. Je ne dis rien des motifs particuliers que je crois néanmoins pénétrer, & qui engagent celui dont je parle, à rendre ſuſpectes les intentions du ſénat; mais vous pouvez être ſûr, que ces ſoupçons ſont injuſtes & déſtitués de fondement. Je vous ſuis garant, que ſi quelques ſénateurs ſont ennemis ſecrets de quelques uns des généraux en particulier, ces animadverſions ſont miſes à l'écart, lorſqu'il s'agit de la choſe publique, & qu'elles n'ont aucune influence dans les délibérations ſur les opérations de l'armée. Le ſénat en général & en particulier n'a nul penchant, ni aucun deſſein de mettre le commandant & les généraux de cette armée dans des embarras, ſur les partis qu'ils prendront, ni de les rendre reſponſables du ſuccès de leurs opérations. Comment ne ſentent-ils pas combien leur crainte ſur ce dernier point eſt mal raiſonnée? N'eſt-ce pas le ſénat qui, en donnant une eſpèce de carte blanche, ſe rend lui-même reſponſable de cette ample autoriſation, ainſi que des ſuites qui en peuvent réſulter? Les généraux pourront-ils jamais l'être, lorſqu'ils feront d'ailleurs tout ce que leur zèle & la portée de leurs talens leur dictent? non. Et je puis vous aſſûrer que le général ne doit voir dans l'ample autoriſation qu'on lui donne, qu'un effet très-réel de la confiance qu'on a en lui & en vous: confiance qui eſt encore fort augmentée par les témoignages avantageux que vous avez rendu de lui.

Vous me mandez que l'armée va marcher, & qu'elle ſera le 28 au plus tard à Witſtock. Pourquoi donc le comte d'Hamilton ne dit-il pas un ſeul mot dans ſa lettre de cette marche, ni de l'endroit où il ſe porte? Witſtock n'y eſt même pas nommé. Je vous avoue que cela me met dans une ſorte d'incertitude très-inquiétante, ſi cette marche aura lieu ou non. Il eſt ſi capitalement important de ſaiſir le moment préſent pour l'exécuter & pour marcher en Brandebourg, que je tremble que le général Hamilton n'attende, comme il l'annonce, de nouveaux ordres ſur les frontières de la Poméranie pruſſienne. Si cela eſt, il perdra un moment précieux pour la Suède & pour ſes alliés. Il manquera une occaſion unique, vu les circonſtances. Il attirera à la Suède des reproches très-fondés de la part de ſes alliés; & ces reproches ſeront mis avec beaucoup plus de juſtice à la charge du général. Il s'expoſe donc beaucoup par l'inaction, au lieu qu'il ne court aucun riſque en agiſſant, puiſque c'eſt ce qui lui eſt fortement recommandé par toutes les lettres qu'on lui a écrites. Je vous avoue que j'attens avec la plus grande impatience, de ſavoir ſi cette marche à Witſtock aura eu lieu, & que mon inquiétude ſur cela ſerait encore plus affligeante, ſans l'eſpérance que ſoutient en moi la façon poſitive dont vous m'en parlez.

Pourquoi ce général Hamilton ne fait-il pas non plus la moindre mention de l'idée d'agir de concert, ou conjointement avec l'armée françaiſe, & de paſſer l'Elbe au beſoin?

Comment veut-il qu'on lui réponde ſur un projet dont il ne dit pas un mot? en vérité, cela eſt inconcevable. Un général, qui propoſe un plan à ſa cour, ne doit-il pas l'expoſer d'une façon claire & préciſe, & y faire entrer toutes les combinaiſons qu'il juge à propos de former.

Concluſion. Par la réponſe qu'on lui fait aujourd'hui, on approuve formellement ſon projet de ſe porter par le Prignitz en Brandebourg; on l'autoriſe à l'exécuter; on lui fait ſentir en même-tems les inconvéniens de celui de marcher au comte Dohna pour l'attaquer, (propoſition qui en vérité m'a paru bien ſingulière); enfin, en lui témoignant de la prédilection pour le plan ci-deſſus, on l'excite de nouveau à preſſer l'exécution.

Dieu veuille qu'il trouve enfin ces inſtructions ſuffiſantes & qu'il agiſſe. S'il les a attendues à Lœtz, je crains bien que cette perte de tems très-condamnable, ne ſoit auſſi très-funeſte aux opérations, & je ſuis ſûr du moins du mécontentement qu'en auront les alliés.

Quoiqu'il en ſoit, je ne ſaurais trop vous exciter, à profiter de la confiance que le comte d'Hamilton a en vous, pour travailler à diſſiper ces funeſtes ſoupçons, qu'on lui inſpire contre le ſénat, & contre ſon prétendu malin vouloir à l'égard des généraux. Toutes ces méfiances ſont ſans fondement, ſans réalité, & vous pouvez m'en produire comme garant.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

N°. XIV.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Au camp de Wordach, le 22 Août 1758.

JE viens de recevoir, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le premier de ce mois N°. V. J'ai rendu exactement au général Hamilton tout ce que vous m'avez chargé de lui dire, qui était chiffré dans votre dépêche. Il m'a chargé de vous en remercier, & de vous dire qu'il suivrait vos bons avis. L'affaire de Mecklenbourg n'est point finie. Je suis dans un commerce de lettres à ce sujet, très-fréquent & très-étendu avec Mr. de Champeau, qui n'a encore abouti à rien. C'est la timidité du conseil du duc, qui fait traîner cette affaire. Il n'a point encore pu se décider, à autoriser les Etats de Mecklenbourg, à s'engager à rien payer au roi de Prusse. Le comte de Levenhaupt, en se retirant de Rostock, a emmené en ôtage un député de la noblesse & un bourguemaître, afin qu'il reste entre nos mains, jusqu'à ce qu'on ait donné les sûretés convenables. Le mémoire que vous avez donné au sénateur d'Hopken, sur la façon d'exécuter cette opération, & que vous avez cru parti pour la poste du 28 du mois dernier, n'a point été envoyé ici. On n'a point écrit non plus pour autoriser le général Hamilton, à ne plus se

N°. XV.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Au camp de Wordach, le 25 Août 1758,

LE conſeil de guerre que je vous ai annoncé dans ma dernière lettre, monſieur, a eu à délibérer ſur une matière à laquelle il ne s'attendait pas. Un officier ſuédois qui était allé avec Mr. Darmfeld à l'armée ruſſe, eſt arrivé le 23 au matin, eſcorté de dix coſaques venait de cette armée, par lequel nous avons appris, que le général Fermer, ayant paſſé la Warta, était entré dans la Poméranie citérieure : qu'un détachement envoyé devant Cuſtrin, avait forcé une partie de la garniſon, qui s'était portée dans les dehors, de rentrer dans la place avec quelque perte ; qu'en les pourſuivant, on s'était avancé aſſez près pour pouvoir tirer du canon & jetter quelques petites bombes avec des obus ſur des magaſins de foin dont toute cette petite ville était preſque remplie ; que dès les premiers coups, on avait mis le feu à un magaſin, ce qui avait été ſuivi de l'embraſement général de toute la ville. On eſpère que cet accident accélera la priſe de cette place dont le ſiège eſt commencé. Cependant nous ne concevons pas trop, comment les Ruſſes pourront s'en rendre les maîtres auſſi facilement, puiſque la place n'eſt point inveſtie ſur la rive gauche de l'Oder.

Mr. de Fermer mande, qu'il s'eſt emparé du pont de Schrut ſur l'Oder, & qu'il a fait paſſer cette rivière à un gros détachement, pour s'aſſûrer de la tête de ce pont. C'eſt par-là que l'officier ſuédois & les dix coſaques ont paſſé, & ſont arrivés à cette armée le troiſième jour après leur départ de Schrut. Nous avons été juſqu'à préſent dans l'ignorance totale des opérations des Ruſſes. Toutes les nouvelles que nous en avions, les ſuppoſaient en marche pour la Siléſie; & vous avez dû voir par mes précédentes lettres, qu'on ne s'attendait à aucun concert avec eux.

Cependant Mr. de Fermer mande au général Hamilton, qu'il déſire fort que ce concert ait lieu; qu'il s'eſt rendu maître du pont de Schrut, afin d'avoir une communication avec ſon armée, & qu'il ſe chargera de garder la moitié de cette communication, ſi le général Hamilton veut ſe charger de garder l'autre. Mais il ne par le point du tout des opérations qu'il entend faire par le moyen du concert qu'il propoſe. Il ne dit pas même combien de tems il compte reſter dans la même poſition, ni où il ira, lorſqu'il en changera. Cependant ſur cet avis, le général Hamilton n'a pas cru pouvoir ſe diſpenſer de ſe rapprocher de l'Oder, afin de ſe trouver à portée d'exécuter conjointement avec les Ruſſes, les mouvemens qui ſeront jugés les plus avantageux. Ainſi, au lieu d'aller à Witſtock, nous allons nous diriger ſur Printzlaw, qui n'eſt plus qu'à 5 lieues de Schrut ſur l'Oder. Nous partirons d'ici une moitié de l'armée le 28, l'autre moitié le 29,

& nous y ſerons rendus du 31 au premier de Septembre. Nous eſpérons qu'alors nous aurons reçu des ordres de la cour de Suède. S'ils portent d'aller ſur l'Elbe pour opérer dans l'électorat d'Hannovre, nous ne ſerons éloignés de cet objet que de trois marches, & nous nous y porterons de Printzlaw. Si au contraire il faut opérer avec les Ruſſes, nous ſerons preſque joints à eux; ſi c'était dans la vue de faire le ſiège de Stetin, cela ſerait bien heureux; car c'eſt la ſeule opération qui puiſſe donner un point d'appui à ces deux armées; & dès qu'on ne peut ſe diſpenſer de donner une bataille, il ſerait à déſirer que ce fût pour un objet auſſi important. Quand on ne commencerait ce ſiège que les premiers jours d'Octobre, je ne doute point qu'on ne fût maître de la place avant le 15 de Novembre, ſi toute fois l'on n'était pas forcé de le lever par un événement malheureux.

Je n'ai pu dans ces circonſtances inſiſter d'avantage, pour qu'on ſe dirigeât ſur Witſtock, puiſque j'ignore, ſi la jonction avec l'armée de Mr. le prince de Soubiſe ſera approuvée, ou poſſible, & qu'il eſt à propos de remplir l'objet préſent par préférence à des ſpéculations qui pourraient n'avoir jamais de réalité. Selon ces nouvelles, que nous a données cet officier, les Ruſſes ne ſont pas plus de cinquante mille hommes effectifs. Mr. de Brown eſt à Lansberg avec ſeize mille hommes; & Mr. de Fermor avec le reſte devant Cuſtrin.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. J'ai reçu hier au ſoir, monſieur, après cette lettre écrite, celle que vous m'avez fait l'honneur d'écrire le 15 Août N°. VI, qui a fait grande diligence. Cette lettre me met en état de juger du degré de confiance qu'on doit avoir ici, au concert propoſé par Mr. de Fermer. Dès que Mr. le marquis de l'Hopital ne vous a point informé que ce général allait faire cette démarche, elle ne ſaurait être relative à des ordres qu'il aurait reçus de ſa cour. D'où il ſuit, que la néceſſité ayant décidé ſes opérations à la droite de la Warta, pour attirer Mr. de Dohna ſur le bas Oder, & pouvoir plus facilement ſe porter ſur Francfort: il a profité de la circonſtance pour engager les Suédois à s'approcher de l'Oder, & contenir d'autant plus l'armée de Mr. de Dohna. Mais il eſt clair qu'on ne doit point s'attendre à une ſuite d'opérations concertées, dès que la cour de Petersbourg ne lui a pas envoyé des ordres qui puiſſent l'y obliger. J'ai fait faire cette obſervation au général Hamilton, qui l'a ſentie, & en conſéquence il ſe propoſe de s'arrêter à Strasbourg, & d'envoyer ſeulement un détachement occuper Prentzlaw. L'inaction de Mr. le prince de Soubiſe à Caſſel, & la crainte que vous me témoignez de ne pouvoir obtenir, que l'armée ſuédoiſe ait des ordres pour paſſer l'Elbe, ſi l'armée françaiſe ne ſe porte juſqu'à ce fleuve, m'ont empêché de m'oppoſer à la marche ſur Strasbourg, jugeant que la timidité du ſénat l'empêchera d'autoriſer des opérations offenſives contre l'électorat d'Hanovre; non pas, qu'il ne fût facile de les con-

vaincre du droit, qu'une puiſſance garante de la paix de Weſtphalie a, d'agir également contre tous les membres de l'Empire qui ſeront unis pour la troubler; mais la crainte, que le roi d'Angleterre ne fît prendre plus de vaiſſeaux ſuédois, & que le cri de la nation contre cette guerre n'augmentât, l'emportera ſur toute autre conſidération. Ainſi je ne compterai plus que médiocrement ſur l'acceptation du projet d'agir ſur l'Elbe. Dieu ſait donc ce que l'armée ſuédoiſe deviendra cet hiver!

N°. IX.

Réponſe de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR aux deux lettres de Mr. le marquis DE MONTALEMBERT des 22 & 25 Août 1758.

Nasby, le 12 Septembre 1758.

JE reçus, monſieur, par l'ordinaire de vendredi les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 22 & 25 du mois paſſé, mais elles arrivèrent trop tard pour que je puſſe y répondre le même jour.

Par la dernière lettre que j'ai reçu de Mr. de Champeaux, il me mande que l'affaire du reſtant des contributions du Mecklenbourg eſt enfin terminée comme nous le déſirions. Cette affaire a été menée un peu militairement & avec plus de zèle pour le fond de la choſe bonne en elle-même, que d'attention pour les formes, qu'il eut pourtant été convenable d'ob-

ſerver ; mais enfin, il eſt bon que cette affaire ſoit terminée, & je ne doute pas que dès que le comte Hamilton en aura été informé, il n'ait fait relâcher auſſi-tôt les otages emmenés par le comte de Lœwenhaupt.

Je vois avec peine, que dans l'armée ſuédoiſe on s'occupe beaucoup à tenir des conſeils de guerre & fort peu à agir. On délibère ſur beaucoup de plans, & on n'en exécute aucun. Cette conduite ne peut jamais être ni glorieuſe aux généraux & à l'armée, ni approuvée par la nation, ni utile à la cauſe commune, ni enfin agréable aux puiſſances alliées. Je vois que le motif de cette inaction eſt toujours ce déſir d'avoir des ordres précis, & une beſogne dictée mot à mot, pour ſe mettre à l'abri de cette chimérique crainte d'être reſponſable des événemens. Je ne puis ſur cela que me référer à ce que je vous ai mandé dans ma précédente lettre. Le général connait en gros l'intention de ſa cour. Les inſtructions données l'année paſſée au maréchal Ungern, les dénotent aſſez clairement. Il eſt inconteſtable que ces inſtructions relatives à l'année paſſée, ne ſont pas applicables littéralement à cette campagne à bien des égards ; mais auſſi c'eſt à l'eſprit, & non pas à la lettre des dites inſtructions qu'on s'eſt référé, & cet eſprit eſt d'agir avec vigueur contre l'ennemi, d'envahir ſes états, &c. Les ordres envoyés le 25 Juillet au comte Hamilton lui ont laiſſé le choix du plan d'opérations le plus avantageux, & le plus aiſément praticable ; mais il lui renouvellent l'ordre d'agir. Pour-

quoi balance-t-il ? Et comment un général qui connait le plan général de ſa cour, & à qui on laiſſe carte blanche ſur les moyens de l'exécuter, peut-il dire qu'il n'a point d'ordres ? Voilà, je vous l'avoue, ce qui me paraît neuf, & difficile à comprendre ; mais enfin il faut partir d'où vous êtes, & vous êtes peut-être encore à Strasbourg, où je compte néanmoins que le dernier courier du comte Hamilton expédié d'ici en retour le 24 Août, vous aura joint le 3 de ce mois.

Je vois que la propoſition que Mr. de Fermer à fait faire au général Hamilton d'un concert d'opérations, entre les armées ruſſe & ſuédoiſe, lui à paru ſuſpecte, dans la ſuppoſition qu'il a regardé comme une certitude, que ce général Ruſſe n'avait pas d'ordre de ſa cour d'établir ce concert entr'eux. On ne peut, ſelon moi, voir qu'avec peine, que des généraux s'occupent plus des combinaiſons politiques, que des combinaiſons militaires, & qu'ils ſe laiſſent arrêter par les premières, ſur l'important objet d'acheminer les ſecondes. C'eſt ce que le général Hamilton me paraît avoir fait dans cette occaſion. Cependant je ne puis m'empêcher d'obſerver ſur cela à vous & à lui.

1°. Qu'il n'eſt pas à préſumer qu'un général, & ſur-tout un général Ruſſe, faſſe une propoſition pareille à celle de Mr. de Fermer, ſans en avoir l'ordre de ſa cour, ou du moins ſans être ſûr qu'il agit en cela conformément à ſes intentions. J'ai donc tout lieu d'être perſuadé que la propoſition de Mr. de Fermer a

été conſéquente aux inſtructions de ſa cour, quoique Mr. le marquis de l'Hopital ne m'ait encore rien mandé de poſitif ſur cela.

2°. Que dans le doute ou le comte Hamilton voulait être à cet égard, le parti qui ſe préſentait le plus naturel & le plus expédient à prendre, eût été de témoigner à Mr. de Fermer toutes les diſpoſitions convenables entre les généraux de deux puiſſances unies contre un ennemi commun, d'entrer dans le concert propoſé, & en conſéquence de demander au général Ruſſe la communication de ſes idées ſur la nature des opérations qu'il projettait, & ſur la façon dont il déſirait que les Suédois y concouruſſent.

Cela fait, je ne vois pas quel riſque l'armée ſuédoiſe courait à ſe porter à Prentzlow. Si le général Ruſſe communiquait ſon plan, & s'il ſe trouvait de nature à pouvoir être exécuté de concert par l'armée ſuédoiſe, elle ſe mettrait en poſture d'y coopérer plus promptement en s'approchant de Schwedt; & dans le cas contraire, elle ſe trouverait toujours en meſure d'opérer ſeule une diverſion importante contre l'ennemi, en ſe repliant par ſa droite ſur Templin, & en ſe portant de-là vers Berlin.

Ce raiſonnement qui me paraît ſimple, aurait dû ce me ſemble, déterminer le comte Hamilton à ſe porter en avant avec toute l'armée; mais enfin il n'y a que demi-mal, puiſque du moins il a fait occuper Prentzlow par un détachement.

Au reſte, les choſes à l'égard des Ruſſes,

pourraient bien avoir changé de face depuis l'événement du 25 Août. Vous ſaurez ſans doute à préſent que ce jour-lá, le roi de Pruſſe a attaqué cette armée; que le combat a été long & opiniâtre. Et quoique les relations Pruſſiennes ſoient remplies des exagérations de leur victoire & de mille circonſtances imaginées, pour en impoſer au public: ce que nous pouvons réſumer juſqu'à préſent de plus conforme à la vérité, c'eſt que preſque tout l'avantage des Pruſſiens ſe borne à être reſtés maîtres du champ de bataille; qu'ils l'ont acheté fort cher; que les Ruſſes ne l'ont abandonné qu'après l'avoir diſputé juſqu'à l'entrée de la nuit, & qu'enfin ils ſe ſont retirés en bon ordre juſqu'à Landsberg, où ils étaient encore le 28. C'eſt tout ce que nous en pouvons ſavoir juſqu'à préſent, quoiqu'en diſent les gazettes Pruſſiennes, j'eſpère autant que je le ſouhaite, que les Ruſſes tiendront bon à Landsberg ou du moins ſur la Wartha. On doit d'autant plus s'en flatter, qu'il n'eſt pas vraiſemblable que le roi de Pruſſe tourne tous ſes efforts à les obliger de ſe retirer plus loin, tandis que d'un autre côté, il doit porter une prompte & particulière attention aux démarches de Mr. de Daun, qui s'avance en Luſace pour couper au roi de Pruſſe toute communication entre l'Elbe & l'Oder, & qui était déja le 28 à Bautzen avec toute ſon armée.

Dans ces circonſtances, je ne penſe pas que les Suédois puſſent rien faire de plus glorieux pour eux, de plus embaraſſant pour l'ennemi, & de plus avantageux pour la cauſe commune, que

que de marcher droit à Berlin par le plus court chemin. Il ne doit y avoir dans cette capitale & aux environs, que trois régimens d'infanterie, que Mr. le comte de Dohna y a envoyés, & un ou deux régimens de cavalerie que le prince Henri y a fait paſſer. Enfin, c'eſt le ſeul moyen que je voie, de ſerrer l'ennemi par le centre, en même tems que les Ruſſes l'occupent en tête & les Autrichiens en dos, & que d'un autre côté, le prince Henri eſt preſque entièrement enveloppé en Saxe par l'armée de l'Empire.

Mais je ne puis que répéter, qu'il n'y a pas un moment à perdre pour prendre un parti, qui, exécuté il y a trois ſemaines ou même un mois, n'eût été ſans doute que plus avantageux, mais qu'il eſt encore tems de prendre. Les occaſions perdues à la guerre ſe retrouvent difficilement; & ſi les Suédois laiſſent échapper celle-ci, leur bonne foi, qu'on cherche depuis quelque tems à rendre, tout au moins douteuſe à leurs alliés, pourrait bien devenir enfin ſuſpecte à quelques-uns. C'eſt une réflexion qu'il eſt peut-être bon que vous faſſiez faire au général Hamilton.

A l'égard du projet de ſe porter ſur Witſtock, il eût ſans doute valu mieux, que de ſe tenir dans l'inaction & le flottement indécis où l'on eſt depuis ſi long-tems. D'ailleurs, on ſe trouvait également ſur la route de Berlin, quoique par un chemin plus long; mais la vue de s'approcher par là de l'Elbe, pour ſe joindre à Mr. le prince de Soubiſe, ou pour faire

agir les Suédois ſeuls ſur la rive gauche de ce fleuve, ne pourrait avoir de ſuccès.

La première de ces deux alternatives eſt impoſſible, puiſque nous voyons depuis longtems que le ſéjour de Mr. le prince de Soubiſe à Caſſel, indique une deſtination de ſon armée beaucoup plus utile, & mieux combinée à mon avis, que n'eût été la pointe qu'il aurait pouſſé juſques ſur l'Elbe.

Quant à la ſeconde alternative, elle eſt également impoſſible. Il ne faut pas compter que les Suédois ſe portent à agir ſeuls offenſivement dans les Etats d'Hannovre. On peut ſans doute ſoutenir comme une vérité, que la qualité de garante du traité de Weſtphalie donne droit à la puiſſance qui en eſt revêtue, d'agir, lorſqu'elle en eſt requiſe, contre les puiſſances qui troublent le repos de l'Empire. Mais le troubler médiatement ou immédiatement, fait une différence aſſez notable; & enfin, il y a ſur de pareilles matières des diſtinctions trop longues & ſuperflues à déduire ici, mais qui peuvent fournir auſſi des raiſons aſſez ſolides pour combattre l'axiome que vous établiſſez. Enfin, vous conviendrez, je crois, que pour tirer des concluſions bien juſtes dans une affaire de cette nature, il faut connaître & embraſſer du même coup-d'œil toutes les différentes branches d'intérêt d'une puiſſance vis-à-vis des autres puiſſances. La crainte de s'attirer à dos l'Angleterre, & de ſe faire un ennemi de plus, peut influer ſur la Suède; mais elle peut avoir auſſi d'autres conſidérations vis-à-vis d'autres puiſſances, & auxquelles elle

peut avoir de très-solides raisons de porter son attention.

Enfin, monsieur, j'en reviens toujours à l'objet essentiel, c'est que le plan ci-dessus ne pouvant avoir lieu, je n'en vois point d'autre que de marcher sur Berlin. Je souhaite que les généraux suédois, aidés de vos lumières, trouvent quelque chose de plus utile à faire; mais il est capitalement important, que quelles que soient les opérations de cette armée, elle les entame, & qu'enfin elle agisse sans plus de délais. C'est à quoi vous ne sauriez trop exhorter Mr. d'Hamilton & tous les généraux de cette armée.

Je vous recommande spécialement, monsieur, la pièce chiffrée ci-jointe, & je vous prie de la déchiffrer vous même.

Quelque longue que soit cettre lettre, je ne la finirai point sans vous faire part, que j'ai reçu des ordres de Mr. le comte de Bernis, pour le remplacement des deux mille écus que je vous ai fait avancer; ainsi c'est une affaire finie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

Copie de la partie chiffrée de la lettre de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

POUR que vous ſoyez exactement inſtruit de la teneur des ordres envoyés au général Hamilton, & du pouvoir qu'on lui donne d'agir vigoureuſement, ſans pouvoir craindre d'être rendu reſponſable des événemens, je vous confie ci-joint, monſieur, le précis de ce qui a été mandé à ce général le 25 Juillet & le 24 Août; vous verrez par-là, qu'il a les mains libres, & que rien n'eſt plus mal fondé que les appréhenſions, que lui ou les généraux à ſes ordres peuvent ſe former pour les ſuites. S'ils connaiſſent bien le génie de leur nation, ils doivent bien plus appréhender pour eux-mêmes les ſuites d'une conduite molle, timide, & enfin de leur inaction. Tous les partis de vigueur ſuſſent-ils téméraires, ils auront toujours l'approbation publique : & ces meſſieurs ne doivent pas avoir oublié, qu'en Finlande, le général Wrangel paſſa pour un héros, pour avoir fait un coup hardi, qui, à en juger ſainement, n'était autre choſe qu'une étourderie & une faute capitale, pardonnable tout au plus à un grenadier, mais inexcuſable dans un officier. Au reſte, je vous demande le plus inviolable ſecret, à l'égard de la copie ci-jointe des ordres envoyés au comte d'Hamilton. Je ne crois pas avoir beſoin de vous recomman-

der, que qui que ce ſoit ne puiſſe même ſoupçonner que vous avez connaiſſance de cette pièce, puiſque vous ſentirez aiſément, que le moindre ſoupçon qu'on en aurait, compromettrait très-déſagréablement moi, le miniſtre ſuédois, & qui plus eſt le bien des affaires, tant pour le préſent que pour l'avenir. Je compte donc que la pièce ci-jointe, reſtera pour vous ſeul & uniquement.

Précis de la lettre de ſon excellence Mr. DE HOPKEN au géneral HAMILTON du 25 Juillet 1758.

COMME la poſition de l'armée eſt actuellement la même qu'elle était au commencement de la campagne dernière, ſa majeſté ne trouve rien non plus à changer aux ordres qu'elle a bien voulu donner au maréchal le 7 Septembre 1757, & dont l'eſprit eſt ſurtout d'attaquer l'ennemi dans ſon propre pays, vu que tous les plans allégués dans votre dernier rapport mènent à ce point de vue. Et ſa majeſté n'étant pas à même d'avoir une connaiſſance auſſi préciſe des ſituations locales du pays, & du plus ou du moins de reſſources qu'il peut fournir par rapport aux ſubſiſtances néceſſaires, aux charrois; circonſtances qui cependant avec bien d'autres ſont ſuſceptibles de conſidérations, lorſqu'il s'agit de former un plan particulier d'opérations,

Ainſi, ſa majeſté n'a pas jugé à propos de vous gêner à cet égard, & vous laiſſe une liberté entière d'agir par la connaiſſance qu'elle a de votre zèle, en lequel elle met une confiance entière; & pour vous en donner la preuve la moins équivoque, ſa majeſté m'a ordonné de vous ſignifier, qu'elle vous laiſſe le maître de choiſir celle des trois alternatives, que vous avez propoſées dans votre rapport du 8 Juillet.

Sa majeſté eſt au reſte charmée d'avoir vu par vos dernières, que vous comptez mettre l'armée en mouvement le 25 de ce mois. Sa majeſté trouve cette démarche d'autant plus importante & néceſſaire, que la belle ſaiſon vous y convie, que tous les alliés ſont déjà en mouvement, & que la conſidération du royaume & la délicateſſe de ſa majeſté à remplir les engagemens contractés, pourraient ſouffrir des ſoupçons, qui par la longue inactivité de notre armée, s'étaient déja élevés à la cour de Ruſſie, comme ſi nous nous entendions avec le roi de Pruſſe, & que nos troupes n'étaient raſſemblées que *pro forma*, & non pour agir effectivement contre ce prince, & que ſa majeſté Pruſſienne n'entreprendrait auſſi rien contre les Suédois, étant raſſûrez de ce côté-là.

Précis de la lettre de ſon excellence le ſénateur HOPKEN, au général HAMILTON du 24 Août 1758.

SA majeſté m'a ordonné de vous déclarer, que tout ce que vous entreprendrez pour l'exécution des plans qu'elle a laiſſez à votre diſpoſition, ou pour percer plus en avant dans le pays ennemi, & y faire la plus forte & efficace diverſion, vous pourriez le faire, monſieur, ſans craindre d'être reſponſable du ſuccès. Et comme ſa majeſté eſt perſuadée du zèle & du talent que vous mettez à tout ce qui vous eſt confié, ſa majeſté ne voudra ni ne pourra vous reprocher les événemens qui dépendront uniquement de la Providence & non des diſpoſitions.

N°. XVI.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Strasbourg dans l'Uckermarc, le 3 Septembre 1758.

JE viens de recevoir en même-tems, monſieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 22 & du 24 Août, la première ſans N°., que je juge devoir être VII, & la ſeconde N°. VIII.

Ma précédente lettre N°. XV, vous a in-

informé de notre marche ſur Strasbourg, & du ſéjour que nous devions y faire. Nous y ſommes en effet depuis le 29, quoique nous euſſions reçu la veille en arrivant à Friedland une nouvelle, qui n'était pas faite pour accélerer notre marche. Selon toutes les lettres qu'on recevait de tous les côtés, les Moſcovites avaient été entièrement défaits par le roi de Pruſſe le 25 & le 26: ils avaient eû quinze mille morts & vingt mille priſonniers; ils avaient perdu quatre-vingt pièces de canons avec tous les équipages. Le corps Ruſſien qui était à Schwedt, avait été battu auſſi & obligé de ſe retirer, après avoir brûlé le pont ſur l'Oder. En même-tems nous reçumes avis de différentes perſonnes, que notre avant-garde de quatorze à quinze mille hommes qui était à Strasbourg, allait être attaquée par un gros corps, compoſé de celui qui avait forcé les Moſcovites à repaſſer l'Oder à Schwedt, & de partir de la garniſon de Stetin. Quelqu'accoutumé qu'on ſoit aux menſonges des Pruſſiens, des avis confirmés par beaucoup d'endroits, & auſſi circonſtanciés, ſembloient devoir mériter une plus grande attention. L'armée ſuédoiſe ſe trouvait diviſée en quatre corps, l'avant-garde à Strasbourg; la moitié de ce qui était campé à Wordach, était reſté dans ce camp aux ordres du comte de Ferſen, pour ſuivre le lendemain & rendre les ſubſiſtances plus faciles; l'autre moitié à Fiedland avec le général Hamilton, & un corps de ſix mille hommes reſté à Spantow aux ordres du comte Lieven,

qui ne devait joindre que le lendemain la diviſion du comte de Ferſen. Dans cette ſituation & ſur ces nouvelles, le parti le plus prudent était de reſter à Fiedland ; juſqu'à ce que les deux diviſions en arrière euſſent rejoint, & de replier l'avant-garde ſur Friedland ; mais la retraite de cette avant-garde nous ayant paru déſagréable, le comte Hamilton a préféré de la ſoutenir, en ſe portant lui-même de grand matin avec toute ſa diviſion ſur Strasbourg, & ordonnant au comte Lieven de marcher à Friedland, afin de ſe joindre au comte de Ferſen, pour venir à Strasbourg le lendemain, où toute l'armée ſerait réunie. Cette manœuvre, qui nous a très-bien réuſſi, a fait effet dans le pays ; car on ne doutait pas que ſur tous ces bruits, l'armée ne reſtât en arrière. Les avis que nous avons reçus ici ſont très-différens. Les deux affaires du 25 & du 26, n'ont point été déciſives du tout. Le 25, après la bataille, les deux armées ſont reſtées en préſence. Le 26, l'affaire a recommencé, & les Ruſſes n'ont pas perdu un pouce de terrain toute la journée ; cependant le ſoir ils ſe ſont retirés en très-bon ordre à une lieue en arrière, ſans que les Pruſſiens aient oſé les ſuivre. Le 27, les deux armées ont fait des rejouiſſances pour le gain de la bataille ; le 28 & le 29, il ne s'eſt rien paſſé ; mais le 30 les Ruſſes ſe ſont avancés ſur les Pruſſiens, de façon que les deux armées étaient encore en préſence ce jour-là. Voilà les avis qui nous ſont venus de l'armée Pruſſienne même, &

de gens qui étaient à la bataille. Ils assurent, que les Prussiens ont perdu considérablement; mais qu'ils croient que les Russes ont perdu plus. Ils n'ont vû qu'un très-petit nombre de prisonniers Russes. On a conduit beaucoup de canons démontés à Custrin. Il y en a des deux armées; mais on n'a pu dire le nombre de ceux des Russes. Le corps des Moscovites qui occupait Schwedt en-deçà de l'Oder, sur la nouvelle de la bataille, a repassé ce fleuve & a brûlé le pont, sans être attaqué par aucun corps Prussien. Le roi de Prusse a passé l'Oder à Frienwald, & la bataille s'est donnée près de Custrin aux environs de Dam. Le fond de tout ceci nous paraît certain, mais les détails peuvent avoir besoin de confirmation.

Les derniers ordres du 24 Août, me paraissent enfin au goût des généraux. Ils sont arrivés fort à propos pour nous empêcher d'aller à Passewalck; ce qui aurait été une marche rétrograde sans aucun objet. C'était le résultât d'un conseil de guerre, dans lequel l'avis du comte Lieven a prévalu, contre ce que le général Hamilton avait arrêté avec moi, avant de le tenir. Le comte Lieven, ne voulait point que nous allassions à Printzlow en attendant les ordres de la cour, par des raisons de timidité dont il est toujours plein, trop longues à déduire ici. Il est étonnant, qu'ayant la tête militaire, (on ne peut lui refuser cette qualité,) il ne distingue pas mieux les choses possibles à l'ennemi. Le comte de Ferſen n'a pas cette espèce de timidité; mais

il a celle des événemens qui pourraient arriver en Suède, s'ils ſe conduiſent de telle ou de telle façon. Ainſi le général Hamilton, naturellement incertain, ſe trouve d'autant plus embarraſſé à ſe décider; & je vous aſſûre, que ce n'eſt pas une petite affaire, que de le détourner de la circonſpection qu'on lui inſpire. Il n'aime pas le comte Lieven: ainſi il eſt moins difficile de détruire dans ſon eſprit ſes fauſſes opinions; mais il a la plus grande confiance au comte de Ferſen, & je l'aime beaucoup mieux, parce que celui-ci a plus de juſteſſe & de ſolidité dans l'eſprit. Lorſque j'ai pu le perſuader, je ſuis ſûr de lui. Il me paraît que les derniers ordres l'ont ſatisfait. Ainſi, j'eſpère qu'il m'aidera actuellement à déterminer les meilleurs partis. Il me marque aſſez de confiance, mais l'amour propre national le retient; & ſi je lui laiſſais dire ſon ſentiment avant de lui dire le mien, je ne le perſuaderais pas. De façon que je n'entreprends pas de combattre ſes idées, je ne cherche qu'à lui faire approuver les miennes. Je ſens plus que jamais, combien j'aurais beſoin d'être étayé par lui. J'ai de la peine à jouir du comte Hamilton aſſez de tems, pour lui détailler toutes les raiſons ſur leſquelles je fonde mes avis. La grande quantité des affaires l'entraîne, & quoiqu'il ſoit perſuadé lorſque je le quitte, il n'eſt pas aſſez ferme pour tenir contre la première contradiction. D'ailleurs, comme je vous l'ai déja dit, je ne ſuis pas là dans les momens les plus importans; c'eſt-à-dire ceux, où les généraux font ces aſſemblées. Il me faut donc

quelqu'un, ce qui rend ma beſogne extrêmement pénible & ſouvent très-difficile.

Nous ne partirons d'ici que le 6, pour aller à Printzlow. Des raiſons de ſubſiſtances occaſionneront tout ce retard : quand on n'a point de four ni de boulangerie à ſa ſuite, on eſt ſouvent retardé. Il n'eſt point décidé encore où nous irons delà. Je voudrais que nous nous portaſſions par Templin & Zednic, où nous paſſerions l'Havel, en tenant toujours un corps ſur la rive gauche. Dans cette ſituation, nous verrions la tournure que prendraient les affaires des Ruſſes, ce qui doit être décidé dans peu de tems; nous ferions contribuer tout le Brandebourg, & ſelon les circonſtances, nous deſcendrions l'Havel juſqu'à Oranienbourg pour tomber ſur Berlin, ſi le moment favorable ſe préſentait. Nous ſerions dans ces marches toujours couverts d'une rivière, & dans le cas de paſſer d'un côté ou de l'autre, ſelon que notre avantage le requerrait. Mais j'ai appris à mon grand étonnement aujourd'hui, que nous ſerions ſans pontons. J'avais déja fait à Stralſund des inſtances pour qu'on les fit ſuivre, ce qu'on ne voulait pas faire, les trouvant trop lourds & trop embarraſſants. Enfin, on s'était déterminé à en faire ſuivre un petit nombre; mais les roues des arquets étant faites anciennement, ſe ſont trouvées pourries. La plupart ont caſſé, & les pontons ſont reſtés à Friedland, dans la crainte qu'on ne pût les raccommoder aſſez ſolidement. On allait les renvoyer à Stralſund. J'eſpère pourtant que ſur

mes très-fortes repréſentations, on va mettre tout en œuvre, pour qu'ils ſoient mis en état de ſuivre. Une armée ſans pontons eſt bientôt ſans reſſources.

Il eſt pourtant vrai que tout manque ici, & que les difficultés deviennent très-grandes par-là. Les fournitures en général ſont très-mauvaiſes; les fuſils ſur-tout ne valent rien, du moins les platines. Dans les exercices, la moitié des fuſils ne prennent pas feu; les trois quarts des chevaux qu'on envoye de Suède pour l'artillerie & les équipages, ne valent pas ce qu'ils ont couté pour leur paſſage. La couronne me paraît bien mal ſervie dans cette partie.

Vous avez grand'raiſon: les généraux ſe méfient des intentions du ſénat. J'ai fait ce que j'ai pû, pour en diſſuader le comte Ferſen, qui en redoute le plus les conſéquences. J'ai fort aſſûré, que je n'avais vu dans mon ſéjour à Stockholm, que beaucoup de zèle & de bonnes intentions; mais ils ne me trouvent pas aſſez initié dans leurs myſtères, pour croire que j'aie bien vu. Les premiers ordres leur ont paru équivoques. Delà ils ont conclu, que le ſénat voulait ſe mettre dans le cas de ſe diſculper ſelon les événemens. Je me ſuis ſervi du même argument que vous me faites dans votre lettre N°. VIII. Je leur ai dit, qu'ils étaient convenus avec moi, que n'étant point militaires & n'étant point éclairés par le comte de Roſen, ils étaient dans le plus grand embarras pour lui envoyer des ordres. Ils m'ont répondu, que puiſqu'ils ſe croyaient aſſez mili-

res pour déſapprouver leurs manœuvres, & tenir publiquement les plus mauvais propos ſur leur compte, ils devoient donc ſe croire en état de preſcrire ce qu'ils avaient à faire de mieux. Ils ſont très-piqués des jugemens que la plupart des ſénateurs ont portés d'eux, ſurtout Mr. de Palinſtierna, qui a eu l'imprudence d'écrire à Stralſund, *qu'ils étaient entrés en renards dans le pays ennemis, & qu'ils en étaient ſortis en liévres.* Cette phraſe ne ſera pas ſitôt oubliée.

N'ayant point vu la lettre qui a été écrite au général Hamilton le 25 Juillet, & par laquelle il ne s'eſt pas cru ſuffiſamment autoriſé, je n'ai pu en juger que par ce que j'en ai appris; & comme on s'eſt borné à me dire, que cette lettre ne décidait rien, & renvoyait aux inſtructions du maréchal Ungern, j'ai trouvé en effet cette réponſe ſingulière. Je puis être ſouvent mal inſtruit, ſoit par ce que le général Hamilton aura oublié de me dire, ſoit parce qu'il ſe ſera mal expliqué; car il n'eſt pas toujours bien clair dans ſes récits. Ainſi, ſur toutes les choſes que je ne ſuis pas à portée de voir par moi-même, lorſque ce que je vous en mande, ſe trouve difficile à concilier, vous devez penſer que je n'en parle que ſur le rapport d'autrui. Cette obſervation eſt néceſſaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Du 4 au ſoir.

Les nouvelles qui nous arrivent dans le

moment ſont, que le roi de Pruſſe a repaſſé l'Oder le 2, avec une dixaine de mille hommes, pour ſe porter en Luſace; qu'il a laiſſé le maréchal Dohna à la ſuite des Ruſſes, qui ſe retirent en Pologne. D'autres diſent qu'il y a eu une troiſième affaire où les Ruſſes ont été battus; ce qui occaſionne leur retraite. Mais tous ces bruits méritent confirmation.

N°. XVII.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Prentzlow, le 19 Septembre 1758.

Nos ſubſiſtances nous ont retenu ici, juſqu'à ce jour, monſieur. Nous partons demain pour aller en trois marches de l'autre côté du Havel aux environs de Furſtenberg, où nous ſerons le 13. Le comte de Steinville m'ayant envoyé copie de la lettre qu'il vous a écrite le 23 du mois paſſé, j'en ai fait part à nos généraux, qui m'ont paru décidés à profiter des circonſtances qui ſe préſenteront, pour entrer dans les vues qui ſont l'objet principal de cette lettre. C'eſt ce que je mande aujourd'hui en réponſe, au comte de Steinville. Je ne ſais combien nous reſterons à notre camp du 13. Nos ſubſiſtances nous gênent; & actuellement, c'eſt l'argent qui ne vient que par petites ſommes de Stralſund: ce qui deviendra impraticable, pour peu que nous nous éloignons, par les détachemens

considérables qu'il faudrait continuellement envoyer fort loin. La caisse militaire devrait avoir de quoi payer l'armée six semaines ou deux mois. Les contributions rendent peu pour y suppléer, parce qu'il faut séjourner plus de tems dans un pays pour les recevoir : dès que l'armée est passée on en paye plus. Si l'on ne parvient à avoir à la fois plus de fond, cela sera très-embarrassant.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XVIII.

A monsieur le marquis D'HAVRINCOUR.

Reinsberg, le 18 Septembre 1758.

NOUS sommes venus camper le 2 à Botzbourg, monsieur, & le 12 à Licken ; mais au lieu de venir le 13 à Furstenberg, comme c'était le premier projet, nous avons séjourné deux jours à Licken, & nous ne sommes arrivés que le 15 à Furstenberg, où nous avons encore séjourné deux jours. Nous sommes arrivés ici aujourd'hui. Je vous ai déja mandé de Strasbourg, dans ma lettre N°. XVI, que nous avons été sur le point d'aller à Passewalck, au lieu d'aller à Prentzlow, & que je désirais fort que de Prentzlow, ont fût par le plus court chemin à Zednic, passant par Templin ; mais le comte de Lieven, qui a prétendu connaître parfaitement le pays, a soutenu

tenu qu'il vallait mieux paſſer par Licken & Furſtemberg, quoique nous euſſions par cette route une marche de plus : que nous trouverions un pays beaucoup plus abondant & plus facile, & que nous pourrions également aller à Zedenick & deſcendre l'Havel. Sur cet expoſé, je n'ai pas cru devoir faire de grandes inſtances, pour qu'on préférât d'aller par le plus court à Zedenick, puiſqu'il ne devait être queſtion que d'une marche de plus, qui devait ſe trouver compenſée par d'autres avantages. Mais il s'eſt trouvé au contraire que le pays était très-maigre, coupé de beaucoup de bois, de lacs, & plein de défilés, dans leſquels les équipages & l'artillerie ſont reſtés, ſans pouvoir arriver au camp que le lendemain. Avec cela, très-peu de fourages & encore moins de pain. Ainſi le comte de Lieven qui a toujours été en avant, pour ouvrir les marches & préparer les ſubſiſtances, ne nous a pas tenu, à beaucoup près, ce qu'il nous avait promis ; & preſque tous les généraux ont paru fort fâchés de n'avoir pas été par Templin à Zedenick. Ils ſemblaient donc diſpoſés à être moins faciles à perſuader. Cependant le comte de Lieven étant venu à Licken, le 13, de Furſtemberg où il était, a propoſé encore ſes idées au général Hamilton, qui étaient de ne plus deſcendre l'Havel, & d'aller de Furſtemberg à Reinsberg, & de Reinsberg à Neu-Rupin, prétendant encore qu'il ſerait impoſſible que l'armée ſubſiſtât le long de l'Havel. Ayant été inſtruit de ce projet d'aller derrière tous ces lacs de Rupin, j'ai

combattu ce dernier projet par des raiſons, qui ont paru faire ſur le général Hamilton tout l'effet que je pouvais déſirer ; mais dans l'aſſemblée des généraux qui s'eſt tenue ce jour là, le projet d'aller à Neu-Rupin a paſſé. Lorſque j'en ai été informé, je n'ai pas manqué de repréſenter au comte d'Hamilton, tous les inconvéniens qu'il y avait à prendre ce parti ; & tous les avantages qu'il y aurait à ſuivre un autre plan ; & je ſuis parvenu à l'en convaincre aſſez, pour le déterminer à faire venir le 16 à Furſtemberg, le comte Lieven, (qui s'était porté à Reinsberg, d'après ce qui avait été convenu à Licken,) pour tenir un autre conſeil de guerre ſur le même ſujet, où il expoſerait que ſon ſentiment n'était point du tout d'aller à Neu-Rupin, qu'il voulait aller à Zedenick & deſcendre l'Havel ; mais le ſecond conſeil de guerre n'a pas eu un meilleur ſuccès que le premier, & l'avis du comte de Lieven a prévalu, parce qu'allant toujours en avant, on ſuppoſe qu'il a pris des connoiſſances exactes du pays, & qu'il trouve toujours des difficultés de ſubſiſter ou de marcher dans la partie du pays où il n'a pas deſſein qu'on aille. A l'iſſue de ce ſecond conſeil, où il a été décidé définitivement, que l'armée marcherait le 18 à Reinsberg & le 20 à Neu-Rupin, le général d'Hamilton m'avoua qu'il était toujours tout auſſi perſuadé qu'auparavant, qu'on lui faiſait prendre un très-mauvais parti ; mais qu'il ne pouvait ſe diſpenſer de ſuivre la pluralité des avis : que cette pluralité n'ayant pas été pour

le ſien, il allait exécuter le plan adopté par le conſeil de guerre, & qu'en conſéquence il allait abandonner l'Havel. Dans cette circonſtance, j'ai cru devoir faire un dernier effort, pour obtenir l'exécution du plan que j'avais déja propoſé; en adhérant cependant en partie au réſultat du dernier conſeil de guerre; & c'eſt dans cette vue que j'ai fait fort à la hâte le mémoire dont je joins ici copie. Je l'ai donné hier matin au général Hamilton, en le priant de le lire avec attention, & de le communiquer aux principaux généraux, afin qu'on s'y conformât, ſi l'on n'avait rien de raiſonnable à objecter contre. Comme il n'y a point eu de conſeil de guerre, & que je n'ai pu aſſiſter à la délibération qui a été faite ſur mon mémoire, j'ai eu peu de peine à réfuter ce qui a été allégué en faveur de l'autre plan. Il a donc été décidé qu'on n'abandonnerait point l'Havel, & qu'en quittant aujourd'hui Furſtemberg, on y laiſſerait un corps. Mais au lieu de deux mille hommes que j'avais demandé, on n'en a laiſſé que ſept cent, & l'on a envoyé le comte Heſſenſtein à Zedenick avec deux mille cinq cent hommes au lieu de 3000 hommes; ce qui pourrait faire une très-grande différence, ſi l'ennemi était en force auprès de nous, d'autant plus que le comte Hamilton ſe propoſe de reſter quelques jours à Reinsberg, toujours pour des raiſons de ſubſiſtance. C'eſt ainſi que d'un bon projet on en peut faire un mauvais; car l'armée derrière le lac de Reinsberg, n'eſt point à portée de ſoutenir les portes du Havel; au lieu qu'en marchant tout

de ſuite à Lindow, & portant des détachemens juſques près de l'Oranienbourg, l'armée ſerait à portée de ſoutenir les uns & les autres, & la poſition ſerait bien différente ; car enfin étant obligé de reſter maîtres de l'Havel, le droit du jeu aurait été que l'armée allât à Zedenick, au lieu d'y envoyer un détachement ; & jamais elle n'aurait dû paſſer par Reinsberg, ſi tous les arrangemens de ſubſiſtances n'avaient été pris de ce côté.

Je dois la juſtice au général Hamilton, qu'il m'a témoigné beaucoup de ſatisfaction, de ce que je l'avois mis à même, par ce mémoire, de ramener les généraux à l'avis qu'il avait adopté ; mais en même tems, vous voyez quel fond on peut faire ſur les opérations de cette armée, puiſque le général n'oſe rien décider par lui-même, & qu'il faut un conſentement unanime. Vous ſentirez auſſi dans quel embarras je dois me trouver, lorſqu'il faut que je m'oppoſe ouvertement à la déciſion d'un conſeil de guerre ; car je ne puis démontrer mon opinion, ſans prouver en même-tems que tout le monde à tort. Mais enfin je ne puis non plus laiſſer faire ce que je penſe qui eſt mal, & j'y mets d'ailleurs tous les ménagemens poſſibles. Je n'ai point de complaiſance pour le fond de la choſe ; mais j'en ai beaucoup pour tout ce qui peut intéreſſer l'amour propre, qui eſt porté à un excès dans cette nation, dont vous n'avez peut-être pas eu occaſion de voir des effets auſſi ſinguliers que moi.

S'il eſt poſſible de ne ſéjourner qu'un jour

ici ; je compte que je l'obtiendrai. J'ai une grande impatience que l'armée ſoit dans la poſition propoſée dans mon mémoire. J'eſpère que le roi de Pruſſe ne nous en chaſſera pas ſitôt ni ſi facilement, pourvu qu'on apporte plus d'activité & de fermeté qu'on n'a fait juſqu'à préſent dans l'approviſionnement de l'armée. Si d'en parler à tous momens pouvait y faire quelque choſe, j'en répondrais.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. du 19.

Nous avons appris aujourd'hui, par un trompette Suédois renvoyé de l'armée de Mr. le comte de Dohna, que ce général avait été forcé par l'approche des Ruſſes, de repaſſer l'Oder à Cuſtrin le 16, & que le quartier général pruſſien, d'où il eſt parti ce jourlà, était dans un petit bourg à une demi-lieue en deça de l'Oder. Cette nouvelle eſt, à ce qu'il me ſemble, de la plus grande importance, puiſque ſi les Ruſſes paſſent l'Oder, comme nous devons l'eſpérer, l'armée pruſſienne, ſera obligée de ſe retirer derriere la Sprée. Alors l'armée ſuédoiſe s'avançant ſur la baſſe-Havel, & l'armée ruſſe ſur la rive droite de la Sprée, les trois marches du Brandebourg & les deux Poméranies Pruſſiennes ſeront derrière nous. Si les Ruſſes veulent enfin concerter leurs mouvemens avec les notres, il ſera difficile au roi de Pruſſe de nous forcer de quitter cette poſition. Cependant on doit s'attendre qu'il fera de grands efforts pour re-

culer ſes frontières ; & ſans doute que dans cette vue, il jettera des garniſons dans les places de Siléſie, en abandonnant cette province à ſes propres forces, afin de former deux armées, l'une pour agir ſur la Sprée ou l'Oder, & l'autre ſur l'Elbe & la Luſace. Mais il faut eſpérer que la reine de Hongrie raſſemblera les corps reſtés en Moravie & dans le cercle de Kœnigsgratz, pour renforcer Mr. le maréchal Daun ; & que l'habilité de ce général lui fera prendre des poſitions, où les affaires déciſives ne pourront avoir lieu.

Je joins ici la copie d'un mémoire que j'ai été obligé de préſenter au comte Hamilton & aux généraux de cette armée, pour éviter qu'elle ne fût ſe porter dans un cul de ſac, d'où il lui aurait été difficile de ſortir.

ADDITION.

LE comte Heſſenſtein s'eſt emparé à Zedenick d'un magaſin de farine capable de fournir l'armée de pain pendant plus de trois ſemaines. Il ſemble que Dieu ait fait ce miracle en notre faveur, car nous ſerons tirez par là d'un grand embarras, ſi, comme on m'en a flatté, on prend de juſtes meſures pour faire tranſporter promptement ce magaſin à l'armée. Il a trouvé auſſi à Zedenick une fonderie en plein travail, où l'on fondait des canons, des bombes & des boulets pour le roi de Pruſſe. Cette fonderie va être détruite. Il me ſemble que mes ſollicitations pour envoyer un corps à Zedenick, ont déja rempli un objet important.

MEMOIRE

Sur les mouvemens ultérieurs de l'armée Suédoise.

Furſtenberg, le 16 Septembre 1758.

DANS l'incertitude où l'on eſt, ſur le ſuccès des opérations des armées Autrichiennes en Saxe, & de l'armée ruſſe de l'autre côté de l'Oder, l'armée ſuédoiſe ne peut avoir pour objet, que de prendre une poſition dans le pays ennemi, la plus menaçante & la plus ſûre qu'il ſera poſſible; mais il faut de plus qu'elle trouve dans cette poſition, les ſubſiſtances qui lui ſont néceſſaires, afin que l'armée ſoit en état de profiter de toutes les circonſtances favorables à ſes opérations.

La marche de Prentzlow à Furſtemberg ayant été exécutée préférablement à celle de Prentzlow à Zedenick par Templin, & le conſeil de guerre qui vient d'être tenu, ayant encore décidé la marche à Reinsberg, dans la vue d'aller à Neu-Rupin, & non à Zedenick & à Oranienbourg, il ſerait ſuperflu de s'étendre ſur les raiſons à alléguer en faveur de tout autre mouvement. Mais comme ceux qu'il eſt queſtion d'exécuter après être arrivé à Reinsberg, ſont de la plus grande importance, puiſque le ſuccès de toute la campagne en dépend, il eſt indiſpenſable de chercher à éclaircir cette matière le plus qu'il ſera poſſible.

Il eſt vrai-ſemblable qu'en portant l'armée à Reinsberg derrière le lac de ce nom, & qu'en

ſe propoſant de la porter encore à Neu-Rupin derrière ſes lacs, on a en vue des ſubſiſtances plus commodes ; mais, on peut le dire, l'objet militaire n'eſt nullement rempli dans cette poſition ; car il eſt évident que l'armée étant à Neu-Rupin, elle ſera trop éloignée du Havel, pour garder cette rivière. Dans ce cas l'ennemi s'emparant d'Alt-Rupin, & tenant un corps vis-à-vis du débouché de Ferbellin, il empêchera, quoique très-inférieur, le paſſage de la rivière du Rhin. Alors cette armée ne pourra ſe porter ſur aucun point de la Baſſe-Havel, pour profiter des ſuccès de l'armée autrichienne en Saxe. Elle pourra encore moins aller à Berlin, puiſqu'il lui faudrait forcer le paſſage de pluſieurs lacs & rivières.

Dans cette ſituation, l'ennemi envoyera des troupes légères ſur les derrières de l'armée, qui lui rendront toutes ſes ſubſiſtances extrêmement difficiles, & lui couperont ſes communications. Alors ne pouvant forcer, ſans un très-grand déſavantage, les débouchés en avant, elle ſera bien-tôt dans la néceſſité de ſe retirer, pour ſubſiſter ou dans le Prignitz ou ſur le Mecklenbourg. Il eſt donc évident que dans la poſition de Neu-Rupin, l'ennemi avec un corps très-inférieur, peut rompre toutes les meſures de l'armée ſuédoiſe & la forcer de ſe retirer. On ne penſe pas qu'aucun militaire puiſſe le conteſter. De plus cette armée ſera privée de toutes les ſubſiſtances du pays abondant appellé le Haveland, entre la Baſſe-Havel & la rivière du Rhin. Elle ſera encore privée de celle du pays entre la haute-Havel

& les lacs du Rupin. Il ne ſemble donc pas qu'aucune raiſon valable, puiſſe engager d'aller à Neu-Rupin, & tout parait engager au contraire à ſe porter ſur l'Havel. Mais comme la marche ſur Reinsberg a été décidée, & les arrangemens pris en conſéquence, on croit devoir propoſer les moyens de concilier cette marche avec l'objet important de reſter maîtres de l'Havel.

L'armée quittant le camp de Furſtemberg, y peut laiſſer une arrière garde de deux mille hommes, avec ordre de ſe poſter dans la poſition la plus avantageuſe entre la ville de Furſtemberg & le petit lac qui va ſe jetter dans celui de Reinsberg. Occupant par un détachement Furſtemberg, avec des avant-gardes portés en avant; elle pourra détacher en même-tems un corps de trois mille hommes, pour aller s'emparer du Zedenick & de ſon pont. Dans cette ſituation, ſi le corps campé près de Furſtemberg était attaqué par des forces ſupérieures, ce que l'ennemi ne paraît pas en état de faire, il ſe replierait ſur le corps de Zedenick; lequel pourrait même aller au devant de lui, s'il était néceſſaire, en laiſſant un détachement convenable au pont de Zedenick; & l'on détacherait un autre corps de l'armée de Reinsberg, qui, ſe dirigeant le long des lacs du côté de Mecklenbourg, pourrait couper la retraite aux troupes qui voudraient ſuivre le corps de Furſtemberg. Ainſi, ce dernier corps ſerait en ſureté dans cette poſition.

Le lendemain, l'armée, au lieu d'aller à

Neu-Rupin, marcherait à Lindow, laiſſant mille hommes à Reinsberg, pour ſoutenir d'autant mieux le corps de Furſtemberg, & défendre l'entre-deux des lacs de Reinsberg & de Brumberg. L'avant-garde déja placée à Neu-Rupin, y laiſſerait cinq à ſix cent hommes, pour garder les magaſins, & elle envoyerait mille hommes occuper Ferbelin; le reſte rejoindrait l'armée à Lindow, & le corps de trois mille hommes placé à Zedenick, envoyerait quinze cent hommes vis-à-vis de Leberval, près de Cronenberg, tandis qu'un pareil corps partirait de l'armée pour aller maſquer le pont ſur l'Havel, qui eſt près d'Oranienbourg. Alors, ſi les avis des mouvemens des ennemis donnaient quelque ſujet de craindre pour le corps de Furſtemberg, il pourrait ſe replier à Derberg, d'où il renvoyerait mille ou douze cens hommes à l'armée, puiſqu'il communiquerait d'auſſi près avec le corps de Zedenick.

Le quatrième jour, l'armée marcherait ſur les branches de l'Havel, qui ſont en-deça d'Oranienbourg, c'eſt-à-dire, portant ſa gauche vers Louvembourg & ſa droite vers Botting, occupant Oranienbourg par un détachement. Dans cette poſition, toute l'Havel ſerait gardée juſqu'à Oranienbourg. La rivière du Rhin ſe trouverait également gardée par le poſte de Ferbelin, puiſque c'eſt le ſeul paſſage. On ſerait maître du Prignitz, comme ſi l'armée eût été toute entière à Neu-Rupin, & l'on pourrait de plus tirer des ſubſiſtances du Haveland, & former des magaſins à Alt-Rupin, à Ferberlin & à Witrow. De cette

façon, tous les objets de ſubſiſtances étant beaucoup mieux remplis qu'ils ne le ſeraient à Neu-Rupin, il ne reſte plus qu'à examiner militairement cette poſition.

Il parait qu'on peut ſe diſpenſer, pour abréger, de conſidérer le cas où l'armée ſuédoiſe n'aurait à craindre que des troupes légéres Pruſſiennes, puiſque les corps ſéparés de cette armée, ſe ſoutiendraient mutuellement de très-près, dans les poſtes qui viennent de leur être indiqués, qui ſont d'ailleurs tous excellens à défendre, car ils occupent des têtes de chauſſée & de ponts, avec des rivières, ou lacs devant eux. C'eſt même ce qui rendrait la poſition défenſive de l'armée extrêmement avantageuſe, puiſqu'on ne pourrait venir à elle qu'en défilant & forçant ces différens poſtes; ce qui ne paraît pas praticable. Il faudrait donc que l'armée ennemie allât paſſer au-deſſus de Furſtemberg, en faiſant pluſieurs marches, dont il ſerait facile d'être inſtruit. Alors l'armée s'étant raſſemblée, ſi l'on ne jugeait pas à-propos d'aller au-devant de l'ennemi, elle pourrait ſe placer, la droite appuyée à la rivière du Rhin, à-peu-près dans la poſition qu'on lui à déja indiquée vers Batting, & la gauche appuyant aux lacs de Lindau, ou bien à Lindau même, mettant ces lacs devant une partie de ſon front, avec une bonne redoute à Botting pour appuyer ſa droite. Elle ſerait dans un cap inexpugnable, & elle aurait toujours ſa communication avec ſes magaſins d'Alt-Rupin & de Wittow. Sans entrer dans le détail de tous les mouvemens que l'ar-

mée pourrait faire, pour prendre une position avantageuse dans tous les cas, il suffit de jetter un coup d'œil sur la carte, pour voir que ce pays coupé de lacs, de marais & de rivières, doit fournir quantité d'excellentes positions.

Mais ce ne serait point assez de pouvoir s'y défendre avec avantage; il faut que l'armée puisse agir offensivement lorsque les circonstances le permettront. Et cette position parait excellente pour remplir cet objet important, puisqu'elle pourra se porter sur la basse-Havel, à Alt-Brandebourg, sans que l'ennemi puisse s'y opposer, & passer cette rivière lorsque l'armée autrichienne se sera rendue maîtresse de l'Elbe. Elle pourra de même faire contribuer tout le pays situé entre l'Oder, la Sprée, & la haute-Havel; elle pourra enfin, mettre Berlin à contribution, si le roi de Prusse ne tient pas un gros corps près de cette capitale; car pour peu que les troupes Prussiennes en fussent éloignées, on pourrait envoyer sept à huit mille hommes d'Oranienbourg droit à Berlin, sans avoir jamais rien à craindre pour ce corps. Si l'on envoyait en même tems deux autres petits corps de quinze cent hommes ou deux mille hommes chacun, l'un au pont de l'Havel, qui est à deux lieues au-dessous d'Oranienbourg, au bourg de Henningadon; & l'autre vers Fahrland, pour occuper par un détachement le pont de Potsdam: car alors au premières nouvelles de l'approche d'un corps supérieur sur Berlin, la retraite de celui qui aurait été envoyé pourrait se faire très-sûrement, soit par le pont

au-dessous d'Oranienbourg, soit par Potsdam, selon que l'ennemi viendrait, ou d'un côté ou de l'autre de la Sprée.

On ne s'étendra pas d'avantage, sur cette matière, puisque ce qui précède doit suffire, pour mettre à même de comparer les avantages de la position proposée, aveo les inconvéniens de celle derrière les lacs de Neu-Rupin; & l'on espère que si l'on ne peut refuter solidement les motifs de préférence allégués ci-dessus, en faveur de la première de ces deux positions, on déterminera la marche de l'armée de Reinsberg à Lendow, & que l'on fera en même-tems les dispositions qu'on jugera les plus convenables, pour se rendre maîtres de l'Havel; ce qui fait un objet très-important, & l'objet principal de ce mémoire.

RÉFLEXIONS

Reinsberg, le 20 Sept. 1758.

Dès qu'on ne peut se dispenser d'occuper en force les débouchés qui sont sur l'Havel aux environs d'Oranienbourg, il faut se fixer à la position qu'on doit prendre à portée de ces débouchés, tant par rapport à la situation de l'armée, que par rapport aux postes qu'il est nécessaire d'occuper.

L'armée marchant le 21, doit envoyer le 22 au plus-tard un détachement de huit cent hommes d'infanterie, & de quatre cent chevaux de l'avant-garde qui est à Lindow, aux environs de Botting, ce qui fait une lieue, pour

maſquer les débouchés qui peuvent être dans ces cantons ſur les branches de l'Havel qui aboutiſſent au Rhin. Il ſerait même beaucoup mieux qu'il partît dès le 21. Le comte de Heſſenſtein devrait en même-tems défendre l'Havel une lieue ou une lieue & demi, pour ſe porter aux environs de Cronenbourg, cherchant à s'emparer des ponts & chauſſées qui peuvent être dans cette partie. Il laiſſerait cinq ou ſix cent hommes compoſés de détachemens pour occuper Zedenick, juſqu'à ce que toutes les farines fuſſent enlevées, la fonderie & les moulins totalement détruits.

Le 22 ou le 23, au plus tard, l'armée partirait de Lindow pour aller ſe porter dans le camp qui aurait été reconnu le meilleur, appuyant la gauche à Botting & la droite vis-à-vis de Kremme. Dans cette poſition la droite n'étant qu'à deux lieues de Ferbelin, l'armée ſera tout auſſi à portée de ſoutenir ce poſte, que ſi elle était à Neu-Rupin, diſtant également de deux lieues de Ferbelin. Il n'y aura non plus que deux lieues de l'armée à Neu-Rupin, & une demi-lieue de Wuſtrow; mais comme la droite ne ſera qu'à une lieue d'Oranienbourg, elle pourra l'occuper également, ainſi que le pont ſur l'Havel, qui eſt à une demi-lieue au-deſſus, afin de reſter maîtreſſe de ces débouchés qui pourront facilement ſe ſoutenir, puiſqu'ils ne ſeront qu'à une lieue de la droite de l'armée.

Alors l'on occupera par un détachement Kremme, qui ne ſe trouvera qu'à une petite demi-lieue en-avant de la droite de l'armée. En occupant Kremme, on éclaircira l'ennemi

dans le Haveland, on assûrera le poste de Ferbelin; puisque l'ennemi n'osera l'attaquer, dans la crainte qu'un gros détachement de l'armée, ne vint de Kremme à son secours par la rive gauche du Rhin, & ne lui coupât sa retraite. On fera contribuer le Haveland; on y fera des fourages si l'on ne peut les amener au camp.

Il sera beaucoup plus facile, dans cette situation, de garder la rivière du Rhin, qu'étant à Neu-Rupin, puisque tous les postes de cette rivière qui seraient attaqués, pourraient être secourus par la rive droite & par la rive gauche; ce dernier côté sur-tout serait extrêmement inquiétant pour l'ennemi, puisqu'il ne saurait jamais à qui il aurait à faire.

On ne doit point compter pour détachée de l'armée, toute troupe qui sera à portée de la rejoindre, dès qu'il sera question de combattre; ainsi l'on ne comptera point les détachemens d'Oranienbourg & du pont qui est au-dessus de Kremme, de Wustrow & de Ferbelin, puisque ce dernier endroit ne se trouverait qu'à deux lieues de l'armée. Il suffirait donc pour garder le Rhin, d'avoir entre Ferbelin & Slenon, sur les débouchés qui se trouvent, douze à quinze cent hommes, dont un tiers de cavalerie. La moitié de ces détachemens, un jour d'affaire, se replierait sur Ferbelin pour le garder, & l'autre moitié sur Neu-Rupin; & l'on ne croit pas que dans aucune position, il fût possible, d'employer moins de troupes sur ses derrières, & d'être aussi bien gardés.

Le champ de bataille devrait être choisi de

façon que l'armée eut derrière elle Alt-Rupin, parce qu'en cas de malheur, on lui préparerait une retraite assûrée sur trois colonnes, l'une passant par le moulin de Reinsberg où l'on ferait un second pont, l'autre à Alt-Rupin, & le troisième sur deux ponts faits aux environs de Wustrow; les gros bagages pourraient être envoyés d'avance à Neu-Rupin.

Voilà une idée de la disposition générale en attendant l'ennemi, & lorsqu'il serait question de combattre.

N°. *XIX.*

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Neu-Rupin, le 24 Septemb. 1758.

NOUS sommes partis le 21 de Reinsberg pour venir à Lindau, & l'on se proposait de se porter deux ou trois jours après sur l'Havel, conformément au projet contenu dans mon mémoire du 16 Septembre; mais en arrivant à Lindau, le comte d'Hamilton reçut un courier du comte de Liven de Neu-Rupin, où il était avec un corps de trois mille hommes, par lequel il lui marquait, que le poste de Ferbelin était attaqué par un corps de mille housards & quatre ou cinq mille hommes d'infanterie. Il n'y avait que quatre cent hommes dans Ferbelin qui est un bourg tout ouvert. Il y avait fort à craindre que ce poste serait emporté, & que peut-être les deux mille cinq cent hommes

hommes qui étaient à Zedenick ſur l'Havel, ſeraient attaqués en même tems par un détachement de l'armée de Mr. de Dohna: du moins ce fût ce qui ſe préſenta d'abord aux officiers-généraux aſſemblés chez le général d'Hamilton. Ils jugèrent qu'il était impoſſible de ſoutenir les deux poſtes, & décidèrent de porter l'armée à Neu-Rupin, & de retirer le corps qui était à Zedenick. En conſéquence on a abandonné l'Havel pour ſe jetter ici où l'armée eſt arrivée le 22 Mai. Ce jour là même, dès le matin, on apprit que Ferbelin n'avait été attaqué que par un corps de troupes légères de trois ou quatre cent hommes d'infanterie, & deux cent houſards levés depuis peu aux environs de Berlin, & qu'ils s'étaient retirés après avoir attaqué fort mollement Ferbelin, & fait ſommer le commandant de ſe rendre. Sur ces nouvelles on a envoyé ordre au comte d'Heſſenſtein, de laiſſer cinq cent hommes à Zedenick, afin d'enlever toutes les farines qui y étaient, & de venir à Lindau avec le reſte de ſon détachement; de façon qu'actuellement l'armée ſe trouve ici, occupant Ferbelin avec un détachement de ſept cent hommes ſoutenus par un petit corps aux ordres du général-major Kalin, campé à la tête de la chauſſée en deçà du marais; neuf cent hommes à Alt-Rupin, deux mille hommes à Lindau, cinq cent à Zedenick, & environ cinq cent hommes à Witſtock. Ainſi cette petite attaque de Ferbelin a décidé en faveur du premier projet de venir ici, qui paraiſſait avoir été abandonné. Si nous n'avons point d'ennemis devant nous,

nous pourrons également aller où les circonſtances l'exigeront; mais il ne nous faudrait pas, dans la poſition actuelle, des forces bien conſidérables pour nous obliger à faire des marches retrogrades, ſoit pour gagner des débouchés plus faciles pour pouvoir nous porter en avant.

Nous allons attendre ici que les affaires ſe décident, ſoit à l'armée autrichienne, ſoit à l'armée Ruſſe; & je crains que nous n'y reſtions plus long-tems qu'il ne faudrait, car on parle depuis douze à quinze jours de faire rafraichir l'armée: c'était le grand argument pour préférer la poſition de Neu-Rupin. Je ferai ce que je pourrai cependant, pour qu'on profite du premier moment où il ſe préſentera quelque manœuvre utile à faire.

Les nouvelles qui ſe répandent dans le pays ſont, que les Ruſſes ſont le ſiège de Cuſtrin, & qu'ils rétabliſſent le pont de Schwedt ſur l'Oder; mais nous ne ſavons rien de poſitif ſur ce qui ſe paſſe de ce côté, ſi ce n'eſt que l'armée de Mr. de Dohna était encore campée en deçà de l'Oder à une lieue de Cuſtrin le 20.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. particulier

Je viens de recevoir dans le moment la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12 ſans N°. Je n'ai point le tems de la déchiffrer avant le départ de la poſte: ainſi je ne puis vous répondre encore.

N°. XX.

A Mr. le marquis d'Havrincour.

Neu-Rupin, le 29 Septemb. 1758.

Nous avons eu deux petites actions, monſieur, depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire; la première à l'occaſion d'un fourage que le général-major Kalin détaché avec un corps à Languen près de Ferbelin, a voulu faire delà la riviere du Rhin. Ce fourage s'eſt exécuté, mais une partie de l'eſcorte qui avait été placée en réſerve entre les deux villages où ſe faiſait le fourage, a été attaquée avec beaucoup de ſupériorité de la part de l'ennemi. Cette réſerve n'était que de cent cavaliers & deux cent hommes d'infanterie. Elle avait été placée dans une plaine, entre deux villages diſtans d'un mille ou de deux lieues de France; ainſi il eſt évident que dans cette poſition elle était fort expoſée, & n'était à portée de rien ſoutenir. Les ennemis l'ont attaquée avec un gros corps de houſards, que les uns n'eſtiment que de ſept à huit cent, tandis que d'autres le font monter à plus de deux mille. Quoiqu'il en ſoit, la cavalerie ſuédoiſe en donnant des marques de ſa valeur, n'en a pas donné de ſa prudence en cette occaſion; car elle a entrepris de charger les houſards l'épée à la main. Par cette manœuvre elle s'eſt trop éloignée de ſon infanterie, elle a été ſur le champ enveloppée & accablée par le nombre;

de façon que ce détachement a été entièrement défait. Il n'en eſt pas revenu un ſeul cavalier. Ils ont été tous tués, bleſſés & priſonniers; mais l'infanterie quoiqu'iſolée & très-faible, s'eſt tenue enſemble, a ménagé ſon feu, a préſenté la bayonnette à propos, & s'eſt retirée en très-bon ordre, n'ayant eu que ſept ou huit hommes de tués. Les autres détachemens placés dans les villages, ont été attaqués avec auſſi peu de ſuccès. Enfin la perte de ce jour eſt de cent trente hommes environ. Un cavalier priſonnier qui s'eſt ſauvé, nous a dit que la perte des ennemis avait été conſidérable. La cavalerie s'eſt très bien défendue, mais ſurtout le feu de l'infanterie en a tué beaucoup.

La ſeconde affaire s'eſt paſſée hier matin. Le poſte de Ferbelin a été attaqué à la pointe du jour, par quatre bataillons d'infanterie & deux de grenadiers. Nous y avions ſix cent hommes, qui avaient ordre d'évacuer ce bourg & de ſe replier ſur la chauſſée, derrière le pont du Rhin en cas d'attaque; ce que cette brave infanterie n'a voulu faire qu'à la dernière extrémité. Ferbelin eſt un gros bourg ſans muraille, ouvert de toutes les côtés, ſitué ſur la rive gauche de la rivière du Rhin, qui ſe diviſe en pluſieurs bras dans une large prairie fort marécageuſe; & traverſée par une chauſſée d'une demi-lieue de longueur. Les maiſons touchent le pont; ainſi l'on n'en pouvait défendre la tête par aucun retranchement. Il a fallu ſe contenter de le défendre par une coupure ſur la chauſſée derrière le pont. Notre infanterie attaquée de tous les côtés à la fois, s'eſt battue

de rue en rue beaucoup plus long-tems qu'il n'eût fallu pour ſa conſervation. Elle s'eſt enfin retirée derrière la coupure, où la canonade a été fort vive de part & d'autre, juſqu'à l'arrivée d'un corps de quatre mille hommes, qui eſt parti d'ici avec de la groſſe artillerie & des mortiers, dans le deſſein d'attaquer Ferbelin, & de l'emporter de vive force. Le général d'Hamilton était à la tête de ce détachement, qui était commandé ſous lui par le comte Levin lieutenant-général; mais auſſi-tôt que nos troupes ont paru ſur la hauteur de ce côté-ci de la chauſſée, les ennemis n'ont pas jugé à propos de nous attendre. Ils ſe ſont retirés avec grande précipitation, abandonnant une quinzaine de leurs bleſſés qui ont été faits priſonniers: leur retraite s'étant faite par derrière le bourg, n'a été connue que lorſqu'ils étaient hors de portée d'être joints. Il nous en a couté deux cent cinquante hommes, tués ou bleſſés. Ils nous ont fait auſſi priſonniers quelques ſoldats placés dans des rues avancées, & qui ſe ſont trouvés coupés. Comme ils ont tenté de brûler le pont, à quoi ils n'ont pas réuſſi, il eſt vraiſemblable que c'était là l'objet de leur attaque. Nous reſtons donc toujours maîtres de Ferbelin, & tout eſt d'ailleurs dans la même poſition, excepté le corps aux ordres du comte de Heſſenſtein, qui eſt venu hier de Lindau camper à Alt-Rupin.

Les troupes qui ont ſi bien défendu Ferbelin, ſont un bataillon du régiment du prince Guſtaw, qui était à-peu-près de trois cent hommes. Il en a perdu lui ſeul plus de cent

ſoixante & dix. Le bataillon de Courbaſſé s'y eſt beaucoup diſtingué, tant par ſon intelligence que par ſa valeur, ainſi qu'un autre capitaine dont j'ai oublié le nom. L'autre régiment était Weſter-Boſnic qui a perdu quatre-vingt hommes. Le major Craſſan a été pris priſonnier & bleſſé avec trois officiers.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XXI.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Neu-Rupin, le 2 Octobre 1758.

JE réponds aujourd'hui, monſieur, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12 du mois paſſé, n'ayant eu le tems de vous marquer l'ordinaire dernier, que les nouvelles courantes.

Vous avez vu par mes précédentes lettres, que l'armée n'eſt pas reſtée dans l'inaction, depuis que ſon général a reçu des éclairciſſemens ſur ſes ordres qui l'ont ſatisfait ; mais je ſuis ſurpris que vous le taxiez de s'occuper plus des combinaiſons politiques que des militaires, ſur ce qu'il n'a pas accordé une confiance aveugle aux premières propoſitions très-vagues du général Ruſſe. Il me ſemble que je lui ai conſeillé là-deſſus un parti mitoyen tel que les circonſtances pouvaient le permettre, & relatif aux différentes vues qui exiſtaient alors. Le général Hamilton s'eſt

posté à Prentzlow, malgré le bruit universellement répandu, que l'armée russe était détruite, & quoiqu'il fût bien certain que le pont de Schwedt sur l'Oder n'existait plus. Il a écrit au Général de Fermer exactement comme vous pensez qu'il aurait dû le faire. Il n'en a reçu aucune réponse; ainsi il est bien clair que ce général ne peut s'engager à rien, ni rien annoncer d'avance à cette armée, qui se trouve il faut l'avouer, dans une situation très-embarrassante, obligée d'agir avec vigueur pour satisfaire au désir de sa cour, sans avoir ni la force suffisante, ni les facilités pour se mouvoir, en usage dans toutes les armées, sans aucun concert, sans aucun plan d'opérations, & peut-être même, sans qu'il en existe un seul raisonnable à exécuter pour elle. Chacun de ses alliés sentant l'impossibilité où elle est d'agir efficacement seule, proposent différentes jonctions, & n'en effectuent aucune. Par la lettre que j'ai reçue du comte de Steinwille, la cour de Vienne désirait une jonction sur l'Elbe, & il n'y avait pas un moment à perdre. Cette armée a marché en conséquence par sa droite. Qu'aurait elle fait près de l'Oder, les Russes ne donnant aucune espérance? Mais à peine sommes nous sur l'Havel, que nous apprenons la retraite du maréchal de Daun; ce qui rend encore cette jonction du moins fort incertaine. Les Russes sont toujours de l'autre côté de l'Oder. Ils n'ont jamais parlé de passer ce fleuve. Mr. de Dohna qui était en deça, l'a repassé, & se trouve toujours vis-à-vis d'eux dans la nouvelle marche, sans qu'on sache ici,

ni dans quel endroit les Ruſſes ſont, ni ce qu'ils comptent faire. Quel parti prendre donc? Aller à Berlin, eſt le ſeul objet qu'on puiſſe actuellement préſenter à cette armée, & celui qui ſemble le plus déſiré à Stockholm, ſelon ce que vous m'en avez marqué dans vos différentes lettres. C'eſt par cette raiſon que j'ai toujours inſiſté pour que l'armée ne s'écartât pas de cette route, plutôt pour ſeconder les intentions de ſa cour, que pour appuyer mon propre ſentiment. Je me ſuis oppoſé autant qu'il m'a été poſſible, qu'on vint dans le cul de ſac où nous ſommes, & je preſſe pour qu'on en ſorte au plutôt; ce qu'on ne pourra faire qu'en retournant à Zedenick pour y paſſer l'Havel. Mais il faut avouer que je n'ai pas beau jeu à ſoutenir les avantages de la marche ſur Berlin, depuis que Mr. le maréchal de Daun s'eſt retiré; puiſque cette marche ne cadre avec aucune autre opération que celle d'aller ſur l'Elbe, à moins que les Ruſſes ne vouluſſent s'avancer ſur la Sprée. On m'objecte donc, qu'il ne ſerait pas fort glorieux à l'armée ſuédoiſe d'aller ſeulement toucher barre à Berlin; & dès qu'il y a peu de gloire à en tirer, & peu de profit à en eſpérer, il eſt juſte de mettre en ligne de compte toutes les difficultés qu'il faudrait ſurmonter, tant pour aller que pour revenir. Voici les principales raiſons que tout le monde ſait ici ſur le bout de ſon doigt. On ne peut aller à Berlin d'ici, ſans paſſer pluſieurs rivières & pluſieurs marais, ſur des chauſſées longues, la plus part mauvaiſes & faciles à défendre: par Zedenick

il n'y a que l'Havel à paſſer ; mais le grand chemin la coupe trois fois. On aſſûre tous les ponts rompus, & l'armée n'a point de pontons. Les chariots qui les portaient ſe ſont trouvés, & l'on n'a pu les raccommoder. On en a renvoyé à Stralſund, & d'autres ſont reſtés dans le Mecklenbourg, ne pouvant avancer ni reculer. Si l'on ne veut pas ſuivre le grand chemin qui paſſe par Oranienbourg, & qu'on ſe jette ſur la gauche par de-là Libewale, il faut encore paſſer la Fulme, qui eſt dit on, marécageuſe & près de Berlin, paſſer une autre rivière qu'on appelle le Pankau : de plus ce ſont preſque toujours des forêts de ſapins à traverſer, ſans grande route pour l'artillerie & les bagages, & des ſables continuels ; un pays fort maigre & fort mauvais. Si tous ces obſtacles ſont tels, il faut convenir qu'on ne peut ſenſément entreprendre de les ſurmonter, que dans la vue de traverſer ce pays pour un objet très-important, comme celui d'une jonction ſur l'Elbe. Mais ſi l'on doit repaſſer peu de tems après par le même chemin, ces mêmes difficultés pourraient faire périr l'armée. Comment détruire de pareilles objections ? N'ayant aucun plan fixe à propoſer, je me retranche ſur la néceſſité de faire quelque choſe ; & l'on répond qu'on eſt prêt à tout faire, pourvu que l'avantage de la Suède & de ſes alliés s'y trouve ; mais que d'aller à Berlin un inſtant, ne ſerait utile ni à elle ni à eux, & pourrait être fort nuiſible à tous deux, ſi la deſtruction de l'armée en réſultait. Voilà où nous en ſommes.

J'eſpère que nous marcherons ſur l'Hayel à Zedenick, dès qu'on aura tiré de ce pays les contributions & vivres néceſſaires. De là nous nous rapprocherons de l'Oder, pour tenter encore une jonction avec les Ruſſes; mais ſi elle n'eſt pas poſſible, faudra-t-il ſacrifier toute l'armée, ſeulement pour qu'il ne ſoit pas dit qu'elle a fait des marches retrogrades.

Il eſt bien tems de ſonger aux ordres à envoyer au comte d'Hamilton, pour le cas où il ne pourra ſe joindre d'aucun côté. Cette armée peut être d'une très-grande utilité, en entrant de bonne heure en campagne l'année prochaine. Les troupes qui ſont dans ce pays-ci depuis l'année paſſée, ſont très-bien exercées. Celles qui viennent d'arriver, ne ſont que des payſans, qui ne ſavent ni marcher, ni mettre en joüe. Elles ſeraient toutes différentes au printems: on pourrait avoir des troupes légères; on acheverait de mettre la cavalerie ſur de bons chevaux: on aurait des fours, une boulangerie, des pontons, une caiſſe militaire: on n'a rien de tout cela; on aurait peut-être même un chef, car il faut en convenir, cette armée n'en a point qui ſoit le maître, tous les généraux ſe croient en droit de ne faire que ce qu'ils jugent à-propos; pluſieurs étant du parti contraire, font du pis qu'ils peuvent, & le général avoue qu'il ne peut s'empêcher de les employer à leur tour, à moins de leur faire leur procès, encore ne ſerait il pas le plus fort dans le conſeil de guerre, qu'il aſſemblerait dans cette vue. Preſque tous n'ont

aucune teinture du métier. Il y a ici trois généraux-majors qu'on ne peut abſolument employer à rien, Mr. *** de *** & de ***. Le premier ne s'applique qu'à tâcher de faire révolter l'armée, & il ne s'en cache point; mais ce qu'il y a de pis, c'eſt que le moindre officier ſe croit égal aux généraux, & que les généraux ne ſont point éloignés de le croire auſſi: toujours occupés de la diete prochaine, ils ménagent tout le monde. Il y a ici quelques officiers généraux fort bons, pluſieurs colonels très-intelligens. Cette armée eſt excellente en elle-même, les ſoldats & cavaliers ſont très-ſages, point marodeurs, point déſerteurs & très-braves. Il ne leur manque qu'un chef. Mais il ne faut pas le chercher dans la nation; fût-il un ſecond Turenne, il n'y ſerait pas propre, parce qu'il ne ſerait jamais ni aſſez reſpecté, ni aſſez craint. Il y a long-tems que je m'occupe des moyens de lever ce grand inconvénient, & je ne penſe pas que cette armée ſoit jamais dans le cas d'exécuter quelque choſe d'utile, ſi l'on n'en donne le commandement à quelque prince étranger. Quand même il ne ſerait pas un général ſupérieur, il ſerait du moins obéi, & ne craindrait pas les officiers ſous ſes ordres; ce ſerait même un grand bien pour la nation, en cas que la guerre ne fût pas heureuſe: l'impoſſibilité où ils ſeraient de faire couper la tête à leur général, les forcerait de reſter tranquiles dans leurs dietes; les principaux généraux ſeraient très-aiſes de n'être reſponſables de rien. Le général d'Hamilton m'a juré pluſieurs fois,

qu'il ne ferait pas la campagne prochaîne. Mr. de Lantingshauſen & de Ferſen ne veulent point du commandement. Peut-être que le comte de **** le prendrait; mais Dieu nous en préſerve: on perdrait de plus deux bons officiers ſes anciens, Mr. de Lantingshauſen & comte d'Hamilton. Ce dernier à ce que je penſe, eſt un des meilleurs lieutenans généraux qu'il y ait en Europe; & ce ſerait une grande perte pour cette armée, où il eſt fort aimé. Pourquoi ne jetterait-on pas les yeux ſur un des deux princes de Saxe, Xavier ou Charles? L'un a vingt-huit ans, l'autre vingt-cinq. Ils ont fait la campagne dernière à l'armée autrichienne; ils ont fait celle-ci à l'armée françaiſe, & à l'armée ruſſe; ils ont montré des talens, du courage & de la volonté. Un prince à cet âge peut faire des fautes, s'il ne veut prendre l'avis de perſonne; mais quels ſont les généraux plus âgés qui n'en font point? S'il eſt au contraire docile, écoutant & ſuivant les bons conſeils, & qu'il ſoit ferme dans le parti qu'il aura pris, il pourra ſervir très-utilement. D'ailleurs, comme il n'eſt pas poſſible que les choſes ſoient ſur un plus mauvais pied, on ne ſaurait rien perdre à ce changement, & l'on pourrait y beaucoup gagner. Si les cours de France, de Suède & de Saxe, approuvaient un pareil arrangement, on pourrait faire joindre à cette armée par Dantzig, des troupes légères polonaiſes; car il faut faire l'impoſſible pour procurer au moins trois mille hommes de ces ſortes de troupes à cette armée, ſoit Autrichiennes, ſoit Moſcovites, ſoit Po-

lonaiſes, ou même compoſées des trois, ſi cela ne ſe peut autrement. L'hiver ſuffirait pour ces différens arrangemens; & s'il n'eſt point auſſi rude que le précédent, on gardera la Péene & toute la Poméranie Suédoiſe, ſans craindre d'y être forçé. Si les gelées viennent aſſez fortes pour ne pouvoir y reſter vis-à-vis d'une armée ſupérieure, on ſe retirera à Stralſund; mais avec cette différence, que les magaſins qu'on y fait & qu'on y fera, mettront dans le cas d'y tenir une partie de l'armée; ce qui n'a pu ſe faire l'année paſſée. Alors l'ennemi n'oſera plus s'approcher de ſi près, ni s'étendre pour nous bloquer. D'ailleurs, ſi les Ruſſes ne retournent pas derrière la Wiſtule, il n'eſt pas vrai-ſemblable que le roi de Pruſſe ſoit en état d'envoyer cet hiver une armée ſur la Péene, capable de faire retirer l'armée ſuédoiſe, plus du double plus forte qu'elle n'était l'année paſſée. On reſterait juſqu'au 15 ou au 20 Novembre dans la Poméranie pruſſienne, entre la Péene & Lucker; & je crois que ce parti-là réunirait de grands avantages, ſans avoir rien d'humiliant pour la nation. Si au contraire on veut perſiſter à tenir l'armée fort avancée, il n'eſt pas douteux que le roi de Pruſſe l'y laiſſera juſqu'au tems, où moins preſſé par les autres armées, il pourra raſſembler contre celle-ci des forces ſupérieures. Alors ſi nous l'attendons, nous nous battrons ſûrement bien; mais peut-être n'en ſerons nous pas moins bien battus. Si l'on ſe retire à l'approche de l'ennemi, à cauſe de ſa

grande ſupériorité, cette retraite très-ſage ſera mal-interprètée en Suède.

Ainſi dans le cas où la jonction avec les Ruſſes ne pourrait point ſe faire, il me ſemble indiſpenſable d'autoriſer le général Hamilton à prendre avec l'armée, la meilleure poſition poſſible derrière la Péene, lorſque la ſaiſon ne permettra plus de camper. Il paraît même que les inſtructions données à Mr. de Memauski à la cour de Vienne, ſont entièrement favorables à ce parti prudent. Car il lui eſt expreſſément ordonné d'empêcher cette armée de ſe commettre, & d'engager les généraux à la conſerver; parce que (dit-on dans cette inſtruction), ſi elle était miſe hors du jeu, le roi de Pruſſe retomberait avec toutes ſes forces ſur les armées autrichiennes.

Voilà, monſieur, les réflexions que j'ai cru devoir vous communiquer, afin que vous fuſſiez en état de faire décider le miniſtère ſuédois ſur le parti qu'il jugera le plus convenable pour cette armée, & que vous m'éclairiez ſur ce que je dois dire ici; car dans un pareil cas, les conſeils ſont fort difficiles à donner. Les inſtructions du général d'Hamilton n'approuvent point le parti d'aller chercher Mr. de Dohna pour le combattre. Cependant s'il faut une action & que cette armée ne puiſſe que la recevoir, elle courra de très-grands riſques. C'eſt donc ce qu'il faut bien peſer, enſuite ſe déterminer à des ordres compatibles avec la prudence & la gloire de la nation.

N°.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Neu-Rupin, le 9 Octob. 1758.

LES nouvelles que nous avons reçues ces jours-ci de nos alliés, monsieur, ainsi que de nos ennemis, ne sont pas favorables à cette armée. Ces nouvelles assûrent que Mr. le maréchal de Daun a renvoyé en Bohème sa grosse artillerie & ses gros équipages, dans le dessein de les y suivre bientôt. Ils assûrent de plus, que les Russes ont abandonné Lantsberg, replié tous les postes qu'ils occupaient dans la nouvelle marche, & qu'ils se retirent par la Pologne. D'un autre côté, nous avons eu avis qu'un corps de quatre à cinq cent hommes, détachés de la garnison de Stetin, était en marche pour se porter sur nos derrières; que le général Scit était arrivé près d'Oranienbourg avec un corps détaché de la Lusace, pour se réunir au corps du général-major de Vedle, campé vis-à-vis de Ferbelin. Mais quoiqu'il en soit de ces nouvelles, ce dont nous ne pouvons pas douter, c'est que nous avons de tous les côtés les troupes légères autour de nous, qui nous affament ici, & mettent l'armée dans le cas de manquer de tout. Elle n'a pas la moitié du pain qu'elle pourrait consommer; & depuis huit jours, elle manque totalement de sel. Les housards nous ont enlevés deux convois, que nous tirions de l'Elbe.

L'on ſent actuellement la faute qu'on a faite de venir dans le cul de ſac, & d'abandonner l'Havel; car on eſt fort embarraſſé pour en ſortir. La route de Zedenick n'étant plus praticable, depuis que ce poſte eſt occupé par un corps ennemi, qui a coupé les ponts, nous ſerons forcés de retourner ſur nos pas, paſſant par Reinsberg, & peut-être même par Furſtenberg. L'armée n'eſt point en état de reſter plus long-tems auſſi éloignée de ſon pays. Il y a de gros magaſins de biſcuit en Poméranie, avec leſquels elle pourra ſubſiſter, lorſque ſa communication ſera aſſûrée; & cette communication ne peut l'être qu'en ſe plaçant ſur l'Ucker. S'il était queſtion d'aller de-là ſur l'Oder, dans la vue d'une jonction avec les Ruſſes (qui paraît plus éloignée que jamais), il faudrait calculer les jours de marche, & faire ſuivre la quantité de biſcuits néceſſaires, ſans quoi la garniſon de Stetin nous ôterait toute poſſibilité d'y ſubſiſter. Sans cette place, une armée ne peut point s'avancer dans le pays ennemi qu'en s'éloignant de l'Oder; mais encore faudrait-il qu'elle fût autrement montée que celle-ci, qui ne peut être plus mal à cet égard. Si l'on ne remédie aux vices fondamentaux de cette armée, il ne faudra pas compter ſur des ſuccès la campagne prochaine. Le comte d'Hamilton m'a parlé plus poſitivement qu'il n'a encore fait, de la réſolution où il était, de ſe déſiſter du commandement à la fin de la campagne. Il n'y a perſonne ici en état de le remplacer. Je n'en excepte pas Mr. de Lantingshauſen, que j'eſtime infiniment,

infiniment, & que j'aime de tout mon cœur. La ſanté de notre général s'altère tous les jours, par la douleur où il eſt de tous les obſtacles qu'on lui oppoſe dans cette armée, où tout eſt intrigue & cabale, où tout le monde eſt le maître. Je ne doute pas qu'il n'y ait bien des perſonnes en Suède, ainſi qu'à cette armée, qui regarderont la retraite de Mr. d'Hamilton comme un bien, en ce que le commandement ſerait entre les mains de Mr. de Lantingshauſen; mais je ne penſe point que les choſes en allaſſent mieux, puiſque quand même on pourrait vaincre la répugnance de Mr. de Lantingshauſen pour ſe charger du commandement, il ſerait forcé d'avoir les mêmes égards & circonſpection pour ſes camarades officiers-généraux, ainſi que pour tous les officiers de l'armée, parce qu'il eſt Suédois; & à moins qu'il ne fût fou, il cherchera à ménager tout le monde, attendu qu'il pourrait lui en coûter cher s'il ne le faiſait pas. D'ailleurs, le *** ſon ennemi déclaré, le contrecarera dans tout, s'oppoſera à tout, & ne manquera pas d'aliéner tous les eſprits contre lui. Il aura dans cette conduite de quoi ſatisfaire ſa haine & ſon ambition, ſe flattant de le dégoûter, & d'avoir enfin le commandement. S'il était poſſible qu'il ſympathiſât avec quelque commandant, ce ſerait avec celui-ci. Cependant, il eſt ſouvent mécontent ſans pouvoir dire de quoi; ſon inquiétude naturelle lui fait tenir les propos les plus extraordinaires; il déſapprouve même les choſes qui ſe font d'après ſes avis, ſignés de lui dans le protocole

du conseil de guerre: mais le public ne sachant pas ce qu'il a signé, est facilement trompé & séduit par son éloquence. C'est ainsi qu'il désole le plus honnête homme du monde, ce comte d'Hamilton, qui me paraît décidé à abandonner le pouvoir suprême. Il m'a instamment prié de vous le mander, ce que je lui ai fort assuré que je ne ferais pas; cependant il faut que vous le sachiez, afin de songer d'avance à lui donner un successeur lorsqu'il aura dit son dernier mot.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XXIII.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Prentzlow, le 18 Octobre 1758.

JE n'ai point reçu de lettre de vous, monsieur, depuis la dernière N°. 9. Nos postes depuis quelque tems ne partent & n'arrivent qu'à la faveur de gros détachemens; ce qui retarde beaucoup nos lettres. Il n'est point parti de poste depuis celle du 9, par laquelle j'ai eu l'honneur de vous écrire; & je ne sais même s'il sera possible de l'envoyer encore de quelques jours.

L'armée est partie le 11 de Neu-Rupin pour venir à Reinsberg. Un corps de trois mille hommes aux ordres du comte d'Hessenstein, avec tous les malades & la grosse artillerie, était

parti la veille, & a été toujours en avant de l'armée. Cette première marche a été ſi pénible, qu'il a fallu ſéjourner le 12 à Reinsberg. L'armée a marché le 13 pour venir à Hemelsport, repaſſant par Furſtemberg dans le Mecklenbourg; c'eſt le ſeul endroit où nous ayons pû paſſer l'Havel, parce qu'ayant abandonné cette rivière pour nous porter à Neu-Rupin, les ennemis ont rompu les ponts, ce qui nous a forcé de revenir par le même chemin. Ainſi j'étais bien fondé à ſoutenir dans mon mémoire du 16 Septembre, que d'aller à Neu-Rupin, c'était ſe mettre dans un cul de ſac, d'où l'on ne pourrait ſortir qu'en revenant ſur ſes pas. On ne peut abſolument point abandonner l'Havel, pour pénétrer dans les États du roi de Pruſſe de ce côté, ſans avoir de très-grandes difficultés à vaincre. Le 14 l'armée eſt venue de Hemelſport à Hambeck près de Bœtsbourg, où le corps du comte d'Heſſenſtein était campé. La nuit du 14 au 15, le village de Bœtsbourg a été attaqué par un bataillon de grenadiers, un bataillon de fuſiliers, quatre cent dragons & trois cent houſards, ce qui faiſait à peu près mille huit cent hommes. Ce village fort long & ouvert par tout, était rempli de mille huit cent malades, ce qui rendait ſa défenſe abſolument neceſſaire & très-difficile. Cependant malgré la ſupériorité des ennemis ſur les ſix piquets d'infanterie qui le gardaient, ils n'auraient eu aucun ſuccès dans cette attaque, ſans la négligence d'un ſeul piquet qui s'eſt laiſſé ſurprendre, & ſans l'imprudence d'une centaine de houſards & de

chaſſeurs qui ont été ſe loger dans une grande ferme en dehors des gardes. Ces deux fautes nous ont fait perdre quarante houſards, vingt chaſſeurs & cinquante malades. Peu s'en eſt fallu que le comte d'Heſſenſtein & moi, qui logions dans le château très-voiſin de l'attaque, n'ayons été pris dans notre lit; mais avec beaucoup de diligence de notre part, nous avons regagné le camp. Peu de tems après, ayant envoyé du renfort au village, les ennemis ſe ſont retirés plus de trois heures avant le jour, ce qui nous a empêché de les ſuivre. Cette petite avanture, dont on fera ſans doute un grand ſujet de triomphe dans les gazettes de Berlin, eſt ici compté dans l'exacte vérité.

Nous avons ſéjourné le 16 & le 17 à Bœtsbourg, afin de laiſſer repoſer l'armée, qui en avait le plus grand beſoin. Preſque tous les jours de marche, l'arrière garde met plus de vingt-quatre heures avant d'entrer dans le nouveau camp. Il eſt vrai que les marches ſont un peu fortes: elles ſont d'environ quatre lieues de france; mais les chariots d'artillerie & autres, ſont attelés avec de ſi petits chevaux & ſi mauvais, qu'ils n'avancent point: ils mettent cinq ou ſix heures à faire une lieue; une armée de quatre-vingt mille hommes eſt plus légére. Il n'y a point de maréchal de logis de l'armée; c'eſt le plus ancien ingénieur qui en fait les fonctions comme il peut; il a ſous lui d'autres ingénieurs, tout auſſi neufs dans ce métier. Nous ſommes venus de Bœtsbourg ici, & nous y reſterons vraiſemblablement quelque tems, parce qu'il y a dans cette

ville des moulins, des fours, & des boulangers, au moyen desquels nous aurons du pain; mais comme ils ne seraient point suffisants, si tout était rassemblé ici, on va envoyer un corps de quatre mille hommes à Passewalck, autre ville qui pourra nourrir ce corps. On espère par ce moyen pouvoir faire quelqu'épargne en pain, outre la consommation de l'armée, afin de pouvoir nous éloigner de ces deux villes, si les circonstances l'exigeaient. Voilà comme nous traînons dans ce pays-ci, n'étant jamais sûrs de la subsistance pour plus de deux ou trois jours, ne pouvant par conséquent faire aucun projet, dans l'incertitude où l'on est de pouvoir l'exécuter. Nous n'avons que sept ou huit cent housards autour de nous, qui nous font plus de mal qu'un corps de dix mille hommes. Il est certain, que si l'on ne trouve le moyen de procurer à cette armée une compagnie de vivres, un état-major, des troupes légères & un général étranger, il sera difficile qu'elle soit de quelqu'utilité à la cause commune.

La garnison de Stetin vient de faire un détachement, qui est entré dans la Poméranie suédoise pendant que nous en étions éloignés. Il a enlevé les magasins qu'on avait formé sur la Péene, & a fait contribuer le pays jusqu'aux portes de Stralsund. On espère que notre arrivée ici le fera retirer, & que notre communication sera rétablie. Nous en avons le plus grand besoin, sur tout pour des bas & des souliers, dont le soldat manque absolument.

Nous n'avons point encore de nouvelles des Ruſſes. Les bruits publics nous apprennent qu'ils ſont à Stargard, Mr. de Dohna vis-à-vis d'eux, & qu'ils ſont ſur leur derrière le ſiège de Colberg ; mais toutes ces nouvelles ſont très-incertaines. On ne peut trouver perſonne pour quelque prix que ce ſoit, qui veuille ſe hazarder de paſſer l'Oder pour aller à l'armée Ruſſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XXIV.

A monſieur le marquis D'HAVRINCOUR.

Prentzlow, le 30 Octobre 1758.

Mr. le comte de Hamilton a enfin reçu, monſieur, une lettre de Mr. de Fermer, qui eſt du 18 du mois paſſé, dans laquelle il lui parle d'une jonction, ſans lui dire de quelle façon, & ſans l'avertir de ce qu'il compte faire à peu près. En conſéquence, il avait été décidé entre les généraux, que le comte d'Hamilton lui répondrait ſur le même ton, & ſe bornerait à lui mander qu'il était prêt à exécuter de concert avec lui, tous les mouvemens qu'il jugerait convenables, & qu'il le priait de lui communiquer les vues qu'il pourrait avoir là-deſſus. Mais lorſque ce général m'a communiqué la lettre qu'il avait écrite à ce ſujet, je n'ai pu m'empêcher de lui repréſenter,

que s'il voulait en effet se joindre, il fallait s'expliquer d'une façon plus précise ; sans quoi le peu de tems qu'il reste pour opérer, serait écoulé avant d'avoir seulement une réponse ; qu'il fallait absolument accepter cette proposition, quelque vague qu'elle fût, & déterminer le point où la jonction pourrait être effectuée, en marquant de plus le jour que l'armée Suédoise pourrait y être rendue, afin d'ôter au général Russe tout prétexte d'éluder. Mon sentiment n'ayant été combattu, que par des difficultés qui avaient plus d'apparence que de réalité, le général Hamilton s'est rendu à mon avis, & m'a prié de minuter sa réponse à Mr. de Fermer ; ce que j'ai fait, comme vous pourrez le voir dans la copie que je joins ici. J'ai tâché de présenter au général Russe des mouvements décidés & à jour fixe, afin de le mettre d'autant plus dans son tort, s'il n'en profite pas ; & j'ai cru devoir aussi m'attacher à lui faire sentir, que nous nous étions flattés qu'il passerait l'Oder pour se porter sur la Sprée, & que dans ce cas nous eussions marché à Berlin ; mais qu'ayant jugé à propos de faire des marches rétrogrades, il a mis l'armée suédoise dans la nécessité de revenir sur l'Ucker, afin que s'il refuse encore un concert d'opérations, on ne puisse s'en prendre qu'à lui du peu d'effet de cette campagne. Cette lettre au général de Fermer, est partie double hier matin par deux officiers, qui s'embarqueront à l'isle d'Usedom, pour aller débarquer en deux différens endroits de la côte de la Poméranie ultérieure, pour se

rendre au quartier général Ruſſe. Nous comptons qu'ils y ſeront par ce moyen, dans quatre ou cinq jours, & nous exécuterons en attendant, les marches annoncées dans cette lettre; c'eſt je crois, tout ce qu'on peut y faire.

J'ai reçu actuellement trois de vos lettres, premièrement le N°. XI du 22 Septembre, & celle du 29 Septembre ſans N°. que je ſuppoſe N°. XII. Le général Hamilton ne fait que de recevoir auſſi la lettre partie par l'extra-poſte avec la vôtre N°. X. Auſſi nous n'avons point ſu plutôt les vues de la cour de Suède, contenues dans ces lettres. Il eût été à ſouhaiter qu'on n'eût point écrit du tout ſur ce ſujet, ou qu'on eût écrit d'une façon moins timide; car je prévois que ces lettres reçues, vont renverſer un projet prêt à être mis à exécution. C'eſt une grande hiſtoire que je ne puis vous compter aujourd'hui, parce que le départ de cette poſte a été avancé d'un jour.

Je vous prie de garder pour vous ſeul les détails dans leſquels je ſuis entré avec vous ſur la lettre du général Hamilton au général Fermer. Le premier ſerait peut-être fâché qu'on ſût à Stockholm que cette lettre eſt de moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Copie de la lettre de Mr. le comte D'HAMILTON à Mr. le général FERMER.

Prentzlow, le 28 Octobre 1758.

MONSIEUR.

JE ne fais que de recevoir les lettres que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 18 & 29 Septembre. Le malheur a voulu que juſqu'àpréſent notre correſpondance ait été fort tardive, par le grand détour que nos lettres ont été obligées de faire. Si j'euſſe été plutôt informé, que votre excellence ſe propoſait de diriger ſes opérations dans la Poméranie ultérieure, dans la vue d'une jonction avec l'armée Suédoiſe, je n'aurais point porté cette armée dans le comté de Rupin; mais jugeant des deſſeins de votre excellence, par ſa poſition près de l'Oder dans la nouvelle marche, j'ai ſuppoſé que ſon objet pouvait être de paſſer ce fleuve dans les environs de Freynwald, pour porter l'armée Ruſſe ſur la Sprée; mais penſant auſſi que l'exécution de ce projet pouvait être différée de quelque tems pour des raiſons de ſubſiſtances, j'ai jugé qu'il convenait aux intérêts de la cauſe commune, que je me portaſſe dans le comté de Rupin pendant ce même tems, afin d'y opérer une diverſion, qui pût être favorable aux armées de l'Empire, de l'impératrice reine & à la vôtre. J'ai donc été à Neu-Rupin, me propoſant de marcher ſur Berlin, dès la

première nouvelle que je recevrais du paſſage de l'Oder par l'armée Ruſſe ; mais ayant appris que votre excellence avait jugé à propos de la porter à Stargard, je n'ai pas perdu un inſtant à revenir ſur l'Ucker, afin de me trouver à portée de concerter mes opérations avec celles que votre excellence peut avoir en vue. Je vois avec une véritable ſatisfaction, par la dernière lettre de votre excellence, que le même eſprit l'anime, puiſqu'elle me propoſe une jonction, dont l'effet ne peut être que très-funeſte à notre ennemi commun.

C'eſt donc en adoptant avec empreſſement un projet ſi ſalutaire, que j'ai l'honneur d'informer votre excellence, que l'armée ſuédoiſe partira d'ici le 5 ou le 6 du mois prochain, pour s'approcher de l'Oder au-deſſous de Stetin, & qu'elle ſera le 9 ou le 10 à une petite marche de Yaſenitz, qu'elle pourrait même occuper, pour être maîtreſſe de ce point ſur la rive gauche de l'Oder. Si votre excellence, prévenue de cette marche de l'armée ſuédoiſe, juge à propos de porter l'armée Ruſſe aux environs de Golnow, en s'étendant le long de la petite rivière d'Ihne, & tenant un corps ſur ſa droite à l'embouchure de cette rivière dans l'Oder, alors rien ne pourra s'oppoſer à la jonction des deux armées, par le moyen d'un pont jetté ſur l'Oder dans cette partie, & l'on conviendrait des opérations ultérieures les plus avantageuſes à la cauſe commune ; mais il faudrait en même-tems, que votre excellence envoyât un corps de douze à quinze cent hommes d'infanterie, & cinq à ſix cent hom-

mes de troupes légères, pour s'emparer de l'iſle de Wollin, tandis que j'enverrais un corps dans l'iſle d'Uſedom juſqu'à Sirm. De cette façon on s'emparerait à la fois de ces deux iſles, des troupes qui s'y trouvent, des bâtimens armés que les Pruſſiens tiennent dans ces parties; & par cette double communication entre les deux armées, on couperait celle de Stetin à la mer par l'Oder, & l'on ſerait maître d'agir de l'un ou de l'autre côté de ce fleuve, de la façon & avec les forces que les circonſtances exigeraient.

Voilà le plan que j'ai cru devoir propoſer à votre excellence, & que je compte exécuter de ma part en tout ce qui dépend de moi. Si elle a quelques changemens plus avantageux à y faire, je ſerai toujours très-diſpoſé à les adopter, n'ayant pour objet que l'intérêt commun, & ne mettant point en doute qu'elle ne ſoit dans les mêmes principes, j'entrerai avec plaiſir dans ſes vues.

Ce ſont les ſentimens avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Signé le Comte D'HAMILTON.

N°. X.

Lettre de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Nasby, le 18 Sept. 1758.

JE profite, monſieur, de l'occaſion de l'extra-poſte, que le miniſtère Suédois dépêche au comte Hamilton, pour vous entretenir ſur l'objet qui occaſionne l'expédition de cet exprès, & qui fait la matière de la lettre qu'on écrit au général Suédois. Voici le fait.

Le ſecretaire qui réſide de la part du roi de Pologne à la cour de Petersbourg, a donné avis à cette cour, qu'il y avait dans Stetin quatre mille Saxons tous prêts, ou à déſerter, ou à ſe révolter, & à favoriſer par-là une entrepriſe qu'on voudrait faire ſur cette place, & qu'ils n'attendaient pour cela que de voir des troupes amies ſe préſenter devant ladite place. Le ſecretaire Saxon a propoſé en conſéquence à la cour de Petersbourg, de tenter l'entrepriſe, & de faire marcher un gros corps de troupes à Stetin; mais n'ayant pas trouvé le miniſtère de Ruſſie diſpoſé à entrer dans ſes vues, il s'eſt adreſſé au miniſtre de Suéde, qui a rendu compte à ſa cour de cette propoſition; & l'on a cru ici avec raiſon, à mon avis, ne devoir pas la mépriſer, ni négliger un moyen, pour peu apparent que le ſuccès en puiſſe être, de ſe mettre en poſſeſſion d'une place de l'importance de Stetin.

Je ſens combien cette entrepriſe eſt délicate & peut être appuyée ſur un fondement léger. Je conçois tous les mécomptes qui ſe peuvent rencontrer dans la combinaiſon & dans l'eſpoir d'intelligence, qui fait la baſe ſur laquelle on ſe fonde; mais d'un autre côté, j'enviſage auſſi qu'il eſt poſſible qu'on réuſſiſſe; que ce ne ſerait pas la première place, qui par de pareils moyens ſerait tombée au pouvoir d'un ennemi, & qu'enfin l'entrepriſe eſt aſſez peu haſardeuſe.

C'eſt à mon avis un de ces cas, où il faut calculer l'avantage du ſuccès avec les inconvéniens & les riſques qu'il y a à échouer, & le tout bien balancé, ſe déterminer en faveur de la ſomme la plus forte.

Il ſerait ſuperflu d'entrer dans le détail des avantages qu'il y aurait pour les Suédois d'occuper Stetin.

Et quant aux riſques de ne pas réuſſir dans l'entrepriſe, j'avoue que vû la poſition & l'état des forces actuelles de l'ennemi, je n'y en enviſage aucun. Nous ſavons très-poſitivement, que le roi de Pruſſe a quitté l'armée du comte de Dohna, dont il a emmené avec lui la plus forte partie, pour aller s'oppoſer au maréchal Daun en Luſace. Il reſte au plus quinze à dix-huit mille hommes au comte de Dohna, qui a cinquante mille Ruſſes en tête.

Les Ruſſes doivent avoir été joints actuellement par un renfort de douze mille hommes, que Mr. de Romanzow leur a amené. Pour peu qu'ils s'approchent en forces de Schwedt, qu'ils occupent encore, Mr. de Dohna n'aura

nulle poſſibilité, ni de marcher à Stetin pour y contrarier les Suédois, ni de jetter une partie de ſon monde dans cette place. Il me paraît donc, qu'il n'y a d'autre riſque pour les Suédois, que celui de n'être pas ſecondés auſſi efficacement qu'ils pourraient l'eſpérer, par l'intelligence qu'on leur annonce dans la place, & par là de manquer leur coup; mais en vérité, l'importance de la choſe mérite bien qu'on la tente, & juſtifierait l'entrepriſe: elle doit réuſſir ou manquer en moins de quinze jours; & dans le dernier cas, le corps qui l'aurait entrepris, ſerait toujours en état de ſe retirer ſans riſques, & de retourner vers le Brandebourg & Berlin.

Tel eſt mon ſentiment, qui s'eſt trouvé conforme à celui de Mr. d'Hopken & du ſénat. En conſéquence on a jugé à propos, d'expédier aujourd'hui par une extra-poſte au comte d'Hamilton, une forte exhortation de faire cette tentative. On lui laiſſe, comme de raiſon, liberté entière ſur les moyens à employer pour l'exécution, & ſur les arrangemens les plus convenables pour le ſuccès; & l'on eſpère qu'à cet égard, il ſera bien ſecondé par vos conſeils, & par les idées que vous lui ſuggérerez. Je profite de cette occaſion pour vous faire part auſſi des miennes.

Je penſe donc 1.° que le plus grand ſecret à l'égard de ce projet, eſt d'une néceſſité indiſpenſable;

2.° Je penſe que cette expédition exigerait au moins vingt à vingt-cinq mille hommes. Il ſerait déſirable que Mr. de Fermer voulût

joindre pour cela douze à quinze mille Ruſſes à un pareil nombre de Suédois; mais j'ai de fortes raiſons de douter qu'il y conſentît, puiſque je ſuis fondé à croire que la cour de Ruſſie, quoique très-portée à agir de concert, & même conjointement avec les Suédois, ne ſerait pas également diſpoſée à coopérer à remettre Stetin entre leurs mains. Elle ne s'y oppoſera ſûrement pas; mais je ne penſe pas qu'elle y contribue. Cependant je ſerais aſſez d'avis, que nonobſtant cela, le comte d'Hamilton envoyât à Mr. de Fermer quelqu'officier intelligent & de confiance, pour lui faire la propoſition de faire paſſer au plutôt l'Oder à douze ou quinze mille Ruſſes, pour ſe joindre aux Suédois. Si Mr. de Fermer y conſent, avec la clauſe néanmoins, qu'ils ne ſeront pas employés à l'expédition de Stetin, alors le général Hamilton pourrait y marcher avec vingt mille Suédois, & laiſſer les trois à quatre mille hommes qui lui reſteraient, joints aux quinze mille Ruſſes, pour opérer dans cette partie ſuivant les plans & les idées de Mr. de Fermer, & ſur-tout pour barrer au comte de Dhona le chemin de Stetin par la rive gauche de l'Oder. Enfin ſi Mr. de Fermer refuſe en total la jonction de ce corps de Ruſſes avec les Suédois, ceux-ci alors marcheraient avec toute l'armée vers Stetin, en laiſſant au général Ruſſe le ſoin de contenir & même de pouſſer, comme il le doit, le comte de Dohna.

Je ſuppoſe que ma lettre vous trouvera vraiſemblablement à Prentzlow; & ſi mes cartes ſont juſtes, il ne doit y avoir que ſix lieues

de-là à Stetin, c'eſt-à-dire, deux marches. Je préſume auſſi, que le général Hamilton ne négligerait pas d'expédier en même-tems un courier à Stralſund, avec ordre à tout ce qu'il y a de prames, galères & autres bâtimens, de ſe porter dans le Gros-Haf, & même de lui apporter par-là les bombes, boulets, poudre, &c. s'il n'en avait pas en quantité ſuffiſante.

Voilà en gros quelles ſont mes idées, qui dans l'éloignement où je ſuis, peuvent être fautives en pluſieurs points. Ce ſera au général & à vous à les rectifier à ces égards.

Tout ce que j'ajouterai à ceci, c'eſt que je crois lui & vous ſuffiſamment perſuadés de l'importance de l'objet, & par conſéquent de la convenance de riſquer la tentative, à moins d'une impoſſibilité totale, que je n'apperçois pas d'ici.

J'ajouterai encore, que pour tirer tout le parti poſſible des Ruſſes, dans le cas où Mr. de Fermer ſe refuſerait aux propoſitions détaillées ci-deſſus, on pourrait lui faire celle de faire la démonſtration de porter un corps de ſept à huit mille hommes vis-à-vis de Stetin ſur la rive droite de l'Oder du côté de Dam, par le moyen duquel Stetin ſe trouverait exactement inveſti.

Si au lieu de marcher à Prentzlow, le comte d'Hamilton s'était porté à Paſſewalck, il s'y trouverait encore plus à portée de Stetin.

Le départ de l'extra-poſte ne me laiſſe pas le tems de vous en dire davantage; mais je crois en avoir dit autant & plus qu'il n'en faut

faut à quelqu'un rempli d'autant de talens & de capacité que vous, & qui voit les choſes de plus près que moi.

Un de mes ſecretaires étant malade, l'autre a oublié de numeroter ma dernière lettre, qui devait être le N.° IX.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

N°. XI.

Autre lettre de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR, en réponſe aux lettres de Mr. le marquis DE MONTALEMBERT, des 3 & 10 Septembre.

Nasby, le 22 Septembre 1758.

JE reçus mardi dernier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 3 de ce mois N.° XVI, monſieur, & je reçois dans ce moment celle du 10, N°. XVII.

J'ai vu avec grand plaiſir par la première, le parti audacieux que le comte d'Hamilton a pris, non-ſeulement de ne pas ſuſpendre ſa marche, mais même de ſe porter en diligence à Strasbourg, nonobſtant la première nouvelle qu'il avait reçue de la prétendue défaite de l'armée Ruſſe. Il ne peut y avoir qu'à gagner à montrer du nerf & de la fermeté, lorſqu'elle eſt accompagnée de prudence.

Je ne ſuis pas ſurpris de ce que l'avis du comte de Lieven n'était pas pour la contenance la plus fière. Rien n'eſt ſi commun ici, que l'alliage de beaucoup de courage dans le cœur, avec beaucoup de faibleſſe & de timidité dans l'eſprit. Quoiqu'il en ſoit, le comte d'Hamilton aura eu d'autant plus à s'applaudir du parti qu'il a pris de marcher à Strasbourg & à Prentzlow, depuis qu'il aura ſu le peu de vérité qui s'eſt trouvée dans les fanfaronnades du roi de Pruſſe, ſur la prétendue victoire du 25 Août. Le général Ruſſe réclame de ſon côté cette victoire, comme vous le verrez par la relation qu'il a envoyée à ſa cour, & que je joins ici. Ce qu'il y a de plus juſte à mon avis, c'eſt que la victoire eſt reſtée indéciſe, & que le ſeul avantage dont une des deux parties puiſſe ſe vanter, c'eſt d'avoir perdu un peu moins de monde que l'autre. Au reſte, ſi les Ruſſes veulent que cette victoire leur ſoit attribuée, il dépend d'eux actuellement de décider l'opinion publique en leur faveur; & l'activité & l'audace de leurs mouvemens ultérieurs, ſeront la pierre de touche ſur laquelle le public ſe décidera. Suivant nos dernières lettres, Mr. de Fermer était encore campé près de Landsberg, & il n'était pas encore queſtion de retraite en Pologne. Il eſt certain que le roi de Pruſſe eſt marché en Luſace, ramenant avec lui les quatorze bataillons & les trente-trois eſcadrons qu'il avait amenés; que ce prince raſſemble dans ce point ſes principales forces, dans la réſolution de combattre Mr. de Daun, qui y a

auſſi raſſemblé les ſiennes, & qu'enfin nous ſommes peut-être à la veille d'un événement qui ſera déciſif, tout au moins pour cette campagne.

Les idées de Mr. de Steinville, ſur la jonction des Suédois avec Mr. de Daun, auraient été fort bonnes dans le cas où les Ruſſes auraient occupé le roi de Pruſſe ſur l'Oder, de façon à laiſſer au maréchal de Daun le loiſir & la facilité de remplir tout l'objet qu'il s'était propoſé, en ſe portant en Luſace. Mr. de Steinville avait ſûrement calculé ſur ce pied là, lors de la date de ſa lettre; mais dans l'état où ſont les choſes, je ne vois pas comment cette jonction ſerait praticable, à moins que le roi de Pruſſe ne ſe fît battre bien complettement par Mr. de Daun.

Je ne vois donc rien de mieux pour les Suédois, que d'agir de concert avec les Ruſſes & de ſe porter vers Berlin, tandis que ceux-ci opéreront contre Mr. de Dohna, qui ne doit plus avoir que vingt-cinq à trente mille hommes.

Vous aurez vu cependant par ma dernière lettre, l'idée que l'on a ſuggerée ici, & que j'ai appuyée d'une tentative ſur Stetin. J'avoue que l'importance capitale dont il ſerait, d'être maître de cette place, & de pouvoir appuyer par-là des quartiers d'hiver, m'a fait pencher fortement en faveur de cette tentative, quoique je ſente bien, comme vous avez vu, tous les mécomptes qui peuvent s'y trouver. J'eſtimais d'ailleurs, que vu le peu de célérité que l'armée ſuédoiſe met dans ſes mouvemens, le

courier vous trouverait encore à Prentzlow, & par conſéquent en meſure de vous porter à Stetin: Mais par ce que vous me marquez aujourd'hui de votre marche vers Furſtemberg, je prévois que le général d'Hamilton ne jugera plus de poſſibilité à l'entrepriſe qu'on lui a propoſée. Je conçois même les inconvéniens qu'il pourra trouver avec raiſon, à revenir ſur ſes pas, pour s'attacher à un projet dont le ſuccès eſt ſi incertain; & je ſens toutes les bonnes raiſons à alléguer, pour perſiſter dans le parti qu'on a pris de ſe porter vers Berlin. Si donc le général d'Hamilton s'y détermine fixement, je le verrai ſans regrêt, & je crois pouvoir dire qu'il ne ſera pas déſapprouvé ici.

Il ſerait déſirable, que tandis que les Suédois marchent vers cette partie, Mr. Fermer ſe rapprochât de l'Oder, & que ſans s'arrêter d'avantage au chimérique projet de s'emparer de Cuſtrin par un bombardement, il paſſât ce fleuve pour vous côtoyer dans le Brandebourg, & couvrir votre flanc gauche. Je ne puis ſur cela que donner mes conſeils à la cour de Ruſſie & la faire preſſer; mais comme nous n'avons eu aucune réponſe à ces ſortes de propoſitions, je ne puis ſavoir quel eſt l'effet de mes ſollicitations.

Je ſuis bien aiſe que les généraux ſuédois aient enfin été ſatisfaits des derniers ordres qui leur ont été expédiés, & qu'ils aient contenancé la timidité du comte de Ferſen, ſur la prétendue intention du ſénat, de rendre les généraux reſponſables à la diète. On ne ſaurait trop travailler pour diſſiper leur méfiance du

ſénat. Il eſt certain qu'elle eſt mal fondée, & il y a beaucoup d'exagérations & de fiel répandu dans les rapports qu'on leur fait des propos de blâmes tenus par les ſénateurs ſur les manœuvres paſſées de cette armée. Les généraux ne doivent pas ignorer, combien il y a de gens intéreſſés à diviſer les bons patriotes entr'eux. Ils doivent dont être fort en garde contre les artifices qu'on y employe. A l'égard du bon mot de Mr. de Palmſtierna, je ne ſaurais nier qu'il ne ſoit fort indiſcrêt; mais d'un côté ſa vivacité, & de l'autre ſon vertueux caractère, doivent engager à lui paſſer bien des choſes.

J'ai fait de fortes repréſentations ſur les mauvaiſes fournitures, & ſur-tout ſur le défaut des armes, vice eſſentiel. On a promis d'y remédier autant qu'il ſera poſſible; mais en général on convient de ce que vous dites, que la couronne eſt très-mal ſervie.

Quant aux pontons, c'eſt un objet d'une néceſſité ſi abſolue, que votre fermeté à inſiſter pour qu'on les gardât, ne pouvait pas être mieux placée. Je ſouhaite donc qu'on en ait accomodé ſolidement les haquets, & qu'il s'en ſoit trouvé de meilleurs pour ceux que j'ai vu avec plaiſir qu'on vous envoyait de Stralſund.

Je ne ſuis point étonné que, n'ayant point vu la lettre qu'on avait écrite le 25 Juillet au comte d'Hamilton, vous ayez donné créance à ce qu'on vous diſait ſur le manque d'autoriſation ſuffiſante. Je vous ai mis en état d'en juger par vous-même. On n'a jamais cité les

inſtructions du maréchal Ungern que pour en prendre l'eſprit, & non pas la lettre.

A l'égard du manque-d'argent qui retarde les opérations, il eſt bien fâcheux que ce défaut exiſte; mais ce n'eſt pas tant matière à faire des reproches au ſénat, que des ſollicitations à notre cour. La ſituation où le roi ſe trouve, eſt ſouvent peu compatible avec l'exactitude des payemens de ce qui eſt dû. Cependant comme je ſens toute l'importance de la choſe, j'ai fait de fortes repréſentations ſur cela. Je ſouhaite qu'elles aient l'effet déſiré, & je l'eſpère.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

N°. XII.

Autre lettre de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Nasby, le 29 Septembre 1758.

NOUS avons eu depuis peu, monſieur, une forte appréhenſion de voir l'armée ruſſe ſe retirer derrière la Viſtule. Une note de l'impératrice des Ruſſies, remiſe aux miniſtres des cours ſes alliées, nous annonçait clairement la néceſſité de cette retraite. On conçoit aſſez les inconvéniens & le mal qui en auraient

réſulté pour la cauſe commune, & pour les Suédois en particulier. La cour de Ruſſie, touchée des repréſentations qui lui en ont été faites, ainſi que de la conſidération du déshonneur qui en aurait rejailli ſur ſes armes, a heureuſement changé d'avis. Ainſi non ſeulement Mr. de Fermer ne ſe retirera pas, mais il a ordre de continuer les opérations avec vigueur, & il ſera renforcé dans le mois d'Octobre par quarante mille hommes, qui ont ordre de marcher.

Comme le miniſtère ſuédois a fait part au comte d'Hamilton de la première de ces deux nouvelles, qui devait naturellement influer très-déſagréablement ſur ſes opérations, je ne diffère pas à vous faire part de la ſeconde, plus raſſûrante, & de laquelle je ne doute pas auſſi que le miniſtère ne lui donne avis.

On me mande que Mr. de Fermer a déja marché en avant, & que Mr. le comte de Dohna a rétrogradé pour ſe rapprocher de l'Oder, & qu'il paraît ſe diſpoſer à le repaſſer. Je ne doute pas que vous n'en ſoyez déja inſtruit avant l'arrivée de cette lettre.

Je penſe que le général d'Hamilton ne peut pas mieux faire, que de dépêcher quelqu'officier à Mr. de Fermer, & de l'exciter à fixer & à ſuivre avec lui le concert d'opérations, que le premier lui a déja propoſé avant l'affaire du 25. Ce concert eſt plus néceſſaire que jamais, non-ſeulement pour combiner les opérations ultérieures, & pour engager les Ruſſes à pourſuivre Mr. de Dohna au-delà de l'Oder, s'il le repaſſe; mais auſſi, pour pourvoir

à l'objet essentiel de prendre ensemble des quartiers d'hiver dans le pays ennemi, & de les assurer. Je ne puis donc trop vous exhorter à exciter le général d'Hamilton, à faire ces propositions au général Russe, qu'il trouvera sûrement disposé à s'y prêter; c'est ce que je suis fondé à vous dire. Je n'ai aujourd'hui le tems que de vous dire que j'ai l'honneur d'être, &c.

Signé d'HAVRINCOUR.

N°. XIII.

Autre lettre de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT, en réponse à ses lettres des 18, 24 & 29 Septembre.

Nasby, le 13 Octobre 1758.

J'AI reçu, monsieur, par les deux ordinaires derniers, les trois lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 18, 24 & 29 Sept. N°. XVIII, XIX & XX, les deux dernières arrivées ensemble par la poste d'hier. J'attribue cette irrégularité des dernières postes aux terribles ouragans de vent, qui nous ont persécutés ici pendant les huit derniers jours, & qui sans doute auront régné dans les Belts & dans le Sund.

Le plan déduit dans le mémoire que vous avez présenté aux généraux Suédois, est combiné avec tant de justesse, & les avantages en sont si solidement démontrés, qu'il est in-

concevable, que des militaires tant ſoit peu éclairés, aient pu ne pas ſaiſir des idées ſi juſtes, & répugner à les ſuivre. C'eſt un paradoxe qui ne peut s'expliquer que par la connaiſſance que j'ai depuis dix ans, & que vous avez à préſent de l'incroyable amour propre dont cette nation eſt bouffie, & qui porte les gens mêmes les plus ſenſés à s'obſtiner dans leur avis, plutôt que de ſuivre celui d'un étranger, en s'avouant même intérieurement qu'il eſt préférable au leur. Je ſens parfaitement, monſieur, combien ce vice vous donne de peine, de contradictions à eſſuyer, & d'obſtacles à combattre pour porter ces gens-ci au bien. Mais enfin votre travail en eſt d'autant plus méritoire, & je connais trop votre zèle & votre courage, pour craindre que ces déſagrémens vous rebutent, & que vous vous laſſiez de leur donner de bons conſeils. S'ils ne font pas tout ce qu'ils pourraient faire de bien, il faut eſpérer que du moins ils en feront moins de fautes. Je connais trop le perſonnel, pour ne pas juger d'ici, que c'eſt de la préſomption & de l'entêtement du comte Lieven qu'on aura toujours bien de fauſſes démarches à appréhender, & que c'eſt à cela qu'on doit attribuer entr'autre le mauvais parti que cette armée a pris de ſe porter à Neu-Rupin, au lieu de ſe rendre maîtreſſe de l'Havel. Il n'y aurait de moyen d'obvier à tous les maux qu'on doit craindre de l'influence de ce méchant homme, que de le convaincre de vos opinions, de les lui faire adopter (autant qu'on peut compter ſur ce qu'il dit), & de le

mettre dans le cas de les propoſer enſuite comme ſes propres idées; mais je ſens combien cela eſt peu praticable pour vous, & avec un homme tel que celui-là, qu'il faudrait ne quitter ni jour ni nuit, pour être ſûr qu'il ne pût vous échapper. Il eſt déplorable que le comte d'Hamilton & le comte de Ferſen qui le connaiſſent, ſe laiſſent entrainer par lui. Je vois auſſi avec peine que le comte d'Hamilton, qui mande à Mr. d'Hopken, *qu'il a pris le parti de ſe décider par lui-même, & de tenir très-peu de conſeils de guerre*, agit cependant tout différemment, & ne fait pas un pas ſans aſſembler un conſeil de guerre.

Mais enfin, il faut partir d'où l'on eſt. Vous voilà donc à Neu-Rupin, & l'Havel abandonné. J'en ſuis d'autant plus fâché, que quand même il n'arriverait aux Suédois aucun des échecs que vous prévoyez ſi juſtement de la part de l'ennemi, il deviendra toujours indiſpenſable de ſe rapprocher de cette rivière, & de nous en rendre maîtres, ſi nous pouvons, comme je l'eſpère encore, engager Mr. de Fermer à paſſer l'Oder & à s'avancer ſur la Sprée. C'eſt ſurquoi j'inſiſte depuis long-tems à Petersbourg, & avec la plus grande vivacité; mais en même-tems, je répète & je ne puis trop répéter, qu'il eſt de la plus grande importance que le comte d'Hamilton correſponde avec Mr. de Fermer; qu'il l'excite à agir ſans délai dans ce même concert avec l'armée ſuédoiſe, que le général Ruſſe a propoſé lui-même le 23 Août, & qu'enfin il le preſſe vivement de paſſer l'Oder, & de s'approcher de la Sprée. Je ne dois

pas vous cacher que Mr. de Fermer ſe plaint que le comte d'Hamilton ne lui donne aucune de ſes nouvelles. Il eſt d'une importance capitale de ne lui pas donner plus long-tems lieu à cette plainte, juſqu'ici très-fondée : l'objet militaire & l'objet politique y ſont également intéreſſés. Je vous prie de le dire de ma part au comte d'Hamilton, & d'ajouter que je ne puis trop l'exhorter à ſuivre ce conſeil, que je lui donne en vertu du vif intérêt que je prens aux avantages de l'armée, à celui des affaires & au ſien particulier.

Mr. le duc de Choiſeul qui m'écrit du 16 Septembre, me mande qu'il vous à dépêché un courier, qui ſans doute ne vous était pas encore parvenu le 29, puiſque vous ne m'en dites rien dans votre lettre de cette datte. Ce miniſtre m'a envoyé la copie de celle qu'il vous a écrite, contenant la propoſition de perſuader aux Suédois, de marcher pour ſe joindre à l'armée du comte de Daun & pour prendre des quartiers d'hiver avec elle. Mr. de Choiſeul vous mande que Mr. de Daun fera marcher dix mille hommes de troupes légères au-devant des Suédois, & il me marque à moi que ce maréchal enverra trente mille hommes à leur rencontre. J'eſtime qu'aſſûrément il n'en faudrait pas moins pour favoriſer cette jonction; mais je penſe auſſi, que quoiqu'elle ait pu paraître praticable à Mr. de Choiſeul dans le tems où il m'écrivait, il y a aujourd'hui des difficultés preſque inſurmontables à enviſager, vu la poſition de Mr. de Daun, celle du roi de Pruſſe, & la faute capitale que le

général Autrichien a faite, de laiſſer au roi de Pruſſe la facilité de ſe joindre au prince Henri, & de réunir toutes ſes forces ſur l'Elbe. Dans l'état actuel où ſont les choſes, il faudrait pour que les Suédois s'acheminaſſent vers Mr. de Daun, qu'ils commençaſſent par combattre & par vaincre le corps de dix mille hommes commandé par Mr. de Wedel qui eſt devant nous, & qui ſans doute ſerait bientôt joint par Mr. de Dohna, avec les douze ou quinze mille hommes qui lui reſtent. On doit donc prévoir qu'il faudrait abſolument engager une affaire, dont le ſort eſt toujours douteux; mais en ſuppoſant même qu'il fût, comme on peut l'eſpérer, à l'avantage des Suédois, il ne ſerait pas moins néceſſaire enſuite, qu'ils fuſſent renforcés en chemin par un gros corps d'Autrichiens, pour être en état de vaincre les obſtacles ultérieurs que le roi de Pruſſe ne manquera pas de mettre à leur jonction avec l'armée impériale. Or il me parait peu vraiſemblable, que dans la poſition où Mr. de Daun ſe trouve, il croie pouvoir ſe dégarnir d'un corps de trente mille hommes vis-à-vis du roi de Pruſſe, qui ſans doute ne manquerait pas, ou de détacher des forces égales contre ce corps, pour lui diſputer le paſſage, ou de profiter de l'affaibleſſement qui en réſulterait pour l'armée autrichienne, pour l'attaquer avec avantage.

Telles ſont mes idées, dont j'ai fait part à Mr. de Choiſeul, & d'où il réſulte qu'il faut s'attacher au parti le plus facile dans l'exécution, & qui peut être également utile

s'il eſt bien ſuivi, c'eſt-à-dire à celui de combiner les opérations, les mouvemens & les quartiers d'hiver des Suédois avec ceux des Ruſſes. Je ſouhaiterais néanmoins, qu'en voyant les choſes de plus près que moi, vous puſſiez trouver quelque moyen de faciliter la jonction avec les Autrichiens, puiſqu'il y aurait bien plus de ſûreté & d'exécution à attendre des arrangemens qu'on prendrait avec ces derniers; mais j'avoue que je vois bien peu de jour à concevoir ſur cela des eſpérances tant ſoit peu raiſonnables, à moins que par quelqu'événement heureux, Mr. de Daun ne trouve un moyen de réparer la faute qu'il a faite, & de reprendre le ton de ſupériorité ſur l'ennemi, au lieu de celui d'égalité où il s'eſt réduit. Enfin c'eſt donc le ſort de cette guerre, qu'il faut que les plans les mieux combinés & les ſituations les plus avantageuſes ſoient détruits, & ſuccombent de tous côtés ſous l'ineptie des généraux.

Je vous ſuis infiniment obligé, monſieur, du détail que vous avez bien voulu me faire des deux actions qui ſe ſont paſſées, l'une près de Langhen, l'autre à Ferbelin. On ne ſaurait trop admirer la valeur & la fermeté des troupes ſuédoiſes, ni trop déplorer de les voir ſouvent ſi mal menées. Quel dommage que tant de bravoure ſoit ſi mal appliquée & ſi inutilement employée. Je ſouhaite que Mr. de Kalling profite de la leçon qu'il s'eſt fait donner ſur la façon de diſpoſer une chaîne de fourages; mais il eſt bien fâcheux, que ſon apprentiſſage ait couté ſi cher. Quant aux au-

tres officiers qui ſe ſont diſtingués, je dois vous avouer, monſieur, que votre ſecretaire extropie ſi cruellement les noms Suédois, que j'ai beaucoup de peine à les deviner. Quoique je n'aie pas de clef pour ce chiffre, j'imagine cependant que *Courbaſſé* qu'il a écrit, eſt Kaulbars dont vous avez voulu parler.

Je veux eſpérer que nonobſtant le retour du comte d'Heſſenſtein, les cinq cent hommes laiſſés à Zedenick auront achevé d'évacuer & de mettre en ſûreté le magaſin de farine qu'on y a trouvé, ainſi que de détruire la fonderie d'artillerie pruſſienne. Il me paraît très-important de conſerver le poſte d'Alt-Rupin, qui ſervira utilement pour favoriſer le mouvement ſur l'Havel; car il faudra néceſſairement en venir là.

Nous ignorons encore ſi les Ruſſes ſont à Cuſtrin, & s'ils perſiſtent dans la chimérique idée de faire ce ſiège. Je déſire ardemment que vous ayez avant peu de leurs nouvelles directes & fraiches, & je répète encore en finiſſant, qu'il n'y a rien de plus preſſé pour le comte d'Hamilton, que de s'en procurer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

N°. XXV.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Prentzlow, le 3 Novembre 1758.

LE projet contenu dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, monſieur, le 18 Septembre N°. X, eſt de l'eſpèce de ceux qui ne s'exécutent jamais ſans des ordres précis, que les cours, dans l'éloignement où elles ſont, ſe déterminent rarement à donner. Un général ne ſe réſout pas facilement à prendre ſur lui une entrepriſe que la rareté des exemples a preſque mis au rang des extravagances. Pour qu'il pût revenir d'un préjugé ſi défavorable, il faudrait qu'il fût lui-même en état d'en former le plan. Alors il jugerait du degré de poſſibilité & ſerait attaché à ſa diſpoſition; il n'aurait pas beſoin de l'approbation de ſes généraux pour ſe déterminer, & l'entrepriſe pourrait enfin être amenée à ſa maturité, lorſque les ordres néceſſaires à toutes ſes combinaiſons partiraient de leur auteur. Mais rien de tout cela ne ſe rencontre ici. Le général comme tant d'autres, n'a qu'une faible teinture du génie; ainſi ce ſerait plutôt par confiance que par conviction qu'il adopterait un projet de cette eſpèce, à moins comme je l'ai déja dit, que les ordres de ſa cour ne fuſſent précis là-deſſus. Il s'en faut de beaucoup qu'ils ſe trouvent tels que vos lettres N°. X & XI me les annonçaient. J'ai

montré au général d'Hamilton l'endroit de votre lettre N°. X, où il eſt dit, que *le ſénat a jugé à propos de lui expédier une forte exhortation de faire cette tentative ;* mais la lettre du ſénat s'exprime très-différemment. Après lui avoir fait part de l'avis qu'il a reçu du ſecretaire, réſident de la part du roi de Pologne à la cour de Petersbourg, touchant les ſoldats ſaxons, il eſt dit, qu'*on n'a pas cru devoir lui laiſſer ignorer cette circonſtance, pour qu'il en tire l'avantage qu'il croira pouvoir en tirer ; mais qu'il examine bien les fondemens que peuvent avoir les avis, & ſur-tout qu'il prenne bien garde de rien entreprendre légérement.* Cette phraſe a fait l'effet qu'elle devait faire. Je vois qu'on obéira ponctuellement à cet ordre, & c'eſt à quoi je ne ſuis point en droit de m'oppoſer.

Lorſque cette lettre eſt arrivée, voici où les choſes en étaient à cet égard.

Vous ſavez, parce que j'ai eu l'honneur de vous en dire à Stockholm, que je n'étais point admirateur des fortifications de Stetin. Plus j'en ai examiné le plan depuis, & plus ſes défauts m'ont paru conſidérables. Il m'a ſemblé même, que cette place qui eſt à foſſés ſecs, dont les vieux remparts ne ſont qu'à demi-revêtemens, était ſuſceptible d'être emportée de vive force. Sur ces premières idées, j'ai travaillé pour mon inſtruction particulière, à faire la diſpoſition de cette entrepriſe, dont les difficultés m'ont paru s'applanir à meſure que j'entrais dans un plus grand détail à ce ſujet. Lorſque j'ai eu fini toutes ces diſpoſitions, j'ai

fait

fait part au général d'Hamilton de l'objet de mes occupations depuis quelque tems, ne pensant pas qu'il y pût faire quelqu'attention. Mais ayant exigé de plus grands éclairciſſemens, il a paru fort approuver ce projet, m'aſſûrant qu'il l'exécuteroit, pour peu qu'il y eût apparence de réuſſir, puiſque l'avantage était infini; & que dans le cas d'un malheureux ſuccès, cette affaire ne pouvait avoir des ſuites auſſi fâcheuſes qu'une bataille perdue. Une grande difficulté était d'avoir des échelles, puiſqu'on ne pouvait en faire faire ſans découvrir le projet; mais je l'ai levée d'une façon aſſez heureuſe. J'ai imaginé des chevaux de-friſe, beaucoup plus légers que tous ceux en uſage juſqu'à préſent, qui ſe changent en échelles où trois hommes peuvent monter de front; chaque cheval-de-friſe fait deux échelles. Ce changement eſt très-prompt, & les échelles redeviennent cheval-de-friſe en auſſi peu de tems. Sur le modèle que j'en ai fait faire à Neu-Rupin, le général a ordonné qu'on les exécutât en grand, dès que l'armée ſerait ici, & il en a été déja fait une vingtaine dans cette ville, & l'on travaille en même-tems à Paſſewalck. Ainſi, il en réſultera du moins que l'armée aura des chevaux-de-friſe.

En arrivant ici, le comte d'Hamilton a déſiré de faire part de ce projet à MM. de Lantingshauſen & de Ferſen, & m'a prié de leur communiquer ma diſpoſition. Sur la lecture qu'ils en ont faite, ces meſſieurs ont paru fort contens. Ils ont dit au général, que la diſpoſition était très-bonne; que s'il y avait une

façon de réuſſir, c'était celle là; mais qu'ils ne pouvaient lui donner aucun conſeil ſur une entrepriſe de cette eſpèce, puiſqu'elle pouvait manquer, & qu'ils ne voulaient pas en être reſponſables; ainſi que c'était à lui à ſe décider. Le comte de Ferſen eſt convenu avec moi, que s'il était le commandant il le ferait; mais je n'ai jamais pu obtenir qu'il en dit autant au général. Les choſes en étaient là, lorſque votre lettre N°. XI eſt arrivée, ſur laquelle le général a paru décidé à l'entrepriſe; mais depuis, ayant reçu celle du ſénat en même-tems que j'ai reçu la vôtre N°. X, il paraît totalement avoir changé de ſentiment à cet égard, parce que, dit-il, il lui eſt ordonné par cette lettre, de prendre bien garde de rien entreprendre légérement; d'où il conclut, que s'il ne réuſſit pas, on l'accuſerait d'avoir entrepris trop légérement: ce qui ſerait agir contre ſes ordres. Vous pouvez compter que ce brave homme craint moins cent mille coups de fuſils, qu'un reproche de la diete: & je vois que tous les officiers-généraux & autres, en penſent de même. Il faut donc que ce ſoit une terrible choſe qu'une diète ſuédoiſe. Quoiqu'il en ſoit, voilà où nous en ſommes. J'ai fait plus que je ne comptais faire, ſur l'entrepriſe à laquelle on a ſongé en Suède; puiſque je ne comptais ſeulement pas la propoſer, & que trois généraux en ont eu entre leurs mains la diſpoſition très-détaillée. Cette diſpoſition a eu leur ſuffrage. Que pouvais-je faire de plus? Le reſte ne me regarde point. Je me bornerai à joindre à cette dépêche, l'expoſé général du projet,

qui pourra vous en donner une idée. Les inſtructions particulières pour chaque attaque, ſeraient inintelligibles ſans le grand plan qui les accompagne, & qui leur eſt relatif.

Les Saxons ne ſont point quatre mille dans la place, comme vous le ſuppoſez. Nous avons eu ces jours-ci pluſieurs priſonniers & déſerteurs ſaxons, qui aſſûrent n'être pas plus de quinze à ſeize cent hommes, dont un bataillon entier, & le reſte diſperſé dans les autres bataillons. Ils prétendent qu'ils ſaiſiraient avec grand empreſſement, l'occaſion de recouvrer leur liberté, & que ſûrement ils ne tireraient pas un coup de fuſil contre les Suédois, ou qu'ils tireraient en l'air. Pour peu que ces gens là vouluſſent ſeconder mes attaques projettées, ou même être neutres, il eſt vraiſemblable qu'elles auraient un plein ſuccès; car il faudrait une garniſon bien forte & bien vigoureuſe, pour repouſſer les ſoixante-quatre attaques, que je deſtine au rempart du corps de la place, tandis que chaque ouvrage extérieur a ſon attaque particulière dans le même tems; ce qui forme en tout quatorze mille hommes d'infanterie, attaquant à la fois. Il eſt certain que ſi les attaquants faiſaient leur devoir, vingt mille hommes ne pourraient leur réſiſter; & il n'y en a pas quatre mille dans la place, dont près de la moitié Saxons. Il eſt vrai, que la poſition de l'armée de Mr. de Dohna à Stargard, rend la force de la garniſon incertaine, puiſqu'il peut d'un jour à l'autre la renforcer ſans qu'on en ſoit inſtruit; ce qui fait une forte conſidération contre ce projet.

Toutes nos nouvelles portent, que les Ruſſes ſont en pleine marche pour ſe retirer, & pluſieurs avis annoncent l'arrivée de l'armée de Mr. de Dohna, pour aller en Luſace; mais ils paſſent par Stetin & par conſéquent à portée de nous rendre viſite. Jeſpère d'ailleurs, que ces nouvelles qui ſont peu certaines, ne changeront rien à la marche projettée près de Stetin, dont le comte d'Hamilton a fait part au général Fermer dans ſa dernière lettre. Du moins ai-je bien repréſenté à notre général, qu'il ne pouvait ſur de pareilles ſuppoſitions, déranger la moindre choſe à ſon plan, & que ſi Mr. de Dohna s'approche de nous, il faudra ſans perdre un inſtant, marcher à lui pour le combattre. C'eſt à quoi il me paraît très-décidé, pourvu qu'une foule d'obſtacles, qu'on a toujours l'art de lui préſenter à la fois de la façon la plus allarmante, ne lui faſſe prendre un autre parti.

La poſte m'apporte dans l'inſtant, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 13 Octobre N°. 13. Je ſuis très-flatté de l'approbation que vous avez donné aux vues contenues dans mon mémoire du 16 Septembre. Je n'ai malheureuſement que trop bien prédit dans ce mémoire, lorſque j'ai annoncé que ſi l'armée allait dans le cul de ſac de Neu-Rupin, ce qui pouvait lui arriver de plus heureux, était d'en ſortir par le même endroit où elle y était entrée; car ſi les ennemis avaient été en état de tenir cinq à ſix mille hommes vis-à-vis d'Alt-Rupin, nous euſſions été forcés de nous retirer dans le

Mecklenbourg, par Witſtock. A la vérité, il n'a pas tenu au comte de Lieven, que le général d'Hamilton n'ait pris cette route avec l'armée, ſans aucune néceſſité. J'ai lieu de croire que c'était ſon projet; lorſqu'il l'a entraîné preſque de force à Neu-Rupin; puiſqu'il n'a pas ceſſé de prêcher depuis, que c'était la ſeule route praticable; mais je m'y ſuis ſi fortement oppoſé, qu'il ne l'a pas emporté. Il n'a pu employer cette fois le même moyen dont il s'eſt ſervi, pour nous faire aller à Neu-Rupin, lorſque j'avois obtenu malgré lui, que l'armée, au lieu d'y aller de Reinsberg, irait à Lindow. Vous vous rappellerez bien qu'alors, il ſe ſervit de la première petite eſcarmouche qu'il y eut à Ferbelin le 21, pour attirer l'armée à Neu-Rupin, en mandant au général d'Hamilton, que ce poſte avait été attaqué par mille houſards, & cinq mille hommes d'infanterie, tandis qu'il ne le fût en effet que par quatre à cinq cent hommes de troupes légères. Ma lettre du 24 Septembre contient tout ce détail, ainſi que mes regrets ſur l'abandon de l'Havel. Cette faute capitale, qui eſt uniquement l'ouvrage de Mr. de Lieven; a influé ſur toute la campagne.

Vous croyez bien que je n'aurais pas négligé de chercher à convaincre le comte de Lieven de mes opinions, ſi j'avais eſpéré en tirer le moindre fruit; mais comment être d'accord avec quelqu'un qui l'eſt rarement avec lui-même? Son eſprit lui repréſente les choſes ſous mille faces différentes, dans la même journée; il ne ſe remplit la tête que de tous

les malheurs qui peuvent arriver, & les voit toujours sûrs & prochains. Quelque chose qu'on puisse faire, il y trouve des inconvéniens majeurs; de-là il désapprouve tout. Sa maison est la cour des frondeurs. Ceux qui le louent & l'admirent y sont les seuls bien reçus; c'est là où il entretient le public après coup, de tout ce qu'il aurait fallu faire. Il les persuade qu'il n'a pas tenu à lui qu'on ne fît des miracles. Souvent il propose au comte d'Hamilton des choses impossibles; ensuite il se plaint de ce qu'on n'a pas voulu accepter ses propositions. Voilà ce qu'est ici Mr. le comte de Lieven. Il vous sera facile de juger par le peu que je vous en dis, s'il y a quelque fond à faire sur lui. D'ailleurs, il m'évite la peine de chercher à le convaincre; car devant moi, il se range ordinairement à mon avis. Il abandonne son sentiment dès que je ne suis pas du sien, & jamais il ne lui est arrivé encore de combattte mon opinion en ma présence; ainsi je suis très bien extérieurement avec lui. Mais comme je ne suis point un de ses admirateurs, je crois qu'intérieurement il ne me le pardonne pas.

Je puis vous assûrer, que les plaintes de Mr. de Fermer sur l'ignorance où Mr. d'Hamilton l'a laissé sur ses mouvemens, sont très-mal fondées; car ce général a répondu exactement à toutes ses lettres qui ont été fort rares & fort obscures, & que de plus, il a entretenu sa correspondance très régulièrement avec Mr. de Armfeld, officier d'artillerie suédois qui réside à l'armée russe. La lettre que

le général d'Hamilton vient d'envoyer au général Ruſſe, le met abſolument dans ſon tort; ainſi je crois qu'on en aura été content à Stockholm.

A l'égard du courier que Mr. le duc de Choiſeul m'a dépêché le 16 de Septembre, il ne m'eſt point parvenu, ni ſa lettre de cette date que vous m'annoncez. C'aurait été une excellente opération, ſi Mr. le maréchal de Daun avait fait paſſer un corps de dix mille hommes de troupes légères pour joindre cette armée. Ce ſerait le plus puiſſant ſecours que les alliés de la Suède puſſent lui donner. Alors cette petite armée jouerait un rôle important dans cette guerre; mais nous n'avons eu aucune nouvelle de ce projet. Mr. de Maniaski eſt dans la même ignorance que moi à cet égard.

PROJET

Pour ſe rendre maître de la ville de Stetin.

Neu-Ruppin, le 10 Octobre 1758.

ON donne une bataille dans l'eſpérance de de faire un ſiège. On riſque huit ou dix mille hommes dans l'incertitude de la gagner. Il en coute autant pendant le ſiège. On perd trois mois de tems, l'on dépenſe des ſommes immenſes, & quelques fois on eſt forcé d'abandonner l'entrepriſe, dès que l'ennemi ſe préſente en forces devant les lignes.

C'eſt ce qui ſe paſſe tous les jours, pour des places dont on pourrait être maître en vingt-

quatre heures, ſi l'on voulait y ſacrifier la dixième partie de ce que l'on perd dans une bataille & dans un ſiège. A la vérité l'on regarde aſſez communément l'eſcalade d'une place comme une extravagance. De là naît la répugnance que tout général a de tenter cette opération : il craint de donner mauvaiſe opinion de ſa prudence, s'il ne réuſſit pas ; il aime mieux riſquer de ſe faire battre, & perdre toute une armée, eſpérant qu'il ne paſſera que pour malheureux. Ainſi, il n'eſt point étonnant qu'un général préfére de combattre. Mais quand l'occaſion ne s'en préſente pas, ou quand il eſt fort inférieur, & qu'il eſt forcé de faire quelqu'entrepriſe d'éclat, par des conſidérations particulières ; alors ce général eſt bien heureux, s'il ſe trouve à portée d'une place ſuſceptible d'être emportée de vive force ; car s'il la prend, il ſe couvre de gloire en perdant très peu de monde ; s'il la manque, il ſe retire avec une perte infiniment moindre qu'après une bataille, & ne peut-être ſuivi par une garniſon, trop heureuſe d'avoir échappé au péril qui la menaçait. Il y a donc tout à gagner, & peu de choſe à perdre dans une pareille opération.

La ſituation où ſe trouve l'armée ſuédoiſe, ne ſemble point lui préſenter d'opération à faire, qui puiſſe remplir un auſſi grand objet : même une bataille gagnée ne la menerait à rien d'utile. Il convient donc, d'examiner avec grande attention les moyens de poſſibilités, qui ſe trouvent à l'attaque de vive force de la ville de Stetin. Je dis de vive force, parce

qu'il faut bien ſe garder de ſe borner au projet de la ſurprendre, puiſque la diſpoſition de l'attaque doit être telle, que ſon ſuccès ſoit également certain, quoiqu'elle ſoit découverte. Il eſt queſtion ici d'employer à la fois les deux moyens, la ſurpriſe pour approcher le plus près qu'il eſt poſſible, & l'attaque pour combattre la garniſon, & la forcer dans tous ſes poſtes. Le premier moyen manquant un peu plutôt, un peu plus tard, les troupes doivent aller également à leur deſtination, comme l'on fait toujours à l'attaque des camps retranchés, où les attaquans, quoique découverts, & quoiqu'ayant en tête une armée, ne laiſſent pas que de pouſſer juſqu'au bout leur attaque; & leur opiniâtreté eſt ordinairement ſuivie du ſuccès. Ainſi, c'eſt dans la vue d'employer ces deux moyens, qu'on a fait les diſpoſitions jointes à ce projet.

La ville de Stetin paraît être dans le cas de celles qu'on peut eſpérer d'emporter par eſcalade dans une nuit, parce que les foſſés ſont ſecs, que ſes remparts ſont de terre, ſans être revêtus; & l'on ſait que ce qui fait la ſûreté des places à foſſés ſecs, c'eſt la profondeur des foſſés, & la hauteur d'un rempart revêtu, & de ſa contre-eſcarpe. Ici il n'y a point de contre-eſcarpe; il eſt vrai qu'on a ajouté avec beaucoup de dépenſe, autour de l'ancienne enceinte de la place, des ouvrages extérieurs qui ſont revêtus, & font le tour de la ville; mais il n'y a point de foſſés devant la plûpart de ces ouvrages; c'eſt un ſimple chemin couvert, & un glacis qui les couvre. D'où

il ſuit, qu'on peut ſans aucune difficulté, entrer dans le chemin couvert, paſſer entre les ouvrages extérieurs, pour ſe rendre dans le grand foſſé. On peut encore plus facilement les prendre par la gorge, euſſent-ils même un foſſé; alors avec de fort petites échelles, on peut eſcalader le rempart, avec d'autant moins de peine qu'il eſt en fauſſe braie, & que cette fauſſe braie étant occupée en force, le rempart ne peut plus ſe ſoutenir. De plus, la ville ſe trouve enceinte d'une ancienne muraille à tour quarrée, qui aboutit des deux bouts près de la rivière où elle finit, laiſſant un grand paſſage entre la rivière & la dite muraille; de façon qu'elle ne continue point le long de la rivière. Il n'y a que trois poſtes à cette muraille, & les deux paſſages au bord de la rivière. Dès qu'on eſt ſur le rempart, & que l'on a fait une coupure devant chacun des trois poſtes, on eſt ſûr que la garniſon ne peut venir au ſecours du rempart, que par les deux paſſages près de la rivière. Ces circonſtances étant connues, voici d'abord les premières diſpoſitions qui peuvent être faites pour ſe rendre maître de cette ville, dont la garniſon, quoiqu'aſſez forte, n'a preſque point de troupes réglées, parmi leſquelles même il ſe trouve beaucoup de Saxons engagés par force.

Pour l'exécution de ce projet, l'armée ſuédoiſe peut être campée juſqu'à deux mille de diſtance de la ville. Il y aurait quelque choſe à gagner du côté des facilités, en étant moins éloigné; mais il pourrait y avoir à perdre par

l'exactitude du ſervice dans la place, & la force des poſtes, ſi l'armée était plus près. Il ſerait cependant poſſible que cela ne fût pas, par la grande ſécurité où l'on eſt dans les places de cette force. On n'y ſonge point du tout à ſe garantir d'une attaque ſubite. Mais on ſuppoſera ici l'armée campée à un mille & demie, puiſque ſi elle ſe trouve plus près, les diſpoſitions en ſeront plus faciles.

L'armée ſe camperait donc en avant de Löckenitz à Biſmarck, diſtant d'un mille & demi * de la ville. Elle détacherait trois mille hommes à Parch ſur l'Oder, & elle placerait un corps pareil à la Dentin, moitié chemin de Biſmarck à Parch, afin de ſoutenir le premier corps, qui aurait ordre de s'emparer de Gartz, petite ville du même côté ſur l'Oder, & de s'emparer auſſi de Greiffenhagen, de l'autre côté de la rivière, vis-à-vis Parch. Ces troupes feraient toutes les démonſtrations de vouloir préparer un paſſage pour l'armée. Sous ce prétexte, elles conſtruiraient beaucoup de bâteaux, avec les bois qui ſe trouvent abondamment dans les iſles formées en grand nombre par le fleuve. Elles s'empareraient auſſi de tous les bâteaux, qui pourraient être depuis Schwedt, Gartz, Greiffenhagen, & au-deſſous.

L'armée dans cette poſition ſe porterait en avant, ainſi que les deux corps de la Dentin & de Parch, juſqu'à une lieue de Stetin, afin de fourager les villages qu'elle aurait laiſſés

(*) Trois lieues de France.

derrière elle, & d'avoir l'air de n'avoir pris cette poſition que pour manger le pays dans les environs de la ville. Si le gouverneur faiſait ſortir un détachement, & qu'il oſât quitter le pied de ſes glacis, il devrait être chargé vigoureuſement, & conduit juſqu'à la portée du fuſil de la paliſſade, de manière à en impoſer à cette garniſon. Cette même manœuvre devrait être répétée en dix à douze jours de tems, au moins trois fois, afin de bien reconnaître les approches de la place, lever la carte exacte de tous les chemins qui conduiſent à la Porte-Neuve, à la Porte-de-Mulh, & au Fort-de-Pruſſe. La garniſon s'accoutumerait de cette manière, à voir cette armée s'approcher de ſes remparts; & ſi ces premiers détachemens avaient été bien mal-traités, elle craindrait d'en expoſer encore, & ſe tiendrait dans ſes remparts ſans s'étonner de ces manœuvres.

A la faveur de ces différens mouvemens, on enléverait quelques uns des plus notables du pays, ſous prétexte de contribution; mais en effet, pour tirer d'eux des éclairciſſemens ſur l'intérieur de la place; on feindrait avec eux, qu'on a deſſein de faciliter l'évaſion des Saxons, qui y ſont retenus de force; on promettrait une très-groſſe récompenſe, s'ils avaient de bons avis à donner là-deſſus, mais qu'ils ſeraient pendus, s'ils diſaient une ſeule choſe qui ne fût pas vraie; on les ferait garder à vue, avec défenſe de les laiſſer parler à perſonne; on les tiendrait ſéparés, & l'on répandrait dans l'armée, qu'on a trouvé ces

gens-là chargés de lettres, qui dénotent qu'ils ſont eſpions; afin que l'exactitude, avec laquelle ils ſeraient gardés parût toute ſimple. Il faudrait auſſi envoyer de gros partis par différens chemins la nuit, juſques ſur le glacis de la place, qui reviendraient le lendemain matin droit au camp, afin de prendre les patrouilles que la garniſon voudrait tenir dehors, & rendre le gouverneur fort circonſpect ſur ces ſortes de détachemens de la garniſon en avant la nuit. Mais le plus grand avantage de cette manœuvre ſerait la fuſillade, qui ſe ferait à la rencontre de ces détachemens près de la place; parce que ſi l'on en trouvait quelques uns la nuit de l'exécution, & qu'on les pouſſât juſques ſur le glacis, on n'en prendrait point l'allarme dans la ville. Il faudrait ſur-tout s'attacher à bien connaître les chemins qui ne paſſent point dans les villages.

Tous ces préparatifs devraient durer dix à douze jours; ce qui doit ſuffire auſſi pour la conſtruction d'une quantité de radeaux, capables d'embarquer au moins douze cent hommes du corps de Parch avec du canon. Lorſque la nuit de l'expédition ſerait fixée, on prétexterait encore un fourage, pour poſter une forte chaîne à une demie lieue de la ville, & une double chaîne encore plus forte, à une demie lieue de la première, avec quelques valets & quelques fourageurs répandus dans les villages, qui emmèneraient en effet des chariots de fourages au camp. Une heure avant la nuit, la première chaîne ſe replierait ſur la ſeconde; alors cette première fe-

rait face, & la ſeconde ſe mettrait en marche lentement. Un quart d'heure devant la nuit cloſe, la première chaîne ſe retirerait auſſi pour faire halte à la nuit fermée, afin que les partis ennemis fuſſent bien aſſurés de la retraite.

L'on formerait trois attaques à la ville, & deux au Fort-de-Pruſſe; ſavoir à la ville, une à la gauche du côté de la porte de Mulh, une au centre au front de la porte neuve, & une du côté de la rivière, aux deux ponts qui la traverſent.

Attaque de la gauche.

L'attaque de la gauche commandée par Mr. de Lantingshauſen premier lieutenant-général de l'armée, aura ſous lui, outre les officiers généraux & commandans particuliers des diviſions, deux ingénieurs en chef, & quatre ingénieurs ordinaires, pour diriger les attaques, & conduire chaque diviſion à ſa deſtination. Ces ingénieurs ſeront pris dans le nombre de ceux, qui auront accompagnés Mr. le marquis de Montalembert dans ſes reconnaiſſances, & qu'il aura inſtruit à fond de ſon projet d'attaque.

Cette attaque de la gauche ſera compoſée de trois corps: le premier de deux mille quatre cent trente-deux hommes, ſera muni de trente-deux grandes échelles, où trois hommes peuvent monter de front, & quatre-vingt ſeize petites diſpoſées pour être aſſemblées les unes avec les autres. On donnera

plus en détail les dimenſions de ces échelles, en faiſant connaître les chevaux-de-friſe qui ſervent à les former.

Les grandes échelles auront chacune quarante hommes uniquement attachés à elles, faiſant pour les trente-deux mille deux cent quatre-vingt hommes. Chaque petite aura douze hommes, faiſant pour les quatre-vingt ſeize échelles onze cent cinquante-deux hommes. De manière que les trente-deux grandes feront entrer de front ſur le rempart quatre-vingt ſeize hommes, & les petites autant; ce qui ſera cent quatre-vingt douze hommes, qui parviendront à la fois ſur le rempart à cette attaque, de la façon qu'il ſera détaillé dans l'inſtruction particulière de ce corps. Mais comme ils ne ſeront que ſur douze hommes de profondeur à peu près, & qu'on monte facilement trente pieds à une échelle en une demie minute, il ſuit qu'en moins d'une minute chaque file de douze hommes, ſera parvenue du fond du foſſé ſur le rempart; ce qui y formera deux mille quatre cent trente-deux hommes pour cette attaque.

Le ſecond corps de cette attaque ſera de de ſix cent quarante hommes, deſtinés pendant l'attaque du rempart, à eſcalader & prendre par la gorge les ouvrages extérieurs de ce côté, ainſi qu'il ſera expliqué dans l'inſtruction particulière faite pour ce corps.

Le troiſième corps de douze cent hommes, où ſeront les drapeaux & l'artillerie, ſe tiendra près de la barrière du chemin couvert, pour entrer lorſque les troupes parvenues

dans l'intérieur, auront baiſſé le pont-levis, & de la manière qu'il ſera dit dans ſon inſtruction particulière.

Attaque du centre.

L'attaque du centre, qui ſera la principale, ſera commandée par le comte d'Hamilton, général de l'armée. Elle ſera double, & compoſée du double de troupes deſtinées à la première; elle ſera dirigée par quatre ingénieurs en-chef & huit ingénieurs ordinaires, choiſis parmi ceux qui auront montré le plus de bonne volonté & d'intelligence dans les reconnaiſſances de la place. Ils ſeront dirigés eux-mêmes par Mr. le marquis de Montalembert, qui s'eſt chargé de conduire cette double attaque au haut du rempart.

Cette attaque ſera compoſée de ſix corps, de pareille force que ceux de l'attaque de la gauche, & diſpoſés de même, dont deux de deux mille quatre cent trente-deux hommes chacun, ayant de même chacun trente-deux grandes échelles & quatre-vingt ſeize petites; deux corps de ſix cent quarante hommes chacun, pour s'emparer des ouvrages extérieurs; & deux de mille deux cent hommes, qui ſe réuniraient en entrant par la même porte, avec les drapeaux & le canon. Les ſix corps feront huit mille cinq cent quarante-quatre hommes deſtinés à cette double attaque, qui doit avec de pareilles forces, décider tout le ſuccès de l'entrepriſe, quel que puiſſe être celui des autres attaques.

Attaque

Attaque de la rivière.

L'attaque des deux ponts de la rivière ſera commandée par Mr. le comte d'Heſſenſtein, général-major, qui aura avec lui un ingénieur en chef, & deux ingénieurs ordinaires, inſtruits comme les précédens, du détail des opérations. Cette attaque ſera compoſée d'un corps de douze cent hommes, qui deſcendra ſur des radeaux, pour ne commencer l'attaque des ponts, que lorſque le feu des autres attaques aura fait connaître qu'elles ſont commencées, & ſe conformer d'ailleurs à ſon inſtruction particulière.

Attaque du fort de Pruſſe.

Les deux attaques du fort de Pruſſe, compoſées de mille hommes chacune, aux ordres de Mr. d'Ehrenward, ſeront dirigées de la même manière que les précédentes, & ſeront exécutées ſuivant leur inſtruction particulière.

Après ce premier apperçu du total de la diſpoſition générale, il ne reſte plus qu'à faire connaître les manœuvres qui devront être exécutées par chaque corps dont ſera compoſé chaque attaque, & dreſſer les inſtructions particulières pour chacun, leſquelles contiendront des renſeignemens certains, pour qu'il arrive à ſa deſtination ſans pouvoir s'y méprendre, quelqu'obſcurité qu'il puiſſe faire, les commandans devant être ſecondés d'ail-

employer., pour que ſa démiſſion ne ſoit pas acceptée.

Nous avons enfin reçu des nouvelles de l'armée Ruſſe. L'officier ſuédois qui y réſide, mande du quartier-général de Rets, le 28 d'Octobre, que l'armée eſt partie de Stargard le 17 après un conſeil de guerre dans lequel Mr. de Fermer a annoncé, que quoiqu'il eût eu des ordres de l'impératrice de Ruſſie de continuer ſes opérations, il était obligé, faute de ſubſiſtance, de ſe retirer derrière la viſtule; à quoi le baron de Stein, entrepreneur de tous ſes vivres, lui a répondu, que s'il voulait indiquer les lieux d'emplacemens des magaſins, il ſe chargait de le faire vivre tout l'hiver en Poméranie; mais il n'a rien voulu entendre, & il a dépêché un officier à Petersbourg, pour expliquer ſes raiſons.

Une autre nouvelle auſſi importante, eſt celle du départ de Mr. de Dhona, pour ſe rendre avec les deux tiers de ſon armée à Berlin. Il faut qu'il ait quitté Stargard peu de tems après la retraite des Ruſſes. Il marche ſur deux colonnes d'environ cinq mille hommes chacune. Celle de la droite, où Mr. de Dhona eſt, a paſſé par Stetin, & eſt arrivée le 4 à Engermande, où elle doit avoir eu ſéjour. La colonne de la gauche a paſſé l'Oder à Schwedt. On n'eſt point auſſi ſûr de ſa force & de ſa direction, que de celle de la colonne de la droite. Ainſi, avec le corps du général-major de Wedel, qui eſt parti le 27 du camp qu'il occupait à deux lieues & demie d'ici, on peut compter qu'il marche en Luſace un renfort de quinze

à ſeize mille hommes. On ne ſait point ſi c'eſt ſur la retraite des Ruſſes, que Mr. de Dhona eſt marché en Luſace, ou ſi c'eſt ſur des ordres antérieurs. Il reſte à ſavoir ſi les Ruſſes, qui ne peuvent plus avoir devant eux qu'un corps d'obſervation de quatre à cinq mille hommes, ne changeront rien au projet d'aller derrière la Viſtule. On prétend qu'ils aſſiègent toujours Colberg.

LETTRE

de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT, en réponſe à ſa lettre du 2 Octobre.

Stockholm, le 17 Octobre 1758.

JE reçus avant-hier, monſieur, la lettre ſans ſignature, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 2 de ce mois.

Lorſque je vous ai marqué la peine que je ſentais, en croyant appercevoir que des combinaiſons politiques, ſur le peu de confiance que pouvaient mériter les propoſitions des Ruſſes, retenaient le général d'Hamilton ſur les partis que les combinaiſons militaires auraient dû faire prendre, j'ignorais alors que ce général eut répondu à Mr. de Fermer, de façon à lui marquer beaucoup de bonne volonté ſur leur jonction, & ſur la propoſition de s'approcher de Schwedt. Vous vous rappellez, monſieur, que vous ne m'en mandiez rien,

& que ce que vous me marquiez à cet égard, pouvait assez naturellement m'induire à craindre, que la réponse du comte d'Hamilton n'eût pas été aussi positive & aussi satisfaisante pour le général Russe; mais je vois avec grand plaisir, que les choses à cet égard se sont passées comme nous pouvions le désirer.

L'impossibilité pour l'armée suédoise, d'agir efficacement seule & abandonnée à ses propres forces, est une vérité que nous avons bien sentie, comme vous savez, même avant l'ouverture de la campagne. La nécessité étant reconnue, de combiner les forces de cette couronne avec celles d'une autre plus puissante qu'elle, la Russie était celle avec laquelle ce concert se trouvait le plus facile, le plus prompt, & peut-être le plus utile à former. Vous savez que ce fut sur ce principe que nous dressâmes & que nous proposâmes à la cour de Petersbourg des plans bien combinés, dont je crois que le succès est infaillible, mais sur lesquels nous n'avons jamais eu de réponse. J'ai été moins surpris de ce silence, dont je puis démêler les causes, qu'affligé des effets & des suites à prévoir de ce manque de concert. Cependant je ne me suis point découragé, ni rebuté de solliciter la Russie de se concerter & d'agir avec les Suédois. Ç'a été pour ne point se rallentir dans ces instances, & pour les rendre également pressantes de tous les côtés, que je vous ai prié de solliciter le comte d'Hamilton, de trouver au plutôt les moyens de faire parvenir les mêmes instances directement à Mr. de Fermer, & de lui

demander l'exécution de ce concert proposé par le général Russe lui-même le 23 Août.

La jonction des Suédois avec Mr. de Daun, qui a été proposée à vous & à moi par le duc de Choiseuil, est devenue impossible, vu la position actuelle des armées autrichienne & prussienne, comme je vous l'ai marqué dans ma dernière lettre. Il n'est pourtant pas vrai, comme on vous le dit, que Mr. de Daun se soit retiré: mais le roi de Prusse ayant changé de position & s'étant porté à Bautzen, Mr. de Daun a fait de son côté un mouvement, tel que l'exigeait celui de l'ennemi, & il s'est porté à Neustadt; mais enfin la jonction des Suédois n'en étant que plus impossible, il reste également nécessaire de porter ses vues à la jonction avec les Russes.

Mr. de Fermer se plaint toujours de n'avoir nulle nouvelle du comte d'Hamilton. Je sais tout ce qu'on peut dire, pour prouver qu'il se plaint à tort, & qu'on pourrait lui faire le même reproche avec bien plus de justice; mais je voudrais & je crois important, qu'on lui fermât la bouche même sur ces plaintes, tout injustes qu'elles sont. La cour de Pétersbourg dans les notes qu'elle nous donne, montre des intentions vigoureuses, comme vous le verrez par la copie que je vous envoye ici jointe de la dernière de ces notes.

J'ai cru entrevoir jusqu'apréfent de l'espérance, que les effets répondraient aux paroles; mais la conduite actuelle de Mr. de Fermer, & sa dernière marche me paraît peu conséquente à ce langage. Nous savons qu'il s'est porté à

Piritz, & qu'il a fait occuper Stargard. Si ſon projet eût été de paſſer l'Oder à Schwedt, il eût été ſuperflu de ſe porter ſi fort ſur la droite. Je crains donc beaucoup qu'il n'ait pas d'autre deſſein, que de conſommer les ſubſiſtances de la Poméranie citérieure, pays neuf & encore intact, & de ſe retirer en ſuite ſur la Viſtule. Si cette conjecture ſe réaliſe, il deviendra aſſurément impoſſible aux Suédois de prendre d'autre parti, que celui que vous propoſez de ſe retirer ſur la Péene, de la garder tant qu'elle ſera tenable, & de ſe renfermer enſuite dans Stralſund, après avoir prévu & pourvu d'avance aux moyens de ne s'y pas trouver dans la détreſſe & dans le danger où ils y étaient l'année paſſée.

Je ne penſe pas que le général d'Hamilton ait beſoin d'une autoriſation nouvelle & ſpéciale, pour prendre ce parti, lorſqu'il en ſera tems, puiſque vous n'ignorez pas combien ſes pouvoirs ſont illimités pour tout ce qu'il jugera expédient de faire.

En attendant j'apprends avec grand plaiſir, qu'on ſe propoſe de quitter inceſſamment Rupin, où on n'aurait jamais dû aller, pour marcher à Zedenick, où on devrait être avec toute l'armée; mais je vous avoue que je ne comprens pas pourquoi on différe ſi long-tems à exécuter ce mouvement. Quand on reconnaît qu'on a fait une faute, peut-on la réparer trop-tôt? Les ſubſiſtances que vous trouvez où vous êtes, peuvent-elles vous dédommager du tems que vous perdez, & du riſque que vous courez que l'ennemi ne s'empare de

Zedenick, & que vous ne ſoyez plus à tems d'y revenir?

Quant aux contributions, nous voyons d'ici, combien ce que l'on en tire eſt au-deſſous du médiocre. Il s'en faut bien que les Suédois ſachent imiter les beaux exemples que le roi de Pruſſe leur donne ſur cela, & dont l'imitation ſerait pourtant ſi bien placée dans ſes Etats. J'attens donc avec impatience d'apprendre votre marche & votre arrivée à Zedenick. Je penſe ainſi, parce qu'un militaire ne peut penſer autrement; mais je ne vous cacherai pas qu'il s'en faut bien qu'on ſoit ici de notre avis ſur cette marche à Zedenick. On trouve qu'elle comporte un air d'être arrêtée par Mr. de Wedel, de le craindre & de l'éviter.

On ne comprend pas, (& quant à moi, j'avoue que j'en ſuis ſurpris moi-même,) que ni vous en m'écrivant, ni le comte d'Hamilton dans aucune de ſes lettres, ne faſſiez aucune mention de Mr. de Wedel. Vous ne m'avez jamais parlé de ſa poſition, ni de ſa force. Nous ſavons qu'il n'a vis-à-vis de vous que ſept à huit mille hommes de troupes médiocres, & la plupart de nouvelles levées. Où s'eſt-il porté? Sa poſition eſt-elle inattaquable? Si elle ne l'eſt pas, pourquoi le comte d'Hamilton, plus fort au moins du double, ne l'a-t-il pas déja attaqué? Enfin pourquoi ne profite-t-il pas de ſa ſupériorité, pour vexer & détruire un ennemi ſi inférieur à lui? S'il a ſon monde enſemble, il doit en être plus aiſé à accabler. S'il s'eſt ſéparé dans des poſtes,

pourquoi ne le pas détruire en détail, & pourquoi se tenir sur la deffensive devant lui? Voilà ce qu'on ne conçoit pas ici, & ce que j'ai peine à expliquer moi-même. Cette conduite en apparence timide, excite ici un murmure général: & vous devez juger qu'il sera fort augmenté encore par la marche sur Zedenick, qu'on regardera comme une retraite. On veut ici que l'armée montre de l'audace; on veut qu'elle se batte. L'affaire de Ferbellin a fait dans le public un effet merveilleux. Que les généraux suédois se fassent battre; qu'ils fassent tuer un tiers ou plus de l'armée, pourvu qu'elle se soit bien battue, ils seront approuvés, loués, élevés aux nues; mais on ne leur pardonnera pas un quart de lieue de retraite sans coup férir, le salut de l'armée dût-il en dépendre.

Tel est le génie de cette nation: & les généraux doivent le connaître. On veut ici que l'armée marche à Berlin. C'est le cri public. J'ai beau représenter qu'il n'y a ni profit, ni avantage, ni gloire à se promettre d'aller toucher barre à Berlin, & de revenir aussitôt sur ses pas. J'ai beau exposer les obstacles à surmonter pour y aller, les difficultés & les risques de la retraite; j'ai toute la peine imaginable à faire entendre cela aux gens même les plus sensés. On me répond: „ mais „ qu'il fassent donc quelque chose de mieux; „ qu'ils fassent voir l'ennemi à nos braves „ soldats; qu'ils ne restent pas les bras croi„ sés devant une poignée de monde; qu'ils „ ne fassent pas dire à toute l'Europe, que

„ huit mille Prussiens ont arrêté & fait reculer l'armée suédoise. "

Voilà les propos dont la ville & la campagne retentissent. Je ne suis pas si échauffé sur cela; mais j'avoue cependant, que la réputation des armes est à mon avis importante à soutenir, & qu'ainsi je n'approuve pas que l'armée suédoise, au lieu de prendre le ton imposant & offensif devant un ennemi faible & inférieur, n'ait agi jusqu'ici qu'en tâtonnant & sur la defensive. Cette conduite ne cadre guère avec les résolutions nerveuses & actives que le comte d'Hamilton affiche dans ses lettres au ministère.

Mais la solution de ce paradoxe ne se trouve que trop clairement dans l'anarchie indécente, que ce général laisse établir dans son armée. Je me représente aisément & au naturel le tableau que vous m'en faites. Il est aussi frappant qu'affligeant. Quoique je connaisse depuis long-tems le caractère facile du comte d'Hamilton, je n'aurais pas cru que sa faiblesse pût être poussée jusqu'à cet excès. Je vous prie de lui dire de ma part, & confidemment, qu'on est surpris ici du peu d'usage qu'il fait de l'autorité très-étendue qu'on lui a donnée, & dans laquelle on est résolu de le soutenir. On voit avec peine qu'il ne fasse pas un pas sans l'avis du conseil de guerre; que le généralat qu'on lui a confié, le rendant supérieur à tous ses égaux en grade, il ne se regarde que comme leur égal, & les associe au commandement, dont par-là il ne lui reste à lui-même que la moindre partie; qu'on est indigné de tout ce qui

revient ici du cahos & du manque de ſubordination qu'il introduit dans cette armée, qu'on ne comprend pas comment ce général s'eſt laiſſé dire en face par un Kalling, *qu'il ferait ſon devoir, mais qu'il ne ſe diſtinguerait pas.* Un miſérable qui tient ce propos, ignore ſans doute que ſon devoir eſt de ſe diſtinguer; & un général qui l'écoute de ſang froid, laiſſe avilir ſon autorité. Si le comte d'Hamilton avait fait arrêter Mr. Kalling, & l'avait renvoyé en Suède, ce général ſe ferait attiré par-là des louanges, des approbations & un redoublement de confiance de la part du gouvernement; le mauvais & ſéditieux officier eut été traité ſelon ſon mérite, & un parail exemple de ſévérité aurait maintenu la ſubordination, la règle, & contenu tous ceux qui peuvent être auſſi mal intentionnés. Dites, je vous prie, au comte d'Hamilton, que comme ſon ſerviteur & ſon ami, je lui demande en grace, de remédier au plutôt à ces déſordres, que la facilité de ſon caractère & la bonté de ſon cœur occaſionnent; que je lui conſeille de prendre le ton impoſant, & de ne pas manquer la première occaſion qu'on lui donnera de faire un exemple de ſévérité ſur quiconque s'écartera de la ſubordination & du devoir, fût-ce encore ſur ce Kalling lui-même: qu'il le renvoie en Suède & qu'il porte ſa plainte; elle ſera bien reçue. Ce que le comte d'Hamilton allègue, qu'il ne peut s'empêcher d'employer les officiers principaux à leur tour, eſt une idée & un phantôme qu'il ſe fait. Qu'il liſe ſes inſtructions, & il y trouvera le pouvoir abſolu d'employer qui bon

lui ſemble dans toutes les occaſions. Enfin qu'il refléchiſſe, que ſes ménagemens outrés & relatifs à la diète, ne peuvent que l'égarer & produire des effets directement oppoſés à ceux qu'il en pourrait attendre; puiſqu'il doit ſavoir que ſi le ſervice ſe fait à la rigueur, & ſi l'on ſe bat bien, il aura pour lui la nation & la diète, mais ſi le déſordre continue & augmente, s'il en réſulte une inaction odieuſe à la nation, ſi enfin il ſe laiſſe entrainer dans la dépendance de ceux qui doivent être dans la ſienne, il ſera ſeul chargé de toutes les iniquités: tous les mauvais ſuccès lui ſeront imputés, ſans que les conſeils de guerre qu'il aura tenus, puiſſent le juſtifier, encore moins ſon indulgence & ſa faibleſſe. Voilà des conſidérations que je vous prie de vouloir bien lui mettre confidemment ſous les yeux. Entre vous & moi, je ſens bien que le meilleur & peut-être le ſeul reméde ſûr qu'on pût apporter à tout ceci, ſerait de donner à cette armée un chef étranger, qui par ſa capacité ou par ſa naiſſance eût aſſez de poids, pour que tout ſe pliât ſous ſon autorité. Un des princes de Saxe pourrait peut-être remplir aſſez bien cet emploi; mais un pareil parti à prendre, rencontre en ce pays-ci de ſi grandes difficultés de tout genre, que je les regarde comme preſqu'inſurmontables. Il faudrait du moins bien des peines, du tems & une combinaiſon de moyens préparés pour amener cette réſolution. Soyez ſûr, que ſi j'y voiais jour, je ne laiſſerais pas échapper le moment; mais en attendant il ne faut pas y compter. Dites donc, je vous prie, au comte d'Hamil-

ton, que je ne puis pas approuver ce découragement qui le porte à vouloir se défaire du commandement. C'est une idée splénétique que je l'exhorte à abandonner. Il doit sentir toutes les raisons que je pourrais lui déduire pour le détourner de cette retraite. Je le rappelle donc à son courage d'esprit & à ses intérêts.

A l'égard de ce que vous désirez, monsieur, que je vous éclaircisse sur les partis que le ministère suédois juge les plus convenables à prendre pour cette armée, & sur le langage que vous devez parler en conséquence; tout ce que je puis vous dire sur cela, c'est que tous les partis les plus vigoureux seront toujours les plus approuvés ici. On ne m'a pas disposé à envoyer de nouveaux ordres au comte d'Hamilton, ceux qu'il a étant illimités. S'il a confiance en vous, & qu'il écoute vos conseils, qu'il les suive; qu'il exécute & qu'il ne se laisse pas balotter par les avis contraires de tous les généraux. Ses instructions n'approuvaient pas, me dites vous, qu'il allât chercher Mr. de Dohna pour le combattre; mais on conclura toujours mal & faux sur ces instructions, si au lieu d'en prendre l'esprit, on s'attache à la lettre, & si on l'applique au moment actuel, au lieu de se transporter au tems & aux circonstances où elles ont été dressées. Quand Mr. de Dohna avait trente mille hommes, & qu'il était dans la Poméranie citérieure ou à Custrin, sans doute, il ne convenait pas alors de l'aller chercher, & c'eût été s'écarter du plan formé par les généraux suédois eux-mêmes; mais aujourd'hui que Mr. de Dohna

n'a plus que douze à quinze mille hommes des plus médiocres troupes de ſon maître, & que ſa poſition eſt rapprochée, ne doit-on pas juger que le changement des circonſtances en entraîne de néceſſaires dans les inſtructions précédentes? Je ne décide pas pour cela qu'il faille abſolument aller attaquer Mr. de Dohna: il faudrait être ſur les lieux pour raiſonner ſur cette opération & la combiner; mais je l'approuverais ſi elle eſt exécutable ſans d'autres inconvéniens plus grands. Enfin ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'on veut abſolument ici que l'armée agiſſe contre l'ennemi, & vous ne ſauriez trop y exhorter ce chef. Si les Ruſſes ſe retirent, & qu'on ſoit à la fin obligé d'en faire autant, il faudra du moins que ce ſoit le plus tard qu'on pourra, & après avoir épuiſé tous les moyens de faire autrement; mais il ne faut pas ſe flatter que cette retraite ſera excuſée, ſi elle s'exécute après n'avoir fait autre choſe que des marches inutiles, incertaines, ſans objet, ſans avoir combattu l'ennemi & en paraiſſant l'éviter par-tout, comme on a fait juſqu'à préſent. Voilà ſur quoi on peut compter.

Quelques mille hommes de la garniſon de Stetin ſont venus à Demmin & à Anclam. Les payſans de Lœtz ſe ſont défendus & le bourg a été pillé. Dès que le général d'Hamilton en ſera informé, il aura le plus grand tort, s'il ne fait pas piller un ou deux bourgs en Brandebourg. Il aurait dû le faire à Perbelin, dont nous ſavons que les bourgeois ont fait feu ſur les Suédois. D'où viennent ces ménagemens des Suédois pour les Pruſſiens, qui tournent

avec raiſon cette indulgence en ridicule? Croit-on que les Pruſſiens aſſiſteront auſſi à la diète?

Cette lettre eſt déja ſi longue, monſieur, qu'il eſt tems de la finir.

Je connais quelles ſont vos peines & vos embarras, pour porter au bien des gens qui ſe mettent preſque hors d'état de ſe faire; mais je ne puis que vous exhorter à ne pas perdre courage, & à les porter à montrer plus de nerf qu'ils ne font. Ils ont de la poudre, des balles & des bayonnettes, & l'on eſt outré ici du peu d'uſage qu'ils en font. C'eſt ce que vous ne devez pas leur cacher, & peut-être ne l'ignorent-ils pas, tant les clameurs à cet égard ſont générales & publiques ici, hors dans les environs du ſanctuaire, où vous jugez bien qu'on parle un autre langage, & que leur conduite eſt fort approuvée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

P. S. Nous apprenons dans le moment que Mr. de Fermer a dû recevoir un courier de ſa cour, avec ordre précis de paſſer l'Oder & de joindre les Suédois. Cela relève mes eſpérances, & me fait voir avec d'autant plus de plaiſir votre projet de rapprocher l'armée de ce fleuve. Mais je répète mes inſtances pour que le général d'Hamilton faſſe coûte qui coûte parvenir de ſes nouvelles à Mr. de Fermer.

Je dois encore vous ajouter, qu'on eſt fort ſcandaliſé ici de la facilité avec laquelle le comte

comte d'Hamilton donne des permiſſions à pluſieurs des officiers de quitter l'armée pour revenir en Suède. Y a-t-il en effet rien de plus indécent ? Il l'eſt à eux de le demander, & autant à lui de l'accorder. Ce n'eſt ni dans nos armées ni dans celles du roi de Pruſſe, que le comte d'Hamilton a vu demander & obtenir de pareilles permiſſions dans le cours d'une campagne, hors dans certains cas auſſi preſſans qu'ils ſont rares.

N°. XV.

Autre lettre de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT, en réponſe à ſa lettre du 9 Octobre.

Stockholm, le 21 *Octobre* 1758.

J'AI reçu, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 9 de ce mois, par laquelle je vois que ce que j'avais prévu eſt arrivé, c'eſt-à-dire, que l'ennemi s'eſt emparé de Zedenick & vous met dans l'impoſſibilité d'y aller. C'eſt un effet de la lourde faute qu'on a faite de ſe porter à Neu-Rupin, & de celle, plus condamnable encore, qu'on a faite d'y reſter trop long-tems, après avoir reconnu ce premier tort.

Quant à la diſette & aux incommodités que vous recevez des troupes légères qui vous environnent, en vérité, il eſt bien ſingulier, &

& j'oſe le dire, honteux, que l'armée ſuédoiſe ſe laiſſe vexer, entourer & affamer par une poignée de monde aux ordres de Mr. de Wedel, ſans avoir oſé l'attaquer & le mettre ſur la défenſive, au lieu d'y reſter devant lui. Cette conduite eſt inconcevable; mais enfin il ſerait ſuperflu d'en faire la critique: il ne faut ſonger qu'au remède.

Voici de grandes & bonnes nouvelles, qui remettront peut-être un peu de fermeté & moins de trouble dans l'eſprit des généraux ſuédois.

Le 10 de ce mois Mr. de Soubiſe a attaqué & battu l'armée commandée par les généraux Oberg & d'Yſenbourg. Il leur a pris dix-huit pièces de canon, beaucoup de drapeaux & des étendarts, &c.

Mais ce qui eſt plus déciſif encore, & que nous apprenons dans le moment, c'eſt que le 14, le roi de Pruſſe a été battu & entièrement défait par Mr. le comte de Daun. Le roi de Pruſſe a été bleſſé. Il a perdu cent & dix canons; le prince François de Brunſwick & le maréchal Keith tués, le prince Mauritz de Deſſau bleſſé & pris; enfin, c'eſt une déroute totale, & qui doit coûter au roi de Pruſſe plus de trente mille hommes, tués, pris ou déſertés. La fuite de ce prince a été dirigée vers Dreſde, & je doute que Mr. de Daun ait pu lui en couper la retraite; mais je ne doute pas qu'il ne l'y ſuive. Je préſume auſſi qu'il appellera à lui MM. de Wedel, de Dohna, & tout ce qu'il a pour ſe renforcer & prévenir ſa perte totale. Quel dommage que les Suédois ne veuillent ou ne puiſſent rien faire dans un

ſi beau moment? Les cours de France & de Vienne le déplorent; mais enfin, tâchons du moins d'en tirer quelque parti, & il y a encore moyen. Il eſt certain que Mr. de Fermer a ordre poſitif de ſe joindre aux Suédois; mais je ne puis pas vous cacher, que leur conduite juſques à préſent fait ſoupçonner qu'ils ne veulent ni ſe joindre ni rien faire. Il eſt donc plus important que jamais d'effacer cet injurieux ſoupçon. Il en eſt tems. Vous pouvez compter que Mr. de Fermer s'approche actuellement de Schwedt, & ſe diſpoſe à paſſer l'Oder. Il ſerait impardonnable au comte d'Hamilton, de n'avoir pas donné de ſes nouvelles à ce général ruſſe, comme je vous ai prié dans trois lettres de ſuite de l'en ſolliciter; mais enfin, s'il ne l'a pas fait, qu'il le faſſe donc; qu'il s'approche de l'Oder où les Ruſſes ſe joindront, & qu'ils profitent enſemble du moment ſi favorable d'accabler l'ennemi commun, battu & déconcerté. Voilà peut-être l'inſtant & le moyen de lui faire demander la paix à genoux.

Ce détachement de la garniſon de Stetin, dont on paraît un peu effarouché à votre armée, eſt ſans doute celui dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, & qui s'eſt porté à Demmin & à Anclam. Le dit détachement eſt de mille à douze cent hommes au plus; & c'eſt beaucoup pour la garniſon de Stetin qui n'eſt en tout que de quatre mille hommes. Ces incurſions ne doivent point ſurprendre: on devait s'y attendre. Mais comment peut-on en être inquiet? peut-on craindre que ce corps oſe

s'avancer vers l'armée ſuédoiſe? S'il pille, s'il brûle quelque village en Poméranie, que n'en fait-on autant en Brandebourg ?

Je vous ai déja mandé mon ſentiment ſur le projet de retraite du comte d'Hamilton ; je perſiſte à penſer de même. Dites-lui, je vous prie, que je ſuis trop ſon ſerviteur & ſon ami pour approuver un pareil projet, où je crois voir ſon intérêt & ſa réputation compromis. On ne lui donne des tourmens, que parce qu'il ſe les attire lui-même par ſa molleſſe. Répétez-lui, que je l'exhorte de toute ma force à prendre le ton d'autorité qu'on veut ici qu'il prenne, & à ne pas varier dans ſes réſolutions au gré de chaque officier. Quand il montrera de la fermeté, tous obéiront, tous ſeront dans la règle, juſqu'à Mr. de Lieven lui-même, auquel il ſera bien de repréſenter avec politeſſe & fermeté l'indécence de ſes propos & de ſes mauvaiſes humeurs. Mais ſi le comte d'Hamilton continue à mollir, il ſe rendra mépriſable à toute cette armée dont le dernier ſous-lieutenant lui réſiſtera en face. Autant en arriva au feu comte de Lœvenhaupt.

Il ne me reſte que le tems de vous aſſûrer des ſentimens avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

N°. XXVII.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Prentzlow, le 14 Novembre 1758.

J'AI reçu, monſieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 17 & 21 Octobre, N°. XIV & XV. Je me fais un vrai plaiſir d'y répondre en détail, ſentant combien il importe au ſervice du roi, que vous ſoyez inſtruit de ce que les généraux de cette armée peuvent répondre aux reproches qu'on leur fait légèrement, & d'une façon fort dure.

On ne comprend pas à Stockholm, & vous en êtes ſurpris vous même, comment dans mes lettres, ni le comte d'Hamilton dans les ſiennes au ſénat, nous n'avons point fait mention de Mr. de Wedel. C'eſt que ni lui ni moi n'avons imaginé qu'on pût auſſi facilement taxer les chefs de cette armée, (dont les bonnes intentions & la bravoure des principaux n'eſt pas douteuſe,) de ne pas exécuter ce que la nation exige, lorſque la poſſibilité s'y trouve. Pour ne pas faire des volumes, je tâche de ne parler que des choſes qui ont ou qui auront un objet. Lorſque j'omets la même circonſtance dans pluſieurs de mes lettres, vous devez penſer, que ce qu'on en mande en Suède, n'eſt pas digne d'attention. Avez vous pu douter que je ne vous euſſe pas porté des plaintes amères, ſi l'on eût laiſſé échapper l'occaſion de combattre ce corps? Vous avez vu avec quelle

attention je vous ai inſtruit des démarches que j'ai trouvé répréhenſibles. Vous me demandez pourquoi le comte d'Hamilton, plus fort au moins du double, n'a pas déja attaqué le corps de Mr. de Wedel: pourquoi il n'a pas profité de ſa ſupériorité pour vexer & détruire un ennemi auſſi inférieur à lui? C'eſt parce que cet ennemi, en effet ſi inférieur, ne l'aurait pas attendu. Pour ſe battre, il faut que les deux partis le veuillent, comme vous ſavez, à moins que le plus faible ne ſe laiſſe ſurprendre: il ſe retire à l'approche du plus fort; & Mr. de Wedel avait d'autant plus beau jeu pour ſa retraite, qu'il a trois ou quatre fois plus de troupes que nous; que s'étant campé à plus d'une lieue & demi de nous, il a toujours tenu ſes troupes légères par échelons en avant de ſon camp, & juſqu'à la portée du fuſil de nos poſtes avancés. Ces précautions annoncaient aſſez que les ordres de Mr. de Wedel portaient, de nous obſerver ſans ſe commettre, & de rendre nos ſubſiſtances difficiles par la ſupériorité de ſes troupes légères; ce qu'il aurait pu exécuter d'une façon bien plus préjudiciable pour nous. Vous ſavez qu'un général qui court après un corps d'obſervation ſans pouvoir le joindre, paſſe pour avoir fait ce qu'on appelle grivoiſement une cacade. Cependant malgré les bonnes raiſons qui s'oppoſaient à faire faire un mouvement à l'armée en faveur de ce petit corps, les cris des jeunes têtes qui ſe trouvent ici aſſez communément placées ſur de vieux corps, ont donné lieu à pluſieurs délibérations à ce ſujet, qui ont été à la veille

de décider cette mauvaiſe manœuvre ; mais on a penſé qu'on l'exécuterait ſans ſatisfaire ces clabaudeurs ; puiſque Mr. de Wedel ſe retirant toujours, il eût bien fallu revenir un jour ou l'autre, & ces meſſieurs auraient demandé de même alors, pourquoi ne pas marcher encore ſur Mr. de Wedel ? Eſt-ce qu'on ne ſent pas que ces gens-là ne veulent que ſe plaindre & tout brouiller : comment peut-on donner dans ce piège groſſier ?

On veut à Stockholm que l'armée montre de l'audace, qu'elle ſe batte : contre qui ? Peut-on lui reprocher qu'elle ait refuſé quelqu'action ? Le mauvais poſte de Ferbelin a été attaqué par tout le corps de Mr. de Wedel. Il n'y avait qu'une chauſſée & un pont tout en feu, par où on pût le reprendre : cela a-t-il empêché qu'on n'y ait marché pour le réattaquer ? Si les ennemis ſe ſont retirés, dès qu'ils ont apperçu de deſſus des hauteurs les premières troupes qui s'approchaient, en peut-on répondre ? Fallait-il entreprendre de les ſuivre par ce défilé ? avec que toutes les troupes l'euſſent paſſé, l'ennemi eût été à trois lieues, puiſqu'il ſe retirait avant tant de précipitation, qu'il a laiſſé des morts & des bleſſés. Vous n'approuvez pas que l'armée ſuédoiſe, au lieu de prendre le ton important & offenſif devant un ennemi faible & inférieur, ait agi totalement ſur la défenſive. Je vous avoue, que je ne ſais pas comment une armée peut prendre un ton offenſif devant un corps léger qui ne veut pas l'attendre. Pour être arrêté par Mr. de Wedel ; pour avoir l'air de

le craindre & de l'éviter, il eut fallu qu'il eût été placé ſur notre chemin, & que nous en euſſions pris un autre; mais comme nous ne voulions, ni ne pouvions paſſer plus loin que Ferbelin, nous aurions eu l'air de craindre & d'éviter de la même façon une patrouille de cent houſards, qui eut été placée ou était Mr. de Wedel. Je relève en détail tous ces reproches, moins pour vous, à qui un mot ſuffit, que pour tous ceux qu'il importe ſi fort de déſabuſer.

Ainſi, l'armée ſuédoiſe n'ayant point encore évité de combattre, on peut tout au plus la taxer de n'avoir pas été chercher l'ennemi aſſez loin; ſur quoi, pour y répondre, je me bornerai à examiner ſi elle pouvait le faire, & ſi elle avait ordre de le faire.

L'état où s'eſt trouvé l'armée ſuédoiſe à Neu-Rupin, ſuffiſamment connu en Suède, démontre facilement qu'elle ne pouvait aller plus loin, ſans courir le riſque d'être entièrement détruite, puiſqu'il fallait avancer dans un pays ſtérile, ſans pain, ni bas, ni ſouliers, traînant deux mille malades avec elle, dont le nombre a paſſé depuis plus de trois mille. Un détachement de la garniſon de Stetin étant entré en Poméranie, & ayant coupé toute communication avec cette province, la certitude preſque totale de ne pouvoir ſe joindre aux Autrichiens ſur la Sprée, par la poſition du roi de Pruſſe en Luſace, & encore moins avec les Ruſſes, puiſqu'au lieu de s'approcher, ils s'étaient retirés à Stargard: je demande à tous les militaires de l'Europe, ſi dans cette

ſituation, les généraux pouvaient ſans des ordres précis, porter l'armée à Berlin; car vous voyez que je compte pour rien les forces ſupérieures qu'ils auraient pu y rencontrer. Ceux qui critiquent aujourd'hui ſi hautement le retour ſur l'Ucker, ne ſe feraient-ils pas recrié à plus juſte titre, en cas de mauvais ſuccès, ſur l'imprudence exceſſive des chefs? Il y a eu un moment où cette pointe eût pu être exécutée ſans inconvéniens, à ce que je crois; c'eſt lorſque nous ſommes partis d'ici le 6 Septembre. Au lieu d'aller à Neu-Rupin, ſi nous euſſions marché par Templin & Zedenick ſur Oranienbourg, nous euſſions été facilement à Berlin. Nous avions en entier notre pain biſcuité de réſerve, & point de malades. Vous ſavez par le mémoire que j'ai donné alors, & dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer copie, combien j'ai inſiſté pour qu'on prît ce parti; mais dans l'état où était l'armée à Neu-Rupin, vous pouvez être aſſûré, que l'impoſſibilité était totale.

Mais quel ſera donc le tort du comte d'Hamilton, ne l'ayant exécuté en aucun tems cette marche, ſi ſes ordres ne portaient rien de poſitif là-deſſus? Or, j'ai lu ces ordres; j'ai voulu être aſſûré de ce qu'ils contenaient, pour pouvoir porter un jugement certain ſur leur ſuffiſance, ou inſuffiſance. Ils ont été traduits en français, & je puis vous aſſûrer, qu'en les interprétant à la lettre, l'armée ſuédoiſe eût pu reſter ſur l'Ucker toute la campagne. Voici, monſieur, comme on s'exprime

dans l'endroit le plus clair des instructions du comte d'Hamilton (*).

" Eu égard à tout ceci, sa majesté a ordonné
„ de déclarer, que tout ce qu'elle a remis à
„ votre choix, ou de tout ce qui regarde une
„ pénétration dans le pays ennemi, & une
„ diversion efficace & honorable, vous pour-
„ rez l'exécuter sans crainte d'en être respon-
„ ble : sa majesté étant très-persuadée que vous
„ ne manquerez pas de le faire, *avec tout le zèle*
„ *& toute la circonspection possibles*. Et c'est alors
„ que sa majesté ne veut, ni ne peut préten-
„ dre, que vous soyez responsable des événe-
„ mens qui dépendent du sort & de la Pro-
„ vidence divine, & non pas des dispositions
„ humaines. „

N'est-ce pas dire, que sa majesté ne veut ni ne peut prétendre de rendre le comte d'Hamilton responsable des événemens, *alors* seulement qu'il aura agi *avec toute la circonspection possible?* Donc, s'il se met dans le cas par une manœuvre hardie, d'être taxé d'avoir manqué de circonspection, il sera responsable de tous les événemens. Dites-moi, monsieur, cette façon de s'exprimer ne paraît-elle pas être prise pour une porte de derrière? Le comte d'Hamilton a cependant passé par-dessus.

C'est ici le point le plus essentiel à discuter, puisqu'il est le principe de la méfiance réci-

(*) Voyez ci-dessus la lettre du marquis d'Havrincour N°. IX du 12 Septembre 1758, où ces mêmes ordres remis à l'ambassadeur se trouvent avoir été traduits avec des omissions capitales.

proque, qui règne entre le sénat & les généraux ; ainsi il est indispensable de reprendre les choses de plus haut. Les instructions, (*) données l'année dernière au feld-maréchal d'Ungern, paraissent être la base sur laquelle on veut que toutes celles données depuis, se rapportent ; mais ces instructions embrassent un champ si vaste pour l'offensive, & recommandent en même-tems tant de circonspection dans la défensive, que je ne saurais comprendre comment le feld-maréchal a pu se charger de l'exécution de pareils ordres.

Par exemple, il y est dit §. XII. de *chercher l'ennemi, s'il se trouve assemblé, & de le forcer de livrer bataille.* §. XIII. *Si l'ennemi perd, de profiter de sa consternation pour se rendre maître de Stetin* ; mais si l'ennemi est fort supérieur, ou s'il se tient fort éloigné, comment lui livrer bataille ? Et quand il serait battu, comment se rendre maître de Stetin, en profitant de sa consternation, sur-tout si les débris de son armée se retiraient dans cette place? Ces ordres généraux ne peuvent donc être exécutés que dans des cas particuliers, d'autant plus qu'il est dit §. VII, qu'on ne pourra jamais prendre trop de précautions contre l'activité du roi de Prusse : ce qui s'accorde, on ne peut pas plus mal avec l'ordre illimité, d'aller chercher l'ennemi pour le combattre, de quelque force & à quelque distance qu'il puisse être ; mais les §. XVI, XVII &

(*) Voyez la traduction de ces instructions, pag. 416.

XVII. ſont encore plus inexécuſables, puiſqu'ils preſcrivent *de prendre des quartiers d'hiver dans la Poméranie pruſſienne* (pays tout ouvert, & où les villages ſe trouvent fort éloignés les uns des autres) *en prenant bien garde de trop diſperſer les troupes, & de les placer de manière qu'elles ſoient aſſurées contre les inſultes des troupes légères.* De cette façon tous les événemens malheureux qui pourront arriver pendant l'hiver, reſtent à la charge du général, quand même ils ſeraient occaſionnés par la ſupériorité de l'ennemi, & par l'imprudence d'un ordre qui a forcé le général à prendre une poſition de quartier d'hiver, contre toutes les règles de la guerre. A t-on jamais ordonné de prendre des quartiers d'hiver dans le pays ennemi, ſans avoir égard à la force, ni ſans conſidérer, ſi le local permet d'en prendre, qui ſoient aſſûrés ? Rien ne prouve mieux l'incapacité militaire du feld-maréchal d'Ungern, que de s'être chargé de l'exécution de pareils ordres. Ce ſont cependant ces mêmes ordres auxquels on eſt ſi attaché, qu'on veut tranſmettre à tous les différens chefs, & perpétuer toute la guerre. Peut-on s'empêcher de ſoupçonner qu'on n'y ſerait point ſi attaché, s'ils étaient plus clairs?

Comme c'eſt entre vous & moi que cette matière ſe traite, je puis vous rappeller toutes les preuves que nous avons de la répugnance du prince à ſe décider à quelque plan d'opérations, & à donner des ordres en conſéquence. Vous avez vu avec quel applaudiſſement on a reçu á Stockholm le projet que j'ai donné

pour le commencement de la campagne, & combien de fois il vous a été promis formellement qu'on enverrait les ordres les plus précis, pour que le général de cette armée s'y conformât. On ne demandait de différer ces ordres que jusqu'au tems où je serais de retour à l'armée, afin qu'ils neussent pas l'air d'avoir été dictés par moi; mais ces ordres n'ont jamais été envoyés. Je vous ai mandé dans plusieurs de mes lettres du commencement de la campagne, que je soupçonnais beaucoup que ces projets étaient restés à Stockholm. Depuis j'en ai acquis la certitude par le secretaire du sénateur de Rosen, qui avait tous ses papiers; & qui est resté attaché dans la même qualité au général d'Hamilton. Il m'a attesté que le sénateur de Rosen n'avait jamais reçu aucun plan d'opérations de Stockholm. Cependant on vous a assûré bien souvent le contraire; mais il y a plus. Lorsque le comte d'Hamilton fût chargé du commandement à Stralsund, & que je le vis sans aucun ordre, je me ressouvins que le sénateur * * m'avait avoué à Stockholm, que le sénat n'étant point militaire, se faisait quelque peine d'envoyer des projets au généraux, parce que s'ils ne se trouvaient pas de leur goût, & qu'ils ne fussent pas suivis du succès, ils leur reprocheraient, ainsi que toute la nation, d'avoir fait un mauvais choix d'opérations; mais m'ajouta-t-il: nous n'avons aucune crainte là-dessus, en adoptant votre plan, puisque le sénateur de Rosen a mandé au roi, qu'il avait approuvé toutes vos idées, & que ses intentions étaient

abſolument conformes à vos vues. Je penſai donc alors en rappellant cette converſation, qu'ayant accepté la démiſſion du ſénateur de Roſen, & ne ſachant pas ſi le comte d'Hamilton penſerait comme lui ſur mon ſujet, ils attendaient quelques propoſitions de ſa part pour lui envoyer des ordres ; ce qui me détermina à l'engager de propoſer au ſénat ce projet ſur lequel on gardait toujours le plus profond ſilence ; mais les généraux jugèrent à propos d'y en ajouter deux autres, ce qui a donné lieu à la propoſition de trois plans contenus dans la dépêche au roi du 8 Juillet, portée à Stockholm par le comte Jean Sparre. Le premier de ces plans était celui que je vous préſentai à Stockholm, de pénétrer dans la Poméranie ultérieure par les iſles d'Uſedom & de Wollin. Le ſecond était de paſſer la Péene à Lœtz, & de vivre de ce côté dans le pays ennemi ſans autre objet ; le troiſième totalement impoſſible, était de former le ſiège de Stetin. Je vous avoue que je ne mis point en doute que le premier projet ne fût accepté ; mais point du tout. On s'eſt contenté de répondre au comte d'Hamilton, que le roi le laiſſait le maître de choiſir ſur ces trois plans celui qui lui paraitrait le plus utile & le plus glorieux à la nation, & qu'au ſurplus, il devait ſe conformer aux inſtructions données l'année dernière au feld-maréchal d'Ungern, auxquelles le roi ne trouvait pas qu'il fût néceſſaire de rien ajouter ni retrancher.

N'était-ce pas dire que le ſénat ne voulait abſolument rien prendre ſur lui, & que c'é-

tait aux généraux à courir tous les risques du choix qu'ils allaient faire. Je conviens que ces mêmes généraux auraient pu en adopter un, & le proposer seul, au lieu d'en envoyer trois; ils étaient déja très-mécontens de ce que le sénat les laissait sans ordres; de ce qu'ils étaient obligés d'en envoyer solliciter; ils voulaient enfin, & pensaient que c'était au sénat à choisir. Cette volonté était sans contredit l'effet de leur méfiance très-déplacée; car vous croyez bien qu'ici je n'épouse personne. Mais le sénat n'avait-il point déja à se reprocher de l'avoir fait naître? & s'il n'a pu douter dès lors qu'elle existait, ne devait il pas chercher à la détruire, par les explications les plus claires. Ne valait-il pas mieux courir les risques de ne pas donner la préférence au meilleur plan, que de n'en adopter aucun. L'événement ne l'a que trop prouvé, puisque les généraux n'ont rien voulu exécuter qu'ils n'eussent reçu des ordres plus précis, & ce fût ce qui donna lieu à la grande lettre du 10 Août, dans laquelle ils témoignèrent plus clairement qu'ils ne l'avaient encore fait, leur mécontentement & leur méfiance. Heureusement qu'ils ont pris pour suffisante, la réponse interprétative du 24 du même mois. Je vous ai déja fait observer en quoi cette lettre était tout aussi vague que ce qui avait précédé. Si malheureusement ils y eussent répondu ce qu'ils pouvaient y répondre, nous fussions restés toute la campagne derrière la Péene. On peut bien avancer que toutes ces indécisions ont retardé de plus

d'un mois nos opérations ; car jamais les choſes ne ſe font vîte, lorſqu'on croit avoir du tems pour les faire. On attendait des réponſes de Stockholm qui pouvaient être longues à arriver. On ne ſavait pas ce qui devait être exécuté, puiſqu'on en avait remis la déciſion au ſénat, & cette ignorance des opérations ôte ordinairement l'intérêt. Dans les préparatifs, tout languit & ſe reſſent du défaut des ordres néceſſaires. Il ſerait aiſé de faire voir, en raiſonnant d'après les événemens, que ſi le ſénat eût envoyé des ordres précis d'exécuter le projet qu'il avait adopté à Stockholm, par le même courier qui a porté au comte d'Hamilton ſes patentes de général en chef, l'armée ſe fût trouvée à la fin de Juillet de l'autre côté de Wollin dans la Poméranie ultérieure, au moins dans le même état qu'elle était dans le même tems à Lœtz ; alors au lieu de perdre des jours précieux à attendre le retour de ſes couriers, l'armée eût pénétré dans ce pays. Elle ſe fût trouvée à portée des Ruſſes & peut-être à la bataille de Zorndorf le 25 d'Août ; ce qui l'aurait rendu déciſive contre le roi de Pruſſe : du moins l'armée ſuédoiſe eut-elle pu joindre les débris de cette armée, lui donner plus de conſiſtance ; alors les Ruſſes auraient eu de la peine à refuſer de paſſer l'Oder, & vraiſemblablement ils n'euſſent pas retourné derrière la Wiſtule. Ce ſont des réflexions que je me garde bien de faire tout haut ici ; mais on ne doit rien ſe diſſimuler lorſqu'on veut connaître les conſéquences & les ſuites dangereuſes d'un manque

que d'harmonie dans le gouvernement d'un Etat.

Il ſerait à ſouhaiter que les auteurs des fautes commiſes, les jugeaſſent avec la même équité. Ils ne traiteraient pas les innocens en coupables, & ſi leur amour propre ne leur permettait pas d'avouer leur tort, ils ſeraient modeſtes & circonſpects dans leurs reproches, & par cette conduite, après avoir perdu les avantages réels d'une campagne, ils ne riſqueraient pas de tout perdre, en détruiſant l'union ſans laquelle rien ne peut ſubſiſter. Vous n'aurez pas de peine, monſieur, à m'entendre, en connaiſſant auſſi parfaitement que vous faites, le ſénateur **. Il n'a point voulu ſe charger des riſques de déterminer les opérations, & depuis qu'elles n'ont pas rempli les eſpérances qu'il en avait conçues, à ce qu'il paraît contre toute vraiſemblance, il ne met aucunes bornes à ſa critique. Il accable par les lettres les plus dures & les plus humiliantes un homme plein d'honneur & de zèle pour ſa patrie, & à qui il met la mort dans le cœur; mais il fait un effet bien plus dangereux: c'eſt qu'il révolte tous les autres généraux, & qu'ils vont prendre à l'avenir contre le ſénat les précautions les plus préjudiciables. Car enfin, le ſénat qui ne veut rien ordonner, & qui critique tout d'une façon auſſi amère qu'elle eſt injuſte, paraît avoir le deſſein d'imputer tout aux généraux, du moins ceux-ci n'en doutent pas; & les choſes pourront en venir à de très-grandes extré-

mités, ſi le ſénat ne leur rend pas plus de juſtice.

J'ai cru de mon devoir d'entrer avec vous dans les plus grands détails à ce ſujet, afin que vous ne vous flattiez pas d'avantage qu'on exécutera dans cette armée ce qui ne ſera point ordonné. Vous me prévenez que le gouvernement n'eſt point diſpoſé à envoyer au comte d'Hamilton des ordres que vous qualifiez de nouveaux, ſur les quartiers d'hiver qu'il doit prendre, parce que ceux qu'il a, ſont illimités. J'eſpère vous avoir démontré le contraire, & que vous ferez ſentir au ſénateur **, qu'il n'eſt pas poſſible que les choſes reſtent ſur ce pied. Vous vous tromperiez beaucoup, en eſpérant encore qu'on prendra l'eſprit des inſtructions, ſans s'attacher à la lettre. On fait ici, par pluſieurs expériences réitérées, que les premiers & les plus grands m'écontens ont été les ſénateurs; on ſait qu'ils euſſent été plus circonſpects, s'ils euſſent donné des ordres plus poſitifs; ainſi je préſume qu'on ſe propoſe d'y mettre ordre à l'avenir. Vous connaiſſez mieux que moi les conſéquences d'une diviſion de cette eſpèce entre les principaux membres de cet Etat; ainſi je ne traiterai point des moyens de la prévenir. Cette beſogne eſt en trop bonnes mains; mais je vois ici les choſes de trop près pour ne pas vous ſupplier d'y faire la plus grande attention.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XXVIII.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Prentzlow, le 17 Novembre 1758.

LE comte d'Hamilton vient encore de recevoir, monſieur, une lettre du ſénateur d'Hopken datée du 31 Octobre. Cette lettre écrite en ſuédois & qui m'a été traduite en entier, répète encore les mêmes plaintes. Elle contient de plus des reproches ſur quelques événemens fauſſement rapportés dans la gazette de Berlin. Peut-on aller puiſer dans une pareille ſource des ſujets de critique? Il me paraît qu'on met de plus en plus à tout ceci beaucoup d'humeur, ſans s'occuper du tout des remèdes qu'on pourrait apporter aux maux dont on ſe plaint. Ces lettres injurieuſes ne répondent pas un mot à toutes les demandes du comte d'Hamilton, au ſujet de ce qu'il doit faire. Il s'en plaint de même. Il y a déjà fort long-tems, que ſes ordres en Poméranie étaient inſuffiſans pour aſſembler des magaſins ſur la Péene & à Stralſund. La régence a fait cette année comme l'année paſſée: elle n'a rien exécuté de ce qui lui avait été ordonné. Lorſque nous ſommes arrivés, ici il y a un mois, il n'y avait pas un ſeul magaſin de commencé, & il a fallu envoyer des houſards menacer de faire fourager, & de traiter la Poméranie en pays ennemi, pour faire commencer des magaſins. Toute l'eſpérance qu'on

donne eſt d'en raſſembler à Stralſund pour cinq ou ſix ſemaines. Je ſuis témoin que le comte d'Hamilton a averti le commandement dès le mois de Juillet & d'Août, que s'il n'envoyait pas les ordres les plus précis, il n'y aurait rien de fait; mais il ne paraît pas qu'on y ait fait beaucoup d'attention. Vous ſavez que ce ſont les miniſtres de la guerre dans toutes les cours, qui ordonnent les emplacemens des magaſins, qui déterminent la quantité des rations qui doivent ſe trouver dans chaque place frontière, & qui ſe font rendre compte tous les mois par des états de ſituation, de l'état de ces magaſins; mais ici perſonne ne s'en occupe. Le ſénateur comte de Lœwen, gouverneur-général de la Poméranie, habitant Stralſund, ne veut pas y donner un ſeul ordre. Vous voyez à quel point l'anarchie eſt pouſſée; toujours par ce motif de ne vouloir ſe mêler de rien, pour n'être reſponſable de rien: en quoi je trouve que les particuliers ont grande raiſon, puiſqu'ils ne doivent point agir ſans ordres; mais ceux qui en doivent donner, ont d'autant plus tort, qu'ils connaiſſent à fond ce ſyſtême de prudence dans tous les membres de l'état. Si la cour avait menacé le gouverneur-général de la perte de ſon gouvernement, s'il ne faiſait pas ſa charge, il aurait changé de conduite. Si elle avait envoyé des ordres précis à la régence de Poméranie, de faire aſſembler dans tels & tels endroits tant de milliers de rations, on ne ſerait pas à la veille de voir périr l'armée de faim, ſi elle eſt forcée de revenir dans ſon

pays. Un général a-t-il l'autorité ſuffiſante pour maintenir l'ordre, de faire exécuter de pareilles choſes, quand il n'eſt pas appuyé par ſa cour? Enſuite cette même cour s'en prend à lui ſi l'armée manque de tout. Je vous laiſſe à penſer s'il peut équitablement en répondre, & s'il y a de la bonne foi à lui en faire un crime?

Vous voyez bien que dans de pareilles circonſtances, les repréſentations que vous m'avez chargé de faire au comte d'Hamilton ſur ſon deſſein de quitter le ſervice, n'ont pas eu un grand ſuccès. Il me paraît abſolument décidé à ſe retirer; ainſi cette armée ſera bientôt aux ordres de Mr. le comte de Lieven; car je ne crois pas que Mr. de Lantingshauſen y tienne long-tems.

Je n'ai pas manqué de faire part à Mgr. le cardinal de Bernis de la méfiance qui régnait entre le ſénat & les généraux, & je ſuis entré là-deſſus dans tous les détails néceſſaires, pour qu'il ſût à quoi s'en tenir ſur la façon de penſer des principaux de cette armée, afin qu'il pût avec connaiſſance de cauſe, vous donner des inſtructions qui vous autoriſent à parler là-deſſus à Stockholm, d'une façon convenable. Il me ſemble que rien n'eſt plus preſſé, ni plus important que de chercher les moyens d'adoucir les eſprits. J'ai fait tout ce qui a dépendu de moi, pour qu'il connût au vrai, les difficultés que vous avez à ſurmonter dans cette cour pour cette ſeule partie.

Nous partons demain pour Paſſewalck. Il n'eſt plus poſſible de camper; la ſaiſon eſt

trop rude, & les malades augmentent considérablement. Depuis le paſſage de l'armée de Mr. de Dohna pour aller à Berlin, une partie de cette armée faiſant cinq ou ſix mille hommes, aux ordres de Mr. de Manteufel, a reſtée cantonnée aux environs d'Angermunde, à quatre mille d'ici, tenant des troupes légères par échelons, juſqu'à un quart de mille de nos poſtes avancés, qui ſont à trois quart de mille du camp. Je vous ſupplie de ne pas ſouffrir qu'on diſe devant vous à Stockholm que nous avons fui encore devant ce corps; car enfin, on en pourrait dire autant de toutes les manœuvres des plus grandes armées vis-à-vis les plus petits corps, & vous ſentez trop combien ce jugement eſt injuſte, pour qu'il ſoit néceſſaire que je m'y arrête d'avantage.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XXIX.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Paſſewalck, le 24 Novemb. 1758.

L'ARMÉE n'eſt point partie le 18, monſieur, comme je vous l'avais annoncé dans ma précédente lettre. Elle n'eſt arrivée ici que le 21. Un petit événement a retardé ſon départ. Le 17 au ſoir, le comte d'Hamilton reçût un rapport du major de houſſards de Platen, détaché à un demi

mille du camp, dans un village nommé Bykow. Ce major lui mandait, que le poſte avancé des ennemis au village de Guſtow avait détaché de l'infanterie dans les villages ſitués à ſa droite & à ſa gauche ; que dans cette poſition, il pouvait être enlevé pendant la nuit, & qu'il demandait ſes ordres ſur ce qu'il devait faire. Quelques jours auparavant le dit major avait été un peu houſpillé par ce même poſte avancé de Guſtow, qui n'était qu'à un quart de mille de Bykow. Nous y avions perdu dix ou douze cavaliers, & pluſieurs bleſſés. J'étais préſent lorſque la lettre du major Platen arriva ; & le comte d'Hamilton me demanda s'il fallait retirer le détachement de Platen ou le renforcer. Je fus ſans balancer pour ce dernier parti, le premier n'étant nullement décent, & j'ajoutai qu'il convenait même que le détachement fût fort, afin de reconnaître de près ce village de Guſtow, & de tâcher d'enlever ce poſte, s'il était poſſible, puiſqu'il nous avait déja fait perdre du monde, & qu'il nous incommodait autant. Ce conſeil étant évidemment le ſeul parti à prendre, il a été ſuivi. Le général-major de Lingen a été détaché avec mille hommes d'infanterie & quatre cent chevaux, pour aller joindre à Bykow les ſix cent hommes aux ordres du major Platen ; mais Mr. de Lingen s'étant avancé par un brouillard fort épais, fort près du village de Guſtow pour le reconnaître, n'a pas cru convenable de ſe retirer ſans l'attaquer, ce qu'il a fait en très-brave homme, mais ſans prendre aucune des précautions qui aſſurent

ordinairement le ſuccès de ces ſortes d'entrepriſes. Il n'a point entouré le village. Il s'eſt enfourné dans la principale rue qui conduit au cimetière placé ſur une hauteur, & entouré d'une très-bonne muraille, & où nos troupes ſe ſont caſſé le nez. Elles y ont eſſuyé un très-grand feu, & le brouillard ne permettant pas de voir par où on pouvait aborder le cimetière, le général a ordonné une retraite indiſpenſable, dès qu'il ne paraiſſait pas poſſible d'aller à l'ennemi. La retraite s'eſt faite dans le meilleur ordre; mais ſoit dans l'attaque du village, ſoit dans la houſarderie qui l'a ſuivie, nous avons eu vingt cinq hommes tués & environ ſoixante bleſſés. Trois officiers ſont du nombre des premiers, & trois autres des derniers. Mr. de Lingen dit avec raiſon pour ſon excuſe, que puiſqu'on qualifie à Stockholm toutes les retraites de poltronnerie, il n'a pu ſe diſpenſer d'attaquer: qu'il aime mieux paſſer pour imprudent, que pour poltron. A cette réponſe il me ſemble qu'il n'y a point de replique. Cette malheureuſe tentative me paraiſſant faite pour prendre une revanche, je me ſuis totalement oppoſé au départ de l'armée, qui avait été décidé pour le lendemain avant l'événement, & auquel la généralité ne jugeait pas à propos de rien changer. J'ai obtenu qu'au lieu de partir, l'armée irait au fourage le lendemain, dans l'intention d'aller avec plus de forces & plus de précautions attaquer ce village. Perſonne n'ayant oſé s'oppoſer d'abord à cet avis, les ordres ont été envoyés en conſéquence à

différentes troupes de ſe rendre à Prentzlow, & nommément on a tiré de Paſſewalck ſeize cent hommes, qui ſont venus avec les comtes de Ferſen & de Horn; mais quand il a fallu convenir de la façon dont cette opération devait s'exécuter, c'eſt là où les trembleurs ont eu beau jeu. Ils ont avancé qu'il fallait y marcher avec toute l'armée, où point du tout, ſuppoſant que Mr. de Manteufel pourrait venir avec les ſix à ſept mille hommes qu'il a cantonnés à environ trois milles de-là, pour ſoutenir le village: à quoi d'autres ont objecté, qu'il n'était pas décent que toute une armée allât attaquer un village qui ne pouvait nous ſervir à rien, puiſque nous ne voulions pas l'occuper, & que ſi l'on voulait faire quelque choſe, il fallait porter toute l'armée entière, avec ſes équipages au milieu des quartiers de Mr. de Manteufel, offrant de le ſuivre, en cas qu'il fît ſa retraite, comme cela n'était pas douteux. Mais ce dernier avis renfermait tant de difficultés dans cette ſaiſon & pour les ſubſiſtances, qu'il était impraticable, & c'était ſans doute la raiſon qui l'a fait propoſer. Enfin j'ai ſoutenu inutilement, que trois mille hommes pouvaient ſans rien riſquer, attaquer ce poſte; qu'il fallait pour plus grande précaution en tenir trois mille autres à une demi-lieue pour le ſoutenir, & que ſi le corps de Mr. de Manteufel venait au ſecours, les ſix mille hommes engageraient l'affaire & donneraient le tems au reſte de l'armée d'arriver. On a perſiſté à dire que ce ſerait haſarder, que les premiers trois mille hommes ſuſ-

ſent culbutés ſur les trois autres, & d'être battus en détail. Mille raiſonnemens ſemblables ont prouvé l'oppoſition de la généralité, & le comte d'Hamilton voyant la répugnance générale, s'eſt déterminé à ne rien entreprendre, dans la crainte que la ſeconde expédition ne fût auſſi mal exécutée que la première, & que l'affaire ne tournât très-mal; & j'avoue que j'ai fini par être de ſon avis, voyant à la tournure des eſprits, qu'il n'y avait rien de bon à faire. Ce n'eſt certainement pas la peur qui détermine la plus grande partie de ces meſſieurs à tant de circonſpection, c'eſt la crainte de la critique.

On vient de délibérer dans un conſeil de guerre en forme, ſur un point encore plus important; ſavoir, où on irait prendre ſes quartiers d'hiver, quand on aurait mangé pendant le cantonnement toutes les ſubſiſtances de ce pays-ci. Tous ont répondu unanimément qu'ils n'avaient point de conſeils à donner là-deſſus; que les inſtructions données l'année paſſée au feld-maréchal d'Ungern, auquel on les avait renvoyées, portaient de reſter dans ce pays-ci; qu'il fallait les ſuivre à la lettre & n'en pas ſortir, tant qu'il y reſtait un homme: à quoi le général d'Hamilton a répondu, que l'intention du roi ne pouvait être que l'armée reſtât ſans ſubſiſtances dans un pays pour mourir de faim. Mais on a repliqué, que le roi n'avait pas ordonné d'empêcher l'armée de mourir de faim, qu'il avait ordonné de la tenir dans le pays ennemi, & qu'il fallait obéir à la lettre; ſurquoi ils ont tous ſigné. Après

une pareille délibération, il ne faut point de commentaire pour faire ſentir à quel point le mécontentement eſt porté, & les ſuites qu'il peut avoir, ſi le ſénat perſiſte à refuſer d'envoyer des ordres. J'eſpère toujours que par vos bons offices vous apporterez quelque remède à un mal auſſi grand.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XXX.

A Mr. le marquis D'HAVRINCOUR.

Stralſund, le 28 Novemb. 1758.

JE viens de recevoir, monſieur, des ordres du roi pour me rendre à Stockholm, afin d'y conférer avec vous & les premiers ſénateurs ſur les opérations de la campagne prochaine, & enſuite je dois me rendre à Paris. Je crains bien que l'utilité de ce voyage ne ſoit nullement proportionnée à la perte de tems qu'il occaſionnera. Alors je compte pour beaucoup les inconvéniens très-conſidérables d'une ſaiſon auſſi rude; mais j'obéis, & je ſuis arrivé ici pour m'embarquer au premier vent favorable. J'envoie cette lettre par terre. Si elle arrive avant moi, j'eſpère que vous voudrez bien vous donner encore le ſoin de me faire chercher un logement. Si le même était vacant, je l'occuperais encore. Je ne doute pas que vous n'ayez été informé directement des

ordres qui m'ont été envoyés ; ainſi, quand même cette lettre ne vous parviendrait pas avant moi, je ne tomberai pas des nues pour vous.

Je n'entre dans aucun détail ſur ce qui regarde l'armée, eſpérant être bientôt à même de vous en entretenir plus au long.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Copie de la lettre que Mr. le comte D'HAMILTON, général de l'armée ſuédoiſe, écrivit au marquis DE MONTALEMBERT à Stralſund, où ce dernier était allé pour s'embarquer & paſſer en Suède.

Ferdinandshoff, le 29 Novemb. 1758.

VOUS m'avez donné, monſieur, tant de marques de votre amitié, que j'oſe me flatter, que vous voudrez bien encore m'accorder celle de vous intéreſſer en faveur du Sr. Axcelſen auprès de ſon excellence le baron d'Hopken, afin qu'il puiſſe obtenir le grade que ſon excellence le comte de Roſen a demandé pour lui à la cour. L'attachement que je vous ai voué, me fait trembler chaque fois qu'il fait du vent, & je ne ſerai ſûrement pas quitte de cette inquiétude, que je ne vous ſache de l'autre côté de la mer. La dernière lettre de ſon excellence d'Hamilton eſt la plus forte de

toutes celles qu'il a écrites. Il dit entr'autres choſes, que ma retraite n'a été ni luiſante, ni ſignificative pour moi, mais bien pour Mr. de Wedel, qui a acquis la même gloire que Turenne, lorſqu'il chaſſa en 1674 les Autrichiens de l'Alſace. Il traite dans cette lettre tous les généraux d'une manière dure. Il entre dans les opérations militaires, en parle avec beaucoup d'eſprit, mais ſans connaiſſance. Tout ceci me fait de la peine, non pas pour moi, mais pour ma chère patrie. Les généraux en ſont piqués au vif, hors notre ami Langtingshauſen, dont rien au monde ne peut démontrer le flegme. La poſition que je tiens n'eſt pas bonne, & celle que je vais prendre ne ſera guères meilleure, étant obligé d'établir depuis Graben juſqu'à Oſten, treize à quatorze poſtes où je fais conſtruire des redoutes, hors à Klempenow que vous ſavez être fort par lui-même.

Ma ſanté eſt à-peu-près dans le même état. Toujours des inſomnies, & il n'eſt pas d'apparence qu'elle ſe rétabliſſe, tant que je porterai le fardeau dont je ſuis chargé, qui eſt d'autant plus peſant, que je ſuis incertain ſi je fais bien ou mal, ne ſachant pas comment on prendra la choſe à Stockholm. Quoique j'eſpère être bientôt quitte de tout cet embarras, je ne ſuis pas pour cela plus tranquile eu égard à ma patrie.

Je vous prie, monſieur, de me conſerver l'honneur de votre précieuſe amitié. Je la mérite par le cas que j'en fais, & par les ſenti-

mens d'eſtime & de conſidération, avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Signé le comte D'HAMILTON.

LETTRE

de Mr. le marquis DE MONTALEMBERT à Mr. le comte d'Hamilton.

Wittow dans l'Iſle de Rugen, le premier Décembre 1758.

MONSIEUR.

APRÈS avoir été trente heures en mer avec mes ſouffrances ordinaires, le Yacht ſur lequel je ſuis parti hier de Stralſund, a été forcé par le mauvais tems de venir ſe réfugier à la rade de Wittow où j'ai débarqué, pour prendre un peu de repos & attendre un vent favorable.

Je profite du premier moment que j'ai à moi, mon général, pour vous entretenir ſur la poſition délicate où vous pouvez vous trouver avant qu'il ſoit peu. Mr. votre neveu m'a fait part hier matin, au moment que je m'embarquais, du contenu de la lettre qu'il avait reçue de vous, par laquelle j'ai appris les nouvelles que vous avez eues du prochain retour de l'armée de Mr. de Dohna. Quoique l'on ſoit très-fondé à révoquer en doute tous les bruits qui ſe répandent dans les pays pruſ-

ſiens, cependant celui-ci eſt d'une eſpèce à le ſuppoſer vrai, ne dût-il jamais avoir de réalité, puiſqu'on ne peut trop-tôt prévoir le parti qu'il conviendra de prendre dans ce cas là.

Si le roi de Pruſſe ſe détermine à renvoyer de la Saxe une armée ſur l'Ucker, dans l'état d'épuiſement & de fatigue où ſont ſes troupes, & dans la diſette où ſe trouve ce pays, il eſt évident qu'il croit devoir tout ſacrifier, pour chercher à combattre les Suédois, le plutôt qu'il lui ſera poſſible. En effet, s'il peut ſe flatter qu'ils n'éviteront point le combat, & ſurtout de l'autre côté de la Péene où ils ſont, il doit marcher à eux, quelque difficulté qu'il ait à ſurmonter; car s'il eſt battu, ſa ſituation n'en deviendra pas plus mauvaiſe, & s'il eſt victorieux, l'armée ſuédoiſe ſera miſe hors d'état de lui nuire de long-tems, & toute la Poméranie ſera encore une fois à ſa diſpoſition. La règle générale ſi connue de tous les militaires, qu'il ne faut jamais vouloir ce que ſon ennemi veut, eſt applicable ici, plus peut-être que dans tout autre cas, puiſque l'armée ſuédoiſe ne peut rien gagner à combattre actuellement, & qu'elle peut tout perdre. Les raiſons vous en ſont trop connues, pour qu'il ſoit néceſſaire de m'y arrêter; d'où il ſuit qu'elle doit employer tous les moyens qu'elle peut avoir pour retarder une action, ſi elle ne la peut éviter, & dans ce dernier cas ne négliger aucun de ſes avantages. Voilà ſes véritables intérêts & ceux de tous les alliés de la Suède.

D'après ces juſtes réflexions, je ne puis m'empêcher de vous repréſenter, que votre armée n'eſt point dans une poſition où elle puiſſe attendre un ennemi ſupérieur, ni même égal à elle, puiſque ſi vous reſtez ſéparés, vos quartiers n'étant couverts que par quelque mauvais ruiſſeaux, il marchera ſur vous à une victoire aſſûrée. Je dis plus: votre poſition n'eſt pas même offenſive contre lui, car il ne ſe mettra à portée de vous, que pour entrer dans vos quartiers: alors ſa diſpoſition ſera faite, & la vôtre ne ſaurait l'être. C'eſt le ſort de tous ceux qui ſe laiſſent attaquer. La poſition derrière la Péene eſt deffenſive du moins juſqu'aux gélées, & elle eſt offenſive par le moyen de deux débouchés, par les villes d'Anclam & Demmin. Si l'ennemi oſe venir prendre ſes quartiers vis-à-vis de vous ſur la rive droite de cette rivière, vous ſerez fermé dans les vôtres, & il ſera tout ouvert dans les ſiens. Les gros détachemens que vous pourrez faire ſortir, tantôt par un de vos débouchés tantôt par l'autre, l'obligeront à tenir beaucoup de poſtes & de gardes au bivac; ce qui achevera de ruiner ſes troupes, au lieu que vous ſerez de votre côté très-tranquile. Vous lui donnerez le ton dans cette poſition & vous le recevrez dans celle où vous êtes. S'il ne peut paſſer la Péene, il n'attaquera pas les villes d'Anclam & de Demmin. Il n'a pas oſé le faire l'année paſſée avant les gelées, & votre armée était plus de la moitié moins forte. Il eſt même très-vraiſemblable qu'il ne tiendra près de la Péene que ſes troupes légères, & que le gros de l'armée

mée en ſera toujours à pluſieurs lieues ; mais comment vivra-t-il dans ce pays que vous avez preſqu'entièrement mangé ? Et ſi les gelées viennent tard, ne pourra-t-il pas être forcé de ſe retirer faute de ſubſiſtances? Vous aurez tout gagné alors par la retraite de l'ennemi, ſans qu'il vous en ait coûté un ſeul homme.

J'inſiſterais moins ſur les ſuites que peut avoir votre poſition actuelle, & ſur les avantages de celle que vous pourriez prendre derrière la Péene, ſi je ne ſavais combien vos intructions ſont embarraſſantes à cet égard ; mais vous êtes trop bon citoyen pour vous attacher à la lettre dans une occaſion de cette importance. Cette inſtruction donnée au feld-maréchal d'Ungern au commencement de la guerre, n'a pas pu prévoir tous les cas. Il lui a été ordonné à la vérité, *de pénétrer dans le pays ennemi, d'y faire vivre l'armée, & de combattre s'il le fallait, pour conſerver les avantages déja acquis.* C'eſt l'endroit qui m'a paru faire le plus d'impreſſion à tous vos généraux, & ſur lequel ils ſe fondent, pour autoriſer les conſeils dangereux qu'ils croient devoir vous donner ; mais ne peut-on pas dire qu'aujourd'hui ces ordres ſont preſqu'entièrement exécutés ? N'avez vous pas pénétré dans le pays ennemi ? N'y avez vous pas vécu à ſes dépens, autant que la ſaiſon a pu le permettre ? S'il ne s'eſt point oppoſé à vos deſſeins pendant la campagne, vous n'avez point été dans le cas de le combattre. Actuellement vous avez été forcé de vous rapprocher de vos frontières, faute de ſubſiſtances plus en avant. S'il con-

vient aux intérêts du roi de Pruſſe dégagé de ſes autres ennemis, de marcher ſur vous, devez vous vous prêter à ſes deſſeins au moment qu'il lui a plu de fixer ? Il ne vient pas pour vous enlever la petite partie du pays que vous occupez ; cet objet n'en vaut pas la peine ; mais pour chercher à détruire votre armée & ſe rendre maître de votre Poméranie. Il a grand beſoin de l'une pendant l'hiver, ſon pays lui offrant peu de reſſources pour ſes troupes, & il craint l'autre ce printems, lorſqu'il ſera obligé de faire tête de tous les côtés à tant d'armées qui le menacent. La façon de conſerver les avantages acquis, c'eſt de conſerver l'armée qui n'a point été en état d'attaquer toute la campagne. N'eſt-ce pas un très-grand avantage, que de ſe trouver au mois de Décembre avec une armée en bon état ? Vous ſuivrez donc vos inſtructions en la conſervant. D'ailleurs, où ſerait le concert tant déſiré entre les alliés, ſi l'armée ſuédoiſe entreprenait de faire la guerre tout l'hiver, ſeule contre le roi de Pruſſe ? Quel pourrait être ſon objet ? Les ſuccès les plus grands & les plus ſuivis juſtifieraient à peine une pareille imprudence, & des événemens malheureux feraient un juſte ſujet de critique pour toute l'Europe.

Je prens donc la liberté, mon général, de vous repréſenter que vous ne pouvez abſolument vous diſpenſer de vous retirer derrière la Péene, dès que vous aurez conſommé & enlevé une partie des fourages du pays que vous occupez, & ſur-tout de ne point attendre

l'ennemi, dans la position où vous êtes. Si votre cour ne vous a point encore autorisé à prendre ce parti indispensable, je me flatte qu'elle n'hésitera pas à le faire, lorsque je l'aurai plus amplement instruite de l'état des choses, & je crois de mon devoir de vous informer, que je vais solliciter ces ordres pour vous, afin qu'ils n'arrivent pas trop tard. Il me semble d'ailleurs que vous pouvez les prévenir avec d'autant moins de scrupule, qu'en vous plaçant sur la Péene, si votre cour persistait à vouloir une action, vous seriez dans le cas alors de la donner quand vous voudriez, & non de la recevoir; que vous auriez eu le tems d'être instruit de la position, des principales forces de l'ennemi, & qu'enfin, en marchant à lui par une disposition combinée à loisir, vous vous donneriez le même avantage qu'il a actuellement sur vous.

C'est l'interêt sincère que je prens à votre gloire & aux succès de votre nation dans cette guerre, qui m'a engagé à vous faire part de mes réflexions, & j'attens de votre amitié pour moi, qu'elles ne seront vues que par vous & par les deux seuls généraux de Lantingshausen & de Fersen. Il importe aussi que le Baron de Medniaucki en ait communication. Je crois connaître ses sentimens à cet égard, & je ne doute point qu'il ne vous excite aussi par ses conseils à adopter ces mêmes principes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N°. XVI.

Réponſe de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR à la lettre de Mr. le marquis DE MONTALEMBERT du 18 Octobre.

Stockholm, le 14 Novemb. 1758.

J'AI reçu, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 18 du mois paſſé. J'eſpère qu'au moyen de la nouvelle poſition que l'armée ſuédoiſe occupe à Printzlaw, & de la communication rétablie par Anclam & Demmin, notre correſpondance avec vous ſera plus ſûre & plus prompte, & je compte que vous avez reçu peut-être à la fois toutes mes lettres depuis le N°. IX, qui eſt la dernière dont vous m'avez accuſé la réception, juſqu'à N°. XV.

C'eſt par vous, monſieur, que nous avons eû les premières nouvelles directes & détaillées de la retraite de l'armée ſuédoiſe de Neu-Rupin à Printzlaw. Il y avait plus de trois ſemaines qu'on n'avait reçu aucune lettre du général Hamilton, & les premières qui parvinrent ici depuis ce mouvement, n'arrivèrent que ſix ou ſept jours après la vôtre, à laquelle je rèponds. Vous avez eu des raiſons de préſumer que les nouvelliſtes pruſſiens ou vendus à ce parti, repréſenteraient l'aventure de Bœtzembourg comme un événement conſidérable. Ils en ont effectivement fait grand bruit

& quelque accoutumé qu'on ſoit à leurs impoſtures, on ne laiſſait pas d'être ici dans quelqu'inquiétude à cet égard. Vous nous avez donc fait grand plaiſir de nous en tirer par le détail véridique que vous m'avez fait de ce petit échec occaſionné par la négligence de quelques officiers, mais d'ailleurs peu conſidérable. Nous avons ſu depuis lors ce qui eſt arrivé à deux cent chevaux du régiment du corps commandé par Mr. de Broman. Il faut eſpérer qu'ils répareront dans une autre occaſion la mauvaiſe manœuvre qui les a fait mal mener dans celle-là. Je conçois aiſément tous les inconvéniens que vous avez éprouvés dans les mouvemens de l'armée, & qui doivent influer ſur toutes ſes opérations. 1°. Du manque d'arrangement pour les ſubſiſtances, & du dénuement de gens intelligens dans cette partie, & qui en ſoient chargés; 2°. de la mauvaiſe eſpèce de chevaux d'artillerie; 3°. du manque de talens & d'expérience des ingénieurs, par qui l'on fait remplir les fonctions de maréchal général des logis, deſquelles ils n'ont que de très-imparfaites notions; 4°. du manque de troupes légères; 5°. Enfin de la faibleſſe du général qui regarde ſon armée comme une diète aſſemblée, ſon conſeil de guerre comme un comité ſecret, duquel il ne s'enviſage que comme un des premiers membres.

Ces abus ſeraient faciles à redreſſer dans tout autre état que celui-ci; mais il faut partir d'où l'on eſt; & dans un état conſtitué comme la Suède, des cinq points ci-deſſus, je regarde

les deux premiers comme ſuſceptibles d'amélioration, mais non pas de perfection.

Le troiſième comme impoſſible à rectifier, hors par l'acquiſition que l'ingénieur pourrait faire des talens requis.

Il ſera poſſible de remédier au quatrième comme vous le verrez par la ſuite de cette lettre.

Et quant au cinquième il ne pourrait être redreſſé que par le choix d'un général étranger; & quoique je ne perde pas cette idée de vue, je ne puis pas cependant vous cacher, que j'en connais toutes les difficultés, & que je ſuis fondé à les regarder comme preſqu'inſurmontables.

C'eſt tout ce que je vous dirai aujourd'hui ſur les détails d'adminiſtration intérieure de cette armée; je vais paſſer à des objets de combinaiſons plus étendues.

Je vous ai marqué par ma dernière lettre, que vous pouviez compter ſur la marche des Ruſſes à Schwedt, & ſur leur intention de ſe joindre aux Suédois. Cette confiance que je vous faiſais partager avec moi, était fondée ſur des documens par écrit, émanés directement de la cour de Ruſſie, & que j'ai en mains.

Aujourd'hui je ſuis également fondé par d'autres documens à vous mander tout le contraire. Il eſt fâcheux que ces variations ſe rencontrent dans mes lettres & dans nos plans; mais il faut bien que nous ſuivions celles qui arrivent dans les réſolutions des mobiles, dont les Suédois ſont malheureuſement obligés de ſuivre l'impulſion.

Enfin ce ſurquoi l'on doit s'arranger aujourd'hui & qui eſt définitivement décidé, c'eſt que les Ruſſes ſe retirent pour aller prendre des quartiers d'hiver ſur les derrières. Il eſt douteux qu'ils rétrogradent juſques ſur la Viſtule; peut-être prendront-ils leurs quartiers dans la Pruſſe & aux environs de Königsberg. Je le ſouhaite pour le bien des opérations à venir & pour l'ouverture de la campagne prochaine; mais l'un ou l'autre eſt à-peu-près égal relativement aux arrangemens à prendre par les Suédois pour leurs quartiers d'hiver.

Il n'y a plus d'autre parti à enviſager pour ceux-ci, que de manger pendant le plus longtems qu'il pourront, le pays où ils ſe trouveront actuellement, de ſe retirer enſuite derrière la rivière d'Ucker, & ſucceſſivement derrière la Péene; mais comme cette rivière viendra à geler, comme l'année dernière, il deviendra de même impoſſible de s'y ſoutenir. Je ſens que dans ce cas on ſongera ſans doute à ſe renfermer dans Stralſund, & c'eſt cependant ce qu'il ſerait bien important de pouvoir éviter. Notre cour & celle de Vienne déſirent ardemment que les Suédois ne prennent ce parti qu'à la dernière extrémité. Le gouvernement & la nation penſent de même ici, & vous pouvez compter que vu l'état de l'intérieur de ce pays-ci, cette retraite dans Stralſund ferait dans l'opinion publique un effet très-fâcheux & peut-être même dangereux. Les généraux ſuédois ne ſauraient donc trop s'ingénier pour tâcher de trouver quelque reſſource contre cette néceſſité; ni moi, vous exhorter trop à

leur ſuggérer celles que vos talens & vos lumières pourront vous faire imaginer. Ne leur ſerait-il pas poſſible de s'établir dans les mêmes poſtes que Mr. de Lewald occupait l'année paſſée ſous Stralſund, en évitant néanmoins de s'étendre ſur une ligne auſſi allongée, & prenant d'avance la précaution de faire paſſer dans ces quartiers, & d'y amener en magaſins, toutes les ſubſiſtances qu'ils pourront tirer, ſoit du pays, pendant qu'ils ſeront ſur l'Ucker & ſur la Péene, ſoit même du Mecklenbourg? La connaiſſance que vous avez du local, vous met en état de juger mieux que moi de la poſſibilité de ce que je propoſe; mais ce que je puis vous dire, c'eſt que le roi & l'impératrice déſirent que les Suédois ne ſe renferment dans Stralſund, qu'au cas que cela ſoit un parti indiſpenſable pour le ſalut de cette armée, dont la conſervation eſt un intérêt duquel on doit s'occuper capitalement.

En cas qu'ils puiſſent réuſſir à s'établir dans des cantonnemens autour de Stralſund, je ſens combien il ſerait néceſſaire qu'ils euſſent aſſez de troupes légères pour pouvoir en former un cordon en avant de leurs quartiers, & qui aſſûrerait la tranquilité. C'eſt donc pour remplir cet objet, que nous venons de nous adreſſer à la cour de Petersbourg, à laquelle nous demandons un corps de neuf cent ou mille coſaques, pour joindre actuellement à l'armée ſuédoiſe. On a expédié ces jours paſſés un courier d'ici à Petersbourg, pour y faire cette demande, & je penſe qu'on peut eſpérer que le miniſtre de Suède, appuyé par Mr. le mar-

quis de l'Hopital, auquel j'en ai écrit, pourront bien obtenir ce ſecours. Reſte donc à fixer la route que ces coſaques pourront tenir pour joindre les Suédois, & je n'en vois point d'autre que celle de Wollin. Je penſe que ces ſortes de troupes, accoutumées à paſſer le plus grand fleuve à la nâge, traverſeront aiſément le petit détroit qui ſépare cette iſle de la côte de Camin, de même que celui qui eſt entre Wollin & Uſedom, par où ils ſe joindraient à l'armée. Ceci eſt dans la ſuppoſition naturelle à faire, que Mr. de Dohna & de Wedel prendraient une poſition qui ne permettrait pas aux coſaques de joindre les Suédois par le côté de l'Oder. Le ſeul mal que j'y vois, c'eſt que quelque diligence que nous ayons miſe à demander, & qu'on puiſſe apporter à expédier les ordres pour la marche de ces coſaques, on ne peut pas s'attendre à les voir arriver avant le mois de Janvier, & qu'ils devraient y être dès à préſent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

N°. XVII.

Autre réponſe de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR aux lettres de Mr. le marquis DE MONTALEMBERT des 30 & 31 Octobre.

Stockholm, le 17 Novembre 1758.

J'AI reçu en même-tems, monſieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 & le 31 Octobre, N°. XXIV & XXV. Il eſt bien fâcheux que la lettre de Mr. de Fermer, en date du 18 Septembre, & la propoſition qu'elle contient, ſoient parvenues ſi tard au comte d'Hamilton. Si cette lettre n'avait mis que le tems ordinaire en route, on aurait eu celui de ſe rencontrer de part & d'autre, & d'exécuter des opérations très-utiles, mais auxquelles je crains bien que les Ruſſes ne veuillent ou ne puiſſent pas ſe prêter aujourd'hui. Vous aurez dans mes deux dernières lettres les raiſons ſur leſquelles ce doute eſt fondé.

Quoiqu'il en ſoit, rien ne pouvait être plus mal imaginé que la première réſolution qui avait été priſe, de faire faire par le comte d'Hamilton une réponſe auſſi vague que l'eſt la propoſition du général Ruſſe. C'eût été non-ſeulement perdre du tems inutilement, mais encore confirmer le ſoupçon qui n'a été que trop répandu, que les Suédois n'avaient ni le pouvoir, ni la volonté de rien faire d'utile, & encore moins l'intention d'agir conjointement avec les Ruſſes. Je ne puis donc donner trop

d'éloges au zèle & aux judicieuſes obſervations que vous avez employés pour faire abandonner ce mauvais parti qu'on voulait prendre.

Je ne vois rien à déſirer à la réponſe que vous avez dictée au comte d'Hamilton ; elle eſt excellente, & vous pouvez croire d'ailleurs, que je ſuis ſuffiſamment éclairé ſur toutes les raiſons qui doivent m'engager à ne pas avouer ici que vous en ſoyez l'auteur. Le Plan qui y eſt propoſé pour la jonction, eſt clair, ſimple & facile dans l'exécution ; mais des choſes fort aiſées en elles-mêmes, peuvent ne le pas être pour une armée ruſſe dans l'état où eſt celle-là. Enfin je ſouhaite que Mr. de Fermer accepte & exécute ce qu'on lui propoſe. Il y aurait plus d'avantages & moins de riſques que jamais, puiſque nous ſavons que non-ſeulement Mr. de Wedel, mais auſſi Mr. de Dohna ont reçu & exécuté l'ordre de marcher en diligence pour rejoindre le roi de Pruſſe, qu'on dit avoir eſſuyé le 30, près de Görlitz, une ſeconde défaite dont nous attendons la confirmation. L'armée Ruſſe & la vôtre n'ayant donc plus d'ennemis en tête, peuvent faire en toute liberté tous leurs mouvemens.

Si cependant Mr. de Fermer ſe refuſe à l'opération propoſée, comme j'ai tout lieu de l'appréhender, du moins il ſera dans ſon tort, & l'on n'aura rien à reprocher aux Suédois. J'eſpère que nous ne tarderons pas à être informés de la déciſion & de l'événement.

Je paſſe actuellement, monſieur, à répondre à votre ſeconde lettre.

Vous avez dû voir par celle dans laquelle

je vous proposais l'entreprise sur Stetin, que je concevais bien tous les mécomptes qui pouvaient se rencontrer dans les espérances qu'on nous avait données. De pareilles entreprises deviennent un ridicule à la guerre, lorsque celui qui les imagine, en fait son unique plan, ou lorsqu'il fait dépendre absolument un plan plus étendu du succès d'une opération de ce genre, dont je sais que la réussite est assez rare. Mais lorsque ce n'est qu'un coup d'essai indépendant du plan, dont le succès présente un grand avantage & l'échouement peu ou point de risques, je pense qu'il ne faut pas balancer à le tenter. Vous pouvez voir que ce fut dans cet esprit là, que je vous en écrivis. Je jugerais très-bien que les notions que le résident de Saxe à Pétersbourg vous avait données, pouvaient être peu exactes, & pouvaient être en erreur & nous y avoir mis, soit sur le nombre, soit sur les dispositions des Saxons enfermés dans Stetin; mais il n'y avait pas de risques à les mettre à l'épreuve par l'approche d'un corps de troupes, par le moyen duquel on aurait d'abord été éclairci sur cette affaire. Vous avez vu d'ailleurs que ma proposition de cette tentative, supposait que l'armée suédoise se trouverait encore à portée de la faire, c'est-à-dire, dans les environs de Prentzlow. Je crois bien que ni les généraux, ni vous n'avez pensé que l'intention du ministère suédois seul & mon opinion fussent, que l'armée dût revenir à Neu-Rupin, pour tenter ce coup de main.

On a supposé ici, comme il était naturel de le faire, que les généraux auraient tout le

jugement néceſſaite pour ſe tranſporter au tems auquel on leur avait écrit, & pour ſe régler ſur ce qu'ils auraient à faire, d'après les événemens ſurvenus entre le tems de l'expédition des inſtructions, & celui de la réception. Je n'en dirai pas d'avantage ſur ce projet dont il ne peut plus être queſtion, & je paſſe à celui d'une nature à-peu-près ſemblable que vous avez propoſé.

Votre projet pour eſcalader Stetin étant formé d'après un plan, ſans doute exact, des ouvrages de cette place, vos chevaux de friſe, qui au beſoin deviennent des échelles, étant faits ſolidement ſans doute, & de façon à pouvoir être promptement transformés de leur figure apparente en leur forme accidentelle, enfin toute cette opération pouvant être calculée mathématiquement, elle doit être aſſurément plus ſuſceptible de ſuccès, & moins dépendante du haſard, que celle que nous avions propoſée. Je ne comprends donc pas pourquoi le comte d'Hamilton & les autres généraux, après avoir ſi fort approuvé ce projet, l'ont abandonné ſi aiſément. La raiſon qu'ils vous en ont donnée, n'eſt qu'un pur prétexte entièrement dénué de réalité. Quand même il ſerait vrai, qu'on pût appliquer les termes de ſa lettre qui a été écrite au comte d'Hamilton, à un projet différent & poſtérieur à celui dont on lui parlait, on n'a jamais penſé ici à lui recommander *de ne rien entreprendre légèrement.* Ces termes ni aucuns qui en approchent, n'ont point été employés ; & pour vous le prouver, je vous envoye ici joint la traduc-

tion littérale de la lettre qui fut écrite alors par Mr. d'Hopken à Mr. d'Hamilton. Jugez s'il y a rien là qui puiſſe retenir ou intimider ſur une entrepriſe hardie. Comment ces meſſieurs ne voyent-ils pas, qu'en ſe refuſant à votre propoſition, ils s'expoſent bien plutôt au reproche *d'avoir manqué des circonſtances qu'on leur aura annoncées comme très-heureuſes, pour obtenir un ſuccès ſi important?* Que ſignifient les propos du comte de *** que *s'il commandait, il tenterait ce coup de main; mais qu'il ne peut pas le conſeiller au général?* Mr. de*** ne ſongeait pas alors, qu'un homme droit, vrai & bien intentionné, lorſqu'il eſt convaincu de la bonté d'une choſe, ne craint jamais de l'approuver hautement, ni de la conſeiller. Il faut auſſi que ce général & tous les autres aient perdu toute idée & toute connaiſſance du génie de leur nation, puiſqu'ils ne ſongent pas que toute entrepriſe hardie, fût elle même téméraire, ſera toujours élevée aux nues, quand même elle échouerait, & qu'au contraire, une conduite molle & timide ſera toujours honnie & perſécutée. Je penſe donc, que s'il eſt encore tems de faire la tentative que vous avez propoſée, & s'il n'y eſt point ſurvenu d'obſtacles, le général d'Hamilton n'a rien de mieux à faire que de la tenter. Il ſera certainement exalté ici dans le public, quelque choſe qui en arrive, pourvu que d'ailleurs les meſures ſoient priſes avec ſageſſe, prévoyance & exécutées avec nerf. Je vous prie de lui faire entendre que c'eſt un avis que je lui donne comme ſon ami; vous pouvez auſſi ne lui pas cacher,

quoique confidemment, la peine que je ſens de voir que cette armée ſous ſes ordres, n'eſt autre choſe qu'une diète, & le conſeil de guerre, un comité ſecret. J'apperçois de plus, qu'il règne toujours dans cette armée un fond de méfiance des intentions du ſénat, qu'ils ſoupçonnent de vouloir diſcréditer les généraux, ou les rendre reſponſables des événemens. Comment peuvent-ils conſerver cette timidité après la déclaration formelle qu'on leur a faite du contraire? Comment peuvent-ils croire que les ſénateurs veuillent perdre leurs parens, leurs amis, enfin des généraux, dont les principaux ſont des colonnes du parti patriote à la tête duquel eſt le ſénat? Voilà un préjugé qui eſt inconcevable dans des gens que j'ai connu éclairés & judicieux. Vous pouvez en confier ma ſurpriſe au comte d'Hamilton, & ma peine de ce que les effets de ce préjugé ſont ſi funeſtes à ſa propre gloire, à celle de la nation, à ſes avantages & à ceux des puiſſances alliées.

Lorſque Mr. de Ferſen a été détaché pour rétablir la communication avec Stralſund par la Péene, & que douze cent Pruſſiens qui avaient évacué Anclam, ſe retiraient devant lui, pourquoi, tandis qu'avec une partie de ce détachement, il ſe préſentait en tête à l'ennemi, n'a-t-il employé l'autre partie à le tourner, & à lui couper la retraite ſur Stetin? Si je ſuis bien informé, monſieur, Mr. de Ferſen a pu aiſément faire cette manœuvre qui n'était pas difficile à imaginer. Je ne comprends donc pas pourquoi il ne l'a pas faite. C'eut été douze

cent hommes de moins dans Stetin & un trait d'homme de guerre honorable pour Mr. de Ferſen.

Le portrait que vous faites du comte Lieven eſt trop reſſemblant, pour que je ne le reconnaiſſe pas à des traits qui me ſont connus depuis ſi long-tems; mais l'orgueuil, le fiel & l'envie qu'il a dans l'âme, n'acquièrent tant de force pour nuire, que par l'extrême faibleſſe du général, & celle-ci n'exiſterait pas, ſi le comte de Ferſen voulait ſe joindre à vous de bonne foi pour l'étançonner. Je ſais que le comte de Ferſen eſt intérieurement en crainte & en garde contre un ennemi dangereux qu'il croit avoir ici; mais je penſe qu'il a tort dans les précautions que cela lui fait prendre, & qu'elles peuvent même lui être plus nuiſibles qu'utiles. Qu'il inſpire du nerf; qu'il donne des conſeils audacieux; qu'il coopère lui-même à l'exécution, & je lui ſerai garand de tout, rélativement à ſes craintes pour l'avenir.

Vous aurez vu par ma dernière lettre les propoſitions qui ont été faites ici pour la campagne prochaine. Comme vous connaiſſez mieux que moi le local, je ſerai fort aiſe d'avoir votre avis que je vous ai demandé ſur les approviſionnemens néceſſaires.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé d'HAVRINCOUR.

P. S. Nous ſavons que les prames & autres bâtimens plats des Suédois ont purgé le Groos-Haff de ceux que les Pruſſiens y avaient.

N°. XVIII.

Autre réponſe de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR à la lettre Mr. le marquis DE MONTALEMBERT du 5 Novembre.

Stockholm, le 26 Novembre 1758.

J'AI reçu, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 5 de ce mois, par laquelle vous me faites part des mauvais effets de celle que Mr. le Baron d'Hopken a écrite le 17 Octobre à Mr. le comte d'Hamilton.

Je n'avais garde de vous prévenir ſur l'expédition de cette lettre, puiſque je n'en ai eu connaiſſance moi-même, que du tems après qu'elle a été écrite, & lorſqu'elle devait déja être parvenue au général. Sur ce que vous me marquez, monſieur, que ladite lettre eſt *injurieuſe, offenſante & mal fondée*, j'ai engagé Mr. le baron d'Hopken à m'en confier comme il a fait, la lecture, & je vous avouerai ingénument, qu'après l'avoir lue, je n'ai pas pu en porter un jugement ſemblable au vôtre. Elle ne m'a paru *injurieuſe ni offenſante*, puiſque les termes en ſont à mon avis, décens, polis & meſurés; que Mr. d'Hopken y relève la bonne volonté & le courage de Mr. d'Hamilton; que ſes repréſentations ne portent que ſur les inconvéniens de ne pas employer efficacement ce courage & cette bonne volonté, ſur le mé-

contentement que l'armée doit cauſer à la nation & aux puiſſances alliées de la Suède, & qu'enfin Mr. d'Hopken lui préſente ces obſervations, en lui donnant à en juger lui-même & en lui parlant, dit-il, *comme ſon ſerviteur & ſon ami.*

Peut-être le reproche que le contenu de cette lettre *eſt mal fondé*, peut il être plus juſte; mais pour en juger ſainement, j'avoue qu'il faudrait être mieux inſtruit & plus convaincu que je ne le ſuis, des obſtacles inſurmontables qui ont empêché le comte d'Hamilton de rien entreprendre pendant toute cette campagne contre un ennemi auſſi faible que celui qu'il avait en tête. Vous ſavez que je vous en ai témoigné mon étonnement. Enfin, monſieur, quelque choſe qui puiſſe être de la lettre en queſtion, je vous avoue que la façon dont le comte d'Hamilton l'a rendue publique, me paraît de ſa part tout au moins une imprudence extrême & un grand manque de jugement. Si les généraux prennent le parti d'entrer en juſtification de leur conduite, leurs objections ſur le manque des matières de première néceſſité pourront ne pas reſter ſans replique, & ce ſera une queſtion de ſavoir, ſi lorſqu'un gouvernement ne refuſe ni argent, ni autoriſation ſans bornes au chef, il n'eſt pas en ſon pouvoir de trouver des reſſources aux inconvéniens. Cette queſtion ſera ſujette à des diſcuſſions qu'on ferait beaucoup mieux d'éviter en ne l'agitant pas. Je crois pouvoir me rendre garant, que de ce côté-ci le ſénat ne ſuſcitera aucune querelle aux généraux. Je déſire donc infiniment que

ceux-ci n'en ſuſcitent pas au ſénat, qui je crois, ne manquera pas de matériaux pour ſa juſtification. Il ſerait néanmoins également fâcheux pour tous, que les uns & les autres euſſent des reproches à eſſuyer, & des juſtifications à produire les uns contre les autres. Les vainqueurs dans cette querelle ſeraient autant à plaindre que les vaincus, & l'état plus que tous. Si ces Mrs. m'en croyent, ils ne feront donc point d'éclat, & ils perſuaderont enfin, que leur armée n'eſt point une aſſemblée de diète.

Il ne m'a pas été poſſible d'obtenir qu'on n'accordât au comte d'Hamilton ſa démiſſion qu'à la fin de l'hiver: j'y aurais peut-être réuſſi, s'il n'avait pas demandé ſa démiſſion dans ſa lettre au roi; mais comme il a fallu que ſuivant la règle elle fût lue en plein ſénat, il m'a été impoſſible d'empêcher que l'uſage ordinaire ici ne fût obſervé, de ne jamais refuſer des demandes de ce genre faites dans cette forme. On lui accorde donc aujourd'hui la démiſſion lorſqu'il aura remis l'armée dans ſes quartiers d'hiver.

On lui adreſſe en même-tems une approbation du plan qu'il a propoſé pour l'emplacement de ces quartiers d'hiver, & on lui recommande en même-tems de n'y entrer que le plus tard qu'il pourra, & après avoir conſommé ou enlevé toutes les ſubſiſtances du pays qu'il occupe actuellement. J'eſpère qu'on pourra aſſeoir ces quartiers avec plus de ſûreté & de tranquilité que l'année paſſée, puiſque Mr. de Dohna en partant pour la Siléſie, n'a

laiſſe que trois à quatre mille hommes ſur l'Oder.

Je n'ai pas été étonné du refus de Mr. de Fermer, d'attaquer la propoſition du comte d'Hamilton. J'ai eu lieu depuis quelque tems de concevoir une auſſi mauvaiſe opinion de ſa bonne volonté que de ſa capacité.

Je n'ai pas le tems, monſieur, de vous en dire davantage aujourd'hui, tant le départ de la poſte me preſſe.

J'ajouterai néanmoins, qu'il ſerait très-important de perſuader à Mr. de Lantingshauſen d'accepter le commandement de l'armée, qui lui ſera certainement offert après la retraite du comte d'Hamilton.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

N°. XIX.

Autre réponſe de Mr. le marquis D'HAVRINCOUR aux deux lettres de Mr. le marquis DE MONTALEMBERT, des 14 & 17 Novembre.

Stockholm, le 5 Décembre 1758.

J'AI reçu, monſieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 14 & 17 Novembre N°. XXVII & XXVIII.

Je ne puis que vous être fort obligé des dé-

tails très-circonſtanciés dans leſquels vous êtes entré par la premiére, ſur ce que les généraux ſuédois peuvent répondre aux reproches qu'on leur fait, *fort légérement* dites vous, & *d'une façon fort dure*. Vous aurez déja vû par ma dernière lettre, que mon ſentiment ſur le fonds & ſur la forme de ces reproches eſt différent du vôtre, & qu'après avoir lu cette lettre dont le comte d'Hamilton a paru ſi choqué, je n'ai trouvé de la force que dans les choſes, mais de la décence & même de l'amitié dans les termes. Je ne ſais pas comment on a imaginé qu'on ſoupçonnât ici les bonnes intentions ou la bravoure des chefs de cette armée. On n'a jamais penſé ni rien dit qui pût faire naître cette idée dans des eſprits non prévenus. Si on les a taxé de n'avoir pas fait tout ce que la gloire de la nation, ſon intérêt, & ceux de ſes alliés auraient exigé, ce n'eſt ni à leur bonne volonté, ni à leur bravoure qu'on s'en eſt pris. Mais cela ne ſuffit pas dans des chefs: il faut encore de la tête & de la capacité pour prendre de bons partis & pour les exécuter. Enfin, monſieur, je me croirais en état de faire de bonnes repliques à la plûpart des choſes que vous alléguez en faveur des généraux; mais cela m'entrainerait dans des détails trop étendus. Je me bornerai donc à vous dire, que c'eſt un fait conſtant, que l'armée ſuédoiſe a paſſé toute une campagne, ſans détruire ſeulement une compagnie de grenadiers au roi de Pruſſe; qu'elle a laiſſé à Mr. de Wédel, (de même que les Ruſſes à Mr. de Dohna,) la liberté de ſe porter en Saxe, & d'y

faire échouer l'entrepriſe de Mr. de Daun pour la délivrance de cet électorat; que la France & la cour de Vienne n'ont pu le voir qu'avec peine & mécontentement; que vous diſculpez les généraux ſuédois de n'avoir pas agi avec plus de nerf & d'efficacité, par l'impoſſibilité où ils ont été de le faire, & que vous penſez ainſi qu'eux, que cette impoſſibilité doit être attribuée non à eux, mais entièrement au ſénat. Pour porter ce jugement, vous vous fondez ſur quelques lettres & ſur quelques articles des inſtructions qu'on vous a communiquées. Je rends trop de juſtice à vos lumières & à la juſteſſe de vos idées, pour croire que vous approuviez l'inconſéquence, & je pourrais même dire l'abſurdité de certaines conclûſions qu'on a tirées de quelques uns des articles de ces inſtructions ou de ces lettres; mais je ſuis perſuadé de plus, que vous conviendrez vous-même, que pour porter avec juſteſſe un jugement définitif ſur cette matière, il faut la connaître à fonds & avoir vu toutes les pièces. On ne vous en a montré qu'une petite partie; c'eſt de quoi je ſuis plus que certain, & l'on vous a caché celles qui auraient pu répandre un jour plus grand & plus clair ſur la matière. Je ne ſuis donc pas ſurpris de ce que vous en penſez, d'après les choſes telles qu'on vous les a montrées, ou d'après des faits tels que vous les avez vus, mais qu'on attribuait à des cauſes qui n'exiſtaient, ou que dans la prévention, ou que dans la façon peu judicieuſe d'entendre. Mais moi, monſieur, qui ai vu toutes les pièces & toute la ſuite de la correſpon-

dance, vous ne ſerez pas ſurpris que mes opinions diffèrent des vôtres à beaucoup d'égards. Ce n'eſt pas que je ne connaiſſe les vices de ce gouvernement, & principalement dans la partie du militaire. Il y a trop long-tems que je réſide ici, pour ne pas connaître ces choſes à fonds, & je ſais par une longue expérience, qu'il eſt plus néceſſaire ici que nulle part, de ne s'attacher qu'aux choſes & non aux perſonnes, & de n'en épouſer aucune. C'eſt donc ſur ce principe & ſur une connaiſſance intime du fonds des choſes, que je crois devoir penſer, qu'il aurait été poſſible aux chefs de cette armée de prendre de meilleurs partis, & de les exécuter avec plus de vigueur. S'il n'y avait à objecter que la raiſon d'incapacité, tout ſerait dit; mais je vois clairement que malheureuſement tout le mal paſſé & préſent doit être attribué preſqu'uniquement à une cauſe encore pire; c'eſt-à-dire, à l'eſprit de parti qui règne dans cette armée, & à une fatale prévention qui dénature les objets, égare les idées, & qui fait enfin, que les chefs ont toujours eu & ont encore l'épée à la main plus contre le ſénat que contre les ennemis. Voilà la principale ſource de tous les maux, & les choſes à cet égard ſont pouſſées à un point qui exige aſſurément du remède. Nous travaillerons à y porter celui qui pourra être le plus efficace; mais c'eſt une affaire qui exige beaucoup de prudence, de ménagement, & qui n'eſt pas ſans beaucoup de difficultés. Vous pouvez bien croire que j'en ſuis très-eſſentiellement occupé.

En apprenant par vous, monſieur, que

vous avez écrit à Mgr. le cardinal de Bernis sur les causes de toutes les discussions, je présume que la différence de nos opinions pourra bien être cause, qu'il s'en trouvera aussi entre mes rélations & les vôtres ; car vous devez bien juger qu'une pareille matière est trop importante & trop de mon ressort, pour que je n'en corresponde pas avec les ministres du roi. Mais ni vous ni moi ne devons être inquiets de l'embarras, où le manque de conformité entre vos rélations & les miennes pourraient mettre le ministre avec lequel je corresponds ; puisque les connaissances intimes qu'il a de longue main sur l'état des affaires intérieures de ce pays-ci, le mettront suffisamment en état de porter son jugement. Je passe actuellement à ce qui fait la matière de votre seconde lettre.

Vous êtes surpris & très-peiné, ainsi que moi, de ce qu'il ne se trouve pas de magasins assemblés sur le Péene. C'est assûrément avec grande raison que vous & moi nous déplorons cette faute capitale ; mais pour savoir à qui elle doit être imputée, il faut examiner les faits, & les voici.

Dans les mois de Juillet & d'Août, le comte d'Hamilton manda qu'il ne pouvait pas prendre ses quartiers d'hiver dans le pays ennemi où il était alors, comme cela lui était prescrit ; mais il ne dit pas un mot de l'emplacement où il comptait de les asseoir. On lui répondit donc simplement, qu'on se désistait de ce qu'on lui avait prescrit sur cela, & qu'on comptait seulement qu'il prendrait ses quartiers d'hiver de façon, qu'ils ne fussent pas à charge & onéreux à

la couronne. Depuis lors le comte d'Hamilton ne parla plus de cet article jusqu'au 10 de Novembre. Par sa lettre en date de ce jour, il marque qu'il se porte sur l'Ucker, qu'il y fera vivre l'armée le plus long-tems qu'il pourra; que pendant ce tems-là il fera transporter tout ce qu'il pourra amasser de subsistances du pays ennemi sur la Péene, & qu'ensuite il se repliera sur cette rivière où il assurera ses quartiers de la façon dont il les détaille. Voilà tout ce qu'on a sû par le général d'Hamilton.

Je sais que le ministre de la guerre chez nous, ordonne les formations des magasins dans les places appartenantes au roi; mais lorsqu'il s'agit d'y faire hiverner une armée, ce ministre ne les ordonne que sur la réquisition du général, & sur-tout de l'intendant de l'armée, que ce détail regarde principalement. Si le général d'Hamilton, si Mr. de Lantingshausen avaient fait ces réquisitions, & si on n'y avait pas eu égard, on serait ici dans son tort; mais rien de tout cela n'a été fait. Je m'explique. Mr. de Lantingshausen a demandé qu'on emmagazinât des vivres à Stralsund. On y a pourvu, & il doit s'y en trouver actuellement pour plus de six mois; mais il n'a point fait mention des fourages, moyennant quoi on s'est flatté que son silence à cet égard indiquait, que le comte d'Hamilton s'en était pourvu dans le pays, & les avait fait refluer de l'Ucker sur la Péene, comme il l'avait mandé. Quoiqu'il en soit, aussitôt votre lettre reçue, j'ai sollicité la réparation de cette faute, & je presserai continuellement sur cela.

Nous avons ſu la cacade que Mr. de Vonlingen a faite le 18. On ne ſaurait trop regretter les braves gens qui ont péri dans une entrepriſe ſi pitoyablement conduite.

Je joins ici, monſieur, une lettre que Mr. le maréchal de Belle-Isle m'a adreſſée pour vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HAVRINCOUR.

Traduction littérale de la lettre miniſtérielle du ſénateur baron d'HOPKEN au comte d'HAMILTON, de Stockholm le 24 Août 1758.

LE courier que vous avez envoyé ici avec votre lettre du 10 de ce mois, arriva le 20. Après que ſa majeſté, ſur les trois plans d'opérations que vous avez propoſés dans votre lettre du 8 Juillet, vous a donné un pouvoir & une autorité illimités, d'en choiſir celui qu'il vous plaira, ſa majeſté a cru vous avoir donné les plus grandes preuves de ſa confiance. Le tems eſt à cette heure trop précieux, & l'attention de toute l'Europe eſt attachée ſur les démarches de la Suède.

Et comme la fin de la campagne paſſée a été pour les alliés ſi malheureuſe, qu'ils ont été auſſi bien que la Suède, réduits dans le même état & dans la même poſition qu'ils ont eus au commencement de la guerre, & l'inſtruction pour le feld-maréchal d'Ungern étant conſtruite

ſur un tel commencement, vous trouverez que cette inſtruction en gros, paraît pouvoir être appliquée à l'époque préſente.

Avec un ſuccès plus heureux, & ſi les alliés avaient pu ſe ſoutenir dans la poſition que chacun d'eux s'était propoſé de prendre dans la première campagne, on aurait employé l'hiver pour concerter les opérations ſuivantes & les plans ſucceſſifs, & ce ſans ceux-là que le XIX §, dans ladite inſtruction regarde, en diſant, *qu'après ces préparatifs*, (qui dans les paragraphes précédens ſont déterminés,) *on inſtruira le feld-maréchal* ſur quelles vues la campagne ſuivante devait être dirigée.

Et quoique l'inſtruction entre les préparatifs dicte, que l'on prendra les quartiers d'hiver dans la Poméranie pruſſienne, ſa majeſté avait pourtant ſur les remonſtrations que le chef de l'armée faiſait, & ſur les apparences qui s'offraient malgré la dite clauſe, donné ſon conſentement à une jonction avec une partie de l'armée de Mr. de Richelieu, ou au moins de l'approcher, afin que l'armée ſuédoiſe pût avoir un ſoutien & un point d'appui. Je vous rappelle ceci pour prouver, que les inſtructions ſe changent ſelon les circonſtances, qu'une amplification des inſtructions n'en involve pas une contradiction, & que pluſieurs choſes peuvent être concordantes avec l'eſprit & le ſens, bien qui ne ſoient littéralement exprimés.

Mais ſi on avait lieu d'en former quelques ſcrupules, il paraît qu'ils devaient diſparaître, auſſitôt que ſa majeſté avait approuvé les trois

plans proposés, & après cette approbation vous n'auriez pas été coupable pour l'exécution d'un de ces trois.

Eu égard à tout ceci, sa majesté m'a ordonné de déclarer : *que de tout ce que sa majesté a remis à votre choix, ou de tout ce qui regarde une pénétration dans le pays ennemi, & une diversion efficace & honorable, vous pourrez l'exécuter sans crainte d'en être responsable ; sa majesté étant très-persuadée que vous ne manquerez pas de le faire avec tout le zèle & toute la circonspection possibles. Et c'est alors que sa majesté ni veut ni peut prétendre que vous soyez responsable des événemens qui dépendent du sort & de la providence divine, & pas des dispositions humaines.*

Après cette déclaration claire & accomplie, rien ne m'est ordonné d'y ajouter que de vous faire savoir le sentiment de sa majesté sur quelques questions que vous avez faites dans les lettres du 10 & 13 Août, savoir, de s'arrêter dans les pays prussiens seulement pour y subsister, & de lever des contributions, pouvait bien avoir une utilité œconomique ; mais sa majesté considère aussi que rien d'honorable serait combiné de façon, que ni quelque gloire pendant la guerre ni quelque autorité & avantage à la fin serait à gagner.

Sa majesté serait plus portée pour l'alternative savoir, qu'à cette heure, tandis que le roi de Prusse est occupé avec ses ennemis les plus proches, vous avanciez vers Berlin ; car quoi qu'avec cette diversion on ne trouve pas cette espèce de solidité que la prise d'une place for-

ſiée apporte, elle eſt pourtant ; 1°. Eſſentielle en regardant la cauſe commune & pour prévenir une coopération diſloquée, que l'inactivité de l'armée ſuédoiſe dans ce moment préſente ; 2°. Utile en conſidération des levées de plus grandes contributions ; 3°. Si luiſante que les armées de Suède en ſeront levés de l'humiliation à une conſidération reſpectable.

Si vous trouvez bon d'exécuter ce plan-là, ſavoir, de marcher vers Berlin, c'eſt alors qu'il ſera poſſible de pouvoir effectuer un plan d'opérations avec l'armée ruſſienne, que le général de Fermer nous a propoſé par Mr. de Armfelt dans une lettre du 31 Juillet, qui arriva hier. Les circonſtances pourtant, quand vous ſeriez arrivé juſques-là, pourraient déterminer, ſi le deſſein du général de Fermer a été de ſe ſervir de l'armée ſuédoiſe pour ſe décharger du corps de Dohna, & ſi en récompenſe d'un tel ſervice, la Suède pourrait auſſi avoir apparence de tirer quelque avantage dans ſes beſoins, de la jonction avec les Ruſſes. Vers le tems marqué cela pourra s'éclaircir, ou par une inſtruction du roi, ou par vos propres lumières, & vous pourriez en attendant aſſûrer le général de Fermer, que la volonté gracieuſe de ſa majeſté eſt de ſeconder ſes alliés & la cauſe commune, autant qu'il lui eſt poſſible, & que dans de telles vues vous vous étiez approché de l'Oder. Au reſte & abſtractivement de ce nouvel incident qui vient de la conjonction propoſée du général de Fermer, ſa majeſté ne trouve pas quelque raiſon d'aller chercher le corps de Dohna, où il ſe trou-

§. XII.

Si avant votre arrivée, le général Lantingshauſen avait déja commencé les opérations, votre ſoin principal ſera de chercher l'ennemi s'il ſe trouve aſſemblé & de le forcer de livrer bataille, ce que ſa majeſté regarde premièrement comme très-poſſible, avec le ſuccès dont la première invaſion a été accompagnée, & ſecondement comme très-néceſſaire, pour en pouvoir d'autant plus aſſûrer les quartiers d'hiver.

§. XIII.

Si l'ennemi perd, ce que ſa majeſté par la grace de Dieu attend, leur conſternation pourrait facilement vous rendre maître de Stetin, & vous auriez par là gagné la grace de ſa majeſté & du royaume, & éternellement obligé vos concitoyens.

§. XVI.

Il faut prendre les quartiers d'hiver, & de toute façon poſſible tâcher de les aſſûrer contre les inſultes des troupes légères. La ſituation des endroits environnés avec pluſieurs autres circonſtances, leſquelles ne peuvent pas être connues de ſa majeſté. On ne veut ni ne peut rien preſcrire la-deſſus.

§. XVII.

Ce paragraphe ordonne qu'il ne fallait trop diſperſer les quartiers d'hiver.

§. XVIII.

§. XVIII.

Ainſi & de tout ceci ſa majeſté attent encore de vous cette année ci deux points principaux, ſavoir ; 1°. de vous rendre maître de la Péene avec ſes défenſes & de l'iſle d'Uſedom ; 2°. que les quartiers d'hiver ſeront pris dans la Poméranie Pruſſienne ; car hors ces deux diſpoſitions, la poméranie ſuédoiſe avec l'armée ſeront ruinées & les caiſſes de ſa majeſté ſans deſſein vuidées ; puiſque qu'ils ne permettent pas que les troupes ſe tiennent plus long-tems dans un pays Suédois & à ſes dépens.

Extrait d'une lettre miniſtérielle du ſénateur baron D'HOPKEN, préſident de la chancellerie de Stockholm, le 31 Octobre 1758. au comte D'HAMILTON, général en chef de l'armée ſuédoiſe.

Traduction littérale.

VOTRE dernière lettre fut du 8 de ce mois & la mienne du 27.

Je me crois obligé de vous communiquer l'extrait ſuivant d'une lettre de l'envoyé comte de Bark du 3 de ce mois.

" Après cela ſa majeſté l'impératrice reine „ me faiſait entendre, que depuis que l'ambaſ„ ſadeur français, Mr. le duc de Choiſeuil lui „ avait communiqué une lettre qu'il avait

„ reçue de Mr. le marquis de Montalembert,
„ contenant les mouvemens que le général
„ d'Hamilton avait faits avec l'armée ſuédoiſe,
„ leſquels paraiſſaient être dirigés vers Berlin,
„ ſa majeſté avait d'autant plus trouvé néceſ-
„ ſaire d'être préparé à détacher un corps con-
„ ſidérable pour appuyer les mouvemens de
„ la dite armée, comme il paraiſſait très-ſûr
„ que l'on ne pouvait pas compter ſur la
„ coopération des Ruſſes, leſquels on croyait
„ avoir deſſein de ſe retirer ſur Weichſel dans
„ la Pologne : que ſa majeſté avait déja le
„ 19 de Septembre, donné des ordres au feld-
„ maréchal de Daun de faire ſon poſſible de
„ pouvoir au plutôt, non-ſeulement ouvrir
„ un chemin pour la correſpondance avec le
„ général d'Hamilton, mais auſſi de dire ſon
„ ſentiment s'il croyait que les circonſtan-
„ ces permettaient d'envoyer le dit détache-
„ ment.

Ainſi quand vous combinez ces circonſtances avec celles que je vous ai marquées dans ma dernière lettre, touchant le plan que la cour ruſſienne pourra choiſir, vous ſerez encore plus perſuadé, que le parti que vous avez pris de vous retirer, va ruiner non pas ſeulement tous les projets & préparatifs, mais auſſi qu'elle mettra les arrangemens militaires auſſi bien que les politiques dans le plus grand embarras & déſordre, ſans nommer que la conſidération du royaume en ſera très-petite, dont l'effet ne s'appercevra pas avant que toute apparence de changement ſoit finie.

Et quoique la victoire que le prince de Sou-

bisse a remportée sur les Hannovriens, la neutralité que le duc de Brunswick & le landgrave d'Hesse ont acceptée, & principalement la grande & considérable victoire du feld-maréchal sur le roi de Prusse (ce feld-maréchal que vous avez supposé le 18 passé se retirer vers la Bohème,) devraient ici exciter une joye générale & parfaite. On la trouve temperée par la retraite des Suédois pour un ennemi inférieur; & quand tous les alliés dans cette guerre ont risqué quelque chose, l'un plus, l'autre moins, on ne pourra rien marquer d'honorable pour les Suédois. Nous avons avec la perte de monde & d'argent presqu'acheté une considération très-petite dont les mémoires sont remplies.

Ce qui vous paraîtra dans cette occasion exagéré, un supérieur peut-être trouvera de moi fort modèrement présenté.

Les dernières nouvelles qui nous viennent de l'armée sont les suivantes, savoir, que le général de Sparre dans le village Hesbzfilde avait surpris douze cent Suédois qui se sont sauvés par la fuite en laissant leurs armes & leurs habits. Nous avons perdu septante officiers, trois bas-officiers & cent soldats, outre trois cent chevaux.

Je ne veux pas croire que les défectuosités de notre armée tant présentées & lesquelles dans toutes les occasions servent pour excuses, ont aussi été la cause de cette affaire fort peu honorable, si elle est vraie.

L'envoyé de Saxe a demandé, que sa majesté voudrait par représailles traiter les pays prussiens de la même façon que le roi de Prusse

la fait avec la Saxe, & de le faire déclarer & exécuter par vous. Cette demande eſt bien pour obſerver la bienſéance accordée; mais on n'eſt plus aſſûré ſi vous ſeriez en état de l'exécuter, que l'on l'eſt du plan que vous ſuivez à préſent, où vous dirigez votre marche, & où vous penſez vous arrêter.

A Mr. l'abbé comte DE BERNIS.

Stralſund, le 27 Mars 1758.

MONSIEUR.

J'AI reçu les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25 Janvier & le 4 Février. J'ai appris par la première, le choix que le roi avait jugé à propos de faire de S.A.S.Mgr. le comte de Clermont pour le mettre à la tête de ſes armées d'Allemagne, & je n'ai pas manqué en conſéquence de vos ordres, d'adreſſer à ce prince les mêmes détails que j'étais dans l'uſage d'envoyer au maréchal de Richelieu.

Je ne puis vous rien dire ſur la force de l'armée qui eſt devant nous, par l'incertitude des nouvelles que nous en recevons. Les déſerteurs qui nous viennent, dont le nombre n'eſt pas grand, ne ſont point inſtruits; ils avouent qu'ils ignorent totalement ce qui ſe paſſe dans les quartiers les plus près d'eux. On ſait ſeulement qu'ils aſſemblent des fourages & des vivres à Fransbourg, où l'on dit qu'ils vont camper. Les déſerteurs qui avaient annoncé le dé-

part de toute l'armée, prétendent depuis quelques jours, qu'ils ont eu contre-ordre & qu'ils reſtent tous ici. Ils diſent que le gros canon qui a ſervi à prendre le fort de Pénémunde, eſt venu à Gripswald.

Nous n'avons aucune nouvelle des Ruſſes.

Il eſt arrivé ici ces jours derniers un officier pruſſien, nommé le baron de Kalckſtein, ſous prétexte de traiter de quelques difficultés qui ſe ſont élevées à l'occaſion de la capitulation de Demmin ; mais cet officier s'eſt peu occupé de l'objet apparent de ſa miſſion. Il a cherché à entamer une négociation plus importante. Il s'eſt d'abord adreſſé au comte de Ferſen, à qui il a demandé une audience particulière, & il s'eſt rendu chez lui à l'heure convenue. C'eſt là que cet officier s'eſt ouvert à lui du déſir véritable que le roi de Pruſſe avait de finir cette guerre avec la Suède, d'une façon qui pût être agréable & avantageuſe à cette couronne, & que lui en ſon particulier ſerait trop heureux, s'il pouvait réuſſir à le perſuader qu'il n'eſt point de l'intérêt des deux nations d'être ennemies : à quoi le comte de Ferſen a répondu, que ce n'était point à lui à qui il fallait s'adreſſer pour une ſemblable négociation, & qu'il croirait même devoir ceſſer toute converſation à ce ſujet, s'il ne regardait cet entretien comme celui qu'on peut avoir ſur les matières du tems entre perſonnes indifférentes : à quoi le baron a répondu, que c'était quelquefois à des entretiens pareils que les négociations les plus importantes devaient leur origine, & qu'enfin, s'il voulait ſe charger d'engager le ſénateur

comte de Roſen de ſavoir de ſa cour, ſi l'on y ſerait dans les ſentimens de recevoir quelqu'ouverture à cet égard, il ſe chargerait lui d'être autoriſé par le roi de Pruſſe a faire connaître ſes intentions là-deſſus. Le comte de Ferſen lui a repliqué que tant que les griefs du roi de Pologne ſubſiſteraient, il ne croiait pas que jamais la Suède voulût entendre à aucune propoſition; que d'ailleurs elle ne pouvait le faire que conjointement avec les cours de France & de Vienne: ſurquoi le baron a dit; mais ſi le roi mon maître offrait pour préliminaires des dédommagemens convenables pour le roi de Pologne, & que la Suède conſentît à recevoir ſes ouvertures, elle pourrait les communiquer à la cour de France, & cette dernière puiſſance ſe chargerait de les faire paſſer à la cour de Vienne. Il ajoute qu'il ne ſe ferait jamais de paix, ſi l'on refuſait toujours d'écouter les premières propoſitions, & s'eſt fort étendu ſur les malheurs de cette guerre & ſur le déſir que le roi de Pruſſe avait de la finir. Mais le comte de Ferſen l'a prié de ſe diſpenſer de continuer plus long-tems une pareille converſation, puiſqu'il n'était point autoriſé, ni à l'entendre, ni à lui répondre. Là-deſſus ils ſe ſont ſéparés; mais le baron de Kalckſtein ne s'eſt point rebuté. Il a été faire les mêmes propoſitions au ſénateur comte de Roſen, auprès duquel il n'a pas mieux réuſſi: ce qui ne l'a pas empêché en prenant congé du comte de Roſen, de lui dire, qu'il eſpérait qu'il pourrait ſe préſenter encore quelques affaires à traiter, qui l'obligeraient à revenir à cette armée, & qu'il ſuppliait ſon ex-

cellence de ſonger murement à ce qu'il avait eu l'honneur de lui dire, & de lui permettre de lui en parler encore.

Voilà ce qui vient de ſe paſſer ici. Je n'ai pas cru devoir vous le laiſſer ignorer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

de Mr. l'abbé comte DE BERNIS à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Verſailles, le 31 Août 1758.

J'AI reçu, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 16 de ce mois.

Outre les motifs qu'ont les miniſtres ſuédois pour ne pas faire agir leur armée hoſtilement dans le pays d'Hannovre, il y a des raiſons très fortes qui s'oppoſent à la jonction des Suédois à l'armée de Soubiſe. D'un autre côté nous apprenons par des voies ſûres, monſieur, que le roi de Pruſſe eſt parti de la Siléſie le 10 de ce mois, avec environ quinze mille hommes pour aller ſe joindre au comte Dohna, & marcher enſemble contre les Ruſſes. Comme ceux-ci ſe ſont portés ſur Cuſtrin, & que par la poſition des Suédois à Witſtock, il n'eſt plus queſtion de prendre des points fixes entre Cuſtrin & Stetin, nous croyons toujours que le meilleur parti ſerait, que les Suédois ſe concertaſſent avec le général de Fermer, & le

général d'Hamilton pour tomber ſur Berlin, au cas que le roi de Pruſſe réuni au comte de Dohna, n'y eût point mis d'oppoſition.

Je vous ſerai obligé de continuer à me donner de vos nouvelles. Vous ne devez pas douter du plaiſir qu'elles me font, non plus que des ſentimens particuliers avec leſquels je ſuis, monſieur, &c.

Signé l'abbé, comte DE BERNIS.

P. S. Le roi vient de déclarer duc & pair Mr. le comte de la Vauguion, gouverneur de Mr. le duc de Bourgogne. MM. les ducs d'Eſtiſſac, comte de Steinville, Mr. de Laval Montmorency ducs héréditaires, & Mr. le marquis de Goutant duc à brevet.

Le roi a élevé Mr. le marquis de Contades au grade de maréchal de France. Cette dignité lui donnera l'autorité néceſſaire pour achever de détruire le mauvais eſprit qui s'eſt introduit dans l'armée.

Autre lettre de Mgr. le cardinal DE BERNIS à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Verſailles, le 16 Octobre 1758.

J'AI reçu, monſieur, les lettres dont vous m'avez honoré les 25 & 29 du mois paſſé, avec les pièces qui y étaient jointes, ainſi que celle du 2 de ce mois.

Le roi a été très-ſatisfait des nouvelles preu-

ves de votre zèle & de votre application, & c'eſt avec un grand plaiſir que je vous rends ce témoignage. Je laiſſe à Mr. le maréchal de Belle-Iſle, le ſoin d'entrer avec vous dans les détails militaires. Ce que je puis vous dire, monſieur, c'eſt que nous rendons ici toute la juſtice qui eſt due à la valeur des Suédois & à tous les talens de leur général. L'armée ſuédoiſe nous paraît avoir fait tout ce qu'elle pouvait relativement au peu de liaiſon de ſes opérations avec les Ruſſes, ſoit avec les Autrichiens. Quant aux circonſtances actuelles, l'intention du roi eſt, que cette armée hiverne hors de Stralſund, ſi elle le peut avec ſûreté. Cela dépendra à la vérité du parti décidé que prendront les Ruſſes & les Autrichiens, dont nous ne ſommes pas encore bien informés, & de préférence à tout, le roi déſire que les Suédois, après avoir agi auſſi long-tems que faire ſe pourra, ſe conſervent pour l'année prochaine. Je me flatte que vous voudrez bien continuer à m'informer de ce qui ſe paſſera d'important à l'armée ſuédoiſe.

On ne peut être plus ſenſible que je le ſuis, monſieur, à l'intérêt que vous voulez bien prendre à la nouvelle dignité que le pape m'a conferée à la recommandation du roi, &, je vous prie d'en recevoir mes remercimens très-ſincères, & d'être perſuadé des ſentimens particuliers avec leſquels je vous honore, monſieur, très-parfaitement.

P. S. Mr. le prince de Rochefort eſt arrivé hier, dépêché par le prince de Soubiſe ſon cou-

ſin, avec l'heureuſe nouvelle que nous avions remporté une victoire complette le 10 de ce mois, ſur l'armée combinée, aux ordres du prince d'Yſenbourg. On attend aujourd'hui les détails de cette affaire importante. Les ennemis ont perdu au-delà de cinq mille hommes, vingt-deux pièces de canon, des drapeaux, étendarts & timbales. Mr. le comte de Luſace & Mr. de Schwerdt, ſe ſont extrêmement diſtingués dans cette action, ainſi que le corps des Saxons. On a pourſuivi les ennemis dans leur déroute.

Mr. le cardinal de Bernis, monſieur, n'eſt point ici pour ſigner cette lettre, & le courier qui doit la porter en Hollande pour vous la faire parvenir par Mr. de Champeaux, étant prêt à partir, j'ai cru ne devoir pas différer à vous l'envoyer, quoique non ſignée, afin de prévenir l'inconvénient du retardement d'un autre courier. Pour ſuppléer à la ſignature de Mr. le cardinal, j'ai cru devoir vous aſſûrer, que c'eſt de ſon ordre exprès qu'elle a été faite, & j'eſpère que vous voudrez bien ajouter foi à mon certificat.

Je profite de l'occaſion pour vous aſſûrer de la reſpectueuſe conſidération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

Signé de BUSSY, *premier commis des affaires étrangères.*

A Son Eminence Mgr. le cardinal DE BERNIS.

Prentzlow, le 9 Novembre 1758.

MONSEIGNEUR.

JE crois de mon devoir d'informer votre éminence de la mésintelligence qui commence à règner entre le corps du ſénat & les généraux de cette armée. La méfiance réciproque en eſt la baſe, & les ſuites pourraient en être très-fâcheuſes, ſi l'on ne parvient pas à en détruire le germe.

La première étincelle du feu qui commence à s'allumer, a paru à Stralſund l'hiver dernier, après la retraite de l'armée dans cette ville. Les généraux furent informés que leur conduite était déſapprouvée publiquement par pluſieurs ſénateurs à Stockholm, & qu'ils les accuſaient du peu de ſuccès de cette première campagne; mais comme c'était bien plutôt le manquement de preſque toutes les choſes eſſentielles, qui avait apporté le plus grand obſtacle aux opérations, les généraux prétendirent que le ſénat, ſentant qu'il pouvait être accuſé de n'avoir pas fourni l'armée de ce qu'il lui étoit néceſſaire, critiquait leurs manœuvres, afin de faire porter le reſſentiment public ſur ceux qui les avaient faites. Delà ils ſe crûrent dans l'obligation de ſe défendre par leurs amis & par leurs lettres; ce qui donna beaucoup d'inquiétude au ſénat, & lui fit croire de ſon côté, que ſes ennemis avaient fait des proſélytes à l'ar-

mée, & qu'il s'y formait un parti contre eux. Dans un pays où tout eſt intrigue ; on a peur de ſon ombre. Lorſque je partis de Stralſund pour Stockholm à la fin de Mars, les principaux généraux me priérent de faire entendre aux ſénateurs, qu'il n'était pas de leur intérêt de les décrier, parce qu'ils ſeraient obligés d'employer des moyens de défenſe qui ne leur ſeraient pas avantageux ; qu'il convenait d'en uſer avec beaucoup de circonſpection ſur les marques de mécontentement qu'on ſe propoſait de donner au feld-maréchal Ungern, & qu'enfin, je rendrais un grand ſervice à leur patrie, ſi je pouvais diſſiper les ombrages que le ſénat avait pris à leur ſujet. A mon arrivée à Stockholm, je n'eus aucune peine à mettre cette importante matière ſur le tapis ; car les premiers éclairciſſemens que chaque ſénateur me demanda ſur ce qui ſe paſſait en Poméranie, roulèrent ſur l'eſprit qui règnait à l'armée, & s'il ne ſe formait pas quelque parti contre eux. L'ambaſſadeur de France qui avait les mêmes craintes, me fit les mêmes queſtions. Je connus donc dès le premier inſtant, de quelle importance il était d'effacer toutes ces mauvaiſes impreſſions, & j'y travaillai, ſi j'oſe le dire, avec tant de ſuccès, que lors de mon départ de Stockholm, je fus inceſſamment prié de répéter mille fois aux généraux, que le ſénat avait en eux la plus grande confiance, & qu'ils pouvaient compter qu'ils n'ajouteraient foi à aucuns des mauvais rapports qui pourraient leur être faits ; qu'ils étaient perſuadés de leur

zèle & de leurs talens, & qu'ils feraient entièrement cauſe commune avec eux.

Ces expreſſions que j'eus grand ſoin de rendre avec le plus de force qu'il me fût poſſible, firent leur effet, & l'on fut très-content à Stralſund; mais cette tranquilité n'a pas été d'une longue durée. Dès que le ſénateur de Roſen fût parti, & que le commandement reſta entre les mains du comte d'Hamilton, ce général demanda des inſtructions au ſénat, pour ſe conduire d'après ſes intentions; mais il reçut en ſubſtance pour réponſe, qu'il n'avait qu'à ſe conformer aux inſtructions qui avaient été données l'année dernière au feld-maréchal d'Ungern; que le roi ne jugeait pas néceſſaire de lui en donner d'autres. On ne pouvait faire une réponſe moins ſatisfaiſante, puiſque ces inſtructions données au feld-maréchal, n'étaient relatives qu'à un commencement de guerre, & renvoyaient pour la ſuite des opérations à celles qui ſeraient données plus amplement, lorſqu'on ſerait convenu avec les alliés ſur les partis les plus avantageux à prendre.

Cette conduite du ſénat a fait un très-mauvais effet ici. On a cru voir clairement qu'il éludait de donner des ordres, pour ſe ménager à tout événement la liberté de ſe diſculper en déſapprouvant les généraux. Ils ont conſeillé au comte d'Hamilton de ne pas faire une ſeule marche, ſans avoir des inſtructions plus poſitives. En conſéquence on a fait une lettre fort détaillée au ſénat, (qu'on appelle toujours lettre au roi,) laquelle ayant été lue & approuvée dans un conſeil de guerre, a été

envoyée par un courier extraordinaire à Stockholm. Elle était écrite en suédois, ainsi je n'en ai su le contenu que par le rapport verbal qu'on m'en a fait; mais elle exigeait d'une façon très-pressante des ordres précis sur la façon dont il fallait opérer, & l'on y laissait entrevoir peut-être trop clairement, qu'on devinait les motifs qui s'étaient opposés à l'expédition d'ordres plus positifs. Cette lettre n'a point réussi du tout à Stockholm. Cependant on a interprèté les premiers ordres, & on y a ajouté que quels que fussent les événemens, le roi approuvait d'avance tout ce que le comte d'Hamilton ferait, & qu'il ne l'en rendrait point responsable. C'est sur cette réponse que les généraux se sont déterminés à aller en avant, quoique toujours intérieurement persuadés, que le sénat conservait le projet de leur imputer tous les malheurs de cette guerre. D'un autre côté, il est arrivé avec les nouveaux renforts de Suède, nombre d'Officiers très-mal intentionnés. Les uns ont fait ici de fort mauvais rapports sur les intentions du sénat; les autres ont écrits à Stockholm à plusieurs sénateurs, qu'il fallait qu'ils prissent garde à eux. Toutes ces circonstances rassemblées avaient augmenté considérablement le mécontentèment de part & d'autre, lorsque le comte d'Hamilton a reçu du sénateur d'Hopken une lettre amicale du 6 Octobre, dont je joins ici copie. Cette lettre étant en français m'a été communiquée. J'ai saisi cette occasion, pour renouveller à tous les généraux les assurances que je leur avais déja données de

bonnes intentions du ſénat à leur égard, & j'ai obtenu que le comte d'Hamilton dans ſa réponſe ferait ſon poſſible, pour diſſuader le ſénat, & le raſſûrer ſur ſes craintes, & l'éclaircir ſur ce qu'il était important qui fût fait, pour mettre cette armée en état d'agir la campagne prochaine. Cette réponſe dont je joins ici copie, eſt partie le 29 du mois paſſé, & j'avais lieu d'eſpérer qu'elle remettrait pour un tems le calme dans l'eſprit des ſénateurs; mais une lettre du ſénateur d'Hopken arrivée hier, a mis les choſes en pire état qu'elles n'ont jamais été. Il eſt impoſſible d'être plus vivement choqué qu'on l'a été ici, de toutes imputations contenues dans cette lettre, & ſur-tout de ſon ſtyle. Votre éminence trouvera auſſi ici une copie de cette lettre, qui eſt du 17 Octobre, avec les obſervations qui ont été faites à la marge, & enfin la copie de la réponſe du comte d'Hamilton, qui écrit en même-tems au roi, pour lui demander la permiſſion de remettre le commandement de l'armée & de quitter totalement le ſervice. Le mécontentement du ſénat paraît grand, à en juger par cette lettre; mais il ne ſaurait égaler celui des généraux de cette armée, qui ſe trouvent grièvement offenſés. Cette affaire peut avoir les plus grandes ſuites. Car ſi les mécontens ſe réuniſſent au parti du roi, il eſt à craindre qu'à la prochaine diète il n'arrive en Suède la révolution la plus funeſte à tous les bons patriotes. Il me ſemble que le ſénat tient une conduite toute oppoſée à celle qu'il devrait tenir. Moins les affaires tournent d'une manière ſatisfai-

ſante, & plus il devrait chercher à s'attacher les principaux de cette armée. En faiſant cauſe commune avec eux, il ſe ſoutiendrait contre ſes ennemis. S'ils ſont contre lui, ou ſeulement qu'ils ſoient neutres, je crains fort qu'il ne ſuccombe. Je puis me flatter d'avoir la confiance de pluſieurs généraux, qui m'entretiennent à cœur ouvert ſur toutes ces matières, & je vois dans l'état actuel des choſes de grands ſujets d'appréhenſion ſur la tranquilité de la Suède. Les gens les plus ſenſés penſent qu'il peut y avoir des remèdes aux maux dont leur patrie eſt menacée; mais ce ſont des matières trop étendues & remplies de nuances trop délicates, pour pouvoir ſe flatter d'en donner une connaiſſance parfaite dans une lettre. J'ai déja eu l'honneur de demander à votre éminence, ainſi qu'à Mr. le maréchal de Belle-Isle la permiſſion de me rendre à Paris, dès que les opérations ſeront terminées dans cette partie. Si elle juge à propos de me l'accorder, & qu'elle déſire être inſtruite plus à fond ſur cette matière, j'eſpère être en état de la ſatisfaire, du moins ſur les parties les plus importantes.

Nous avons enfin reçu des nouvelles de l'armée ruſſe. L'officier ſuédois qui y réſide, mande du quartier général à Retz le 20 d'Octobre, que l'armée eſt partie de Stargard le 17, après un conſeil de guerre, dans lequel Mr. de Fermer a annoncé, que quoiqu'il eût reçu des ordres de l'impératrice de Ruſſie de continuer ſes opérations, il était obligé, faute de ſubſiſtances, de ſe retirer derrière la Wiſtule. A quoi le baron de ** qui eſt entrepreneur

neur de tous ſes vivres, lui a répondu, que s'il voulait indiquer les lieux d'emplacement pour les magaſins, il ſe chargeait de le faire vivre tout l'hiver en Poméranie; mais il n'a rien voulu entendre. Il a dépêché un officier à Pétersbourg pour expliquer ſes raiſons.

Malgré la longueur de cette dépêche, je crois devoir y joindre copie de ma lettre de ce jour au marquis d'Havrincour: elle y trouvera des choſes plus particulières. Je lui avouerai en même-tems, que je ne laiſſe pas d'avoir quelqu'inquiétude ſur la copie des lettres ci-jointes, que j'ai pris la liberté de lui adreſſer. Je penſe que d'un côté, je ne puis lui donner des éclairciſſemens trop grands, mais de l'autre, l'on ne ſaurait être content en Suède que votre éminence ſoit ſi particulièrement inſtruite; & ſi cette dépêche lui apprend quelque choſe de nouveau, outre que ce ne ſerait pas par moi qu'elle devrait l'apprendre, ce ſera ſans doute des choſes que le miniſtère de Suède ne déſire pas qui parviennent à ſa connaiſſance. Dans ce cas ne fera-t-il pas un grand crime au comte d'Hamilton, de m'avoir communiqué des pièces de cette connaiſſance? J'eſpère donc que votre éminence voudra bien uſer avec circonſpection de ce qui peut ſe trouver de particulier dans cette dépêche, afin de ne pas augmenter le mécontentement réciproque.

Copie de la lettre de Mr. le ſénateur baron D'HOPKEN au comte D'HAMILTON du 17 Octobre 1758.

MONSIEUR.

J'AI reçu la lettre particulière que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 2 de ce mois. Quand des tems plus tranquiles vous procureront des moyens d'enviſager les choſes d'un œil calme & net, je ſuis bien ſûr que vous ne ſerez pas intérieurement ſatisfait du parti que vous comptez de prendre, en vous arrêtant à la vue d'un corps comme celui du général de Wedel, & en lui procurant la gloire de vous avoir comme forcé à changer de plan, & à vous éloigner du but que vous vous étiez propoſé, en faiſant les marches que vous avez faites, & qui ne pouvaient avoir d'autre objet que celui de vous porter vers Berlin. En effet, que diront les ennemis de l'état, que dira l'Europe entière ? Quel jugement portera-t-on ſur le plan que vous avez ſuivi, quand on verra qu'il ſe trouve détruit par des obſtacles qui devaient en relever la beauté, la hardieſſe & la gloire. L'affaire de Ferbelin, ſi elle preſſentit malheur pour les Suédois à l'approche d'une armée ſupérieure à celui que vous commandez, aurait-elle pu produire des effets différens ? Et quel eſt ce principe qui vous a fait prendre ce parti ? C'eſt la retraite du maréchal de Daun vers les frontières de la

Bohême. En étiez-vous bien sûr ? Nous avons sur cela des notions toutes différentes. Quel en est l'objet ? C'est une jonction avec les Russes. Mais la marche sur Berlin aurait-elle rendu cette jonction impossible, & qu'elle sûreté avez vous au reste que cette jonction se fasse ? Il semble, monsieur, que vous vous engagez à une démarche qui sera censurée d'amis & d'ennemis. Il faudrait être bien sûr du principe d'où l'on part, & de l'objet vers lequel on se dirige.

Je conviens avec vous, monsieur, que les défectuosités de l'armée sont considérables, que celles de la position pour les quartiers d'hiver ne le sont pas moins ; mais en renonçant à la plus grande probabilité de succès vis-à-vis de Mr. de Wedel, en vous rapprochant de l'Oder que vous avez abandonné, & que vous ne pourriez rechercher dans ce moment sans exciter la critique de toute l'Europe, auriez vous pourvu à toutes ces défectuosités ? Je ne m'en apperçois point dans toute votre dépêche, qu'autant que vous êtes sûr que Mr. de Fermer se joigne à vous, & s'il ne le fait point, qu'en arrivera-t-il ? Vous retirer faute de subsistance vers notre Poméranie ; vous laisser enfermer de nouveau à Stralsund ; y faire périr l'armée ; faire murmurer la nation, la faire soulever, & nous mettre hors d'état de pourvoir à la dépense, à la nourriture & au nécessaire. Ces suites & ces conséquences, monsieur, ne vous paraissaient-elles pas frappantes dans votre esprit & dans vos conseils ? pourquoi ne point porter les réflexions jusques-là ?

Pourquoi paſſer uniquement les inconvéniens qui pourraient réſulter de ce qu'on marche en avant? Ceux de reculer ſont beaucoup plus ſérieux & beaucoup plus dangereux pour l'Etat, & ſi entre mourir de faim, de maladie ou de miſère, & de mourir glorieuſement l'épée à la main, il n'y avait qu'à opter, laquelle ſerait la plus honorable de ces deux alternatives, la plus avantageuſe pour vous, pour l'armée & pour l'état? Je connais le fond de votre valeur & celle de tous les braves officiers qui ſont ſous vos ordres; mais la multitude ne la connaît que par les effets. Il eſt inutile de lui faire comprendre, combien votre courage eſt animé, & de le lui prouver par les lettres ſucceſſives où vous l'avez témoigné. Quand à l'approche d'un ennemi qui eſt inférieur, & à la ſuite d'une affaire, où il n'a pu réuſſir, les conſidérations de prudence & de prévoyance l'emportent juſques-là, que de vous engager à céder le pas à celui qui le devrait faire vis-à-vis de vous & de votre ſupériorité, cette ſupériorité, monſieur, ne la poſſédez vous point que dans le nombre des combattans? Le général de Wedel a-t-il de plus grands talens pour la guerre, qui mettent à néant tous vos avantages? Cette poſition au débouché des défilés prouve qu'il vous craint, & qu'il a ſû ſe placer comme il faut, avec un corps moins fort. Mais, monſieur, pourquoi lui avez vous laiſſé le tems de s'en ſaiſir? Ou bien depuis qu'il s'en eſt ſaiſi pour l'attaquer, que vous faut-il? de l'infanterie? Et quel avantage pour vous de pouvoir faire uſage de cette partie de

votre armée, ſur laquelle vous pouvez compter ſûrement & de n'être point embarraſſé de ce corps de cavalerie mal-monté, & dont l'application vous inquiète.

Je vous parle, comme vous voyez, en ami & en ſerviteur. Si en vous éloignant du corps de Mr. de Wedel, vous vous jettez dans de nouveaux embarras, & hors du chemin de la gloire; ſi l'officier & le ſoldat par des retraites ſe découragent & murmurent; ſi votre crédit ſe perd dans l'armée; ſi la réputation ancienne des armées de Suéde ſe perd ſous vos ordres; & ſi des agitations intérieures s'en ſuivent, ne vous en prenez point à moi, & ne me reprochez point de vous avoir caché ce que mon zèle pour ce pays, & mes ſentimens d'attachement pour vous, me dictent & me preſcrivent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'HOPKEN.

Réponſe du comte D'HAMILTON à la lettre de Mr. le ſénateur D'HOPKEN du 17 Octobre.

Prentzlow, le 5 Novembre 1758.

MONSIEUR.

JE ne ſais de quelle expreſſion me ſervir pour peindre la ſurpriſe & la douleur où je

ſuis, en recevant la lettre que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 27 du mois paſſé. Eſt-ce à un citoyen plein d'honneur que votre excellence a cru d'écrire? Non. C'eſt à un miſérable digne du mépris de la nation: & cette lettre n'a jamais dû m'être adreſſée.

Votre excellence eſt tombée dans pluſieurs erreurs que je ne puis me diſpenſer de relever. Premièrement, elle ne m'a point connu, puiſqu'elle m'a jugé capable d'une lâcheté; & 2°. elle n'a point connu mes deſſeins, puiſqu'elle ſuppoſe que j'avais réſolu fixément d'aller à Berlin.

La première de ces erreurs ne ſouffre point de replique de ma part. Que votre excellence y réfléchiſſe un moment, elle ſentira ſans doute combien ſa mépriſe eſt grande.

Quant à la ſeconde, je dois m'y arrêter d'avantage. Après avoir paſſé la Péene, je ſuis venu ſur l'Ucker pour faciliter les opérations des Ruſſes, ou me joindre à eux. L'affaire de Zorndorf rendant à l'avenir les opérations de Mr. de Fermer du moins incertaines, & la cour de Vienne m'ayant fait propoſer par le marquis de Montalembert une jonction ſur l'Elbe, aux environs de Torgau, j'ai marché par ma droite juſqu'à Neu-Rupin & Ferbelin, pour opérer une diverſion de ce côté & pour me joindre, ſoit aux Ruſſes ſur la Sprée, s'ils paſſaient l'Oder, ſoit aux Autrichiens près de l'Elbe, s'ils s'étaient avancés juſqu'à Torgau & Wittemberg. Dans ce cas ſeulement, je me propoſais de mettre Berlin à contribution, ſans m'écarter de mon objet

principal. Comment donc votre excellence peut-elle me taxer d'avoir changé de plan à l'approche du corps de Mr. de Wedel? Avais-je annoncé à quelques cours de l'Europe, que j'irais à Berlin? Nos alliés devraient-ils en tirer quelqu'avantage? Cette manœuvre enfin était-elle dans mes instructions? Voilà ce que votre excellence aurait dû plus mûrement examiner, avant de me juger aussi défavorablement.

Sans l'objet important d'une jonction, toute marche plus en avant, dans l'état où se trouvait l'armée, aurait été une extravagance de ma part. Cet état, votre excellence, le doit connaître, si elle a bien voulu lire mes lettres au roi, & les lettres particulières que j'ai eu l'honneur de lui adresser. Je n'entrerai point dans un nouveau détail là-dessus; mais il était tel, qu'il fallait ou rétablir ma communication en me rapprochant de l'Ucker, ou voir l'armée périr de faim: & si je ne me trompe beaucoup, ce n'est pas avoir abandonné le chemin de la gloire, que d'avoir prévenu la honte d'un pareil malheur.

Si je n'ai point marché en avant de Ferbelin sur le corps léger de Mr. de Wedel, c'est qu'il ne convenait ni à mes vues, ni à l'état de l'armée, de courir après un ennemi que je ne pouvais me flatter d'atteindre, que dans un pays où je ne pouvais rester, & où je ne pouvais même pénétrer que jusqu'à la première rivière, puisque je n'ai pas un ponton dans cette armée, qui semble faite pour tra-

verſer l'Europe. Si des clabaudeurs, dont l'eſprit eſt devenu plus intriguant que militaire, ſont capables de former de pareils projets, je ne ſuis pas fait pour les exécuter; & lorſque les généraux de cette armée & moi les avons jugés dignes de mépris, votre excellence devrait s'en rapporter à des militaires, qui ont l'honneur de la nation tout auſſi à cœur qu'aucun membre de l'Etat puiſſe l'avoir.

Je ne relèverai point toutes les choſes humiliantes, contenues dans la lettre à laquelle je réponds aujourd'hui. Il me ſuffit d'avoir juſtifié les chefs de cette armée & moi, des ſoupçons injurieux que votre excellence à formés gratuitement contre nous.

Je ſouhaite que quelqu'autre ſerve ma chère patrie plus utilement, plus glorieuſement, & ſur-tout plus au gré du roi, à qui j'ai l'honneur de mander aujourd'hui ce que les circonſtances où je me trouve, mon honneur & mon repos ont exigé de moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de Mr. le maréchal duc DE BELLE-ISLE à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Verſailles, le 3 Novembre 1758.

J'AI rendu compte au roi de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, monſieur, le 9 du mois dernier, par laquelle vous demandez à revenir en France cet hiver, tant pour vos affaires particulières, qu'afin de pouvoir vous expliquer plus librement ſur tout ce qui a rapport à l'objet de votre miſſion à l'armée ſuédoiſe. Sa majeſté approuve que vous quittiez cette armée, lorſqu'elle ſe ſéparera pour prendre des quartiers d'hiver; mais elle déſire qu'avant de vous rendre ici, vous alliez à Stockholm, pour conférer avec Mr. le marquis d'Havrincour & les principaux ſénateurs, ſur les meſures à prendre pour l'ouverture de la campagne prochaine. Je puis vous aſſûrer, qu'elle eſt fort ſatisfaite du compte que vous lui avez rendu pendant le cours de celle-ci, & de la manière dont vous vous y êtes conduit, & qu'elle a pris beaucoup de confiance dans vos lumières & dans vos bonnes intentions. Au ſurplus, l'avantage conſidérable que le maréchal de Daun vient de remporter ſur le roi de Pruſſe, doit donner aux Suédois plus de facilité pour l'exécution de leurs projets; & il faut eſpérer qu'ils auront du moins retardé

la retraite, que les Ruſſes ſemblaient ſe diſpoſer à faire au-delà de la Viſtule.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé le maréchal duc DE BELLE-ISLE.

A Mr. le maréchal duc DE BELLE-ISLE.

Stralſund, le 28 Novemb. 1758.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu, il y a trois jours, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 3 de ce mois, par laquelle je vois que l'intention du roi eſt que j'aille à Stockholm avant de retourner en France. Je n'ai pas perdu un inſtant à exécuter ſes ordres. Je me ſuis rendu à Stralſund pour aller par mer en Suède, afin d'éviter la longueur du tems néceſſaire en paſſant par Hambourg, le Holſtein & Copenhagen, quelque rude que ſoit la ſaiſon, & quelles que ſoient les ſouffrances que j'éprouve toujours ſur mer. Je crois devoir paſſer par-deſſus toutes ces conſidérations, dans la vue de tirer plus de fruit d'un voyage auſſi pénible, en me mettant plus promptement en état de vous rendre compte de mes conférences avec les principaux ſénateurs. Je m'embarquerai donc dès que le vent ſera favorable, & je compte être à Stockholm par ce moyen le 10 ou le 12 Décembre. Je n'eſpère cependant pas

tirer de grandes lumières du ſénat ſur les opérations qu'il ſe propoſe de faire faire la campagne prochaine, parce qu'il n'eſt point du tout militaire, & que ſes bonnes intentions lui feront toujours adopter les plans qui lui ſeront propoſés pas ſes alliés. Il n'eſt pas difficile d'en former un qui porterait les coups les plus dangereux au roi de Pruſſe; mais ſans le concours des Ruſſes, il y a peu de choſe à faire ici d'utile. Ce ſerait donc auprès des Ruſſes qu'il faudrait faire tous ſes efforts pour les déterminer à quelques opérations ſolides, & le ſiège de Stetin eſt la ſeule qu'on puiſſe appeller ainſi dans cette partie. Voilà ce que je vais repréſenter fortement à Stockholm, afin qu'on mette en uſage tous les moyens qu'on peut avoir, pour concilier les deux nations ſur un objet auſſi important. J'aurai l'honneur de vous informer de ce qui ſe ſera paſſé à ce ſujet.

Je ſuis extrémement touché des bontés que vous avez bien voulu me témoigner, en m'aſſûrant, que le roi eſt content de mes faibles ſervices. Si mes talens répondaient à mon zèle, j'oſerais tout entreprendre; mais je dois ſans doute à votre indulgence les ſuccès dont vous voulez bien me flatter. Je vous ſupplie de me conſerver des diſpoſitions auſſi favorables, & d'être perſuadé que je m'efforcerai de plus en plus à les mériter.

Le comte d'Hamilton n'ayant pas trouvé les ſubſiſtances, ni la ſûreté dont il s'était flatté dans les cantonnemens qu'il avait projettés, a évacué Strasbourg & Paſſewalck, pour can-

tonner ſon armée en deçà des défilés de Ferdinandshof, & qui ne le tient qu'à une lieue & demi plus en arrière. C'eſt donc ſa poſition actuelle.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponſe de Mr. le maréchal duc DE BELLE-ISLE à la lettre du 18 Octobre de Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Verſailles, le 12 Novembre 1758.

J'AI reçu, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Prentzlow le 18 du mois dernier, ſur les mouvemens rétrogrades de l'armée ſuédoiſe, & la courſe que la garniſon de Stetin a faite ſur la Péene, en profitant de ſon éloignement. Je vois qu'il n'y a plus rien à eſpérer de cette armée pour le reſte de la campagne. Au ſurplus, je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déja mandé, qu'il ſerait difficile dans un ſi grand éloignement, de juger de ce qu'il y a de mieux à faire, & que ce que je vous marquerais de mes ſentimens à cet égard, ne pourrait vous être d'aucune utilité, à cauſe des changemens qui ſurviennent avant que mes lettres vous parviennent. Vous aurez vu par ma dernière, que le roi agréait que vous quittiez l'armée, lorſqu'elle ſe ſéparera; mais qu'avant de venir ici, ſa majeſté déſire que vous faſſiez un tour à Stockholm, pour vous

entretenir avec Mr. le marquis d'Havrincour & les principaux ſénateurs, ſur les projets de la campagne prochaine, afin de pouvoir rendre compte ici des diſpoſitions où vous les aurez trouvés.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé le maréchal duc DE BELLE-ISLE.

Autre réponſe de Mr. le maréchal duc DE BELLE-ISLE à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Verſailles, le 30 Novembre 1758.

DEPUIS la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, monſieur, le 12 de ce mois. J'ai reçu les vôtres du 3 & du 6, & Mr. de Cremille m'en a communiqué une du 10, ſuivant laquelle il paraiſſait que l'armée ſuédoiſe allait prendre des cantonnemens, en attendant ſa ſéparation, & que vous inſiſtiez toujours ſur la demande de la permiſſion de venir faire un tour ici pendant l'hiver. Je vous renouvelle ce que je vous ai déja mandé, que le roi voulait bien vous l'accorder, mais que ſa majeſté déſire que vous alliez auparavant à Stockholm, pour conférer avec Mr. le marquis d'Havrincour & une partie des membres du ſénat, ſur les diſpoſitions à faire ſur l'ouverture de la campagne prochaine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé le maréchal duc DE BELLE-ISLE.

P. S. de la propre main de Mr. le maréchal.

Je compte, monſieur, que vous arriverez ici muni de tout les matériaux néceſſaires, pour diſcuter la matière de tous les ſens, pour pouvoir former un plan général qui ſoit mieux exécuté que celui de cette campagne. Vous êtes plus capable que qui que ce ſoit de nous bien éclairer, & je ſerai charmé de traiter la matière avec vous.

Autre réponſe de Mr. le maréchal duc DE BELLE-ISLE à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Verſailles, le 13 Décembre 1758.

JE reçois, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 24 du mois dernier, pour m'informer que l'armée ſuédoiſe entre dans ſes cantonnemens &, que vous alliez paſſer à Hambourg pour attendre la permiſſion de revenir en France. Je vous ai déja mandé les 3, 12 & 30 du mois dernier, que le roi voulait bien vous l'accorder, mais que ſa majeſté déſirait que vous vous rendiez auparavant à Stockholm, pour vous entretenir avec Mr. le marquis d'Havrincour & les principaux membres du ſénat, ſur les projets de la campagne prochaine, afin d'être en état de rendre compte ici de ce que vous y aurez remarqué des diſpoſitions du gouvernement. Si ces lettres ne vous étaient pas parvenues, celle-ci

que j'adreſſe à Mr. de Champeaux pour vous la remettre, vous fera connaître les intentions de ſa majeſté à ce ſujet.

Je ſuis très-parfaitement, &c.

Signé le maréchal duc DE BELLE-ISLE.

P. S. de la main de Mr. le maréchal

Le plutôt que vous pourrez être ici ſera le mieux, après que vous aurez pris tous les éclairciſſemens néceſſaires, pour qu'on puiſſe former un plan raiſonnable & ſolide.

A Mr. le duc DE CHOISEUIL, miniſtre des affaires étrangères.

Stockholm, le 19 Décemb. 1758.

MONSIEUR,

JE ſuis arrivé ici le 12. Je n'ai pas différé de préſenter à cette cour un plan d'opérations pour le commencement de la campagne prochaine, qui fût relatif au projet déja adopté par la cour de Pétersbourg, & j'ai l'honneur de vous envoyer une copie du mémoire que j'ai fait à ce ſujet. Il me paraît qu'on ſe propoſe ici de ſuivre ce plan, ſi l'on peut le faire aggréer à la cour de Ruſſie. Mr. le comte de Goes, miniſtre de l'empereur, a fait auprès des principaux ſénateurs les ſollicitations les plus

vives, pour qu'on m'engageât à me charger de faire approuver ce plan, en prenant ma route par Pétersbourg; mais elles n'ont pas eu le ſuccès dont ils s'étaient flattés. On y a ſans doute trouvé des inconvéniens. Quant à moi, je m'en ſuis remis à ce que Mr. l'ambaſſadeur de France jugerait à propos de me preſcrire à cet égard. La ſeule obſervation que je lui ai fait faire, c'eſt que mon arrivée à Stockholm, ayant rendu l'incognito de mon voyage impoſſible, je courrai de très-grands riſques en traverſant les Etats d'Hannovre & l'armée hannovrienne. Mon paſſage indiſpenſable à la cour de Dannemarck & à Hambourg, fixera ſur mes démarches toute l'attention des miniſtres étrangers qui y réſident; & il eſt fort à craindre que les paſſeports du roi de Dannemarck, qu'on me propoſe de prendre ſous un autre nom, ne ſoient inſuffiſans. Cependant je m'en rapporterai entièrement à la prudence de Mr. le marquis d'Havrincour, & me conformerai exactement au parti qu'il croira convenable que je prenne.

Je vois par la façon de penſer que j'ai trouvée établie ici, que le ſujet de ma dépêche à Mgr. le cardinal de Bernis du 5 Novembre, ne reſtera pas ſans replique vis-à-vis de vous. Mais après avoir dit ce que je penſais, & avoir envoyé les pièces ſur leſquelles j'ai fondé mon opinion, je n'ai rien à y ajouter, & déſire même beaucoup d'être diſpenſé de m'expliquer plus au long ſur une pareille matière.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S.

P. S. J'ai envoyé copie de ce même mémoire à Mr. le maréchal de Belle-Isle.

MEMOIRE

Stockholm le 15 Déc. 1758.

Sur les opérations qui doivent être arrêtées entre les cours de Suède & de Ruſſie, pour leurs armées reſpectives pendant le commencement de la campagne prochaine.

LE projet du ſiège de Stetin ayant été adopté par la cour de Ruſſie, & les propoſitions qu'elle a faites à ce ſujet ayant été acceptées par la cour de Suède, il reſte à déterminer de quelle façon & quand les forces ſuédoiſes & ruſſes ſe combineront ; mais il eſt de la dernière importance d'arrêter le plutôt qu'il ſera poſſible, ce plan d'opérations, ſans quoi l'on doit craindre que le tems le plus précieux pour agir, ne ſoit employé à délibérer ſur le choix des moyens de le faire. D'ailleurs, ſi les diſpoſitions pour les ſubſiſtances ne ſont pas commencées de bonne heure, & relatives aux directions les plus avantageuſes que les armées puiſſent prendre, il ne ſera plus poſſible d'y remédier ; & par ce ſeul endroit, on pourrait peut-être perdre le fruit de toute la campagne. La cour de Suède a donc le plus grand intérêt à faire décider celle de Ruſſie de très-bonne heure, ſur les ordres qu'elle compte donner à ſes généraux à cet égard. Il n'y a point de

meilleur moyen à employer pour obtenir cette déciſion, que celui d'offrir un plan d'opérations qui rempliſſe les vues des deux cours. Ce plan ne peut être même que très-ſimple, puiſqu'il ne doit comprendre que les mouvemens à faire avant le ſiège de Stetin. Il paraît donc que la cour de Suède pourrait ſe borner à demander à celle de Ruſſie:

1°. Que ſes armées, vu leur grand éloignement, ſe mettent en mouvement dans les premiers jours d'Avril.

2°. Qu'elles s'avancent en deux colonnes dans la Poméranie ultérieure; ſavoir, la colonne à la droite compoſée de dix-huit à vingt mille hommes, ſe dirigeant ſur Neu-Stetin, à moins que pour des raiſons de ſubſiſtances elle ne préfère d'aller par Dantzig & Stolpe; & la ſeconde colonne ſur Stargard ou ſur Lansberg, ſelon auſſi la plus grande facilité des ſubſiſtances.

3°. Que la première colonne, après avoir laiſſé un corps de quatre à cinq mille hommes vis-à-vis de Colberg, pour ſe rendre maître de cette ville, ſe porte à Cammin, forte alors de quatorze à quinze mille hommes, afin de ſe joindre avec un corps détaché de l'armée ſuédoiſe dans les iſles d'Uſedom & de Wollin.

4°. Que la ſeconde colonne s'avance ſur l'Oder, pour paſſer ce fleuve dans les environs de Schwedt.

5°. Que pour faciliter le paſſage de ce fleuve, les douze ou quinze mille Ruſſes reſtant de la colonne de la droite, ſe joignent à l'armée ſuédoiſe, & s'avancent avec elle premièrement ſur

l'Ucker & enſuite ſur l'Oder, pour en faciliter le paſſage à l'armée ruſſe, en cas que l'ennemi fût en état de s'y oppoſer.

6°. Que cependant ſi l'ennemi ayant paſſé l'Oder, s'était avancé en force au-devant de l'armée ruſſe pour lui livrer bataille, alors la colonne de la droite n'envoyerait dans les iſles d'Uſedom & de Wollin que les ſix mille hommes d'infanterie deſtinés pour le ſiège, & deux mille hommes de troupes légères pour ſe joindre à l'armée ſuédoiſe : le reſte rejoindrait l'armée ruſſe, afin d'y réunir de plus grandes forces contre l'ennemi.

7°. Que dans ce cas l'armée ruſſe prît une bonne poſition ſur la rivière d'Ihne, dans les environs de Stargard, dans laquelle l'ennemi ne pût la combattre ſans le plus grand déſavantage, afin de donner le tems à l'armée ſuédoiſe, jointe aux ſix mille Ruſſes, d'arriver ſur l'Oder au-deſſous de Stetin vers Jaſenitz, & d'y jetter un pont; alors cette armée marchant à Golnow & paſſant la rivière d'Ihne, forcerait l'ennemi de ſe retirer, ne pouvant reſter dans une poſition où il courrait riſque d'être attaqué à la fois par les deux armées; & de cette façon la jonction étant faite, les généraux conviendraient des opérations les plus propres à l'inveſtiſſement de Stetin.

8°. Que dans le cas où l'ennemi ſe bornerait à défendre le paſſage de l'Oder, en ſe tenant ſur la rive gauche de ce fleuve, l'armée ſuédoiſe jointe aux quinze mille ruſſes, marcherait ſur lui pour le dépoſter, & viendrait ſe placer ſur l'Oder vis-à-vis de l'armée ruſſe

pour y jetter des ponts, au moyen desquels les deux armées pourraient également se joindre.

9°. Que toute l'artillerie, toutes les munitions de guerre & de bouche, & autres approvisionnemens nécessaires tant à l'armée russe qu'au siège, seront embarqués dans les différens ports d'où ils doivent partir, dès que la mer sera dégagée des glaces, & seront placés en entrepôts à Wolgast, afin d'être conduits par le Gros-Haf à leur destination pendant le siège.

10°. Que dès qu'on se sera rendu maître de l'isle de Wollin & de la ville de Cammin, l'un & l'autre seront destinés à recevoir en entrepôt tous les approvisionnemens & magasins de l'armée russe.

La nécessité indispensable de convenir le plutôt qu'il sera possible de ces dispositions principales, est trop évidente pour qu'on s'y arrête d'avantage. Ce n'est au reste qu'un canevas susceptible de toutes les modifications & rectifications, que les justes observations de la cour de Russie pourront exiger; mais on le répète, si l'on ne s'attache pas à convenir à-peu-près de ces opérations, il y a tout lieu de craindre que les généraux des deux armées ne rencontrent les mêmes difficultés pour se concerter, qu'ils ont eues à la dernière campagne: & dans ce cas, on se serait proposé vainement le siège de Stetin; on sent qu'il deviendrait impossible. Voilà ce qui paraît mériter la plus grande attention.

Lettre de Mgr. le cardinal DE BERNIS à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Verſailles, le 28 Novembre 1758.

J'AI reçu, monſieur, les lettres dont vous m'avez honoré les 5 & 6 de ce mois, avec toutes les pièces qui y étaient jointes.

Nous ne pouvons que louer le zèle & les ſoins que vous avèz employés pour tâcher de remettre le calme dans les eſprits. Les réflexions que vous faites ſur les défiances qui commencent à régner entre le ſénat & les généraux de l'armée, ſont très-judicieuſes.

Comme nous ſentons les conſéquences pernicieuſes qui peuvent en réſulter, nous n'avons pas différé à ſuppléer à ce que vous n'avez pu écrire à Mr. le marquis d'Havrincour, & à lui envoyer les inſtructions néceſſaires pour travailler à détruire le mal, & à faire renaître la confiance & l'union ſi néceſſaires au bonheur de la Suède, au ſalut des bien-intentionnés, & au maintien du ſilence du Nord.

Je n'entre pas dans un plus grand détail, parce que je compte vous revoir bientôt ici, & vous renouveller de vive voix les aſſurances des ſentimens particuliers, avec leſquels je vous honore, monſieur, plus ſincèrement que perſonne du monde.

Signé le cardinal DE BERNIS.

P. S. Cette lettre allait partir, monſieur,

quand j'ai reçu les vôtres des 13 & 14 de ce mois, avec les pièces qui y étaient jointes.

Je ne puis qu'approuver tous les éclairciſſemens que vous avez donnés à Mr. le marquis d'Havrincour, & que regretter infiniment que votre projet ſur Stetin n'ait pas été exécuté.

Réponſe de Mr. le marquis DE MONTALEMBERT à Mgr. le cardinal DE BERNIS, miniſtre d'Etat.

Stockholm, le 22 Décembre 1758.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu hier la lettre que votre éminence m'a fait l'honneur de m'écrire le 28 du mois paſſé. Je ſuis très-flatté de l'approbation qu'elle a bien voulu donner à la conduite que j'ai tenue vis-à-vis des généraux pour rétablir la confiance, & aux détails dans leſquels je ſuis entré avec elle à cet égard. On a déſiré ici que je priſſe une connaiſſance exacte des lettres qui ont été écrites de part & d'autre. Mr. le ſénateur de Cheffer a été chargé de me les communiquer, & de m'entretenir fort au long ſur cette matière. Par cet entretien, & par ceux que j'ai eu depuis avec Mr. le ſénateur d'Hopken, j'ai été confirmé dans l'opinion que j'avais des excellentes intentions du ſénat. J'ai trouvé qu'il y avait quelques torts de la part des généraux, dont je n'avais pas eu connaiſ-

ſance, & que ceux de ce côté exiſtent dans la forme plus que dans le fonds. Je ne ſais pas ſi l'on ſe rectifiera là-deſſus pour l'avenir; mais on m'a paru fort attaché à une juſtification totale vis-à-vis du miniſtère de France; & j'ai eu beſoin d'uſer de beaucoup de circonſpections, pour ne pas déplaire en n'approuvant pas tout. Je me ſuis apperçu que cette matière était extrémement délicate à traiter ici; & comme elle eſt totalement étrangère aux opérations militaires, qui ſeules peuvent me concerner, je ſupplierai votre éminence, ainſi que Mr. le duc de Choiſeuil, de me diſpenſer de m'expliquer d'avantage ſur ce ſujet, à moins que ce ne ſoit vis-à-vis de l'ambaſſadeur de France, & pour répondre aux éclairciſſemens qu'il jugera à propos de me demander à l'avenir. Il m'a fait obſerver (& cela me paraît certain,) qu'il était très-important, que le gouvernement ſuédois n'eût aucune connaiſſance des éclairciſſemens, que j'ai eu l'honneur de vous adreſſer à ce ſujet.

Toutes les démarches & les inſtances que Mr. le comte de Gœs a faites à cette cour, pour mon paſſage à Petersbourg, ont été inutiles. On a fait venir un officier général de l'armée pour y envoyer. Il eſt à craindre ſeulement qu'il ne ſe paſſe bien du tems avant qu'il puiſſe y arriver. Je joins ici la copie de la lettre qui lui a été écrite à ce ſujet par Mr. le ſénateur d'Hopken, & celle de la réponſe de Mr. le comte de Gœs. A quoi j'ajouterai encore la copie de celle que ce miniſtre m'a écrite, pour m'informer de l'état d'une négociation dans

laquelle j'ai été abſolument neutre, puiſqu'au défaut des ordres de la cour, je ne puis que me conformer à ceux que Mr. le marquis d'Havrincour juge à propos de me donner de la part du roi. Il me paraît décidé à me preſcrire ma route par le Dannemarck, & preſſe mon départ le plus qu'il m'eſt poſſible. J'eſpère que ce ſera pour le commencement de la ſemaine prochaine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. J'adreſſerai une copie de cette même dépêche à Mr. le duc de Choiſeuil & à Mr. le maréchal de Belle-Isle.

LETTRE

de Mr. le comte DE GOES, envoyé extraordinaire & miniſtre plénipotentiaire de ſa majeſté l'impératrice-reine d'Hongrie près du roi de Suède, à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT, étant alors à Stockholm, en date du 19 Décembre 1758.

MONSIEUR,

VOUS ayant fait l'autre jour la propoſition d'un voyage à Pétersbourg, auquel vous avez conſenti d'une façon ſi obligeante pour ma cour; j'ai jugé qu'il était de mon devoir

de vous faire part du billet ci-joint de ſon excellence Mr. le ſénateur d'Hopken, & de la réponſe que j'y ai faite, il n'y a qu'un moment.

Vous verrez que l'on ſe refuſe à la démarche que j'avais demandé que l'on fit, en convenant *que perſonne ne remplira mieux que vous, l'objet qu'on ſe propoſe; mais en alléguant, que comme vous êtes étranger, & que la négociation d'un plan à concerter eſt directe entre la Suède & la Ruſſie, l'on ne trouve pas à propos de vous employer dans cette commiſſion, vu les inconvéniens qui pourraient en réſulter;* & en ajoutant de plus, *que quand même il n'y en aurait pas d'autres, ſa majeſté ſuédoiſe ne ſaurait point diſpoſer de votre perſonne, ſans l'agrément ſa majeſté très-chrétienne.*

Je dis mon ſentiment aſſez clairement ſur le premier article, comme vous verrez par la copie ci-jointe de ma réponſe; mais comme Mr. le baron d'Hopken n'entre point dans le détail des inconvéniens qu'il prévoit, je n'ai pu répondre qu'à celui des pleins-pouvoirs, comme étant le ſeul que je puiſſe deviner.

Pour ce qui regarde le ſecond article, que ſa majeſté ſuédoiſe ne ſaurait diſpoſer de vous ſans l'agrément de ſa majeſté très-chrétienne, je n'ai pas oſé y répondre, pendant qu'il ſe trouve à Stockholm un ambaſſadeur, auquel ſeul il appartient de déclarer les intentions du roi votre maître, ſur des matières auſſi délicates.

J'ai fait ce que j'ai jugé devoir faire; mais je vois que ma propoſition n'a pas été goûtée.

Il ne me reſte qu'à vous faire mes remerciemens, de la facilité avec laquelle vous avez conſenti à la demande que je vous ai faite, & à vous aſſûrer, que j'en informe ma cour par la poſte d'aujourd'hui, & que ſi vous paſſez par Vienne, vous y apprendrez combien l'on vous aura ſû gré du voyage pénible, que vous avez été ſur le point d'entreprendre. Je finis & vous épargne le chapitre immenſe de mes ſentimens pour vous, en me diſant avec la conſidération la plus diſtinguée,

MONSIEUR,

Votre, &c.

Signé le comte DE GOES.

Billet de Mr. le baron D'HOPKEN, chancelier de Suède, à Mr. le comte DE GOES.

MONSIEUR,

J'AI repréſenté au roi les conſidérations que vous m'avez communiquées ſur la néceſſité d'envoyer un officier intelligent à la cour de Pétersbourg, pour y concerter les meſures à prendre pour la campagne prochaine. Sa majeſté approuve cette idée, & donnera des ordres en conformité.

A l'égard de Mr. le marquis de Montalembert, il eſt vrai que par ſes talens & ſes connaiſſances, perſonne ne remplirait mieux que lui l'objet qu'on ſe propoſe; mais comme il

ſt étranger, & que la négociation eſt directe entre la Suède & la dite cour, le roi en l'employant prévoit trop d'inconvéniens, & quand il n'y en aurait point, ſa majeſté ne ſaurait point diſpoſer de lui ſans l'agrément de ſa majeſté très-chrétienne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponſe de Mr. le comte DE GOES au ſuſdit billet.

MONSIEUR,

JE viens de recevoir le billet, par lequel votre excellence m'inſtruit, que le roi ſur les repréſentations que j'ai faites, a reconnu la néceſſité d'envoyer ſans délai, un officier intelligent à Pétersbourg, à deſſein d'y concerter des meſures à prendre pour la campagne prochaine. Ma cour, qui prend tant de part au ſuccès des armes de ſa majeſté ſuédoiſe, apprendra avec bien du plaiſir, qu'on penſe de bonne heure aux arrangemens qui doivent les aſſûrer.

A l'égard de Mr. le marquis de Montalembert, votre excellence me fait l'honneur de me dire que comme étranger, le roi prévoit trop d'inconvéniens pour pouvoir l'employer à pareille commiſſion. Je ne vois pas de quelle nature peuvent être ces inconveniens. J'eſpère, monſieur, que vous voudrez bien vous rappeller, que ma propoſition n'allait point juſ-

qu'à demander pour Mr. de Montalembert des pleins-pouvoirs formels : mon idée a été ſimplement d'obtenir qu'on envoyât quelqu'un en Ruſſie, qui fût à même d'entrer dans tous les détails dont une pareille commiſſion eſt ſuſceptible, & qui connût ſuffiſamment l'état du pays & le local, pour pouvoir à chaque article des demandes que fera la cour de Ruſſe, répondre définitivement, s'il eſt poſſible ou non à la Suède de s'y engager. Convaincu comme je le ſuis pleinement, que la Suède ne ſe refuſera à rien de tout ce qui ſera en ſon pouvoir, pour aſſûrer le ſuccès de l'entrepriſe, j'ai penſé qu'il ſuffirait d'avoir dans le moment préſent à Pétersbourg un témoin, qui ſans avoir beſoin de vous demander à tout coup de nouvelles inſtructions, pût déterminer l'étendue de la beſogne, dont les forces de l'armée ſuédoiſe & le local lui permettront de ſe charger.

J'avoue que Mr. le marquis de Montalembert m'aurait paru très-propre à remplir cet objet ; & je crois que ſa qualité d'étranger, loin d'y mettre obſtacle, n'aurait fait qu'ajouter à la ſolidité de ſes raiſonnemens, le poids que peut donner de plus le mérite d'un témoin impartial.

Au reſte, monſieur, je prie votre excellence d'être perſuadée, que la démarche que je viens de faire, ſans ordre exprès de ma cour, n'a pour motif que d'obvier aux inconvéniens que la ſaiſon va mettre à la correſpondance entre ici & Pétersbourg, & d'abréger les longueurs d'une négociation, à la ſuite

de laquelle il faut encore le tems néceſſaire pour les préparatifs de la campagne. Dans une affaire de cette importance, tous les momens ſont ſi précieux, que je me crois en devoir de ſuggérer les moyens les plus propres à n'en point perdre.

Soumettant mon jugement ſur cet article aux lumières ſupérieures de votre excellence, j'ai l'honneur de me dire votre, &c.

Lettre de Mr. le duc DE CHOISEUIL à Mr. le marquis DE MONTALEMBERT.

Verſailles, le 22 Décembre 1758.

J'AI reçu, monſieur, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 24 & 28 du mois paſſé. Je vois avec plaiſir que les ordres de Mr. le maréchal de Belle-Iſle vous ſoient arrivés aſſez à tems pour diriger votre route directement à Stockholm. Je ne doute pas que vous ne ſoyez très-utile, tant pour inſpirer la conciliation entre le ſénat & l'armée, que pour fixer les plans d'opérations.

Comme c'eſt le défaut de liaiſon entre celle de nos alliés qui a rendu les campagnes précédentes infructueuſes, nous ſongeons à former un projet général de guerre, qui établiſſe un concert parfait entre les opérations de nos alliés, entr'eux & avec les nôtres. Vous nous ferez plaiſir de nous envoyer en attendant toutes vos idées, ſur ce que vous croyez de plus convenable à exécuter en Poméranie; &